



THEATRE

DE MONSIEUR

N. DESTOUCHES,

Nouvelle Edition.

Augmentée de deux Comedies
du même Auteur.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.
M. DCC. XXV.

PIECES

Contenues dans ce Volume.

LE CURIEUX IMPERTINENT, *Comedie.*

L'INGRAT, *Comedie.*

L'IRRESOLU, *Comedie.*

LE MEDISANT, *Comedie.*

LE
CURIEUX
IMPERTINENT.
COMEDIE.

Par Monſieur
NERICAULT DESTOUCHES.

A MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE PUYZIEULX,

Chevalier des Ordres du Roi,

LIEUTENANT GENERAL de ses Armées, Conseiller d'Etat ordinaire, Gouverneur d'Huningue, Grand Baillif & Gouverneur d'Epernay, ci-devant Ambassadeur de Sa Majesté en Suisse.

MONSEIGNEUR,

IL est bien juste que je vous marque ma reconnoissance par tout ce qui peut dépendre de moi; car que ne vous dois je point? Vous avez eu la générosité de me prendre auprès de vous il y a plus de dix ans, dans un temps, où tout jeune encore, j'étois presque incapable de vous rendre aucun service. Vous m'avez formé aux affaires avec une patience dont il n'y avoit qu'une bonté aussi grande que la vôtre qui pût être capable. C'est dans le cours de ces mêmes affaires, MONSEIGNEUR,

que j'ai eu tout le loisir d'admirer la force de vôtre esprit, la solidité de vôtre jugement, la justesse & la profondeur de vos vûës Parlerai-je de vos dépêches à la Cour, si pleines de sens, si abondantes en expediens propres à concilier les interêts les plus opposez? Le recit, ou si l'on veut, l'histoire que vous avez composée de certaines Negociations difficiles que vous avez eu à soûtenir, est un ouvrage qui ne verra pas si-tôt le jour: mais s'il arrive jamais que le Public en soit enrichi, de quelle instruction ne sera-t-il pas pour tous ceux qui à l'avenir, seront employez dans les Ambassades? Enfin permettez-moi de le dire ici. Si la Comédie que je prens la liberté de vous offrir a eu quelque succès, j'en suis redevable uniquement à tout ce que je vous ai entendu dire de beau, de juste & de précis, lors qu'il vous a plu de traitter devant moi les matiéres d'esprit. Ne dédaignez pas, MONSEIGNEUR, cette sorte de gloire; elle vous est commune avec ce qu'il y a de plus grands Hommes dans l'antiquité; & après tout elle n'ôte rien à celle que vous vous êtes aussi acquise dans les armes. En combien

bien de Siéges, de Combats, de Batailles vous êtes-vous trouvé? Vous en portez en plus d'un endroit de vôtre corps les marques glorieuses. Et ne sait-on pas (ce qui vaut seul un éloge) que ce grand Capitaine, comparable aux Cesars & aux Scipions, le fameux Vicomte de Turenne, vous avoit donné toute son estime & toute sa confiance? Si bien qu'à l'exemple de ce Heros, vous avez trouvé le secret d'allier deux talens fort opposez; celui de la sagesse & du flegme dans les affaires politiques, celui de la hardiesse & de l'activité dans les actions militaires. Ce n'est pas tout; & comme si le Ciel avoit pris à tâche de vous combler des plus précieux avantages, vous vous trouvez environné de la famille du monde la plus spirituelle: la raison, le bon sens, le goût sûr & exquis, font le caractére particulier de toutes les personnes qui la composent. Pour moi, qu'une certaine destinée conduisoit à devoir un jour amuser le Public, j'ai beaucoup à me loüer de celle qui m'a attaché à une Maison telle que la vôtre, où se trouve dans le degré le plus excellent, tout ce qui pouvoit m'apprendre & à bien penser

&

& à bien écrire, Mais, MONSEIGNEUR, on n'apprend pas ſeulement auprès de vous, & auprès de vôtre illuſtre Famille, à ſe former l'eſprit; on y apprend auſſi (ce qui eſt bien plus conſidérable) a ſe former le cœur. Et peut-on voir de ſi grands exemples de bonté, de droiture, de probité, de deſintereſſement, en un mot de toutes ſortes de vertus, qui éclattent & en vous & en tous ceux que le ſang vous a joints, ſans y participer en quelque ſorte, ſans au moins concevoir le déſir de ſe régler ſur de ſi parfaits modelles? La généroſité & la grandeur d'ame ſont des qualitez qui vous ſont naturelles à tous. Jamais il n'y a eu des cœurs ſi bienfaiſans que les vôtres; vous ne goûtez tous de véritable joye, que lorſque vous rendez un homme heureux. La piété Chrétienne enfin acheve de couronner en tous tant que vous êtes, ces inclinations eſtimables. Auſſi eſt-il vrai qu'ayant compoſé mon ouvrage en quelque façon ſous les yeux de tant de Maîtres ſi ſages, j'ai eu ſoin de n'y rien mettre qui pût bleſſer la pudeur; & au reſte j'ai eu la ſatisfaction de voir, que le Public a beaucoup gouté cette ma-

maniére d'écrire. En effet, MONSEIGNEUR, la Comedie, qui n'est faite que pour instruire, peut parfaitement bien trouver le secret de plaire, sans rien dire qui puisse trop allarmer les oreilles chastes: & c'est de quoy, à mon avis, on ne sauroit avoir trop de soin de la purger. Il ne me resteroit à present; pour finir cette Epître dedicatoire, qu'à parler de la noblesse de vôtre Race, qui depuis plus de cinq cent ans s'est distinguée dans les plus grands emplois; qu'à faire mention de tant de grands Personnages qu'elle a portez. Mais qui sait mieux que vous que la Noblesse n'ayant d'autre origine que la vertu, c'est par la vertu toute seule qu'elle subsiste? De sorte que vous ne pouvez supporter cette sorte d'éloge, qui ne se fait d'ordinaire que pour satisfaire la vanité de celui à qui on l'adresse. Je me contenterai donc de vous assûrer que ma reconnoissance est égale aux obligations que je vous ai, & que je suis avec un respectueux dévouement,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïssant serviteur,

NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

GERONTE.

JULIE, *Fille de Geronte.*

LEANDRE, *Amant de Julie.*

DAMON, *Ami de Leandre.*

NERINE, *Suivante de Julie.*

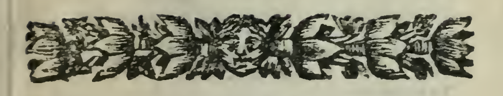
LOLIVE, *Valet de Leandre.*

CRISPIN, *Valet de Damon.*

UN LAQUAIS *de Geronte.*

La Scéne est à Paris, dans la maison de Geronte.

L E



LE CURIEUX IMPERTINENT.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

OH par ma foi, Monsieur, je ne vous comprens point,
Et je veux, s'il vous plaît, raisonner sur ce point:
Au milieu de l'hiver vous sortez de la Ville,
Pour vivre à la campagne, & pour être tranquile;
Puis à peine arrivé, vous regagnez Paris.
D'un si prompt changement qui ne seroit surpris?

DAMON.

Ce voyage, Crispin, ne doit pas te surprendre,
Je reviens à Paris par l'ordre de Leandre;
Car tout ce qu'il souhaitte est un ordre pour moi,

Et de lui plaire en tout je me fais une loi.
Tu ſais qu'unis tous deux d'une amitié parfaite...

CRISPIN.

Nous voila donc ici parce qu'il le ſouhaitte?

DAMON.

Tu l'as dit.

CRISPIN.

J'ai, Monſieur, quelque petit ſoupçon,
De grace aprenez-moi ſi j'ai tort ou raiſon.
Je crois ſans vanité n'être pas une bête,
Et lorſque je me mets certaine choſe en tête...
Vous êtes amoureux, ou je ſuis fort trompé.

DAMON.

Comment?

CRISPIN.

Quand vous étiez tout entier occupé
Du deſſein d'aſſurer le bonheur de Leandre,
Et d'engager Geronte à l'accepter pour gendre,
Le vieillard refuſoit, vous content & joyeux
Vous reveniez les ſoirs affable, gracieux;
Criſpin, me diſiez-vous avec un air paiſible,
J'ai perdu tous mes ſoins, Geronte eſt inflexible.

DAMON.

D'accord.

CRISPIN.

Après cela lorſque ſur ſon eſprit
Vous eûtes pour Leandre acquis quelque credit,
Je vous vis tout d'un coup triſte, melancolique,
Brutal, & ſouffettant vôtre cher domeſtique,
Tout ce que je faiſois étoit toûjours mal fait,
Et jamais de mes ſoins vous n'étiez ſatisfait.
Je me diſois tout bas: il en tient notre maître,
De Julie amoureux il n'oſe le paroître;
Ses ſoins près du vieillard ont du ſuccès enfin,
Et voila le ſujet qui cauſe ſon chagrin.

DAMON.

Tout ce que tu diſois étoit trop veritable.
Julie avoit ſurpris. . .

CRISPIN.

Morbleu qu'elle eſt aimable!

Sa suivante Nerine est bien aimable aussi!
Mais pourquoi, s'il vous plaît, revenons-nous ici?
Ayant fait tant d'éforts pour vôtre ami Leandre,
Jusques après la noce il vous faloit attendre.

DAMON.

La noce est differée encor de quelques jours,
Et je sens que mes feux vont reprendre leur cours.
Je ne puis t'exprimer jusqu'o va ma surprise,
Leandre m'a mandé de venir sans remise.
Nos amans sont broüillez, il n'en faut point douter;
Si j'en crois ma foiblesse il en faut profiter.
Mais, Crispin, je perdrois plutôt cent fois la vie,
Que de faire à Leandre aucune perfidie.

CRISPIN.

Bon, mourir quand on a si long-temps combattu!
Oh pour moi je sens bien que j'ai moins de vertu.
Nerine m'a donné vivement dans la vûë,
Si-tôt que je la vois je me sens l'ame émuë,
Je ne m'en cache point. Lolive est mon ami:
Mais le diable, Monsieur, n'est jamais endormi;
Et si Nerine veut, ma foi, quoi qu'il arrive,
Malgré nôtre amitié je suplante Lolive.

DAMON.

Pour ton compte, Crispin, fais ce que tu voudras,
Mais de tels procedez ne me conviennent pas.
Pour m'éclaircir de tout je vais chercher Leandre.
Tu peux m'attendre ici je viendrai te reprendre.

SCENE II.

CRISPIN *seul.*

MOn maître est scrupuleux très excessivement,
Moi je n'y cherche point tant de rafinement.

SCENE III.

JULIE, NERINE, CRISPIN.

JULIE.
QUe vois-je?
NERINE.
C'est Crispin!
CRISPIN.
C'est lui-même en personne.
Très-humble serviteur. Bonjour, belle friponne.
JULIE.
Ton maître est-il venu?
CRISPIN.
Nous venons d'arriver:
Mais il est bien surpris, il croyoit vous trouver
Mariée à Leandre, & je pensois de même.
NERINE.
Vous vous trompiez tous deux, &...
JULIE.
Ma joye est extrême,
D'apprendre que ton maître arrive en ce moment.
Crispin, va de ma part lui faire compliment,
Dis-lui que je l'attens avec impatience.
CRISPIN.
Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

SCENE IV.

JULIE, NERINE.

NERINE.
ENfin vous le voyez, chacun est étonné
Que vôtre hymen encor ne soit pas terminé
Quel étrange amoureux que vôtre beau Leandre!
C'est lui qui doit presser, c'est lui qui fait attendre,
Et

Et depuis plus d'un mois que cet amant cheri
Vous est par bon contrat engagé pour mari,
Lorsque rien ne s'oppose à vôtre mariage,
Il ne profite point d'un pareil avantage ?
Qu'attend-il, s'il vous plaît? Je vous dis en un mot,
Qu'un amant qui differe est infidelle ou sot.

JULIE.

Il m'a dit ses raisons dont je t'ai fait mistére,

NERINE.

En êtes-vous contente?

Oui.

NERINE.

Je dois donc me taire,
Et croire après cela que Leandre fait bien,
Quoique j'en doute fort je ne réplique rien,
En tout ceci pourtant je suis interessée.
Et de conclure moi je suis un peu pressée.
Le maitre est vôtre amant, le valet a ma foi,
Le delai vous convient, il me déplaît à moi.

JULIE.

De semblables discours choquent la bienséance,
Nerine, songe au moins que ton impatience
Fait tort à nôtre Sexe, & blesse la pudeur.

NERINE

Chansons. Depuis long-temps je suis fille d'honneur,
Et je comprens fort bien qu'en fait de mariage
La plus impatiente est toûjours la plus sage.
Mais ne contestons plus, dites-moi seulement.
Ce qui porte Leandre à ce retardement.

JULIE.

Tu l'aurois pénétré si tu pouvois comprendre
Jusqu'où va pour Damon l'amitié de Leandre.
Il m'a donc conjurée au nom de nôtre amour
D'attendre que Damon fût ici de retour,
Afin que cet ami dont les soins & le zele
Menagerent, dit-il, une union si belle,
Reçût de lui, de moi, ces marques d'amitie.

NERINE.

Ce sont là ses raisons!

JULIE.

Oui.

NERINE.

Cela fait pitié.
Peut-on se contenter d'un pretexte si fade?
Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade.
Ouï, depuis quelques jours je vois ses yeux hagards.
Le trouble est répandu dans ses brusques regards:
Il rêve incessemment, il est quinteux, bizarre,
Je trouve auprès de vous que son esprit s'egare.
D'où vient donc qu'il paroît si triste & si distrait?
Ne se repent-il point du marché qu'il a fait!

JULIE.

Me preserve le Ciel d'avoir cette pensée.

NERINE.

De ses sottes raisons je suis bien offensée.

JULIE.

Cesse de le blâmer, & calme tes esprits,!
Tu vois que Damon vient d'arriver à Paris.

NERINE.

Il ne me faut donc plus pour me tirer de peine,
Que voir aussi Lolive arriver de-Touraine?

JULIE.

Il ne peut pas tarder.

NERINE.

Non, depuis quinze jours
Qu'il est parti d'ici pour s'en aller à Tours...

JULIE.

Crois qu'il sera dans peu de retour.

NERINE.

Je respire.
Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous dire.
Quand Leandre sera devenu vôtre époux,
Nous emmenera-t-il en Province? entre nous,
J'aimerois beaucoup mieux demeurer toûjours fille

Que

Que de quitter Paris; & si vôtre famille
M'en croyoit...

JULIE.

Sur ce point tu peux te rassurer,
Car Leandre à Paris doit toûjours demeurer:
Et comme il est fort mal avec sa belle-mere,
Il s'établir ici par l'ordre de son pere,
Sa Charge est achetée, il doit incessamment...

NERINE.

Charge de Conseiller?

JULIE.

Oüi.

NERINE

Pour moi franchement
Je souhaitterois fort qu'il fût homme d'épée,
Et vous pensez de même, ou je suis fort trompée;
Il sera, je l'avouë, un joli Magistrat:
Mais, Madame, un plumet sied bien mieux qu'un rabat:
Oüi, sans doute, un plumet a toute une autre force,
Et pour prendre les cœurs c'est une douce amorce.

JULIE.

Je vois venir Leandre.

NERINE.

Et Damon avec lui.
Quel bonheur si Lolive arrivoit aujoud'hui!

SCENE V.

JULIE, LEANDRE, DAMON, NERINE.

LEANDRE.

Voila ce cher ami qu'enfin je vous presente;
Quoi qu'il ait peu tardé j'ai souffert de l'attente.

 Tout

Tout prêt par son retour de me voir vôtre époux....
JULIE.
Leandre, ce retour me charme comme vous;
Vous avez sur mon cœur un droit si legitime,
Et toûjours pour Damon j'ai senti tant d'estime,
Que de vos sentimens je me fais une loi,
Et qu'avec grand plaisir ici je le revoi.
DAMON.
Combien dois-je cherir l'amitié de Leandre,
Qui m'attire un accueil que je n'osois attendre?
Heureux que mon retour serre enfin les doux nœuds
D'un hymen, ardemment souhaitté de tous deux.
LEANDRE *à Damon.*
Juge par sa beauté de mon impatience.
NERINE.
Et pourquoi donc d'un autre attendre la presence ?
JULIE.
Tais-toi, Nerine.
NERINE.
Oh non, vous souffrirez qu'ici
Après vous à mon tour je le harangue aussi.
à Damon.
Soyez le bien venu du fond de la Champagne ;
Vous avez un peu tard quitté vôtre campagne,
Et pour bonnes raisons j'aurois fort souhaitté
Que de vous rendre ici vous vous fussiez hâté;
Et Madame, de qui la pudeur est extrême,
Le souhaittoit autant, & peut-être plus même.
JULIE.
Depuis un certain temps elle perd la raison.
NERINE.
Chacun sait ce qu'il sait, je parle sans façon,
Et je me pique en tout d'être fille sincére.
JULIE *à Leandre.*
Je m'en vais annoncer son retour à mon pere.
DAMON.
Je vous sui pour avoir l'honneur de l'embrasser.
SCENE

SCENE VI.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE *retenant Damon.*

LE bon homme eſt ſorti, rien ne doit te preſſer.

DAMON.

Mais ne la ſuivre point?

LEANDRE.

Elle nous en diſpenſe,
Et je te veux, ami, faire une confidence.

DAMON.

Son bon cœur, ſon eſprit égalent ſa beauté,
Et rien ne doit manquer à ta felicité.

LEANDRE.

Ecoute-moi, de grace, & tu pourras connoître
Qu'il ne faut pas juger ſur ce qu'on voit paroître.
Tu vantes mon bonheur, & je ſuis malheureux.

DAMON.

Toi? lorſque tout conſpire à contenter tes vœux?

LEANDRE.

Tu le crois. Mais apprends combien je ſuis à
plaindre.

DAMON.

Comment?

LEANDRE.

Connois mon mal, il n'eſt plus tems de feindre:
Mais ne me blâme point, & que ton amitié,
Loin de me condamner, me regarde en pitié.
J'ai beſoin de tes ſoins & de ta complaiſance.
J'ai de mortels chagrins.

DAMON.

Tu m'as fait une offenſe,
Et ta lettre auroit dû m'en marquer le ſujet.
Mais de ces noirs chagrins enfin, quel eſt l'objet?

LEANDRE.

Je ſuis jaloux,

DAMON.

Jaloux !

LEANDRE.

Ouï jaloux comme un diable.

DAMON.

De qui?

LEANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait eſt admirable :

LEANDRE.

Je ſuis ſûr d'être aimé:mais je tremble qu'un jour...
Souvent le marriage eſt la fin de l'amour :
Les femmes, tu le ſais, ſont foibles, inconſtantes,
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes,
J'en ſuis frappé, je crains... je mourrois de douleur,
Si je tombois, ami, dans un pareil malheur;
Car enfin, mépriſant la comune methode,
Je veux aimer ma femme, & l'aimer à ma mode ;
J'en veux en même temps être amant & mari,
Mais auſſi j'en veux être également cheri.
Pour ſatisfaire donc à ma delicateſſe,
Je pretens de Julie éprouver la tendreſſe;
Avant que l'épouſer je veux être certain
Que tout autre que moi l'adoreroit en vain;
Que les plus grands efforts d'une ardente pourſuite ;
Que le brillant éclat du plus parfait merite ;
Qu'en un mot il n'eſt rien qui la puiſſe engager,
Malgré le goût du ſiecle, au plaiſir de changer.
Aſſuré de ſon cœur, dès demain je l'épouſe:
Incertain, je me livre à mon humeur jalouſe,
Point d'hymen. Aide-moi dans l'exécution
D'un projet dont dépend ma ſatisfaction,
Mon repos, mon honneur.

DAMON.

Ah que viens je d'entendre
Que dis-tu que veux-tu? que faut-il entreprendre

LEANDRE.

Il me faut un rival; & pour un tel emploi
Ne m'est-il pas permis de te choisir, dis moi?
Sur tout autre que toi sans être téméraire,
Puis-je me reposer du soin de cette affaire?
En merite, en vertu tu n'as gueres d'égal;
Et quand ma jalousie en toi prend un rival,
Je presente à Julie un moyen infaillible
D'éprouver que son cœur pour moi seul est sensible.
Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'accès,
Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur succès.
Feins donc d'être charmé des beautez de Julie.

DAMON.

Moi je seconderois une telle folie?
Quitte, mon cher ami, ce bizarre dessein.

LEANDRE.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain.

DAMON.

Je ne puis t'exprimer l'excès de ma surprise,
Poursuis, si tu le veux, sans moi ton entreprise:
Mais ne presume pas que j'en sois de moitié,
Quelques droits que sur moi te donne l'amitié.
Ces droits, mon cher Leandre, ont des bornes prescrites;
Vouloir ce que tu veux, c'est passer les limites.

LEANDRE.

Tu me refuses?

DAMON.

Oui, pour ne te pas trahir,
Nôtre amitié m'engage à te desobeir.

LEANDRE.

Chansons.

DAMON.

Je te dis vrai.

LEANDRE.

Mais...

DAMON.

Sur le mariage

Voici tout ce que doit penſer un homme ſage.
On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver bien :
Mais du reſte il ne faut s'embaraſſer de rien,
A tout évenement s'attendre ſans rien craindre,
Et ſi le malheur vient, le ſouffrir ſans ſe plaindre.

LEANDRE.

La maxime eſt fort belle, & j'en fais fort grand cas ;
Je crois en temps & lieu que tu t'en ſerviras :
Pour moi qui n'en veux point, Damon, je t'en conjure,
Sers-moi.

DAMON.

Me crois tu donc capable d'impoſture ?
Qui moi ? j'irois d'un ton fauſſement langoureux
Feindre que ta Maitreſſe eſt l'objet de mes vœux ?
Non. A tous mes diſcours la verité preſide,
Je ne veux point paſſer pour un ami perfide.
Et que diroit Julie apprenant mon amour,
Quand je la preſſerois ſur un tendre retour ?
Je ſuis ſûr que mes ſoins ne pourroient rien ſur elle ;
Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidelle.
Mais enfin ſuppoſons que ſenſible à mes vœux,
Son cœur pût balancer à choiſir de nous deux,
Que ferai je pour lors ? dis-moy, te trahirai-je ?
Et quand je le voudrai, Leandre, le pourrai-je ?
Il faudra donc paroître, au moment d'être aimé,
Trahir le même objet dont je ſemblois charmé ?
Quel procedé honteux !

LEANDRE.

Si Julie eſt conſtante
Mes vœux ſeront remplis, j'aurai l'ame contente ;
Si ſon cœur peut changer, je perdrai ſans douleur
Un infidelle objet qui feroit mon malheur.

DAMON.

Cela tournera mal. De ce que tu medites
Ami, pour toi, pour moi j'apprehende les ſuites.

LEANDRE.

Oh ventrebleu, c'eſt trop raiſonner ſur ce point;
Je vous crus mon ami, mais vous ne l'êtes point.
Quoi, loin de vous prêter à guerir ma foibleſſe...

DAMON.

Tu le veux donc, je cede au deſir qui te preſſe;
Je vais pour te ſervir employer tous mes ſoins,
Je n'épargnerai rien: mais ſouviens toi du moins
Des efforts que j'ai faits pour ſauver à Julie
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.
Tu devois l'épouſer quand je ſerois ici,
Tu ne peux de longtemps peut-être être éclairci.
Sur quel pretexte encor pretens-tu qu'on diffare?

LEANDRE.

Comme depuis long temps je medite l'affaire,
Lolive s'eſt chargé...

DAMON.

Lolive eſt du ſecret?
Il eſt en bonnes mains.

LEANDRE.

Ouï, Lolive eſt diſcret.
Nous avons feint tous deux qu'un petit heritage
L'obligeoit d'aller faire en Touraine un voyage;
Le beau pere futur lui-même s'eſt chargé
De venir du valet demander le congé.
Pour quinze jours au plus je l'ai donné ſans peine.

DAMON.

Que diable produira ſon voyage en Touraine?
Ton pere le voyant prendra quelque ſouci...

LEANDRE.

Il ne le verra point; car Lolive eſt ici.
Chaché dans un fauxbourg où nul ne le rencontre,
Il attend le moment qu'il faut qu'il ſe remontre,
Et je viens dans l'inſtant de le faire avertir.

DAMON.

Je ne vois pas à quoi cela doit aboutir.

LEANDRE.

Patience, attendons.

DAMON.

Quelqu'un vient.

LEANDRE.

C'est Lolive.

SCENE VII.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE *en bottes avec un foüet à la main.*

LOLIVE *à Damon.*

Vous voila de retour, il est temps que j'arrive.
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.
à Leandre.
La Touraine est, Monsieur, un excellent païs:
J'ai vû là vos parens, vos amis, vôtre pere,
Et rendu vos devoirs à vôtre belle-mere,
Qui vous aime...

DAMON.

Passons dessus la parenté.

LOLIVE.

Pour un si long trajet me suis-je assez crotté?

LEANDRE.

Cesse de badiner, & songe...

LOLIVE.

Laissez faire.
J'en donnerai, Monsieur, à garder au beau-pere,
Et comme à s'attendrir par un recit touchant,
Le bon homme toûjours eut beaucoup de penchant,
J'en ai tenu tout prêt un tout plein d'energie.

LEANDRE.

Mais ne va pas lâcher quelque trait de folie,
D'extravagans discours ne prennent point les gens;
Geronte quoique simple est homme de bon sens.

LOLIVE.

Et Lolive, Monsieur, est il donc une bête?

Laissez-

Laissez-moi, s'il vous plaît, n'en faire qu'à ma tête:
Je sai si bien mentir qu'on croit que je dis vrai,
Et l'on approuvera vôtre nouveau delai.
On vient. C'est le bon homme: allez tous deux m'attendre.

SCENE VIII.

GERONTE, LOLIVE.

GERONTE, *sans voir Lolive.*
IL est donc revenu cet ami de mon gendre?
Ah nous allons enfin marier nos amans.
Corbleu j'y danserai mieux que nos jeunes gens:
Je suis comme j'étois dans ma verte jeunesse,
Toûjours la jambe fine, un air, une souplesse...
Lolive fait claquer son foüet.
Ah Lolive, c'est toi! te voila donc ici?
LOLIVE.
Vous m'y voyez, Monsieur, je vous y vois aussi.
C'est vous-même sans doute, & pendant mon voyage
Vous n'avez point changé ni d'air, ni de visage;
Vous vous êtes toûjours, comme on voit, bien porté.
GERONTE.
Je le disois; je suis en parfaite santé.
LOLIVE.
C'est fort bien fait à vous, & ma joye est extrême
Que vous vous portiez bien, & que je sois de même:
Je pourrois même encor vous passer là-dessus,
Si j'avois seulement le quart de vos ecus.
GERONTE.
Laissons la ce chapitre, & parlons d'autre affaire.
LOLIVE.
De ce que vous voudrez; il faut vous satisfaire.
GE-

GERONTE.

Hé bien ton heritage, en es-tu content

LOLIVE.

Bon.

Ma vieille tante aimoit un beau jeune fripon,
Qui se prevalant trop d'un pareil avantage,
Pendant ma longue absence a mangé l'heritage;
Et n'ayant plus d'argent, ni dequoi se nourrir,
La bonne femme a pris le parti de mourir:
On a mis le scellé. Procureur, Commissaire,
Et Notaire appellez pour faire l'inventaire;
Comme on n'a rien trouvé, vous comprenez fort bien
Qui de rien ôte rien, Monsieur, qu'il reste rien.

GERONTE.

Le fait est clair. Dis-moy, le pere de ton maître,
Nous avons dès long-temps l'honneur de nous connoître.
Tu l'as vû? Mais d'où vient qu'aux lettres que j'écris
Il ne répond plus?

LOLIVE.

Quoi vous en êtes surpris?
Il est bien en état... Chez lui plein d'allegresse
J'arrivois tout botté. Quels objets de tristesse!
J'y trouve un jeune fat suppôt de Galien.

GERONTE.

Un Medecin?

LOLIVE.

Suivi d'un vieux Chirurgien
Qu'escortoit un troisiéme à face débonnaire,
Et qu'on m'a dit depuis être l'Apoticaire.

GERONTE.

La fin de tout.

LOLIVE.

La fin? Je n'y saurois songer
Sans me sentir le cœur... Je vais vous affliger.

GERONTE.

Tu me donnes déja de terribles allarmes.

LO-

LOLIVE.

Il ne tiendroit quà moi de répandre des larmes;
Car je suis si touché que je me fais pitié;
Quand j'aime, voyez-vous, je creve d'amitié,
Et si l'on dit que non, on me fait injustice.

GERONTE.

Ces digressions-là me mettent au supplice.
Veux-tu bien achever? Dis donc à quel dessein
Venoit l'Apoticaire avec le Medecin?
Etoient ils appellez pour quelque maladie?

LOLIVE.

Ils venoient s'escrimer contre l'apoplexie,
Dont Monsieur Lysimon fortement tourmenté...

GERONTE.

Il est mort?

LOLIVE.

Non, miracle! ils l'ont ressuscité:
Mais le hazard souvent supplée à l'ignorance.
Le bon homme à la fin a repris connoissance;
Mais si foible, si pâle, & si défiguré,
Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement déterré.

GERONTE.

Le pauvre homme!

LOLIVE.

Aussi-tôt qu'il m'a pû reconnoître;
Il m'a dit avec peine: *Eh bien que fait ton maître?*
Ce coup si peu prevû ne m'étonneroit pas,
Si je pouvois, mon fils, expirer dans tes bras.
Il m'embrassoit alors croyant tenir Leandre.
Je ne te verrai plus, disoit-il d'un air tendre,
Je ne puis l'esperer dans l'état où je suis.

GERONTE *pleurant.*

Ah!

LOLIVE.

Daignez m'écouter.

GERONTE.

Helas! je ne le puis,
La douleur me saisit.

LOLIVE.

Suſpendez-la de grace ;
Car vous venez, Monſieur, de faire une grimace,
Qui m'a preſque fait rire, & j'en ſerois fâché.

GERONTE.

Je ſuis de ton recit ſi vivement touché...

LOLIVE.

Oh la verité ſimple eſt toûjours ſi touchante !
Car vous ne croyez pas, Monſieur, que je vous
mente ?

GERONTE.

Oh non.

LOLIVE.

à part *a Geronte.*

Fort bien. Malgré ſon accident fatal
On n'a plus rien pourtant à craindre de ſon mal ;
Il a même ordonné de vous prier d'attendre
Qu'il pût être lui même aux noces de Leandre,
Et par cette raiſon il ſouhaitte ardemment
Que vous les differiez quinze jours ſeulement.
Il croit que le plaiſir d'aſſiſter à la noce,
La beauté du chemin, le grand air, le carroſſe,
Le ſéjour de Paris, enfin la nouveauté,
Tout cela lui rendra ſa premiére ſanté :
Outre qu'il a deſſein de vous revoir encore.

GERONTE.

Il m'obligera fort. Je l'aime & je l'honore.
Un ami tel que lui n'a qu'à me commander,
Et je ſuis toûjours prêt à lui tout accorder.
Enfin nous l'attendrons.

LOLIVE.

Ce qui me deſeſpere,
C'eſt que mon maître veut aller trouver ſon pere
Qu'il croit agoniſant, malgré ce que j'ai dit.
Comme vous il eſt tendre, il ſoûpire, il gemit.
Je crains, ſans avertir qu'il faſſe le voyage,
Cela retarderoit encor le mariage.

GERONTE.

Tu parles ſagement, il le faut empêcher.

LOLIVE.

Et que diantre au païs veut-il aller chercher?
De nouveau se broüiller avec sa belle-mere?

GERONTE.

Tu dis vrai. Je sai bien qu'elle ne l'aime guere.
Je m'en vais le presser par de sages discours
D'attendre ici son pere, au lieu d'aller à Tours.

SCENE IX.

LOLIVE *seul.*

IL sera moins rêtif que ne croit le bon-homme.
Si l'on peut mieux mentir je l'irai dire à Rome.
Je me suis bien tiré d'affaire, Dieu merci;
J'y suis interessé comme mon maître aussi.
En travaillant pour soi peut-on manquer d'adresse?
De mon côté je veux éprouver ma maitresse.
Chacun a son honneur à garder. Mon dessein
Est d'en faire au plutôt confidence à Crispin,
Je le prens pour rival. Amour, fais que nos belles,
Malgre les mœurs du temps, ne soient point infidelles:
Si cela ne se peut, tout au moins fais si bien,
Qu'elles le soient, Amour, sans que j'en sache rien.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

Tout va bien grace au Ciel. Au beaupere credule
J'ai fait fort doucement avaler la pilule.
Par mon recit naïf, mes soins, mes beaux discours
La noce est differée encor de quinze jours;
Et si vous persistez dans la même folie,
Quinze jours suffiront pour éprouver Julie.
En moins de temps par fois on fait bien du chemin.

LEANDRE.

Tu ne parois pas trop approuver mon dessein.

LOLIVE.

Je ne l'approuve pas, Monsieur? tout au contraire.

LEANDRE.

Tout dépend du secret prens bien garde à te taire.

LOLIVE *se grattant.*

Monsieur...

LEANDRE.

Quoy?

LOLIVE.

Si...

LEANDRE.

Comment?

LOLIVE.

Je n'ose vous cacher
Qu'à mon ami Crispin je n'ai pû m'empêcher...

LEANDRE.

D'apprendre mon projet?

LOLIVE.

Monsieur.

LEAN-

LEANDRE.

Ah double traître!
Tu trahis donc ainsi le secret de ton maître?

LOLIVE.

Monsieur, ne criez pas, on peut être écouté.

LEANDRE.

Mais qui t'a fait parler?

LOLIVE.

La curiosité.
Vôtre exemple, Monsieur, m'a tourné la cervelle,
Et je veux éprouver si Nerine est fidelle.

LEANDRE *voulant le fraper.*

Coquin, c'est bien à toi de penser...

LOLIVE.

Eh tout doux,
Je suis sur ce chapitre encor plus fou que vous.

LEANDRE.

Le sot.

LOLIVE.

Je vous imite, & malgré ma sagesse,
Vous m'avez inspiré toute vôtre foiblesse,
En me parlant si mal du sexe feminin,
Que je crois que le diable est beaucoup moins malin.
Vous m'avez sur cela conté plus d'une histoire,
Que je ne saurois plus chasser de ma memoire,
Et dont mon pauvre esprit est tellement frappé,
Que j'en suis malgré moi jour & nuit occuppé.
Si Nerine est chagrine, inquiette & rêveuse,
Je crois que ma presence est pour elle ennuyeuse.

LEANDRE.

Cela peut être vrai, je te trouve ennuyeux.

LOLIVE.

A peu près comme vous, Monsieur, quand je le veux.
L'autre jour...

LEANDRE.

Oh finis.

LOLIVE.

Ecoutez, je vous prie :
La fourche du Cocher, près de vôtre écurie
Me tomba sur la tête, & me prit par le cou :
Après cet accident on peut, sans être fou,
Craindre que pour le front quelque malheur s'apprête ;
Le chemin n'est pas long du cou jusqu'à la tête.

LEANDRE.

Maugrebleu du faquin.

LOLIVE.

Monsieur, par charité
Laissez-moi contenter ma curiosité.

LEANDRE.

Considere, maraut, à quel point tu m'exposes.

LOLIVE.

Oh point d'emportement, nous ferons bien les choses.
Je suis sûr de Crispin, il est garçon discret,
Et m'a juré trois fois de garder le secret.

LEANDRE.

Prens-y garde surtout.

LOLIVE.

Oui, ce sont mes affaires.

LEANDRE.

Mon secret sçû, dehors, & cent coups d'étrivières.

SCENE II.

LOLIVE *seul.*

SOn secret ! ce secret est à moi comme à lui,
Nous hazardons tous deux même chose aujourd'hui.
Malgré ce que j'ai dit pourtant, Crispin encore
Ne sait rien du projet que je vais faire éclore.
Il vient, parlons : il faut de force ou d'amitié
L'engager à sonder ma future moitié.

SCENE

SCENE III.

LOLIVE, CRISPIN,

LOLIVE.

BOnjour, mon cher Crifpin.

CRISPIN.

Bonjour, mon cher Lolive,

LOLIVE.

Te voila gros & gras.

CRISPIN.

Tu vois, quoi qu'il m'arrive
Je conferve toûjours un embonpoint egal;
Chaffer le jour, la nuit, à pied comme à cheval,
Le fufil fur l'épaule, en carroffe, en litiére,
Forcer Chevreüil, Cerf, Daim, Sanglier, Sangliére,
Manger froid, boire chaud, dormir couché, debout;
Un garçon comme moi s'accommode de tout.
Quand on eft à la guerre elevé de jeuneffe,
Toûjours dans les hazards, & loin de la moleffe...

LOLIVE.

Oui la guerre, il eft vrai, fait bien les gens.

CRISPIN.

Vraiment
C'eft de là que me vient mon bon temperament:
Que je hais le féjour, & le repos des villes!
On n'y trouve jamais que des gens inutiles;
Eloignez des perils qu'il nous faut effuyer,
De lire la gazette ils font tout leur métier:
Mais nous, morbleu, mais nous endurcis à la peine...

LOLIVE.

A vanter les guerriers tu te mets hors d'haleine,

CRISPIN.

Il eft vrai, je fuis vif fur ce chapitre-là.

LOLIVE.

Il n'eft pas maintenant queftion de cela.

CRIS-

CRISPIN.

La chasse est de la guerre une parfaitte image,
Mais à propos on dit que tu viens de voyage?

LOLIVE.

J'arrive de Paris.

CRISPIN.

De Paris! es-tu fou?
Parle donc.

LOLIVE.

Si je mens qu'on me rompe le cou.

CRISPIN.

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.

LOLIVE.

J'en viens sans en venir, la chose est très certaine,
Pour differer la noce au moins de quinze jours
Mon maître a fait semblant de m'envoyer à Tours.

CRISPIN.

Pourquoi la differer?

LOLIVE.

Voici le fait. Mon maître
Avant que d'épouser, voudroit à fond connoître
Le cœur de sa future.

CRISPIN.

Il a perdu l'esprit.
Connoître à fond le cœur d'une femme?

LOLIVE.

Il suffit,
Il le veut, bien ou mal il faut qu'il réüssisse,
Et dans ce grand projet Damon lui rend service.
Je voudrois bien aussi, Crispin, de mon côté,
Que quelqu'un satisfit ma curiosité.
Si pendant que ton maître éprouvera Julie
Tu voulois éprouver Nerine.

CRISPIN.

La folie
Est plaisante.

LOLIVE.

Tu sais que souvent il en cuit
Pour

Pour s'être, comme on dit, embarqué sans biscuit.
Sachons donc si je dois m'embarquer en ménage.

CRISPIN.

Tu cours risque d'y faire assez mauvais voyage.

LOLIVE.

C'est ce qui m'inquiette, & je veux par mes soins.

CRISPIN.

Et c'est là ce qui doit t'embarasser le moins.
Faut-il tant balancer à faire la sotrise ?
Tiens, Lolive, la femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hazard sans la faire priser,
Et qu'on ne peut jamais connoitre qu'a l'user;
Il faut sans tâtonner brusquer le mariage,
Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.
Qui tremble dès le port ne doit point s'embarquer,
Et pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.

LOLIVE.

Risquer pour la fortune est chose nécessaire:
Mais risquer son honneur c'est bien une autre affaire.

CRISPIN.

Parbleu c'est bien à toi de songer à l'honneur.

LOLIVE.

Et si ma femme un jour...

CRISPIN.

Voyez le grand malheur.

LOLIVE.

Oui c'en est un sans doute, &...

CRISPIN.

Sois aussi tranquille
Que tant de bons maris qui sont en cette ville.

LOLIVE.

Bel exemple, ma foi!

CRISPIN.

Tu seras trop heureux
De pouvoir en cela figurer avec eux.
Sois tranquille, te dis je.

LOLIVE.

Oh non, je ne puis l'être,

Et je pretens enfin faire comme mon maitre,
Examiner Nerine, & voir si sa vertu...

CRISPIN.

Examiner Nerine! & comment feras tu?

LOLIVE.

Tu feindras de l'aimer, & tu me viendras dire
Ce que sur son esprit tes soins pourront produire,
Mon maitre en fait de même, & le tien des ce jour,
Doit feindre pour Julie un violent amour;
Je te l'ai déja dit.

CRISPIN.

Ah quelle extravagance!
Qui diable a jamais vû pareille impertinence?

LOLIVE.

Enfin pour contenter mes desirs curieux,
C'est sur toi, mon enfant, que j'ai jetté les yeux.

CRISPIN.

Pauvre sot! je te plains. Regarde bien ma mine
Peux-tu croire qu'en vain j'attaquerai Nerine?
Un regard, elle en tient: Tu risques trop, ma foi.
Crois-moi, prends un rival aussi mal fait que toi.

LOLIVE.

Cesse de badiner, la chose est résoluë.

CRISPIN.

Mais je lui donnerai tout d'un coup dans la vûë.

LOLIVE.

Peut-être.

CRISPIN.

Tu le veux, il faut te contenter,
Et pour y reüssir je m'en vais m'apprêter.

SCENE IV.

LEANDRE, LOLIVE.

LEANDRE *entre en révant, & est quelque temps sans parler.*

JE ne sai si Damon... hem?

LOLI-

LOLIVE.

Quoi, Monſieur?

LEANDRE.

Je gage
Qu'il n'aura pas encore oſé parler. J'enrage,
Je deviens fou.

LOLIVE.

Ma foi je le deviens auſſi.

LEANDRE.

Dis-moi, ne ſais-tu point ſi Damon eſt ici?

LOLIVE.

Son valet vient, Monſieur, de ſortir tout à l'heure;
J'irai, ſi vous voulez, ſavoir...

LEANDRE.

Attend, demeure:
Non, va t-en.

LOLIVE.

Soit.

LEANDRE.

Revien.

LOLIVE.

Monſieur.

LEANDRE.

Va, laiſſe-moi:
Jamais valet ne fut plus importun que toi.

LOLIVE.

Demeure, vien, va-t-en, avance, non, recule:
Je ſuis en même cas, ſuis-je auſſi ridicule?

SCENE V.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE.

LEANDRE *à Damon.*

JE te cherchois, ami, que viens-tu m'annoncer?
à Lolive.
Laiſſe-nous.

LOLIVE.

Volontiers. *Il sort.*

SCENE VI.

LEANDRE, DAMON.

DAMON.

JE ne puis me forcer
A faire ce qu'exige aujourd'hui ton caprice.

LEANDRE.

Comment? c'est donc ainsi que tu me rens service,
Après m'avoir donné ta parole & ta foi?...

DAMON.

Oh bien, te la tenir ne dépend pas de moi;
Feindre auprès de Julie est un supplice extrême:
Il faut lui dire vrai quand on lui dit qu'on l'aime.

LEANDRE.

Aime-la donc, morbleu, sois-en vraiment touché.

DAMON.

Si la chose arrivoit tu serois bien fâché,
Quand même tu serois sûr de la preference:
Tout rival inquiette, ennuye, irrite, offense.
Oui tu me haïrois si j'avois de l'amour,
Et je te haïrois moi peut-être à mon tour.

LEANDRE.

Ne crains point que par là nôtre amitié s'altére,
Et sans tant réfléchir songe à me satisfaire.

DAMON.

Ah tu pousses trop loin les droits de l'amitié!
Va tu seras servi: mais tu me fais pitié.

LEANDRE.

J'ai tort, je le sens bien: mais cependant j'exige
Qu'au plutôt...

DAMON.

Laisse-moi, je parlerai, te dis-je.

SCENE

SCENE VII.

DAMON *seul.*

OU vais je m'engager ? à ma foible vertu,
Trop indiscret ami, quel écueil offres tu ?
Mais j'apperçois Julie. O Ciel ! que lui dirai-je ?

SCENE VIII.

DAMON, JULIE, NERINE

JULIE *à Damon.*

OU peut être Leandre, & quand le reverrai-je ?
Je croyois avec vous le rencontrer ici :
Quelle raison l'oblige à s'ecarter ainsi ?
Du chagrin qui le tient la cause est fort legere :
C'est trop s'inquietter de la santé d'un pere ;
On n'a rien, dit Lolive, à craindre pour ses jours.

DAMON.

Leandre a cependant dessein d'aller à Tours.

JULIE.

Employez vous de grace à rompre ce voyage,
Damon, conseillez-lui...

DAMON.

Leandre est bien peu sage:
Du desir de vous plaire uniquement charmé,
Il devroit mieux sentir le bonheur d'être aimé.
Pour quelques jours encor vôtre hymen se differe.

JULIE.

Son pere le souhaitte, il faut le satisfaire:
Je ne le blâme point de ce retardement.

DAMON.

Leandre est donc sans cœur, sans yeux, sans jugement ?
Quoi prêt de posseder la divine Julie,
Bonheur dont aux dépens de son sang, de sa vie
Il devroit achetter les precieux momens...

 Mada-

Madame, qu'il est peu de sincéres amans!
D'un pareil procedé mon amitié s'indigne,
Et d'un bonheur si doux Leandre n'est pas digne.

NERINE.

Voila parler, Madame, & penser sensément;
Vôtre amoureux Leandre aime trop froidement:
Je prendrois là-dessus le parti le plus sage.
Tu differes, & moi je romps le mariage.

JULIE.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux?

DAMON.

Ah si Leandre avoit & mon cœur & mes yeux!
Tout entier à l'amour, trop content de vous plaire,
Sans égard pour l'ami, sans crainte pour le pere,
Possesseur empressé de vos divins appas...

NERINE.

Damon assûrément ne differeroit pas
Lui.

JULIE.

Ce discours m'étonne, & j'ai peine à comprendre,
Damon...

NERINE.

Monsieur vous dit ce qu'auroit fait Leandre.

DAMON.

Non, Madame, ce sont mes propres sentimens:
J'ai pour vous les cacher souffert trop de tourmens,
Il est temps à la fin que mon amour éclatte.
La froideur d'un ami l'autorise & me flatte,
Et son nouveau delai me permet d'esperer
Un bien, dont il a trop tardé de s'emparer.

NERINE.

L'incident est nouveau. Quelle en sera la suite?
Qu'en dites-vous, Madame, hem?

JULIE.

Je suis interdite.
Damon, avez-vous donc perdu sens & raison?

NERI-

NERINE.

L'ami de vôtre Amant, Madame, est un fripon :
Mais j'aimerois mieux moi, mon goût n'est pas le vôtre,
Un fripon comme lui, qu'un amant comme l'autre.

DAMON.

Si l'aveu de mes feux vous semble criminel,
Je le fais malgré moi, j'en atteste le Ciel.
Madame, il est bien vrai qu'en cessant de me taire,
Je suis, je vous l'avouë, un amant téméraire.
Combien prêt à parler, ai je tremblé, fremi?
Non, ne me croyez point perfide à mon ami :
Quand j'ose vous parler de mon amour extrême,
Ce n'est point moi, c'est lui qui se trahit lui-même.
J'étois dans la Province. & loin de ce séjour,
Par ses lettres Leandre a pressé mon retour.
J'esperois de vous voir sans trouble & sans allarmes ;
Je reviens, je vous trouve encor de nouveaux charmes,
Vôtre himen differé, Leandre auprès de vous,
Loin d'être un tendre amant, paroît un froid époux.
Dans un cœur bien épris que le penchant entraîne,
Qu'à reprendre ses droits l'Amour a peu de peine !
Que l'on saisit, Madame, avec avidité
L'espoir flatteur d'un bien qu'on a tant souhaitté !
Je l'ai fait, j'ai parlé, vous m'en faites un crime ;
Et si pour l'expier il faut une victime,
L'himen mettra bien tôt Leandre entre vos bras
Je le verrai, Madame, & n'y survivrai pas.

NERINE.

Il me fait grand pitié, je suis tendre, Madame.

JULIE.

a Nerine. *à Damon.*
Tais toi. Quand vous m'osez découvrir vôtre flame,

Et que je vous en marque auſſi peu de courroux,
Damon, c'eſt vôtre ami que je reſpecte en vous :
Mais dûſſai-je alterer l'amitié qui vous lie,
Je veux qu'il ſoit inſtruit de cette perfidie.
Ce trait va, comme moi, ſans doute l'étonner,
Je crois qu'il aura peine à vous le pardonner :
Trouvez bon qu'à vous voir deſormais je renonce.
Adieu, vous n'aurez point de moi d'autre réponſe.

DAMON.

Sauvez à mon ami, Madame, à vous, à moi,
Un éclairciſſement...

JULIE.

Monſieur, je me le doi:
Ce ſeroit meriter qu'une nouvelle audace...

DAMON.

Vous pouvez m'en punir : mais je demande grace,
Et ſi jamais...

JULIE.

Damon, ne ſuivez point mes pas.

DAMON.

Dans de tels ſentimens je ne vous quitte pas.

JULIE.

Je vous le défens.

DAMON.

Ciel!

NERINE *le pouſſant.*

Eh malgré ſa défenſe
Suivez, & l'obligez à garder le ſilence.

SCENE IX.

NERINE *ſeule.*

Avec grand plaiſir moi je vois cet amour-ci ;
Cela peut rechauffer nôtre amoureux tranſi :
Il faut tirer profit d'une telle avanture.
Mais vois-je pas Criſpin ? quel excès de parure !

SCENE

SCENE X.

CRISPIN, NERINE.

CRISPIN.

EH tu vois, mon enfant, à peine de retour,
Je donne tous mes ſoins, tout mon temps à l'amour.
J'avois chez mon Tailleur cet habit de reſerve;
Car mon maître des ſiens n'entend pas qu'on ſe ſerve;
Et d'abord qu'à Paris ſur l'arriére ſaiſon,
Nous venons de campagne, ou de la garniſon,
Pour bien paſſer l'hiver il faut de quelque belle
Faire, comme tu ſais, proviſion nouvelle.
J'ai ſoin d'être ſi propre & ſi fort ajuſté,
Qu'auſſi tôt qu'on me voit on en eſt enchanté;
Et c'eſt, je l'avoûrai, dans le deſſein de plaire,
Que je me ſuis paré plus qu'à mon ordinaire.
Nerine, que dis-tu de mon ajuſtement?

NERINE.

Voila ce qui s'appelle un homme tout charmant.

CRISPIN.

Te paroiſſai-je ainſi? me dis-tu vrai, coquine?
Je n'ai point de defauts; voi, regarde, examine.

NERINE.

Fort bien.

CRISPIN.

Cette encolure? elle n'eſt pas d'un ſot.

NERINE.

Non dà.

CRISPIN.

Veux-tu me voir aller l'amble ou le trot?

NERINE.

Il ne te manque plus qu'avoir bride ou boſſette.

CRISPIN.

Tu railles, mais je ſuis bon cheval de trompette.
L'allure eſt peu de choſe, il faut me debrailler:

Malepeste aujourd'hui cela fait bien briller;
La main dans la ceinture, un ou deux pas de danse,
Et puis du curedent l'aimable contenance.

NERINE.

Que de rafinement!

CRISPIN.

Quand on veut plaire aux gens
Il n'est rien de si beau, que de curer ses dents,
Parmi certaines gens c'est la belle maniére.
Eh vraiment j'oubliois...

NERINE.

Quoi donc?

CRISPIN.

La Tabatiére:
C'est elle qui soûtient la conversation.
Prenez-en. Dieu me damne, il vaut un million.

NERINE.

Je le trouve fort bon.

CRISPIN.

Mais bon par excellence:
Et j'en suis mieux pourvû qu'homme qui soit en France.
Dès qu'il en vient d'exquis, j'en ai tout le premier
Par un de mes laquais Commis d'un Sous-fermier.
Qu'en dis-tu, mon enfant? car tu sais t'y connoitre.

NERINE.

Je te trouve tout l'air d'un jeune petit maître.

CRISPIN.

Tout le monde m'en flatte, & je m'en flatte aussi.

NERINE

Mais à qui veux-tu plaire en te parant ainsi?

CRISPIN.

Un garçon comme moi d'esprit & de merite,
Souvent pour s'expliquer veut qu'on le sollicite;
Quand on a des talens, & qu'on les a fait voir,
Je crois sans vanité, qu'on peut s'en prévaloir:
Mais loin de me targuer de tous mes avantages,
C'est à tes beaux yeux seuls que j'en fais mes hommages.

Je me borne au plaisir de captiver ton cœur,
Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.
Tu ris? tu te rendras sans trop de résistance.

NERINE *à part.*

Le fat! rions un peu de son impertinence,
Et traitons-le si bien qu'il n'y revienne pas.

CRISPIN.

Tu ne me répons rien, & raisonnes tout bas.

NERINE *d'un ton d'innocente.*

Vous voudriez aimer une simple suivante?

CRISPIN.

Est-ce la qualité? c'est la beauté qui tente.
Des cœurs d'un certain rang je me suis corrigé,
Pour une bagatelle ils vous donnent congé.

NERINE.

Lolive est mon amant, vous le savez.

CRISPIN.

Lolive!
C'est un plaisant maraut.

NERINE *sur le même ton.*

Je suis simple & craintive.
Il est soupçonneux lui, jaloux, hargneux, brutal,
Et si j'osois en vous lui donner un rival,
Cette infidelité peut être auroit des suites.

CRISPIN.

Non, Lolive, crois-moi, respecte mes merites,
Et sçait bien qu'avec moi, quand je prends certain ton,
Il ne faut pas qu'il songe à tirer au bâton:
Autrement... là-dessus que tes craintes finissent;
Que Lolive aille au diable, & que nos cœurs s'unissent.

NERINE.

Mais que va-t-on penser d'un changement si prompt?

CRISPIN.

Parbleu s'il l'étoit moins il me feroit affront:
Je veux qu'un cœur se rende & cède sans remise,
Comme Cesar, venir, voir, vaincre est ma devise.

NERINE.

Quelle aimable fierté! je cede à mon vainqueur.

CRISPIN.

Non c'est moi qui me rends, & te donne mon cœur,
Friponne.

NERINE.

Il est pour moi d'un prix inestimable.

CRISPIN.

Et pour Crispin, Nerine un objet tout aimable.

NERINE.

Vous m'aimez donc?

CRISPIN.

Très fort. Pour confirmer nos feux,
Faisons un peu chorus de soûpirs amoureux.

Ils soûpirent ensemble.

Ah! cela va fort bien. Mais soûpirons encore;
Disons-nous des douceurs. Mon cher cœur, je t'adore.
Un baiser.

NERINE *le repousse.*

Des soûpirs autant que tu voudras:
Mais pour des baisers, non, ne m'en demande pas.

CRISPIN *fiérement.*

A ton vainqueur! Je parle, oses-tu t'en défendre?
Allons, point de quartier, captive, il faut se rendre.

NERINE *lui donne un soufflet*

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

CRISPIN.

Un soufflet sur ma jouë! un vainqueur souffleté!
Morbleu vous vous fâchez, la chose est un peu forte,
Traittez-vous quelquefois Lolive de la sorte?

NERINE.

Non; car Lolive est sage, & d'un sot compliment
N'a jamais merité le juste châtiment:
Mais pour toi qui m'as pris pour une de ces folles
Que l'on surprend avec de bruyantes paroles,
Des airs extravagans, des gestes effrontez,
Ressource & seuls talens de cerveaux démontez,

Dons

Dont tout le merite est un impudent langage
Que la débauche seule a pû mettre en usage,
Tu t'es bien fort trompé, compte sur cent soufflets,
Si sur un pareil ton tu me parles jamais.

CRISPIN.

Parbleu mon ton étoit plus plaisant que le vôtre;
Vous me ferez plaisir aussi d'en prendre un autre.

NERINE.

Adieu, Crispin.

CRISPIN *après qu'elle est sortie*
La femme est un traître animal;
Si mon maître est reçu de même, il n'est pas mal.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

MA foi, car je vous puis parler avec franchise,
Nous faisons l'un & l'autre une grande sottise;
Et croyez-moi, Monsieur, pour de moindres raisons
On a mis bien des gens aux petites Maisons.

LEANDRE.

C'est bien à toi, maraut, de blâmer ma conduitte.

LOLIVE.

Si j'ose la blâmer, c'est que j'en crains la suite.
Je voudrois bien pouvoir retirer mon enjeu,
Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu
N'est pas encor bien grand: mais songez qu'il faut craindre
Qu'il ne prenne si bien qu'on ne puisse l'éteindre.

LEANDRE.

Tais-toi.

LOLIVE.

Je me sens là remuer dans le cœur
Certain je ne sai quoi qui me prédit malheur :
N'avez vous point aussi quelque trouble dans l'ame ?
Damon est beau, bien fait, vôtre Maitresse est femme,
Et Nerine & Crispin... Ah pour nôtre repos
Nous avons là choisi deux étranges rivaux !
Qui peut vous assûrer, quand ils viendroient à plaire,
Qu'ils nous feroient de tout un recit bien sincére ?
Nous risquons diablement vôtre honneur & le mien :
Ils se feront aimer, & nous n'en saurons rien.

LEANDRE.

Je connois de Damon le cœur & la franchise,
Et ne crains de sa part foiblesse ni surprise.

LOLIVE.

Moi je crains que Crispin, d'un objet trop cheri
Ne soit l'amant discret, moi le triste mari.

LEANDRE.

Oh finis ; laisse là tes ridicules craintes.

LOLIVE.

Par avance, Monsieur, je vous porte mes plaintes,
Et souhaiterois fort que ces réfléxions...

LEANDRE.

Encor ? Garde pour toi tes sottes visions.
Ce fou ne laisse pas de me remplir la tête
D'objets fâcheux.

LOLIVE.

Ce fou, Monsieur, n'est pas trop bête.
Mais Nerine en ce lieu vous cherche apparemment.

SCENE

SCENE II.

LEANDRE, NERINE, LOLIVE.

NERINE.

C'Eſt vous? On a le temps, Monſieur, en vous aimant,
De pouvoir s'ennuyer. De vos froides maniéres
Julie en verité ne s'accommode guéres:
Je prévois qu'elle & moi ne pourrons deſormais
Vous parler à tous deux, vous voir que par placets.
Se faire ſouhaitter, & ſe rendre ſi rare,
C'eſt ſe donner près d'elle un merite bizarre.

LEANDRE.

Je l'évite, & je veux lui ſauver, ſi je puis,
La part qu'elle prendroit au chagrin où je ſuis.

LOLIVE.

Et moi qui ſuis chagrin des chagrins de mon maître,
A tes regards joyeux je ne veux point paroître.

NERINE.

Oh pour moi, tes froideurs m'embaraſſent fort peu;
Je puis, quand je voudrai, te faire voir beau jeu.

LOLIVE *à Leandre.*

Criſpin s'eſt déclaré déja.

LEANDRE.

Cela peut être:
Je voudrois bien ſavoir ce qu'aura fait ſon maître.

LOLIVE.

Eh nous ne le ſaurons peut-être que trop tôt:
Je crains que nôtre honneur n'ait deja fait le ſaut.

SCENE III.

JULIE, LEANDRE, NERINE, LOLIVE.

JULIE.

Je viens me plaindre à vous de vous-même, Leandre,
A vôtre procedé je ne puis rien comprendre.
Vous marquez pour me voir si peu d'empressement,
Que sans vous faire tort, je pourrois aisément,
Voyant que nôtre hymen chaque jour se differe,
Soupçonner que peut-être une autre a sçu vous plaire:
Mais mon cœur qui ne peut que penser bien de vous,
N'est point fait pour avoir ces sentimens jaloux.

LEANDRE.

Penser ainsi d'un cœur qui tendrement vous aime,
C'est lui rendre justice, & la rendre à soi-même;
Hé quels jaloux soupçons pourroient vous allarmer?
Qui vous aime une fois doit toûjours vous aimer.
Mais, Madame, inquiet de la santé d'un pere,
Par qui de mon bonheur le moment se differe,
Toûjours triste, rêveur, à moi-même ennuyeux,
J'ai voulu quelque temps me soustraire à vos yeux;
Vous cacher ma douleur est-ce donc faire un crime,
Madame, & vôtre plainte est-elle legitime!

JULIE.

Quelque juste raison qui vous puisse affliger,
Vos chagrins avec moi se doivent partager.
Loin de suivre un devoir où l'amour vous engage,
On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

LEAN-

LEANDRE.

Non. Monsieur vôtre pere a paru souhaiter
Que je restasse ici. J'ai promis de rester.

LOLIVE.

La nature a cedé, Madame à la tendresse;
Car il aime son pere après vous...

NERINE.

Encore est ce,
L'effort est grand.

JULIE.

Enfin vous ne partirez point,
Leandre, me voilà tranquille sur ce point:
Mais je vous avoûrai que je ne saurois l'être
Sur l'indiscret aveu qu'un ami lâche & traître...

LEANDRE.

Madame...

JULIE.

C'est un trait si perfide, si noir...

LOLIVE *à Leandre.*

On a parlé.

LEANDRE.

à Lolive. *à Julie.*

Tant mieux. J'ai peine à concevoir...

JULIE.

Ah, Leandre! il n'est plus d'ami sûr, veritable,
Et ce titre à tout autre autrefois preferable,
Ne sert plus qu'à cacher sous un nom respecté,
Des motifs d'interêt ou bien de vanité.
J'ai peine en le disant à le croire moi-même.
Damon...

LEANDRE.

Eh bien, Damon!

JULIE.

C'est un perfide, il m'aime.

LEANDRE.

Qui vous l'a dit?

JULIE.

Lui-même.

LEANDRE.

Ah, Madame!

NE-

NERINE.

Et Crispin,
A l'exemple du maître est un fieffé coquin,
Qui si je l'eusse crû...

LOLIVE *à Leandre.*

Vous voyez que les drôles
Se sont peu fait prier pour commencer leurs rôles.

LEANDRE.

Madame, à ce discours j'ai peine à donner foi,
Damon a trop d'égards, trop d'amitié pour moi.

LOLIVE.

Ce qu'on nous dit ici, Monsieur, ne sauroit être,
Le valet est pour moi ce qu'est pour vous le maître.

JULIE.

Je veux ne le plus voir, & que dès aujourd'hui,
Leandre, vous rompiez tout commerce avec lui.

LEANDRE.

Ce que vous demandez m'embarasse, & m'étonne.
Quel pretexte à cela voulez-vous que je donne?
C'est d'une amitié pure, & non de passion
Que Damon vous a fait la déclaration,
Et quand même d'amour son cœur seroit capable,
Ce que je sens pour vous me le rend excusable.
Ne vous allarmez point de ce qu'il vous a dit.

JULIE.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.
De l'aveu qu'il m'a fait pour moi rien n'est à craindre:
Vous en êtes content, je cesse de m'en plaindre:
Mais cependant le peu de sensibilité.
Que cause à vôtre cœur son infidelité,
Me fait connoître en vous un amant bien facile.
On aime foiblement quand on est si tranquile.

LEANDRE.

L'excès de mon amour...

JULIE.

Vous me le prouvez mal,
Lorsque dans un ami je vous montre un rival.

NERINE.

Elle a grande raison, & je pense de même;

Si

Si l'on n'eſt pas jaloux, je ne crois pas qu'on m'aime

LOLIVE.

S'il ne tient qu'à cela, crois que je le ſerai,
Et pour te le prouver, ſi tu veux je battrai.

LEANDRE.

Ce qui vous ſemble en moi tranquilité, foibleſſe,
Eſt le plus tendre effet d'une delicateſſe...

JULIE.

Je vous crois, & vous veux imiter en ceci,
En vous aimant avec delicateſſe auſſi.

LEANDRE.

Damon m'attend, Madame, & je dois l'aller prendre.

JULIE.

Dites-lui le ſecret que je vous viens d'apprendre.

LOLIVE.

Nerine, au moins...

NERINE.

Adieu, Meſſieurs les delicats,
Quand on y reviendra, vous ne le ſaurez pas.

SCENE IV.

JULIE, NERINE.

NERINE.

EH bien qu'en penſez-vous? Sur de telles affaires
Voila ſans contredit des gens bien debonnaires.
A ce qui nous regarde on prend peu d'interêt.

JULIE.

Un procedé ſi froid m'offenſe & me déplaît:
Il nous croit, en tenant une telle conduite,
Moi ſans reſſentiment, & Damon ſans merite.

NERINE.

Et Lolive croît-il pour lui faire plaiſir
Que j'aurai la vengeance en main ſans m'en ſaiſir?
Vous traittez nos avis de pure bagatelle,

Oh

Oh bien.

JULIE.

Pour des Amans la methode est nouvelle.

NERINE.

S'ils étoient nos maris encore, ils feroient bien,
C'est l'ordre, tout savoir, tout voir sans dire rien,
Se contraindre à propos, dissimuler l'offense:
Mais d'amans à maris grande est la difference:
Il faut qu'un tendre amant soit inquiet, jaloux,
Un regard innocent doit le mettre en courroux,
Une mouche qui vole autour de sa maitresse,
Un épagneüil qu'elle aime & qui lui fait caresse,
Un petit perroquet qui prenant sa leçon,
Lui dit, *baisez, baisez*, dans son petit jargon,
Pere, mere ou cousin, ou frere qu'elle embrasse,
Un homme indifferent reçû de bonne grace,
Un excès d'enjoûment, un air un peu chagrin,
Un discours sérieux, un langage badin,
Une chimere, un geste, un rien, une migraine,
Tout intrigue un amant & le tient en haleine.

JULIE.

Sur ce pied-là, Nerine, on nous aime bien peu.

NERINE.

Je le sens comme vous, nos gens n'ont point pris feu,
Et vous m'en voyez moi toute scandalisée;
Il est fort mal plaisant d'être ainsi meprisée.
Mais Damon vient à nous.

JULIE.

Tâchons de l'éviter.

SCENE V.

JULIE, DAMON, NERINE, CRISPIN.

DAMON.

Vous me fuyez, Madame! eh daignez arrêter.

JULIE.

Je ne veux vous parler, ni vous voir de ma vie.

CRISPIN *a Nerine.*

La belle souffleteuse.

NERINE.

Ote-toi, je te prie.

DAMON.

Je ne merite point ce violent courroux.

CRISPIN *a Nerine.*

Je suis le plus lezé: mais racommodons-nous.

JULIE *a Damon.*

Vôtre importunite me fatigue & m'outrage.

NERINE *à Crispin.*

Mon courroux contre toi s'irrite & devient rage.

CRISPIN.

Il est donc à propos de te parler de loin.

DAMON.

Madame!

JULIE.

Vous prenez un inutile soin.

CRISPIN.

Il faut avoir le cœur bien dur & bien Arabe.!

DAMON.

Je ne dirai qu'un mot.

CRISPIN.

Et moi qu'une syllabe.

NERINE.

Ce ne sera pas là dequoi nous ennuyer.
Ecoutons-les, Madame.

JULIE.

Oses-tu m'en prier?

NERINE.

Sûres de ne fâcher Lolive ni Leandre,
Le grand malheur au fond, pourquoi nous en défendre?

DAMON.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplû,
A m'éloigner de vous je m'étois resolu,
Et quoique penetré de la plus vive flâme,
Ce valet peut vous dire...

CRIS-

CRISPIN.

Ouï, nous partions, Madame;
Outré de vos refus, moi piqué d'un soufflet,
Même dépit chassoit le maître & le valet,
Et nous allions tous deux au fond de la Champagne
Attendre le Printemps pour rentrer en campagne.

DAMON.

Madame, de mes feux par moi-même éclairci,
C'est Leandre...

JULIE.

Comment?

DAMON.

Qui me retient ici.

JULIE.

Leandre est informé par vous...

DAMON.

De ma tendresse,
Et son cœur généreux excuse ma foiblesse,
Il me plaint, me console, & sa tendre amitié
De l'état où je suis lui fait avoir pitié.

NERINE.

Vous avez un amant bien tendre & pitoyable.

CRISPIN.

Lolive en fait de même, ou je me donne au diable.

DAMON.

Ah lorsque je vous ai découvert mon amour,
Madame, ai-je compté sur le moindre retour?
L'avez-vous crû? Forcé de rompre le silence,
Je n'ai point soupçonné vôtre cœur d'inconstance.
Est-ce un crime d'aimer, d'adorer vos appas,
Quand même mon rival ne s'en offence pas?
Du beau feu que je sens qu'avez-vous lieu de craindre?
Laissez-le s'exhaler, le temps pourra l'éteindre.
Vôtre ami connoît trop vôtre cœur & le mien,
Et nous estime trop pour s'allarmer de rien.

JULIE.

Damon, avec grand art vôtre bouche s'exprime
Je veux bien ne plus voir vôtre amour comme un crime :
Mais...

NERINE.

Sur ce pied, Madame, il n'a pas si grand tort
Que vous & moi l'avions imaginé d'abord.

CRISPIN.

Ni moi. Mal à propos en faveur de Lolive
Ta main sur mon visage a pris l'affirmative.

JULIE.

Mais comme enfin l'amour peut se nourrir d'espoir,
Il faut pour vous l'ôter renoncer à me voir.

DAMON.

Renoncer à vous voir ! moi, divine Julie ?
Commandez que plutôt je renonce à la vie.

JULIE.

Eh bien vous me verrez, mais à condition
Que si jamais un mot, si la moindre action,
Un soûpir, un regard, un geste vous échappe,
Si trop d'empressement, si trop de soin me frappe...

DAMON.

Ah Ciel quelle contrainte exigez-vous de moi !

JULIE.

De ce que je vous dis faites-vous une loi :
Il faut me le promettre & me tenir parole.

CRISPIN *à Nerine.*

Me veux-tu faire aussi joüer le même rôle ?

JULIE.

Et si vous y manquez, vous pouvez desormais
De ma plus forte haine être sûr pour jamais.

DAMON.

Il faut vous obéïr pour ne vous pas déplaire,
Et mourir de douleur si je ne puis me taire.

Il la reconduit.

CRIS.

CRISPIN.

Mais, Nerine, pour moi qui ſuis grand babillard,
Si je me tais long-temps ce ſera grand hazard,
Ne pourrai-je parfois, afin qu'il t'en ſouvienne,
Te dire que je t'aime ?

NERINE.

Oh ce n'eſt pas la peine.
Le diable, quand quelqu'un nous a parlé d'amour,
Nous en fait ſouvenir plus de cent fois par jour.

SCENE VI.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

CE que nous leur diſons, le diable leur repete ;
Nous aurons là tous deux un fort bon interprete.
Cela pourroit bien être, & nôtre paſſion
Merite de leur part quelque réflexion.
L'affaire eſt en bon train.

DAMON.

Tais-toi, voici Leandre.

SCENE VII.

LEANDRE, DAMON, CRISPIN, LOLIVE.

LEANDRE.

AVec empreſſement, ami, je viens t'apprendre
De l'aveu de tes feux quel eſt l'heureux effet.

DA-

DAMON.

Le sais-tu de Julie? en es tu satisfait?

LEANDRE.

De ce premier succès que mon ame est charmée!
Julie est contre toi de fureur animée,
Te nomme indigne ami, perfide, scelerat,
Et me veut faire moi rompre avec un ingrat.
Conçois-tu le plaisir que ce succès me cause?

DAMON.

Conçois-tu les chagrins à quoi cela m'expose?
Je vois que tu seras content de ton côté,
Et que je serai moi meprisé, detesté.
De ton entêtement tu me rens la victime,
Tu t'assûres du cœur, & moi je perds l'estime.

LEANDRE.

Va, va, je prendrai soin de calmer son esprit.

DAMON.

Non, non, la verité passe encor ton recit.
Ses regards, ses discours, une prompte retraite...

CRISPIN.

Plus un soufflet que j'ai reçu de la soubrette.

LOLIVE.

Fort bien.

DAMON.

Que te faut-il encore après cela?
Sois content, je te prie, & demeurons-en là.

LEANDRE.

Mon repos, mon honneur, tout veut que je poursuive.

DAMON.

Je viens de faire encore une autre tentative.

LEANDRE.

Eh bien?

DAMON.

C'est encor pis, soins, transports superflus,
Et de sa part mépris, & plus cruels refus.

CRISPIN.

Que nous sommes haïs!

DAMON.

Je me lasse de l'être.

LEANDRE.

Ah ! que pour moi ton zéle acheve de paroître.

CRISPIN.

Oüi, oui, nous pretendons le pousser jusqu'au bout ;
Car Lolive vous suit, & vous imite en tout,
Et c'est moi...

LEANDRE.

Je le sai.

DAMON.

Tu dois en homme sage
Dès demain, sans delai, finir ton mariage.

LEANDRE.

Non, non, elle n'est pas encore où je la veux.
Qui moi, je me rendrai sur une épreuve ou deux ?
Celles-ci ne sont rien, j'en medite encore une...

LOLIVE.

Mais aussi n'est-ce point trop tenter la for une ?

DAMON.

Ton valet est sensé, Leandre. Adresse toi
Pour ta nouvelle épreuve, à quelqu'autre qu'à moi.

LEANDRE.

Ah ! tu m'ouvres les yeux, & j'entre en defiance.
Julie à t'écouter a moins de repugnance,
Tu crains de triompher.

DAMON.

Non : mais en verité,
Si la chose arrivoit, tu l'as bien merité,
Et je trouve entre nous qu'elle t'est trop fidelle :
Mais les craintes que j'ai ne roulent point sur elle.

LEANDRE.

Qui crains-tu ?

DAMON.

Je me crains moi-même,

LEANDRE.

Toi ?

DAMON.

Ouî, moi ;
Et s'il te faut ici parler de bonne foi,

Je sens bien qu'en feignant d'adorer ta maitresse,
Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'interesse.
Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein ;
Je suis fort ton ami : mais je suis homme enfin.

LEANDRE.

Ah que me dis-tu là ?

DAMON.

Je dis ce que je pense.

LEANDRE.

Tu ne prevois donc pas de longue résistance ?

DAMON.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,
Et l'amour à mon cœur fait courir le galop,
Nerine a des yeux !

LOLIVE.

Oui, Monsieur Crispin, de grace,
Plus d'épreuve pour moi, c'est assez, je vous casse.

LEANDRE.

Je ne sais où j'en suis, surpris, confus, outré...
Mais enfin quelque sort qui me soit preparé,
Quand j'en devrois mourir, quand Julie infidelle...

DAMON.

Ah tu lui ferois tort de la soupçonner telle ;
Je puis t'en assûrer, Leandre, avec serment,
Loin d'être disposée au moindre changement...

LEANDRE.

Je le crois : mais j'en veux une plus forte preuve,
Et pour mettre encor mieux sa constance à l'épreuve,
Je veux d'un autre objet qu'elle me croye épris.

DAMON.

Ce seroit lui marquer un peu trop de mépris.

LEANDRE.

Ce n'est pas tout encor. Pour ébranler son ame
Il faut dans cet instant lui parler de ta flâme,
La plaindre, me blâmer, & vanter ses appas.
Son cœur est bien à moi s'il ne succombe pas.

Poursui, parle, agis, presse, à toi je m'abandonne,
Si tu te fais aimer, va, je te le pardonne,
Et si par grand bonheur tu n'es point écouté,
Je pourrai borner là ma curiosité.

LOLIVE.

Oui, mon maître a raison, cette preuve est sensible,
Elle peut tourner mal : mais elle est infaillible.

DAMON.

Je me rends, je ferai tout ce que tu voudras :
Mais, Leandre, crois-moi, tu t'en repentiras.

LEANDRE.

Je ne m'en plaindrai point, je veux me satisfaire.

LOLIVE *à Crispin.*

Je te rétablis donc, & vogue la galere.

CRISPIN.

Nous allons vous servir affectueusement.

LEANDRE.

J'en attends le succès avec empressement.

LOLIVE *à Crispin.*

Si tu trouves Nerine un peu trop attendrie,
Crispin, que je n'en sache au moins qu'une partie.

CRISPIN.

Non, non.

SCENE VIII.

JULIE, DAMON, NERINE, CRISPIN.

JULIE.

Jugez, Damon, de l'état où je suis,
Et par ce que je fais connoissez mes ennuis.
Je viens vous chercher, moi qui viens de vous défendre
De me voir,

DA

DAMON.

Quel ſujet vous oblige...

JULIE.

Leandre...

Vous connoiſſez pour lui mon cœur, jugez du ſien:

De Bretagne, Damon, ſon pere écrit au mien.

DAMON.

De Bretagne! eſt-il vrai?

JULIE.

Liſez, voila la lettre

Que mon pere a reçuë, & vient de me remettre.

DAMON *lit.*

Mon cher ami, je vous écris de Rennes,
Où pour un aſſez gros procès
Je reſte depuis ſix ſemaines.
J'en attends un heureux ſuccès.
Leandre m'a mandé que vous étiez malade;
Que la belle Julie avoit la fiévre auſſi:
Mais ce ne ſera rien, & je me perſuade
Que vous vous portez bien à preſent, Dieu merci.
Pour moi, je ſuis d'une ſanté parfaitte,
Et comme mon ami par qui je vous écris
Demeurera peu de temps à Paris,
Dès qu'il y ſera je ſouhaitte
Qu'il aſſiſte à la noce ou qu'il la trouve faitte;
Pour peu qu'elle tardât je ſerois fort ſurpris.
Je ſuis toûjours avec eſtime
Vôtre... & cætera, très intime

LISIMON.

JULIE *à Damon.*

Dans tous les procedez vous voyez qu'il eſt faux.

NERINE.

Le maître & le valet ſont deux fieffez marauts.

JULIE.

Vous vous taiſez, Damon?

CRISPIN.

Les vilaines maniéres!
Ma foi mon maître & moi ne leur ressemblons guéres.

JULIE.

Eh bien?

DAMON.

Vous me voyez moins surpris qu'interdit.

JULIE.

Sur vôtre esprit, Damon, si j'ai quelque credit,
J'en exige à present une preuve sincére.
Me refuseriez-vous?

DAMON.

Parlez, que faut-il faire?

JULIE.

Ne point vous obstiner à paroître discret.
De mon perfide amant vous savez le secret.
Pour quelque objet nouveau son ame est attendrie;
Ne me déguisez rien, dites-moi, je vous prie,
Tout ce que vous savez de cet attachement.
Ses délais affectez, son refroidissement,
Mettent mon triste cœur dans une incertitude...
Ah, Damon! tirez moi de cette inquietude.

DAMON.

S'il m'a dit son secret, sans me deshonorer,
Quoique vous m'en pressiez, puis-je le déclarer?

JULIE.

Quoi l'état où je suis ne vous fait point de peine?
Parlez, ou pour jamais soyez sûr de ma haine.

DAMON.

Ah! ce seroit user avec trop de rigueur,
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.

NERINE.

Crispin, Madame, en sait quelque chose peut-être:
Allons, il faut qu'il jase au défaut de son maître.

CRISPIN.

Diablezot... ce seroit avec trop de rigueur...

Employer le pouvoir... que vos yeux dans un cœur...
Comment avez-vous dit Monſieur? Enfin, Meſdames,
Nous ne jaſons pas nous comme vous autres femmes.

JULIE.

Un ſi conſtant refus m'irrite & me ſurprend.

DAMON.

Je veux vous obéïr, mon devoir le défend.

NERINE *a Criſpin.*

Es-tu l'eſclave auſſi d'un devoir ſi farouche?

CRISPIN.

Ouï, j'ai tourné trois fois ma langue dans ma bouche.
Si chacun comme moi peſoit ainſi ſes mots.
On verroit moins de gens parler mal à propos.

NERINE.

Oh parle.

CRISPIN.

Me ſauter à la gorge, à la face!

NERINE.

Parleras-tu?

CRISPIN.

Comment veux-tu donc que je faſſe?
Lorſque ta blanche main me ſerrant le gozier...
Je n'ai pas ſeulement la force de crier.

NERINE.

Il y paroît.

CRISPIN.

J'étrangle au moins, Monſieur, dirai-je?

DAMON.

Non.

NERINE.

Il ne parle point, Madame, étranglerai-je?

JULIE.

Ceſſez ce badinage, & ſortons de ce lieu:
Vous êtes trop diſcret, Damon.

DAMON.

Madame.

JULIE.

Adieu.

NERINE.

Au diable.

CRISPIN.

Vous voyez comme on nous congedie.

DAMON.

Il faut enfin parler, adorable Julie,
Leandre vous trahit.

JULIE.

Perfide!

DAMON.

Il eſt charmé
D'un objet moins parfait dont il eſt moins aimé.

JULIE.

Juſte Ciel!

NERINE.

Et Lolive?

CRISPIN.

Il fait comme ſon maître,
Et te trouve ſi laide à preſent.

NERINE.

Ah le traître!

JULIE.

Je ſai donc de mon ſort l'affreuſe verité?

NERINE.

Hom les chiens!

CRISPIN.

Ce n'eſt pas par la fidelité.

NERINE.

Seriez-vous comme moi d'humeur entreprenante?
Ne vous amuſez point à faire la dolente:
On change; eh bien ſuivons cet exemple, il eſt bon,
J'aimerai Criſpin moi, vous aimerez Damon.

CRISPIN.

Fort bien.

NERINE.

On ne ſauroit en pareille occurrence

Pour

Pour punir deux ingrats trop hâter la vengeance.

CRISPIN.

Que Nerine a d'esprit!

JULIE *à Damon.*

Si j'aimois à changer,
En recevant vos vœux je voudrois me venger.
Ouï tout en vous, Damon, me paroît estimable.
Qu'à vôtre indigne ami je vous tiens preferable!
Mais enfin son exemple est sur moi sans pouvoir:
Il me trahit, l'ingrat, je veux encor le voir,
Je veux lui reprocher sa lâche perfidie;
Et quand par mes transports il l'aura bien sentie,
Si son perfide cœur est pour moi sans retour...
Le depit quelquefois, Damon, venge l'amour.

DAMON.

Madame...

JULIE.

Laissez-moi. Dans mon inquietude
Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.

CRISPIN *à Nerine.*

Verras-tu ton ingrat toi?

NERINE.

Je ferai beau bruit;
Et si l'éclat, soufflets, coups de pied sont sans fruit,
Pour venger mon offense, & pour laver ma honte
Je te mets de moitié, mon cher Crispin.

CRISPIN.

J'y compte.

SCENE IX.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va bien, leur fierté commence à chanceler.
Nous sommes déja sûrs d'être leur pis aller.

DAMON.

Ce pis aller à tout me semble preferable.
Oui, je trouve Julie un objet adorable.

CRISPIN.

Vous trouvez bien. Nerine est aussi par ma foi
Un pis aller, Monsieur, assez joli pour moi.

DAMON.

Je l'avois bien prevû qu'il seroit impossible
De feindre de l'aimer sans devenir sensible.

CRISPIN.

Et pour Nerine moi je me suis toûjours dit
Que nous nous aimerions par goût, ou par depit.

DAMON.

Ah je crains, dans mon cœur que trop de joye éclatte,
Et de me livrer trop à l'espoir qui me flatte!
Leandre va se perdre, il n'en faut point douter,
Dans son premier dessein il voudra persister,
Il fera vanité de s'avouër perfide.
Par quel chemin l'amour à mon bonheur me guide!
Il se rend dans mon cœur plus fort que l'amitié:
Mais par assez d'éforts je suis justifié.

CRISPIN.

Puisque vôtre ami fait cette sotte entreprise,
Ne pas en profiter seroit autre sottise.

DAMON.

L'amour & la raison me parlent, je me rends.

CRISPIN.

Je trouve comme vous mon bon, & je le prends.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE *seul.*

AH le maudit courier! la foudre l'accompagne;
Qu'il est à la malheure arrivé de Bretagne!
Geronte est contre nous diablement irrité,
Et Julie & Nerine aussi de leur côté
Autant que le vieillard, vives & petulentes,
De ce qui s'est passé ne sont pas fort contentes,
Aussi n'ont-elles pas sujet de s'en louër:
Nous sommes deux grands fous, il le faut avouër:
Je vois de tous côtez s'apprêter un orage,
Tâcher de l'éviter c'est faire en homme sage;
Songeons pour quelques jours à quiter la maison.

SCENE II.

GERONTE, LOLIVE.

GERONTE *sans voir Lolive.*

LE coquin! il mourra sous les coups de bâton.

LOLIVE.

Me voila pris.

GERONTE.

Plaît-il? ah j'apperçois mon homme.
Vien çà, pendart.

LOLIVE.

Monsieur.

GERONTE.

Vien çà que je t'assomme.

LOLIVE.

Si vous ne m'appellez, Monſieur, que pour cela,
Je crois qu'il vaut autant que je demeure là.

GERONTE.

Je te rourai de coups.

LOLIVE.

N'en prenez pas la peine,
Cette expedition vous mettroit hors d'haleine.

GERONTE.

Eh bien, j'ai des valets propres à cet emploi,
Dont le bras en fera la fonction pour moi.

LOLIVE.

Je ſai que vous avez un fort bon domeſtique,
Trois grands garçons bien faits.

GERONTE.

C'eſt dequoi je me pique.

LOLIVE.

Pleins de zéle pour vous, & c'eſt avec raiſon...

GERONTE.

Finis. Comme tu ſais, c'eſt ici ma maiſon.

LOLIVE.

Sur elle de ma part n'ayant point d'hypotèque,
Je n'y demande rien, & comme dit... Senèque...
C'eſt mal fait... d'envier l'heritage d'autrui...
Je penſe là-deſſus ſagement comme lui,
Et je m'en vais, Monſieur.

GERONTE.

Non, non, je pretends, traître,
Que ſi tu ſors d'ici, ce ſoit par la fenêtre.

LOLIVE *fuit*, *& Geronte le retient.*

La porte me ſuffit.

GERONTE.

Ah, changeons de diſcours.
Es-tu bien fatigué de ton voyage à Tours?
Attendrons-nous long-temps le pere de Leandre?

LOLIVE.

Monſieur... pour vous parler... ſi vous voulez l'attendre...
Vous le pouvez, ſinon il faudra,,,

GERONTE.

Du Mesnil,
La Jonquille, la Fleur.

DU MESNIL.

Monsieur, que vous plaît-il?

GERONTE.

Allez, & revenez avec vos camarades,
A ce maître coquin donner vingt bastonnades.

LOLIVE *fiérement.*

Monsieur, mon maître est homme...

GERONTE.

Eh je m'en moque bien.
Ton maître ne vaut guére, & toi tu ne vaux rien:
Vous vous raillez de moi, vous outragez ma fille;
Corbleu je vengerai l'honneur de ma famille.

LOLIVE.

Je le vois bien, Monsieur, je suis pris comme un sot,
Et vais être assommé si vous lâchez un mot.
Vous êtes si bon vous, moi je suis si sincére;
En vous avoüant tout, puis-je sortir d'affaire?

GERONTE.

Et que m'avoüras-tu que je ne sache bien?
La lettre m'a tout dit.

LOLIVE.

La lettre ne dit rien.

GERONTE.

Aurois-tu de nouveau quelque chose à m'apprendre?

LOLIVE.

Oüi: mais pour le savoir, Monsieur, il faut suspendre
L'ordre injuste & cruel par vous mal à propos
A Messieurs vos valets donné contre mon dos.

GERONTE.

Après tes lâches tours, & ton effronterie...

DU MESNIL *entre avec deux autres laquais.*

Monsieur, nous voila prêts pour la cérémonie.

LOLIVE.

Je ne le ſuis pas moi, Monſieur a la bonté
De remettre l'affaire à ma commodité.

GERONTE.

Ouï, ouï, de quelque inſtant je veux bien qu'on differe.

LOLIVE.

De quelque inſtant, Monſieur?

GERONTE.

Compte que ton ſalaire
Eſt tout prêt, ſi tu ments, & que je te promets...

LOLIVE.

Helas, vous ſavez bien que je ne ments jamais.

GERONTE.

Moi je le ſai?

LOLIVE.

Monſieur, quand on dépend d'un maître,
On ment, mais ſans mentir, & l'on peut bien connoître
Que quand on ment ainſi... l'on ne dit pas fort vrai,
Et vous même tantôt en avez fait l'eſſai;
Car quand je vous faiſois le recit du voyage
Que je n'avois pas fait... dans tout ce badinage
Vous compreniez fort bien que je mentois un peu.

GERONTE.

Oh je m'en ſuis douté.

LOLIVE.

Je l'ai bien vû morbleu,
Vous diſtinguez le faux & le vrai d'une hiſtoire,
Et l'on ſeroit bien fin de vous en faire accroire.

GERONTE.

Ouï, j'ai l'eſprit ſubtil, & pénétrant.

LOLIVE.

Fort bien.

GERONTE.

Aprens-moi donc pourquoi...

LOLIVE.

Ne pénétrez-vous rien?

GERONTE.

Quand tu me l'auras dit j'en ſaurai davantage.
Pourquoi tous ces delais, ce pretendu voyage?

LOLIVE.

Le pourquoi de cela n'eſt pas bien averé :
Mais entre nous, mon maître a le chef mal timbré,
Il eſt fou.

GERONTE.

Lui! Leandre?

LOLIVE.

Ouï, vous dis je, & peut-être
Suis-je moi qui vous parle auſſi fou que mon maitre.

GERONTE.

Je te crois.

LOLIVE.

Vous ſavez que depuis certain temps,
Malgré tous vos diſcours, tous vos empreſſemens,
Par lui de jour en jour la noce ſe differe.

GERONTE.

Vraiment c'eſt de cela que je ſuis en colere.

LOLIVE.

Il attendoit Damon ſon ami.

GERONTE.

Mais pourquoi?

LOLIVE.

Pourquoi, pour lui donner un fort plaiſant emploi.

GERONTE.

Quel emploi?

LOLIVE.

D'éprouver ſa maitreſſe.

GERONTE.

Julie?
Ma fille? l'éprouver?

LOLIVE.

Doucement je vous prie,
Cette épreuve ſe fait par curioſité.

GERONTE.

Q'eſt ce à dire? comment?

LOLIVE.

Mon maître eſt entêté
De pénétrer à fond s'il eſt bien vrai qu'on l'aime.
Je veux de mon côté le pénétrer de même.
Damon à vôtre fille adreſſe donc ſes vœux,
Et de Nerine auſſi Criſpin fait l'amoureux,
C'eſt comme vous voyez, un ſecret infaillible
Pour ſavoir...

GERONTE.

Ce projet eſt bizarre.

LOLIVE.

Et riſible.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que le tour eſt plaiſant?
Dittes.

GERONTE.

Le tour? le tour eſt d'un extravagant,
Et ton maître nous fait une offenſe cruelle.

LOLIVE.

Ce n'eſt qu'un jeu, lui-même il feint d'être infidelle.

GERONTE.

Voyez l'impertinent! A quoi bon ces détours?

LOLIVE.

Pour differer la noce encor de quinze jours.
De-là vient mon voyage avec l'apoplexie,
De-là vient vôtre fievre & celle de Julie;
Et ſi vous demandez à fond le vrai pourquoi,
J'aurai bien de la peine à le dire, ma foi.

GERONTE.

Leandre eſt un benêt.

LOLIVE.

Monſieur, quoiqu'il arrive,
Ne le confondez pas de grace avec Lolive.

GERONTE.

Et Leandre, & Damon, & Lolive, & Criſpin,
Je ne ſai qui des quatre eſt le plus grand faquin.

Il ſort.

LO-

LOLIVE.

Le vieillard pense juste. & moi-même j'ai honte.

SCENE III.

LOLIVE, LEANDRE.

LEANDRE.

D'Où viens-tu?

LOLIVE.

De parler au bon-homme Geronte;
Nous avons eu tous deux un fort vif entretien.

LEANDRE.

Et que dit-il!

LOLIVE.

Il dit que vous ne valez rien;
Et comme le plus foible est toûjours le coupable,
Il vouloit que pour vous mon dos fût responsable:
Mais moi pour éviter d'être roüé de coups,
J'ai, pour vous obliger, tout fait tomber sur vous.
Sachant que vous voulez qu'on vous croye infidelle,
Je ne pouvois trouver d'occasion plus belle.

LEANDRE.

Bon.

LOLIVE.

Vous êtes, dit-il, un menteur, un fripon;
Et je suis convenu moi qu'il avoit raison.

LEANDRE.

Fort bien.

LOLIVE.

Vous trouvez donc que j'ai fait...

LEANDRE.

A merveilles.

LOLIVE.

Si quelqu'un l'entend mieux, je donne mes oreilles.

LEANDRE.

Et de mon changement il eſt fort courroucé ?

LOLIVE.

Oüi, Monſieur, il s'en tient vivement offenſé,
Et pour vous dire vrai je crains quelque vacarme.

LEANDRE.

Il le faut avoüer, cet incident me charme,
Et quand même avec toi je l'aurois concerté...

LOLIVE.

J'ai l'eſprit bien preſent, dites la verité.

LEANDRE.

On ne peut rien de mieux.

SCENE IV.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE.

LEANDRE *à Damon.*

Eh bien, comment Julie
A-t-elle appris par toi ma fauſſe perfidie ?
Parle : t'a-t'on reçû plus favorablement ?
As-tu de ſon dépit bien ſaiſi le moment ?

DAMON.

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte,
Tout violent qu'il eſt, il ſe borne à la plainte.
Malgré ce que j'ai dit, fidelle à ſon devoir,
Elle veut te parler, & demande à te voir.
Parle-lui : hâte-toi de la tirer de peine,
Et ne t'expoſe point à meriter ſa haine.
Juſques à certain point on peut bleſſer l'amour :
Mais qui l'offenſe trop, l'offenſe ſans retour.

LEANDRE.

C'eſt par ce ſeul moyen, par l'excès de l'offenſe,
Que je puis être ſûr de toute ſa conſtance :

Enfin

Enfin pour l'éprouver jusques au dernier point,
J'exige encore, ami, ne me refuse point,
Qu'au vieillard qu'aigrira ma fausse perfidie
Pour toi, de mon aveu tu demandes Julie.
Voila le dernier trait pour éprouver son cœur,
Dis lui que je consens à t'en voir possesseur.

DAMON.

S'il va me l'accorder? Tu deviens fou, Leandre.

LEANDRE.

Ah! c'est elle pour lors qui devra s'en défendre,
Resister à tes vœux, refuser d'obéïr,
Te bannir de ses yeux, & même te haïr.

DAMON.

Fort bien, c'est donc le but de ce que tu projettes?
Je me refuse à tort à ce que tu souhaites?
Oh bien, mon pauvre ami, je te déclare net,
Qu'après ce que tu sais si tu suis ce projet,
Pour te recompenser d'un pareil ridicule,
Je te trahirai moi sans le moindre scrupule.

LEANDRE.

Non, je te connois trop.

DAMON.

Ma foi je le ferai.

LEANDRE.

Je ne le saurois croire.

DAMON.

Oh je t'en convaincrai.

LEANDRE.

Si mon cœur en ceci craint une perfidie,
Va, ce n'est point de toi, ce n'est que de Julie,
Mais par de vains discours c'est trop te retarder:
Parle; au pere sur tout, je vais te seconder.

SCENE V.

DAMON *seul.*

JE n'aurai, grace au Ciel, nul reproche à me faire;

Et

Et si pour cet himen j'obtiens l'aveu du pere,
Et que Julie enfin quand elle aura tout sçû
S'indigne du dessein que Leandre a conçû,
Dans cette occasion serai-je si coupable
De saisir auprès d'elle un moment favorable?
Et que doit après tout m'importer que son cœur
Par goût ou par dépit consente à mon bonheur?
Je serai trop heureux de posseder Julie.
Peut-être qu'à mon sort l'himen l'ayant unie,
Elle secondera mes vœux & mon espoir.
Dans les cœurs vertueux l'amour naît du devoir.

SCENE VI.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN *tout essoufflé.*

JE vous cherchois.

DAMON.

Qu'as tu?

CRISPIN.

Voici bien des affaires.

DAMON.

Comment?

CRISPIN.

Il m'en viendra quelques coups d'étriviéres.

DAMON.

Mais explique-toi donc.

CRISPIN.

Je sors de là-dedans.
Si vous saviez, Monsieur...

DAMON.

Quoi?

CRISPIN.

Le diable est aux champs,
On sait tout.

DAMON.

Mais encore?

CRIS-

CRISPIN.

On croit que pour Julie
Vôtre amour n'eſt que feinte & jeu de Comedie,
Entre Leandre & vous un projet concerté,
Pour contenter d'un fou la curioſité.

DAMON.

Qui peut leur avoir dit le nœud de cette intrigue?

CRISPIN.

Qui? Pour le decouvrir en vain je me fatigue;
Car enfin ce ne peut être, comme je croi,
Leandre ni Lolive, à coup ſûr, vous ni moi.

DAMON.

A ce que tu me dis je vois peu d'apparence.

CRISPIN.

Le fait eſt vrai pourtant: donnez-vous patience.
Je m'étois (que cela ſoit ſecret entre nous)
Donné près de Nerine un petit rendez-vous:
Je m'y rendois; un bruit fort grand ſe fait entendre.
J'écoute pour ſavoir d'où venoit cet eſclandre.
La ſcéne ſe paſſoit dans un appartement,
Où les gens du logis n'entrent que rarement:
Cela me fait d'abord craindre quelqu'avanture,
Je mets doucement l'œil au trou de la ſerrure.
Je vois (il n'eſt pas bon d'être trop curieux)
Nerine & le vieillard jurant à qui mieux mieux,
Et Julie à rêver fortement attachée
Ne juroit pas ſi fort, mais étoit plus fâchée.
Le petulant bon-homme écumoit de courroux,
De ſa canne & du pied il frappoit de grands coups,
Et Nerine diſoit: *Ce ſont des gens à pendre.*

DAMON.

Tout cela ne pouvoit regarder que Leandre.

CRISPIN.

Je l'ai crû comme vous d'abord: mais ma foi non,
On a par-ci, par-là prononcé vôtre nom,
Puis ils ont à la fin conclu tous trois en ſomme

Que

Que vous étiez, Monsieur, un fort mal-honnête homme.

DAMON.

Ah que me dis-tu là !

CRISPIN.

Je dis la verité.
J'ai fort bien entendu, car j'ai bien écouté:
Fort douloureusement la modeste Julie
Disoit: *Quoi par Damon me voir ainsi trahie !*
Damon. Vous voyez bien, Monsieur, que c'étoit vous.
Crispin est un maraut qu'il faut rouer de coups,
Reprenoit tendrement l'obligeante Nerine.
Crispin. C'est moi, du moins à ce que j'imagine.
Pour éprouver mon cœur, feindre d'être amoureux !
Disoit Julie. *Il faut les étrangler tous deux,*
Disoit Nerine. Enfin tous trois de compagnie
Sur Leandre & Lolive ont fait une sortie,
En ont dit plus de mal que de nous deux encor;
Et comme ils s'apprêtoient à sortir, moi d'abord
J'ai couru pour venir de ceci vous instruire,
Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou dire.

DAMON.

Je vais trouver Julie, & je veux lui parler.

CRISPIN.

Donnons à leur courroux le temps de s'exhaler.
Du premier mouvement, Monsieur, je me defie.

DAMON.

Non, il faut sans tarder que je me justifie.
Le hazard la conduit ici fort à propos.

CRISPIN.

Défendons le visage, & leur tournons le dos.

SCENE

SCENE VII.

JULIE, DAMON, NERINE, CRISPIN.

JULIE *à Damon.*
Vous voila donc, Monsieur?
NERINE *à Crispin.*
Ah c'est donc vous, beau sire!
CRISPIN *à Damon.*
Eh bien ai-je dit vrai?
NERINE.
Qu'auront-ils à nous dire?
JULIE.
Sachons un peu, Monsieur, par où j'ai merité
D'être par vous traitée avec indignité.
Loin de guerir d'un fou l'injuste défiance,
Vous-même l'appuyez par vôtre complaisance?
Leandre ose douter de mon cœur, de ma foi,
Et vous lui prêtes vous des armes contre moi?
De vous deux, dites-moi, quel est le plus coupable?
L'un de legereté m'a pû croire capable,
Et l'autre montre un cœur indigne, lâche & bas,
De feindre de l'amour quand il n'en ressent pas.
DAMON.
Je ne prends point ici le parti de Leandre,
Vouloir le disculper seroit trop entreprendre,
C'est un amant jaloux, curieux, indiscret.
Je ne sai point par où vous savez son secret:
Mais enfin il est vrai qu'ennemi de lui même,
En vous aimant, Madame, il n'est pas sûr qu'on l'aime.
Contre ses sentimens j'ai long-temps combattu,
Non que de tels soupçons blessent vôtre vertu.
Vous devez excuser le trouble qui l'agite;
Sa crainte est d'un amant peu sûr de son merite.

JULIE.

Et vous qui pretendiez me ſurprendre aujourd'hui,
Damon, croyez-vous donc en avoir plus que lui ?

DAMON.

Non : mais j'ai plus d'amour, plus de delicateſſe,
Je porte un cœur exempt d'une telle foibleſſe.
Croyez-vous que ce cœur ait pû feindre avec vous ?
Il fait de vous aimer ſon bonheur le plus doux,
Et lorſque mon ami me propoſa de feindre,
Je ſentois une ardeur que rien ne peut éteindre :
Je ne le trahis point, lui-même il s'eſt trahi :
Il m'a prié, preſſé, moi j'ai trop obéï.
Enfin ſi vous aimer, vous trouver adorable,
Eſt un crime pour moi, Leandre en eſt coupable,
Madame, & vous ſeriez trop injuſte en effet,
De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a fait.

JULIE.

Par vôtre procedé vous m'avez outragée :
Si vous m'aimez, Damon, je ſuis aſſez vengée.

NERINE *à Damon.*

A vôtre excuſe vous, vous donnez un bon tour,
La feinte fâchoit plus qu'un veritable amour.
Criſpin, en cas pareil comme elle je ſuis vive.

CRISPIN.

L'hiſtoire de Leandre eſt celle de Lolive.

NERINE.

Tout de bon ?

CRISPIN.

Tout de bon, j'en jure par ma foi.

NERINE

Le ſot veut donc auſſi me faire éprouver moi ?
Ah ſi je l'avois ſçû, bien loin de me défendre...
J'ai regret au ſoufflet.

CRISPIN.

Si tu veux le reprendre.

JULIE.

Tant de fois aſſûré qu'il poſſedoit mon cœur,
Leandre a pû douter de ma ſincere ardeur !
Que n'eſſuirois-je point de ſon humeur jalouſe,

Quand

Quand un nœud solemnel m'auroit fait son épouse?
Le moindre objet, un rien troubleroit sa raison,
On ne se défait pas d'un semblable soupçon,
Et lorsque par malheur une ame en est saisie,
Rien ne peut rassurer contre la jalousie:
Non, Leandre jamais ne sera mon époux.

DAMON.

Ah j'ose me livrer à l'espoir le plus doux.
Souffrez donc qu'un amant respectueux & tendre
Sur l'heure à vôtre pere aille s'offrir pour gendre.

JULIE.

Damon, c'est trop manquer aux droits de l'amitie.

DAMON.

Et c'est, le croiriez-vous? lui qui m'en a prié.

JULIE.

Il vous en a prié! Leandre?

DAMON.

Avec instance.

NERINE.

Autre incident nouveau.

JULIE.

Je me perds plus j'y pense.
Ah c'en est trop, je sens de moment en moment
Augmenter ma colere, & mon étonnement.

NERINE.

Qui ne seroit surpris d'une telle sottise?
Il a perdu l'esprit, ou bien il vous méprise.

JULIE.

Ou folie ou mépris, tout est égal pour moi,
L'un ou l'autre m'oblige à dégager ma foi;
Et s'il est vrai, Damon, qu'un amant téméraire
Soigneux de m'offenser, & sûr de me déplaire,
A cet excès d'outrage ait osé se porter...

DAMON.

Mon cœur de quelque espoir pourra-t-il se flatter?

JULIE.

Le mien qu'en ce moment agite un trouble extrême,
De ce qu'il doit sentir n'est pas bien-sûr lui-même:
Mais il faut que mon pere instruit de tout ceci...

DAMON.

Madame, permettez que je lui parle aussi.
Dans l'instant que par vous il apprendra l'offense
Souffrez que je me puisse offrir pour la vengeance;
Il me faut vôtre aveu pour obtenir le sien.

JULIE.

Souffrez que là-dessus je ne vous dise rien.
Elle sort.

DAMON.

Nerine.

NERINE.

J'entends bien, Monsieur, laissez moi faire,
J'aigrirai comme il faut & la fille & le pere.

DAMON.

J'attends tout mon bonheur d'un secours si puissant;
Toi, Nerine, attends tout d'un cœur reconnoissant.

SCENE VIII.

NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

C'A, Nerine, entre nous faisons nôtre partie;
Ne me diras-tu rien aussi par modestie?
Je suis comme mon maître amoureux en effet,
Mais je ne puis-long-temps filer l'amour parfait.

NERINE.

Tu m'aimes tout de bon?

CRISPIN.

Oui, je me donne au diable,
Et de feindre pour toi je ne suis plus capable.
Tes yeux vifs & mourans ont de certains appas
Qui causent là-dedans de terribles combats;
Et comme un Papillon brûle souvent son aîle
A force d'approcher trop près de la chandelle,
Du feu de tes beaux yeux m'étant trop approché...
Je n'en suis pas ma foi quitte à meilleur marché.
L'aîle de mon amour presque à demi brûlée...
Fait qu'il ne peut ailleurs... reprendre sa volée:

Ainsi

Ainsi par consequent... tu comprens bien cela,
Ne pouvant plus voler... il faut qu'il reste là,
Et le pauvre Crispin retenu de la sorte...
Enfin je t'aime trop, ou le diable m'emporte.

NERINE.

Vous vous en expliquez si pathetiquement,
Que j'aurois fort grand tort d'en douter un moment.

CRISPIN.

Promets donc...

NERINE.

Je ne puis faire encor de promesse,
Et je veux suivre en tout le sort de ma maitresse.
Entre ses deux amans le choix qu'elle fera
Pour Lolive ou pour toi me déterminera;
Et si tu m'aimes bien tu prendras patience.

CRISPIN.

Tu veux m'accoûtumer à la prendre d'avance:
Mais de nôtre union quel que soit le succès,
J'aime encor mieux la prendre auparavant qu'après.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE

NERINE.

UN jaloux est, Madame, un animal bien traître,
Fort à propos Leandre à vous s'est fait connoître;
A cacher ce qu'il pense il est bien consommé,
Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé:
Mais une bonne fois faites-moi bien comprendre

Si vous aimez toûjours le Curieux Leandre.
Ne vous sentez-vous point encor pour lui? ...

JULIE.

Moi? non.
Il m'a trop offensée, & j'estime Damon.
Déja depuis long-temps par sa froideur extrême
Leandre dans mon cœur se desservoit lui-même,
Je cachois mon depit, & sentois chaque jour
Que j'aimois par devoir autant que par amour.
Ses feintes, ses soupçons ont achevé l'ouvrage,
Je ne saurois tenir contre un pareil outrage;
J'ose te l'assûrer, l'affaire d'aujourd'hui
Ne permet pas que j'aye aucun retour pour lui.

NERINE.

Voilà des sentimens de fille raisonnable,
Gardez-vous d'en changer.

JULIE.

Je m'en sens incapable,
Nerine; cependant je veux voir avant tout
S'il osera pousser la feinte jusqu'au bout.
Je vais me plaindre à lui de son ardeur nouvelle,
Feindre que j'en ressens une douleur mortelle;
Je n'épargnerai rien, ni soûpirs ni douceurs,
Ni plaintes, ni regards, ni reproches, ni pleurs.
Heureuse si je puis, comme je le desire,
Me ressaisir sur lui de mon premier empire,
Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris,
Et l'accabler après de haine & de mepris.

NERINE.

Aux divers mouvemens qui regnent dans vôtre ame,
Que nôtre Curieux vous plait encor, Madame!

JULIE.

Tes yeux seront témoins de mon ressentiment.

NERINE.

Et moi, si j'étois vous, sans éclaircissement
J'épouserois Damon, il est tout fait pour plaire.
Le joli Cavalier!

JULIE.

Qui te dit le contraire?

NE

NERINE.

Ma foi vivent les gens qui portent des plumets,
On en fait des maris qui ne grondent jamais ;
On n'essuie avec eux ni soupçon ni querelle,
Et lorsqu'au Regiment la gloire les rappelle,
Leurs femmes en repos, en pleine liberté
Passent, comme il leur plaît, le Printemps & l'été.
Un époux de la sorte est un grand avantage,
Qu'il soit six moins absent, c'est un demi-veuvage,
Quel avant goût ! On vient : c'est nôtre Curieux.

JULIE.

Tais-toi, tu me vas voir prendre un ton sérieux.

SCENE II.

JULIE, LEANDRE, NERINE.

JULIE.

C'Est vous, Monsieur ? pour moi la rencontre est heureuse :
Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse ;
Car depuis quelque temps j'ai dû m'appercevoir
Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me voir.

LEANDRE.

Comment donc ? quel sujet avez-vous de vous plaindre ?
Hé Madame, aime-t-on les gens pour les contraindre ?
Peut-on sans injustice exiger d'un amant
Toûjours les mêmes soins, le même empressement ?
Faut-il qu'incessemment occupé de tendresse
Il quitte ses amis pour plaire à sa maitresse ?
Que lui-même il se fasse une nécessité
De renoncer aux droits de la société ?
Ce seroit de sa flâme une preuve éclatante
Il est vrai : mais enfin cette preuve est gênante,

Et ce seroit bien cher payer de doux momens,
Dont le prix diminuë après un certain temps.

NERINE.

Le compliment est doux.

JULIE.

Je vous ai laissé dire,
Et vos beaux sentimens n'ont rien que je n'admire;
A les examiner même du bon côté,
Loin d'avoir des amans la vive activité,
D'un mari mécontent vous affectez d'avance
Toute l'impolitesse, & toute l'indolence.
Mon cœur de vains soupçons ne s'est point allarmé:
Pour un objet nouveau vous êtes enflammé:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoître,
Vos moindres actions me le font trop paroître,
Un air triste, rêveur, contraint, embarrassé,
Des soûpirs affectez, un entretien glacé,
Des regards inquiets, de feintes complaisances,
Un ton brusque, chagrin, de frequentes absences,
Un ami, des parens qu'on feint de menager,
Une affaire importante à quoi l'on veut songer,
Tant de delais nouveaux qu'on fait naître sans cesse,
Plus d'égards empressez, plus de delicatesse,
Pour conserver un cœur plus de soins, plus d'efforts,
Plus de vivacité, plus d'amoureux transports,
Plus de sermens nouveaux d'une ardeur éternelle,
Que de justes raisons de vous croire infidelle.

LEANDRE.

Je ne me connois point, Madame, à ce portrait.

NERINE.

C'est le vôtre pourtant, à coup sûr, trait pour trait.
Ouï c'est d'un cœur perfide une vive peinture,
Madame & moi, Monsieur, peignons d'après nature.

LEAN-

LEANDRE.

Pour bannir les ſoupçons que vous avez conçûs,
Je ne tenterai point des efforts ſuperflus.
En voulant appaiſer une femme en colére,
Il arrive ſouvent qu'on fait tout le contraire;
Et de mon changement ces ſoupçons affectez,
M'en déguiſent peut-être un que vous méditez.
Mieux que vous dans les cœurs, Madame, je ſai lire,
Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire.

JULIE.

Ingrat, il vous ſied bien de tenir ces diſcours,
Quand j'ai de ſûrs témoins de vos lâches détours!
Vous imaginez-vous couvrir vôtre inconſtance
En me faiſant encore une nouvelle offence?
On ne m'en a pas fait confidence à demi,
Lui-même il m'a tout dit.

LEANDRE.

Et qui donc?

JULIE.

Vôtre ami:
Le dementirez-vous?

NERINE.

Cela pourroit bien être,
Ne l'en défiez pas.

LEANDRE.

Le perfide, le traitre,
A qui ſeul j'ai par choix confié mon ſecret!

JULIE.

Il eſt donc vrai, cruel?

LEANDRE.

Ami trop indiſcret!
Je t'avois regardé comme un autre moi même:
Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

JULIE.

Ah laiſſez lui le ſoin de ſe juſtifier:
Mais vous...

LEANDRE

Vous ſavez tout, que puis-je vous nier?
J'ai combattu long-temps contre une ardeur nouvelle,

Et l'amour me contraint à vous être infidelle,
Mon changement devient une nécessité.

NERINE *à part.*

Non, on ne vit jamais menteur plus effronté.

JULIE.

Ah je l'avois prevû, je m'y devois attendre.

LEANDRE.

En épousant Damon vengez-vous de Leandre,
Vous nous rendrez ainsi justice à tous les deux,
Et vous me punirez en le rendant heureux.

JULIE.

Ah ne presumez pas que mon cœur s'abandonne
A suivre par depit l'exemple qu'on me donne:
Non, dans ses premiers feux mon cœur veut persister.
Je vous justifirois d'oser vous imiter.
Quelque indigne que soit l'affront que vous me faites,
Je vous aime toûjours tout ingrat que vous êtes.
Ah cruel, si ton cœur s'ouvroit au repentir!
S'il t'échappoit du moins une larme, un soûpir!

LEANDRE *à part.*

Cet excès de bonté me confond & m'accable,
De feindre plus long-temps je ne suis plus capable,
Madame...

JULIE.

Je rougis d'un si honteux aveu.

LEANDRE.

Il faut vous en faire un...

JULIE.

Adieu, perfide, adieu.

NERINE.

Malgré vôtre inconstance on vous aime à la rage
Tenez vous gai.

LEANDRE.

Nerine.

NERINE.

Adieu petit volage.

SCENE

SCENE III.

LEANDRE *seul.*

TOut conſpire à mes vœux, tout flatte mon
deſſein:
On m'aime, je le vois, & j'en ſuis ſûr enfin.
Pendant nôtre entretien, pour garder le ſilence,
Que mon cœur pénétré s'eſt fait de violence!
Ah pour douter du ſien, je n'ai plus de raiſons.
Quelle tranquilité ſuccede à mes ſoupçons!
O curioſité qu'on met au rang des vices,
Vous devenez pour moi la ſource des delices,
Le remède aux ſoupçons, aux panniques terreurs,
Et la pierre de touche où l'on connoît les cœurs.

SCENE IV.

LEANDRE, DAMON, CRISPIN.

LEANDRE.

MAis j'apperçois Damon, mon bonheur me
l'envoye:
Approche, cher ami, vien partager ma joye.
Tes ſoins m'ont fait connoitre au gré de mon ſou-
hait
Que je ſuis deſtiné pour un bonheur parfait.
On croit mon cœur épris d'une flâme nouvelle,
Et pourtant on s'obſtine à demeurer fidelle.
Pouvois-je me flatter d'un plus charmant eſpoir?
Cet excès de plaiſir ſe peut-il concevoir?
Heureux de te devoir le repos de ma vie:
Mais t'es-tu propoſé pour épouſer Julie?
As-tu vû Geronte?

DAMON.

Oui.

LEANDRE.

Hé bien, que t'a-t-il dit?

DAMON.

Il m'a paru piqué d'un violent depit:
Mais enfin, comme il est bon pere de famille,
Il ne pretend, dit-il, gêner en rien sa fille.

LEANDRE.

Ah voila ce qu'enfin j'avois tant souhaitté!
Julie est sur ce choix en pleine liberté,
Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même.
Elle me croit perfide, & que mon ami l'aime.
Tu vas dans un moment lui presenter ta main:
Qu'elle refuse, ami, je l'épouse demain.

DAMON.

Crois moi, dès ce moment que l'himen vous unisse.

LEANDRE.

Ah poussons jusqu'au bout mon heureux artifice,
Compte que ce n'est pas à present sans effort:
Mais laisse-moi joüir des douceurs de mon sort.
Bien-tôt dans les transports d'une ame satisfaite...

SCENE V.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE *à Leandre.*

JE viens vous avoüer la faute que j'ai faite,
Et vous prier, Monsieur, de vouloir m'écouter;
Il faut que vous sachiez..

LEANDRE.

Que me veut-il conter?

LOLIVE.

Le bâton m'a fait peur, & j'avouë à ma honte
Que j'ai dit,..

DAMON.

J'apperçois Julie avec Geronte.

LEANDRE.

Crois que pour moi ſon cœur ne peut ſe démentir.

DAMON *a part.*

Il s'obſtine à ſe perdre, il faut y conſentir.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, JULIE, NERINE, LEANDRE, DAMON, LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE *à Leandre.*

Les voici, ſongez bien...

LEANDRE.

Oh garde le ſilence,

Ou vingt coups de bâton ſeront ta recompenſe.

LOLIVE.

Et la vôtre ſera... Nous allons voir beau jeu.

LEANDRE *à Geronte.*

Vous êtes informé...

GERONTE.

Je ſai que depuis peu

Vous avez...

LEANDRE.

Je rougis, Monſieur, de cette affaire.

GERONTE.

Vous n'en avez pas fait cependant grand myſtére.

à Julie.

On n'en peut plus douter, ton infidelle amant,
Ma fille, avecque nous veut rompre abſolument.

JULIE.

S'il eſt bien vrai, Monſieur, qu'un autre objet l'engage,
On voudroit vainement retenir un volage.

GERONTE *à Leandre.*

Vôtre exemple, Monsieur, sera suivi de près,
Que le Ciel vous conduise, & laissez-nous en paix.

à Julie.

Leandre te trahit, Damon s'offre à sa place,
J'y donne mon aveu.

DAMON.

Pour vous en rendre grace
Je n'imagine point de termes assez forts,
Et n'ai pour m'exprimer que mille doux transports.

LEANDRE.

Que tu fais bien, Damon, de soûtenir la feinte!

GERONTE *à Julie.*

Crains-tu de t'expliquer, parle-nous sans contrainte.
Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux?

LEANDRE *à Damon.*

Je m'en vais triompher.

JULIE.

Il m'eût été bien doux
De me voir pour jamais unie avec Leandre;
Il sait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.
J'ai tantôt par lui-même appris son changement,
Sans que mon cœur ait pû changer de sentiment,
Je suis toûjours la même.

LEANDRE.

Ah c'est trop me contraindre
Adorable Julie, il n'est plus temps de feindre;
Je le connois ce cœur, il est tendre & constant,
Vous m'aimez, j'en suis sûr, & je suis trop content.

JULIE.

Comment donc?

LEANDRE.

Il vous faut expliquer ce mystére:
Peut-être trop long temps ai-je osé vous le taire:
Mais enfin de vous seule uniquement charmé,
Je doutois, il est vrai, du bonheur d'être aimé:

Par-

Pardonnez à l'amant une tendre foiblesse ;
Pardonnez à l'ami cette feinte tendresse
Que pour vous éprouver il affectoit pour vous.
C'est moi qui l'ai prié d'aller à vos genoux,
Madame, vous jurer une amour eternelle,
Et vous persuader que j'étois infidelle.
Après bien des combats il m'a prêté ses soins,
Vous l'avez crû, Madame, & ne m'aimez pas moins;
Il a plus fait encor, mais c'est à ma priére :
Il vous a demandée à Monsieur vôtre pere;
Il en obtient l'aveu, j'ai toûjours vôtre cœur.
Voila ma main, Madame.

JULIE.

Il n'est plus temps, Monsieur,
De vos honteux soupçons je crains l'indigne suite,
Mon repos, mon honneur veulent que je l'évite.
Sans courroux, sans aigreur je m'explique avec vous,
Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon époux.

LEANDRE.

Madame à vôtre tour je crois vous voulez feindre :
Mais d'un pareil ami j'ai lieu de ne rien craindre.
L'exacte probité dont son cœur suit la loi...

DAMON.

Cet effort par malheur ne dépend plus de moi.
Je te plains : mais enfin, s'il faut que je le dise,
Voila le digne fruit de ta folle entreprise.
Si tu m'en avois crû, loin d'être malheureux,
Tu te verrois, Leandre, au comble de tes vœux.

LOLIVE.

Au tour que cela prend je puis juger d'avance
Que j'aurai même prix de mon impertinence;
Et voyant le danger d'être trop curieux,
Sans vouloir m'éclaircir je vous fais mes adieux.

NERINE.

Fort bien.

CRISPIN *à Nerine.*

Pour éviter des disgraces pareilles.

J'aurai ſoin de fermer mes yeux & mes oreilles.

NERINE.

C'eſt le meilleur parti.

GERONTE.

Finiſſons l'entretien.

LEANDRE *en s'en allant.*

Je perds tout ce que j'aime, & le merite bien.

CRISPIN *au Parterre.*

Pour réflêchir, Meſſieurs, la matiére eſt fort ample.
Amans, Maris jaloux, profitez de l'exemple:
Soyez de bonne foi, croyez qu'on l'eſt auſſi,
Et pour prendre leçon venez ſouvent ici.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *La Comedie du Curieux Impertinent* ; & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit reçûë du Public auſſi agréablement que l'ont été les repreſentations. Fait à Paris ce 4. Decembre 1710.

Signé, DANCHET.

L'INGRAT.

COMEDIE.

Par Monsieur

NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

GERONTE.

ARISTE, frere de Geronte.

CLEON.

ISABELLE, fille de Geronte.

DAMIS.

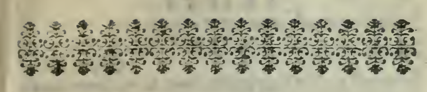
ORPHISE.

LYSETTE, ſuivante d'Iſabelle.

NERINE, ſuivante d'Orphiſe.

PASQUIN, valet de Damis.

La Scéne à Paris dans la Maiſon de Geronte.



L'INGRAT.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

VOUS voulez me parler d'une affaire importante?

ARISTE.

Oui, si vous contraignez vôtre humeur petulente,
Jusques à m'écouter sans nul emportement.

GERONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'oppose à vôtre sentiment
Vous répondez d'un air...

GERONTE.

Ah que de préambule!

ARISTE.

Vous me promettez-donc?...

GERONTE.

Suis-je si ridicule?
Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais?

ARIS-

ARISTE.

Je ne dis pas cela mon frere, mais...

GERONTE.

Quoi? mais?

Je vous l'ai déja dit plus de vingt fois, mon frere,
Et je vous le redis dussay-je vous déplaire;
Je suis très-fatigué de vos moralitez,
Et c'est toûjours à moi que vous les débitez.
Grand discours, mots choisis, figure à chaque phrase,
Vous parlez gravement, & même avec emphase,
Mais tout cela ne sert qu'à me faire enrager,
Et nullement, mon frere, à me faire changer.
Je suis vif, je suis prompt, mais je suis raisonnable.

ARISTE.

Quelquefois, & souvent vous êtes intraitable,
Dès qu'on veut vous ôter certains entêtemens...

GERONTE *brusquement.*

Oh parbleu je suis las de vos raisonnemens,
Bonjour.

ARISTE.

Eh bien j'ai tort, écoutez-moi de grace.

GERONTE.

Tréve de remontrance, ou je quitte la place.

ARISTE.

Voulez-vous marier vôtre fille?

GERONTE.

Au plutôt.

J'ai trouvé justement le parti qu'il lui faut.

ARISTE.

Quel est-il?

GERONTE.

C'est Damis.

ARISTE.

Ah que viens-je d'entendre!

Mon frere, y pensez-vous? Quoi vous prenez pour gendre
Un jeune homme sans bien, que depuis quelques mois
Vous avez retiré chez vous?

GE-

GERONTE.

Ouï. Je conçois
Que mon dessein, mon frere, est peu conforme au vôtre,
Vous vouliez me parler sans doute, de quelque autre ?

ARISTE.

Ouï, mon frere, il est vrai.

GERONTE.

Je n'en démordrai point,
Mon cher frere.

ARISTE.

Avez-vous consulté sur ce point
Le goût de vôtre fille ?

GERONTE.

Est-il donc nécessaire
De prendre son avis sur une telle affaire ?
De ma fille, je croi, j'ai droit de disposer.

ARISTE.

Mais pour avoir ce droit en faut-il abuser ?
Sachez donc si Damis est aimé d'Isabelle,
Car enfin...

GERONTE.

Oh parbleu vous me la donnez belle,
Il faut bien qu'il lui plaise étant choisi par moi.
Un pere à ses enfans doit imposer la Loi.
Il est le souverain de toute sa famille.

ARISTE.

Ouï. Mais quand il marie ou son fils, ou sa fille,
Il doit rabattre un peu de cette autorité,
Et ne point trop vouloir ce qu'il a projetté ;
Autrement, c'est aller jusqu'à la tyrannie.

GERONTE.

Vous me faites pitié, ma foi. Pauvre genie !

ARISTE.

Enfin donc vôtre fille épousera Damis ?

GERONTE.

Ouï, je vous en réponds. Je me le suis promis.
Elle l'épousera, la chose est très-certaine,
Ou... je l'épouserai moi.

ARIS-

ARISTE.

Mais prenez la peine
De me dire pourquoi vous en usez ainsi.
Quelles sont vos raisons ?

GERONTE.

Mes raisons ? Les voici.

ARISTE.

Bon.

GERONTE.

C'est que je le veux, & que je suis le maître.

ARISTE.

On ne peut pas répondre à cela ; mais peut-être
En avez-vous quelque autre, & vous êtes trop bon,
Trop juste...

GERONTE.

Ouï morbleu, j'ai quelque autre raison
Que tout homme d'honneur ne sauroit contredire,
Et j'ai honte pour vous, qu'il vous en faille instruire.
Avez-vous oublié que je dois tout mon bien
Au pere de Damis, & comptez-vous pour rien
Les bontez qu'eut pour moi cet ami plein de zéle,
Lorsque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle
Obligea nôtre Pere à sortir de Paris ?
Son bien fut confisqué. Le pere de Damis
Touché de nos malheurs, sensible à ma misere,
Me prit dans sa maison, & me tint lieu de pere.
Ses parens, ses amis, & ses soins assidus,
Obtinrent que nos biens nous fussent tous rendus ;
Il me sauve en un mot, d'un si cruel orage ;
Au bout de quatorze ans, lui-même il fait naufrage;
Il preste à des amis, il se rend caution,
Et par d'autres malheurs il perd un million.
Un bien près de Nevers est le seul qui lui reste,
Il s'y retire enfin après ce coup funeste:
Il languit quelque temps dans ce triste séjour ;
Il meurt, & laisse un fils. Par un juste retour
Je l'attire ceans, & malgré ma famille,
Je prétends qu'au plutôt il épouse ma fille.
Je sai bien comme vous qu'il est pauvre: mais quoi,

Les

Les bienfaits que son pere a répandûs sur moi
Ne sont-ils d'aucun prix ? C'est un riche heritage
Que Damis à ma fille apporte en mariage.

ARISTE.

Aidez-le j'y consens, mais ne le pouvez-vous,
Sans que de vôtre fille il devienne l'époux ?
Déja depuis long-temps Cleon aime Isabelle,
Et pour dire encor plus, peut-être l'aime-t-elle.
Cleon en l'épousant vous feroit grand honneur,
Sa naissance & son rang...

GERONTE.

Je suis son serviteur.
Je veux être toûjours maître dans ma famille;
Il croiroit faire grace en épousant ma fille.
Possesseur de mon bien qu'il souhaite d'avoir,
Il ne daigneroit plus s'abbaisser à me voir,
Et ma fille par lui haïe & méprisée,
A mille déplaisirs se verroit exposée.
Dès qu'elle se plaindroit, allez, lui diroit-on,
C'est bien assez pour vous de porter un grand nom,
Vous n'êtes que Bourgeoise, entendez-vous mamie?
Morbleu! je souffrirois une telle infamie?
Je me dépoüillerois pour avoir des mépris;
Non, non, je ne veux point de grandeurs à ce prix.
J'ai du bien, mais enfin je n'ai point la foiblesse,
De vouloir voir ma fille ou Marquise ou Duchesse;
Il en coûte trop cher. Plus d'un riche Bourgeois
Ayant fait ce faux pas, s'en est mordu les doigts.

ARISTE.

De la part de Cleon vous n'avez rien à craindre.

GERONTE.

Bagatelle: A present il tâche à se contraindre.
Dès qu'il seroit mon gendre, adieu l'honnêteté,
Eh je connois l'humeur des gens de qualité.

ARISTE.

Examinez-le à fond, vous changerez de stile,
Et conviendrez...

GERONTE.

Morbleu vous m'échauffez la bile,

Re-

Retirez-vous de grace, & ne me troublez pas.

ARISTE.

Adieu donc.

SCENE II.

GERONTE *seul.*

IL me met dans un grand embarras.
Je crains fort que Cleon trop aimé d'Isabelle,
A mes intentions ne la rende rebelle;
Mais elle vient: Feignons pendant quelques momens,
Et découvrons un peu quels sont ses sentimens.

SCENE III.

GERONTE, ISABELLE, LYSETTE.

GERONTE *d'un air riant.*

AH vous voila ma fille, Eh quoi toûjours résveuse?
Qu'avez-vous, dites moi? ne soyez point honteuse.

ISABELLE.

Moi? qu'aurois-je, mon pere?

GERONTE.

Ah! vous dissimulez.
Ouvrez-moi vôtre cœur. Que vous faut-il? parlez.

LYSETTE.

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

GERONTE *brusquement.*

Je ne vous parle pas, vous êtes trop habile.

à Isabelle.

Vous savez l'amitié que j'eus toûjours pour vous.

ISA-

ISABELLE.

Il eſt vrai, c'eſt pour moi le bonheur le plus doux.

GERONTE.

Vous êtes inquiette.

LYSETTE.

Oh la grande merveille,
Qu'une fille à vingt ans ait la puce à l'oreille!

GERONTE.

Pourquoi me réponds-tu? je ne te parle pas.

LYSETTE.

Je me réponds à moi.

GERONTE.

à Iſabelle. Réponds toi donc tout bas.
De ce que vous penſez me ferez-vous myſtére?

ISABELLE.

Moi? Je ne penſe rien que je veüille vous taire.

LYSETTE.

Il eſt certains ſecrets qu'on renferme en dedans,
Et dont les peres ſont de mauvais confidens.

GERONTE.

Tais toi.

LYSETTE.

Je ne le puis, Monſieur, en conſcience.

GERONTE.

Je le veux.

LYSETTE. *Elle le prévient quand il veut parler.*

Qu'il eſt dur de garder le ſilence!

GERONTE *à ſa fille.*

Enfin...

LYSETTE.

Mais on le veut, il faut bien obéïr.

GERONTE *a ſa fille.*

Je ſai...

LYSETTE.

Je me tairai quand j'en devrois mourir.

Elle rencontre les yeux de Geronte qui lui jette un regard terrible.

GERONTE.

Avoüez le ſujet de vôtre rêverie.
Ne ſouhaittez-vous pas?

ISA-

ISABELLE.

Quoi!

GERONTE.

Que je vous marie.

LYSETTE.

Ma foi vous devinez.

ISABELLE.

Je le souhaitte, moi?

LYSETTE.

Eh vous n'en mourriez pas, ni moi non plus, je croi.

GERONTE.

Lysette parle bien, & j'aime sa franchise,
Sui son exemple, allons.

ISABELLE.

Que faut-il que je dise?

GERONTE.

Que tu veux un mari, ne dissimule point.

ISABELLE.

Il me sied assez mal de parler sur ce point.
Cependant j'obéïs. Si pour le mariage
On consulte mon cœur, j'y voi mon avantage,
Rien ne peût me flater plus agréablement.
Si l'on veut m'engager sans mon consentement
Je fuis le mariage, & je serai ravie
D'être comme je suis le reste de ma vie.

GERONTE *à part.*

De mon benêt de frere elle a pris les leçons,
Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raisons,
Ma fille, & de ma part vous n'avez rien à craindre.
Allez, je vous promets, de ne vous point contraindre.
C'a découvrez-moi donc le fond de vôtre cœur.
Cleon... Vous rougissez?

LYSETTE.

Eh franchement, Monsieur
Il joint bien du merite à sa haute naissance.

GERONTE.

Il vient ici souvent?

LY-

LYSETTE *à part.*

Plus souvent qu'il ne pense.

GERONTE *a sa fille.*

Dites donc?

ISABELLE.

Quelquefois.

GERONTE.

J'ai crû m'appercevoir
Qu'il n'étoit pas fâché quand il pouvoit vous voir.

ISABELLE.

Au moins il me le dit.

GERONTE.

Vous jurant qu'il vous aime ?

ISABELLE.

Oüi.

GERONTE.

De vôtre côté vous en usez de même?

ISABELLE.

Comme il est honnête homme, & qu'il veut m'épouser,
A ses empressemens je n'ai pû m'opposer.

GERONTE.

Fort bien. Je vous entends, ma petite mignonne,
Vous l'aimez?

ISABELLE.

Il est vrai.

GERONTE *en fureur.*

Quoi vous l'aimez, friponne?
Ah ah, vous vous piquez de belle passion!
Et vous osez aimer sans ma permission?

ISABELLE.

Mon pere!

GERONTE.

Indigne fille!

ISABELLE.

Helas je suis perduë!

GERONTE.

Osez-vous bien encor vous montrer à ma vûë?

LYSETTE.

Pouvez-vous, car il faut que je parle à mon tour,

Montrer tant d'ignorance en matiére d'amour ?

GERONTE.

Quoi coquine, tu veux?...

LYSETTE.

Malgré vôtre colére
Sachez qu'on n'aime point selon l'ordre d'un pere
La main dépend de lui. Le cœur en liberté
Du pouvoir paternel brave l'autorité;
Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable,
Et c'est de la nature un droit incontestable.
Très inutilement prétend-on l'engager
Par force, par devoir, par raison à changer.
Ni force, ni devoir, ni raison, ni prudence,
Rien ne l'y peut forcer que sa propre inconstance.

GERONTE.

Quoi pendarde, tu peux me tenir ces discours?
Ah je t'en punirai.

LYSETTE *à Isabelle.*

Vous tairez-vous toûjours ?
Vous-même à vôtre tour deffendez vôtre cause.

GERONTE.

Aimer sans mon aveu!

LYSETTE.

Voyez l'étrange chose
Ainsi donc il falloit pour aimer tendrement,
Qu'elle prît soin, Monsieur, d'avoir vôtre agrément ?
Et vous dît : Mon papa, Cleon me trouve aimable;
Je m'apperçois aussi qu'il est très-estimable,
Qu'il est jeune, bien fait, qu'il a l'œil tendre & doux,
Je voudrois bien l'aimer, me le permettez-vous ?

Elle fait la reverence.

Oh le beau compliment d'une fille à son pere !
De vôtre temps, Monsieur, étoit-ce la maniére?
Je ne sai si l'on fait aujourd'hui bien ou mal,
Mais nous n'observons plus ce Cérémonial.

GERONTE.

Enfin malgré mes dents il faut que je me taise
Chienne, pour te laisser jaser tout à ton aise.

Prends

Prends bien garde à la fin, de te faire chasser.

LYSETTE.

Je vous parle raison, pourquoi vous offenser?
N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre?

GERONTE.

Va, si je l'ai promis, c'est que je voulois feindre.

LYSETTE.

Mais qui voulez-vous donc lui donner pour époux?

GERONTE.

Damis.

ISABELLE.

Ah Ciel!

LYSETTE.

Damis! vous vous mocquez de nous.
En conscience, là, croyez-vous être sage?

GERONTE.

Oui. Je veux dès demain faire ce mariage.
à sa fille.
Si vous n'obéissez, un Convent dans trois jours
Vous fera repentir de vos folles amours.

Il sort.

SCENE IV.

ISABELLE, LYSETTE.

ISABELLE *pleurant.*

AH ma pauvre Lysette!

LYSETTE *sur le même ton.*

Ah! ma chere maitresse.

ISABELLE.

Je ne puis respirer tant la douleur m'oppresse.
Cher Cleon, pourrez vous soûtenir ce malheur.

LYSETTE *d'une voix entrecoupée*

Helas, le pauvre enfant, il mourra de douleur.

ISABELLE.

C'est donc en vain que j'aime & que je suis aimée!

LYSETTE.

Je cede à la fureur dont je suis animée.

du côté dont Geronte est sorti.

Quoi donc vous prétendez vieux reître, vieux brutal?...

ISABELLE.

Ah! respecte mon pere, & n'en dis point de mal.

LYSETTE.

Je veux lui chanter poüille au moins en son absence,
Puisque je n'ose pas le faire en sa presence.

ISABELLE.

Si c'est tout le secours que tu veux me donner,
A mon mauvais destin tu peux m'abandonner.
Conseille-moi plutôt sur ce que je dois faire.

LYSETTE.

Primò, désobeïr à Monsieur vôtre pere.
Oui, c'est-là le grand point qu'il vous faut observer,
Et j'ai trouvé cela tout d'un coup sans rêver.

ISABELLE.

Le Convent....

LYSETTE.

Raisonnons en bonne politique
Le Convent est-il fait pour une fille unique,
Qui doit en mariage avoir cent mille écus
Du seul bien de sa mere? Allez ne craignez plus
Qu'à cette extrémité l'on veüille vous réduire;
Aimez toûjours Cleon, osez même le dire.
Si Geronte vous presse, il faut dorénavant
Lui répondre en deux mots, Cleon ou le Convent.

ISABELLE.

Je crains qu'il ne persiste...

LYSETTE.

Eh je sai qu'il vous aime.
Il faudra qu'il se rende en dépit de lui-même;
Et quand Damis saura que vous aimez Cleon,
Qui l'a toûjours aidé de sa protection,
Et qui depuis peu même, à ce que l'on publie,

A trouvé le moyen de lui sauver la vie ;
Quand il saura de plus, qu'il soupire pour vous,
Et qu'il aspire enfin à se voir vôtre Epoux,
Comptez que le respect & la reconnoissance...

ISABELLE.

Je connois peu Damis, mais selon l'apparence
Il ne se pique pas d'avoir des sentimens...

LYSETTE.

Je sai que les ingrats sont communs en ce temps,
Et...

ISABELLE.

Ceder une main qui fait nôtre fortune,
Ce n'est pas-là l'effort d'une vertu commune.

LYSETTE.

En tout cas, il faudra lui déclarer tout net
Que vous le haïssez.

ISABELLE.

Je le hais en effet.
Mais si malgré cela...

LYSETTE.

Mon Dieu, laissez-moi faire,
Je trouverai moyen de rompre cette affaire,
Mais voici son valet, retirez-vous d'ici,
Et laissez-moi le soin de mener tout ceci.

ISABELLE.

Je me confie en toi.

LYSETTE.

Vous serez satisfaite.

SCENE V.

LYSETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

TRès-humble serviteur à l'aimable Lysette.

LYSETTE *brusquement.*

Bonjour.

PASQUIN.

Comment bonjour? Quel accueil eſt-ce là?
D'où peut naître dis-moi, l'humeur où te voilà?

LYSETTE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Crois-moi, ne fais point la cruelle,
Les hommes aujourd'hui ſont rares.

LYSETTE.

Bagatelle.
Il en eſt encor plus que nous ne voudrions.
Et qui meritent bien que nous les mépriſions.

PASQUIN.

Vous avez beau tenir ce diſcours malhonnête,
Le moindre de nous tons vous fait tourner la tête.

LYSETTE.

Voilà certainement le diſcours le plus plat,
Qui ſoit jamais ſorti de la bouche d'un fat.
Eh taiſez vous, Meſſieurs, dans le ſiécle où nous ſommes,
Où l'on voit chaque jour dégenerer les hommes.
Car qu'eſt-ce qu'un jeune homme? un jaſeur importun,
Un petit frêluquet vuide de ſens commun,
Qui court, ſaute, trépigne, & met toute ſa gloire,
A paſſer & les jours & les nuits à bien boire;
Sans goût, ſans politeſſe, étourdi, diſſipé,
Qui de la bagatelle eſt toûjours occupé;
Eſclave plus que nous d'une mode nouvelle,
Ami très indiſcret, amant très-infidelle;
Qui jure, qui médit, qui prodigue ſon bien,
Qui n'a nuls ſentimens, qui ne s'applique à rien,
Qui ne ſait obſerver ni raiſon, ni meſure,
Et qui de l'homme enfin, n'a plus que la figure.

PASQUIN.

Ta maitreſſe a de nous meilleure opinion.

LYSETTE.

Que ſais tu?

PASQUIN.

Je vois bien qu'elle lorgne Cleon.

LYSETTE.

Oui, parce qu'il eſt fait autrement que les autres.

PASQUIN.

Bon. Il a ſes défauts, & nous avons les nôtres.
A la naiſſance près, mon maître le vaut bien.

LYSETTE.

Plaiſant original.

PASQUIN.

Comment?

LYSETTE.

Ne m'en dis rien.
Depuis qu'il eſt ici j'évite ſa preſence,
Et me parler de lui, c'eſt me faire une offenſe.

PASQUIN.

Il t'eſt fort obligé de ces bons ſentimens,
Et je t'en fais pour lui d'humbles remercimens.

LYSETTE.

Ma maitreſſe le hait encor bien davantage.

PASQUIN.

Tout de bon?

LYSETTE.

De ceci tu pourras faire uſage,
Si tu vois que ton maître ait la témérité
D'abuſer des bontez d'un vieillard entêté,
Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

PASQUIN.

Mais je ne t'entends point, je croi que tu t'égares.

LYSETTE.

Non, je te parle juſte. Apprends auſſi de moi
Qu'Iſabelle à Cleon vient d'engager ſa foi,
Et qu'ils ſe ſont promis une amour éternelle.

PASQUIN.

J'y conſens volontiers. Parlons de moi, la belle,
Vous ſentez-vous d'humeur à m'aimer tant ſoit peu?

LYSETTE.

Non; naturellement je vous fais cet aveu.

PASQUIN.

Voilà ce qui s'appelle un aveu fort ſincére.
Je me flatois pourtant d'avoir dequoi vous plaire.

LYSETTE.

Je te dis franchement les ſentimens que j'ai,
Adieu, va t'en au diable, & voilà ton congé.

Elle ſort.

SCENE VI.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS. *Il entre en riant.*

Je te cherchois, Paſquin.

PASQUIN.

Ah vraiment...

DAMIS.

Pour te dire...

Ah, ah, ah.

PASQUIN.

Qu'eſt ce donc ? & qu'avez-vous à rire ?

DAMIS.

Je ris du plus grand fou qui jamais ait été.

PASQUIN.

Auriez-vous entendu comme elle m'a traité ?

DAMIS *riant.*

Ah ah !

PASQUIN.

Vous en avez auſſi pour vôtre compte.

DAMIS.

Parb'eu je ſuis charmé de ce Monſieur Geronte.
Oh j'en rirai long-temps, & de bon cœur.

PASQUIN.

Comment ?

DAMIS.

Le pauvre homme à ma foi perdu le jugement.

PASQUIN.

Qu'a-t-il fait, dites donc, ſans tarder davantage ?

DAMIS.

Il prétend me donner ſa fille en mariage.

PASQUIN.

Mais je ne vois pas-là dequoi se recrier.
Vous vous mocquez de lui pour le remercier ?

DAMIS.

Oüi. Qui peut l'empêcher de choisir pour sa fille,
Un mari d'un haut rang, d'une illustre famille ?
Le bien tient lieu d'honneur, de rang, & de maison,
C'est l'usage du temps fondé sur la raison.
Il peut, comme il voudra, disposer d'Isabelle,
Le Marquis & le Duc soupireront pour elle.
Mais m'aller choisir moi, qui ne tiens lieu de rien,
Qui n'ai, comme tu sais, ni naissance, ni bien,
Je soutiens que c'est-là l'action la plus folle...
Tu ne dis rien, Pasquin ?

PASQUIN.

J'ai perdu la parole,
Et je suis assommé par un pareil discours.
Quoi, Monsieur, voulez-vous vous ressembler toûjours?
Mais puisque vous trouvez son projet si risible,
Vous l'en detournerez.

DAMIS.

Oh point.

PASQUIN.

Est-il possible
Que vous veüillez souffrir qu'il puisse s'écarter ?

DAMIS.

Je ris de sa folie; & j'en veux profiter.
Des sottises d'autrui tirer son avantage,
Voilà du bon esprit le salutaire usage.
C'est ainsi que je viens d'en user aujourd'hui;
J'applaudissois Geronte, & me mocquois de lui.
Car qui ne riroit pas du motif qui l'oblige
A me donner sa fille ?

PASQUIN.

Oh c'est quelque vertige.
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, dites-moi ce motif,
Cela doit, sur mon ame, être recreatif.

DAMIS.

Oh rien n'eſt plus plaiſant. Enfin cette alliance
Eſt fondée, a-t-il dit, ſur la reconnoiſſance,
Et mon pere autrefois l'a comblé de bienfaits
Dont il veut qu'au plutôt je ſente les effets;
Sinon il ſe croiroit le plus ingrat des hommes.
Belle raiſon morbleu dans le ſiécle où nous ſommes!
De quel païs vient il? ne doit-il pas ſavoir
Que ce qui nous convient eſt nôtre ſeul devoir?
Pour moi c'eſt ma maxime, & quoi qu'on puiſſe dire...

PASQUIN.

Voilà donc le ſujet qui vous a tant fait rire?

DAMIS.

Oüi.

PASQUIN.

Je ne m'y ſerois ma foi pas attendu,
Et pour moi ſi j'en ris je veux être pendu.
Mais, Monſieur, deviez-vous accepter Iſabelle
Sans avoir pris le ſoin de vous faire aimer d'elle?

DAMIS

Avec certain merite on peut être aſſûré...

PASQUIN.

Ma foi vôtre merite a bien mal operé,
Car Iſabelle en vous ne trouve rien d'aimable.

DAMIS.

Non?

PASQUIN.

Non, mais en revanche on vous trouve effroyable.

DAMIS.

Je m'en conſole fort, car je ne l'aime point.

PASQUIN.

Ainſi donc vous voilà tous deux au même point.

DAMIS.

Oui. Mais ſoit qu'elle m'aime, ou qu'elle me haïſſe,
A l'ordre de ſon pere il faut qu'elle obéïſſe.

PASQUIN.

N'en étant pas aimé vous pourriez l'épouser ?
Gagnerez-vous son cœur à la tyranniser ?

DAMIS.

Que m'importe son cœur, si j'obtiens sa personne?
Je ne suis amoureux que du bien qu'on lui donne.
Je cherche à m'enrichir, non à me faire aimer.
D'ailleurs quand mon merite auroit pû la charmer,
Cela dureroit peu, car à present l'usage
Est qu'on ne s'aime plus après le mariage.

PASQUIN.

Haï dès à-présent, quand vous serez mari,
Ce sera sur mon ame un beau charivari.
Vôtre front pourra bien être orné par la Belle.

DAMIS

Pasquin, ayons du bien, le reste est bagatelle.
Toutes ces craintes là sont visions de fous.

PASQUIN.

Je voi beaucoup de gens qui pensent comme vous.
Mais, Monsieur, il est bon de vous dire une chose :
Cleon empêchera l'Hymen qu'on vous propose.
Il adore Isabelle, il en est adoré.

DAMIS.

Tu te mocques de moi.

PASQUIN.

Rien n'est plus assûré.
Tout homme du bel air de qui la bourse est vuide
D'une riche bourgeoise est diablement avide.
Pouvez-vous devenir le rival de Cleon
Après ce qu'il a fait pour vous ?

DAMIS.

Et pourquoi non,
Dis-moi?

PASQUIN.

Laissons à part son rang & sa naissance,
Et songez seulement que la reconnoissance....

DAMIS.

Quelle reconnoissance est ce que je lui dois
Faquin?

PASQUIN.

La queſtion eſt plaiſante, ma foi.
Il vous protege, & même il vous ſauve la vie,
Et ce ſont menus droits, qu'aiſément on oublie.

DAMIS.

Ah ah ! je m'en ſouviens, l'affaire de Nevers.

PASQUIN.

Ah qu'à vôtre loüange on chantoit de beaux vers !
Vous aviez, diſoit-on, d'une ame noble & fiére
Tué pendant la nuit un homme par derriére.

DAMIS.

J'en étois innocent.

PASQUIN.

Ouï, vous avez raiſon,
Je le ſai. mais enfin on vous mit en priſon.
Le deffunt comme vous étoit amant d'Orphiſe,
Vous aviez eu tous deux ſur cela quelque priſe.
L'aſſaſſin avoit ſçu ſi bien prendre ſon temps,
Que vous euſſiez pour lui payé tous les dépens,
Et que vous periſſiez malgré vôtre innocence,
Si Cleon n'eût écrit en toute diligence,
Et n'eût mis tous ſes ſoins à découvrir enfin,
Qu'un parent du défunt étoit ſon aſſaſſin.

DAMIS.

Il eſt vrai, mais Cleon n'a fait dans cette affaire,
Que ce qu'un galant homme eſt obligé de faire.
L'action eſt ſi belle, & lui fait tant d'honneur,
Qu'il la doit plus que moi tenir pour un bonheur.

PASQUIN.

Il vous en doit de reſte. Et cette pauvre Orphiſe,
Qui vous aimoit ſi fort, & qui vous eſt promiſe,
Vous l'abandonnez donc?

DAMIS.

Elle n'a plus de bien.

PASQUIN.

Ce qu'elle a fait pour vous. . . .

DAMIS.

Ne me replique rien,
Si tu ne veux déplaire, & retien pour maxime,
Que pour ſe rendre heureux tout devient legitime.

Adieu,

Adieu, car on m'attend pour dresser le Contrat.

PASQUIN.

Morbleu que je suis las de servir un ingrat!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

MAis où courez-vous donc?

ISABELLE.

Eh que sai je, Lysette?

LYSETTE.

Ecoûtez-moi du moins.

ISABELLE.

Je suis trop inquiette.
Mon oncle sort, Cleon ne revient point. Helas!

LYSETTE.

On l'est allé chercher, ne vous desolez pas.
Il va vous demander lui même en mariage,
Peut-être obtiendra-t-il...

ISABELLE.

Ah je tremble.

LYSETTE.

J'enrage
De voir que vous ayez si peu de fermeté.

ISABELLE.

Je sais trop à quel point mon pere est entêté...

LYSETTE.

Eh bien, Madame, il faut imiter vôtre pere.
Sans vous au bout du compte on ne sauroit rien faire:
Il tiendra pour Damis, vous tiendrez pour Cleon,

Il dira toûjours ouï, vous direz toûjours non.
ISABELLE.
Eſt-ce là le parti qu'une fille bien ſage ?
LYSETTE.
Il vous en aimera mille fois davantage.
Un pere eſt trop heureux, & ſur tout aujourd'hui,
De ſe voir un enfant qui tienne un peu de lui.
Cela n'eſt pas commun.
ISABELLE.
Je n'ai pas l'aſſûrance....
LYSETTE.
Eh bien ſignalez-vous par vôtre obéïſſance
Damis ſera le prix de vos ſoumiſſions,
Et l'on ne force point les inclinations.
ISABELLE.
Ah! ne m'accable point par cette raillerie.
LYSETTE.
Mais enfin, quel parti prenez-vous, je vous prie ?
ISABELLE.
De parler à Damis.
LYSETTE.
Ah! j'approuve cela.
ISABELLE.
Et de lui déclarer....
LYSETTE.
Eh tenez le voilà.

SCENE II.

ISABELLE, DAMIS, PASQUIN, LYSETTE.

DAMIS.
MAdame, je ne ſai ſi vous êtes inſtruite...
LYSETTE *à Iſabelle.*
Courage. Vous voilà déja toute interdite.
DAMIS.
Des bontez dont Geronte a daigné m'honorer.
ISA-

ISABELLE.

Je sai jusqu'où son choix vous permet d'aspirer.
Je sai plus, c'est qu'avant de m'avoir consultee,
L'offre qu'il vous a faite est par vous acceptée.
N'est-ce pas m'offenser ?...

DAMIS.

Je ne puis le nier.
Mais mon empressement doit me justifier.
Si-tôt que je vous vis, je vous aimai, Madame,
Eh que n'ai je point fait pour étouffer ma flâme !
Pasquin m'en est temoin.

PASQUIN *à part.*

Il a le diable au corps.

DAMIS *a Pasquin.*

Parle donc.

PASQUIN.

Il est vrai qu'il a fait des efforts !
à Damis bas.
Mais pouvez-vous mentir avec cette impudence ?

DAMIS.

Ces efforts furent vains Je m'imposai silence.
C'etoit beaucoup, Madame, & jusques à ce jour
Ma bouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.
A suivre mon penchant Geronte m'autorise,
Il m'offre vôtre main. Quelle aimable surprise !
Ai-je dû balancer, Madame, à l'accepter ?
Etoit-ce vous aimer que de vous consulter ?

PASQUIN.

Oh mon maitre a cela qu'il va vîte en affaires.
Quand on est bien pressé l'on ne raisonne guéres.

DAMIS.

L'amour & la raison peuvent-ils a s'accorder ?
Dans ces occasions l'amour veut décider.

LYSETTE.

Eh ce n'est point l'amour en ceci qui décide ;
Dites-le franchement, l'interêt seul vous guide.

DAMIS.

L'interêt, juste Ciel ! moi qui ne sais qu'aimer !

PASQUIN.

Mon maitre interessé ! Fi donc. C'est blasphemer.

DA-

DAMIS.

Tu sais que c'est à tort, Pasquin, qu'on me soupçonne,
Et que mon cœur n'en veut qu'à sa seule personne.

LYSETTE.

Tenez, vous avez beau faire le langoureux,
Ma maitresse est fort riche, & vous êtes fort gueux.
Voilà tout vôtre objet.

PASQUIN.

Rends lui plus de justice.

à Damis bas.

Ma foi, l'on vous connoît malgré vôtre artifice.

DAMIS.

Que le Ciel!

PASQUIN.

Que l'Enfer... mais moi je ne dis rien.
C'est à vous de jurer.

DAMIS.

Oüi, si c'est vôtre bien
Qui me fait accepter ce que l'on me propose...

LYSETTE.

Eh. bien on vous croit donc, mais c'est la même chose.
Car enfin... Allons vous, il est temps de parler
Madame.

ISABELLE *à Damis.*

Il faut ici ne rien dissimuler.
Je ne vous aime point, & sens que de ma vie,
Monsieur, de vous aimer, je n'aurai nulle envie.

PASQUIN.

Ce n'est point s'exprimer enigmatiquement,
Et jusqu'au moindre mot, j'entends ce compliment.

LYSETTE.

Elle va du côté de Damis, & le tire à part:

Je vous dirai bien plus, mais c'est en confidence.
Ma maitresse vous hait, Monsieur, à toute outrance,
Et moi, qui parle, moi, je ne vous hais pas moins.

PAS-

PASQUIN *à Damis.*

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos soins
A chercher en ce monde une fille sincére.
En voici deux pour une.

DAMIS *à Isabelle.*

Ah puisque vôtre pere
De nous unir tous deux a formé le dessein,
A son ordre absolu vous resistez en vain.
De plus, quand vous saurez le motif qui l'y porte,
Vôtre haine, sans doute, en deviendra moins forte.

PASQUIN.

Tantôt de ce motif mon maître me parloit.
Morbleu, si vous saviez comment il l'admiroit!

ISABELLE.

Mais quel est-il enfin?

DAMIS.

C'est la reconnoissance.
Aimable qualité! Vertu dont l'excellence
Merite d'autant plus nos applaudissemens,
Madame, qu'elle n'est que trop rare en ce temps;
Imitez vôtre pere.

LYSETTE.

Imitez-le vous même.
Cleon aime Madame, & de plus elle l'aime.
Ce qu'il a fait pour vous est d'un assez grand prix
Pour que vous lui cediez...

PASQUIN *à Damis bas.*

Ma foi vous voilà pris.

DAMIS.

Si Lysette dit vrai...

LYSETTE.

La chose est positive
Et je...

DAMIS.

Cette raison n'est que trop décisive.
Je n'y puis répliquer, j'en suis au desespoir.
Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir.

ISA-

ISABELLE.

Ah Ciel :

DAMIS.

Oui pour Cleon tout me sera facile.
Je vais agir pour lui.

ISABELLE.

Qui? vous?

DAMIS *à Isabelle.*

Soyez tranquille.
Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant,
Prêt à faire sur soi l'effort le plus puissant,
De l'honneur, du devoir, je serai la victime.

ISABELLE.

Après un tel effort comptez sur mon estime.

LYSETTE.

Et sur mon amitié.

DAMIS.

Bien-tôt par les effets
Madame, vous verrez si j'impose jamais.

ISABELLE.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon pere
A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

PASQUIN *a Lysette.*

En faveur des bontez que mon maître a pour vous,
Ne pourrai-je obtenir quelques regards plus doux?

LYSETTE.

Je voudrois de bon cœur, te trouver plus aimable,
Mais tien, plus je te voi, moins la chose est faisable.

SCENE III.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

PAsquin, que penses tu de tout ce que tu vois?

PAS-

PASQUIN.

Je ſuis content de vous, Monſieur, pour cette fois.
Oui j'en pleure de joye, & vous demande en grace
De vouloir bien ſouffrir...

DAMIS.

Quoi?

PASQUIN.

Que je vous embraſſe.

DAMIS.

D'où te vient donc, Paſquin, un tel raviſſement
Dis-moi.

PASQUIN.

De voir en vous un ſi prompt changement.

DAMIS.

Moi, je n'ai point changé, je ſuis toûjours le même.

PASQUIN.

N'avez-vous pas promis?...

DAMIS.

Ta ſottiſe eſt extrême.
Tu crois que pour Cleon je m'en vais renoncer
A l'Hymen d'Iſabelle?

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Tu l'as pû penſer?

PASQUIN.

Comment donc, je croyois la choſe indubitable.

DAMIS.

Oh bien détrompe-toi, rien n'eſt moins veritable.
Quoi moi même j'irois détruire mon bonheur
Pour un ſot point de gloire, un chimerique honneur:
Non, la reconnoiſſance eſt une tirannie
Qui ne pourra jamais aſſervir mon genie.
On la nomme vertu: c'eſt foibleſſe chez moi.
Un genie élevé ne dépend que de ſoi,
Il bannit ces égards dont on prêche l'uſage;
Et ſon interêt ſeul eſt ce qu'il enviſage.

PAS-

PASQUIN.

Mais vous avez promis bien positivement
De parler en faveur de Cleon.

DAMIS.

Oüi vrayment ;
Je lui tiendrai parole.

PASQUIN.

Oh je n'y voi plus goute.

DAMIS.

Pour venir à mes fins, c'est la plus sûre route.
Jusqu'au dernier excès Geronte est entêté,
Et ne revoque point ce qu'il a projetté.
D'ailleurs en l'assûrant que la reconnoissance
Me convie, & m'oblige à fuir son alliance,
Ce discours généreux le prendra tellement
Qu'il se confirmera dans son entêtement.
Cleon d'un dur refus emportera la honte,
Et sa haine à coup sûr tombera sur Geronte.

PASQUIN.

Bon courage, Monsieur, voilà deux trahisons.
Et Belzebut, je croi, vous donne ces leçons.

DAMIS.

Quand on veut réüssir, il faut se contrefaire,
Et savoir à propos changer de caractére.
C'est par-là que l'on voit à la Ville, à la Cour,
Mille adroits imposteurs s'avancer chaque jour.

PASQUIN.

Si par la fourberie aujourd'hui l'on s'avance,
Ma foi vous devez loin porter vôtre esperance.
Au reste, vous voyez qu'Isabelle vous hait.

DAMIS.

J'en suis ravi.

PASQUIN.

Ravi, Monsieur, pour quel sujet ?

DAMIS.

Ne le conçois tu pas ? Si j'épouse Isabelle,
Je tiendrai mon bonheur & ma fortune d'elle :
Mais le don de son cœur ne suivant pas son bien,
Je pourrai me vanter de ne lui devoir rien.

PASQUIN.

Ma foi m'en croirez-vous? Fuyez qui vous méprise.
Retournons à Nevers pour appaiser Orphise.
Elle vous adoroit. Son amour renaîtra
Dès le premier moment qu'elle vous reverra.
En même temps aussi je reverrai Nerine,
Qui depuis nôtre absence est, je croi, bien chagrine.
Helas! la pauvre enfant, elle m'aimoit si fort,
Que lorsque je partis...

DAMIS.

Tu pleures?

PASQUIN.

Ai-je tort?
J'ai quité pour vous suivre, une aimable maîtresse
Plus douce qu'un mouton. Ici d'une diablesse
Pour mes pechez, je crois, je me suis entêté.
Vous même autant que moi je vous voi maltraité.
Laissons ces guenons-là. Partons, tout nous invite.

DAMIS.

Je trouve mon bonheur, tu veux que je le quite?

PASQUIN.

Mais vous aimez Orphise, au moins je le croyois.

DAMIS.

Je ne m'en deffends point. Ouï Pasquin je l'aimois,
Elle devoit avoir un bien considerable.

PASQUIN.

Bon, quand elle étoit riche, elle étoit fort aimable.

DAMIS.

Voudrois tu que je prisse une femme sans bien?

PASQUIN.

Quand Dorante en avoit, examinoit-il rien?
Ne vous donnoit-il pas Orphise en mariage,
Quoi qu'un bien en decret soit tout vôtre heritage?

DAMIS.

Ouï, mais par un procès Dorante est ruiné.

PAS-

PASQUIN.

Mais cela n'étoit pas tout-à-fait terminé.
On a fait à Dorante une injustice extrême,
Des gens fort bien instruits, vous l'ont dit à vous-même.
Les Juges de Province avoient été surpris,
Il en devoit, je pense, appeller à Paris.
De plus, Orphise attend d'une vieille parente...
Attendez, je ne sai, si c'est cousine, ou tante,
Ou grand-mere.

DAMIS.

Fort bien, belle digression.

PASQUIN.

Tant y a, qu'elle attend une succession...

SCENE IV.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

CLEON.

Vous me voyez, Damis, dans une peine extrême,
Mais comme vous m'aimez, autant que je vous aime,
Je viens me joindre à vous....

DAMIS.

Je l'ai dit mille fois.
Je songe incessemment à ce que je vous dois;
C'est un doux souvenir, & plus je le rappelle
Plus je sens que mon cœur....

PASQUIN *à part.*

Autre piece nouvelle.

DAMIS.

Pasquin sait que tantôt nous en parlions tous deux.

PASQUIN.

Oh ouï, nous en parlions.

DAMIS.

Si je forme des vœux...

CLEON

CLEON.

J'apprends que vous voulez en ami veritable...

DAMIS.

Je sai trop à quel point je vous suis redevable,
Pour ne pas employer tous mes soins desormais,
A montrer que je suis sensible à vos bienfaits.

PASQUIN.

Ouï, mon maître est exact sur la reconnoissance.
à part.
J'enrage, de n'oser dire ce que je pense.

CLEON.

Vous pouvez tout, Damis, dans cette occasion,
Et si vous m'appuyez...

DAMIS.

Vôtre protection
M'a tiré d'un peril...

CLEON.

Oublions cette affaire.

DAMIS.

Ah qu'un pareil credit m'étoit bien nécessaire!

CLEON.

Il est vrai, mais sans vous je craindrois un refus.

DAMIS.

Et sans ce prompt secours j'étois....

CLEON.

N'en parlons plus,
Un soin plus important, m'occuppe & m'embarrasse.

DAMIS.

J'oublirois vos bontez! Ah permettez de grace
Que je puisse du moins en parler à loisir,
Et ne me privez pas d'un si charmant plaisir.

CLEON.

M'en parler tant de fois, c'est me faire une offense,
Le plaisir d'obliger tient lieu de récompense;
Quiconque ne sert pas pour servir seulement,
N'en merite pas même un seul remercîment;
Si j'exige de vous une faveur bien grande,
Ce n'est pas comme un droit que je vous la demande;

Je

Je ne veux l'obtenir que de vôtre amitié.

PASQUIN *à Damis bas.*

Eh quoi cet homme-là ne vous fait pas pitié?

CLEON.

Pour vous récompenser tout me sera facile,
Et je ne serai point satisfait, ni tranquile,
Que lorsque j'aurai pû, Damis, vous rendre heureux,
Et vous élever même, au delà de vos vœux.

DAMIS.

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grace,
C'est me faire mieux voir ce qu'il faut que je fasse;
Oui, j'executerai tout ce que j'ai promis,
Pour meriter l'honneur d'être de vos amis.
Si je pouvois vous faire un plus grand sacrifice...

CLEON.

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand service
Qu'en renonçant pour moi?...

DAMIS.

Geronte vient à nous,
Commencez s'il vous plaît, puis j'agirai pour vous.

PASQUIN *le regarde les bras croisez.*

Ah l'honnête homme!

SCENE V.

GERONTE, CLEON, DAMON, PASQUIN.

GERONTE *du côté d'où il sort.*

Non, rien ne m'en peut distraire
Laissez-moi. Toi la Fleur, va dire à mon Notaire
Que je l'attends ici. Contre un si bon dessein
Tout le monde murmure & se déchaîne en vain.
Je veux l'exécuter, & ma joye est extrême

De

De pouvoir en cela me contenter moi-même,
Et desoler mon frere, homme vain, entêté
Du faste, des grandeurs, & de la qualité.
Mais que vois-je ?

CLEON.

Monsieur.

GERONTE *à part.*

La peste soit de l'homme.

CLEON.

Je voi que mon abord vous surprend.

GERONTE *à Damis.*

Il m'assomme.

CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,
Je ne cesserai point....

GERONTE.

Je sai ce que je doi
Au sang dont vous sortez, au rang qui vous éleve,
Je me connois aussi, mais s'il faut que j'acheve,
La naissance & le rang, que je respecte en vous,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

CLEON.

Mais songez s'il vous plaît, que l'usage autorise..

GERONTE.

Dispensez-moi, Monsieur, de faire une sottise,
Et soyez informé pour une bonne fois,
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.
Je prétends que mon gendre aime à vivre en famille.
Je veux qu'il considere & cherisse ma fille ;
Qu'il soit doux, complaisant, sincére, officieux,
Qu'il ne puisse parler ni de rang, ni d'ayeux,
Que de me ménager il se fasse une affaire,
Et se tienne honoré de m'avoir pour beaupere.
Or, si j'étois le vôtre, avouez franchement
Monsieur, que tout cela tourneroit autrement ;
Ma famille à vous voir, n'oseroit pas prétendre.
Je serois obligé de respecter mon gendre,
Et même si j'osois l'appeller de ce nom,

On me commanderoit de régler mieux mon ton.
Vous haïrez ma fille, & d'un vain titre ornée
Elle viendroit chez moi pleurer sa destinée,
Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens,
Et rire du bon homme avec les Courtisans.

CLEON.

Non, vous vous abusez, & la reconnoissance
Vous rendra vous & moi d'une égale naissance.

GERONTE.

Chansons que tout cela.

CLEON.

Je ne vous dirai pas,
Monsieur, que tous vos bien n'ont pour moi nul appas.
Vôtre frere toûjours, a réglé mes affaires,
Et sait que vos secours me seroient nécessaires;
Mais c'est le moindre objet qui m'amene chez vous,
Et j'y suis attiré par un charme plus doux.
Vous l'avoürai-je énfin? oui j'adore Isabelle,
Et j'ose me flatter que je suis aimé d'elle.

GERONTE.

L'effrontée!

CLEON.

Ah bien loin de condamner nos feux,
Consentez que l'Hymen nous unisse tous deux.
Imposez moi des loix, je suis prêt à les suivre,
Dans un parfait accord avec vous je veux vivre.
En moi vous trouverez tous les égards d'un fils
Qui vous respectera, qui vous sera soûmis.

GERONTE.

Voilà des Courtisans, le doucereux langage,
Fiez vous-y morbleu.

CLEON.

Mais quoi, si je m'engage?...

GERONTE.

Jurez & protestez jusqu'à la fin du jour,
Je ne vous croirai point, vous venez de la Cour.

CLEON.

Mais enfin...

GERONTE.

Mais enfin Damis sera mon gendre,

t...

DAMIS.

Non, à cet honneur je n'ose plus prétendre.

GERONTE.

l'autre. Et pourquoi non? Je vous trouve plaisant,
l'est-ce pas mon dessein? Est-il ami, parent,
gard, avis, priére, ordre qui puisse faire
Que je n'acheve pas au plutôt cette affaire?
Dui je l'acheverai, puis qu'on me contredit;
Dût mon benêt de frere en créver de dépit.

DAMIS.

ans respecter les loix d'un pere de famille,
L'amour a contre vous revolté vôtre fille,
Vous savez pour Cleon quels sont ses sentimens.

CLEON.

Voulez vous separer les plus tendres amans?...

GERONTE.

Amour, amant, constance, engagement, tendresse,
Plaintes, soupirs, sermens, feux, flâmes & maitresse,
Je ne suis pas si sot que d'écouter cela,
Et me mocque morbleu, de tout ce jargon-là.
à Damis.
Je veux absolument vous donner Isabelle.

DAMIS.

Et moi je veux toûjours vous prendre pour modèle.
Je dois tout à Cleon, est-ce vous imiter,
Si, quand je lui dois tout, je lui veux tout ôter?
Si vous vous souvenez des bontez de mon pere,
Des bienfaits de Cleon la mémoire m'est chére,
Donnez lui vôtre fille, & souffrez qu'aujourd'hui
Je puisse à vos dépens m'acquiter envers lui.
Je veux à vos genoux obtenir cette grace.

GERONTE.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'embrasse,

Et mon cœur est saisi de doux ravissemens,
Lorsque je vois en lui de si beaux sentimens.

DAMIS.

Si...

GERONTE.

Pour vous il n'est rien que je ne veüille faire.

DAMIS *vivement.*

Quoi vous consentez donc que Cleon?....

GERONTE.

Au contraire,
Me voila résolu plus que je ne l'étois,
A vous donner ma fille, & je rebuterois
Un Prince, qui viendroit s'offrir d'être mon Gendre,
Après ce que de vous je viens ici d'entendre.

DAMIS.

Songez...

GERONTE.

Je vous deffends d'ajoûter un seul mot.

CLEON.

Vôtre frére fait bien...

GERONTE.

Mon frére n'est qu'un sot.
Qu'il me laisse le soin de régler ma famille.
C'est lui qui vous engage à rechercher ma fille,
Il s'est sur ce sujet fait quereller tantôt,
Et je m'en vais encor le tancer comme il faut.

Il sort.

SCENE VI.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

DAMIS.

J'Ai peine, je l'avouë, à cacher ma surprise.
Se peut-il qu'à ce point Geronte vous méprise?

CLEON.

Quoique desesperé d'un si cruel refus,

Je suis charmé de vous, &...

DAMIS.

Moi je suis confus
De voir que tous mes soins ne servent qu'à vous nuire.
Mais si par mes conseils vous voulez vous conduire,
Allez voir Isabelle, & conseillez lui bien
De ne point obéïr; Je n'épargnerai rien
De ma part....

CLEON *l'embrassant.*

Que le sort me fut vraiment propice
Quand il me donna lieu de vous rendre service!
Je n'oublirai jamais les généreux efforts
Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je sors.
Et je vais consulter ce qu'il faut que je fasse;
Pour ne point essuïer le sort qui me menace,
Adieu Damis.

SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

IL sort très-satisfait de moi,
Aussi l'ai-je servi comme il faut.

PASQUIN.

Oui ma foi,
Vous n'êtes point ingrat, & la preuve en est claire.

DAMIS.

Au fond, n'ai-je pas fait ce que je devois faire?

PASQUIN.

Oui. Ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas.
Vous l'avez fait, Monsieur, je n'en disconviens pas,
Et j'enrage de voir que cette perfidie

Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.
Quoi vôtre procedé ne vous fait pas horreur ?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

Vous ne sentez pas au fond de vôtre cœur
Des remords ? ...

DAMIS.

Point du tout.

PASQUIN.

Ma patience est lasse.
Fourbe, ingrat, vous pouvez...

DAMIS.

Ah finissons de grace.

PASQUIN.

Cœur de Tygre.

DAMIS.

C'est trop endurer d'un valet.

PASQUIN.

Je pense qu'il me vient de donner un soufflet.

DAMIS.

Insolent apprenez...

PASQUIN.

Voilà la récompense
De vous avoir servi dès vôtre tendre enfance;
Mais grace à mon bonheur, jamais vôtre bonté
N'a donné d'autre prix à ma fidelité.
Ce traitement me fait souvenir d'un voyage,
Où je mangeai pour vous mon petit héritage,
Vous tombâtes malade, & sans vous faire tort,
Par mes soins, mes secours, j'empêchai vôtre mort.

DAMIS.

J'aurois avec plaisir abandonné la vie.

PASQUIN.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.
Pasquin, me disiez-vous, en me tendant les bras,
Prends courage, mon fils, ne m'abandonne pas,
Et puisque tu veux bien partager ma misére,
Compte que si le sort me devient moins contraire

Tu

Tu t'en ressentiras ainsi que moi. Mais bon,
Huit où dix jours après vous prîtes un bâton,
Et me fites sentir, en me donnant l'aubade,
Que graces à mes soins vous n'étiez plus malade.

DAMIS.

Oh tais-toi malheureux, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Eh bien,
Puisque vous le voulez, je ne vous dis plus rien,
Mais restez à Paris, retournez à la Guerre,
Faites si vous voulez tout le tour de la Terre,
Mariez-vous, ou bien ne vous mariez pas,
Le fidele Pasquin ne suivra plus vos pas.
Adieu, je ne veux plus vous servir davantage.

Il s'en va, puis il revient.

Vous ne m'appellez point ?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

Serviteur.

DAMIS.

Bon voyage.

Il revient encor. PASQUIN.

Plait-il?

DAMIS.

Quoi?

PASQUIN.

Vous voulez me retenir je croi ?

DAMIS.

Moi? Je n'y pense pas.

PASQUIN.

Non?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

J'y pense bien moi.
J'ai peine à vous quiter.

DAMIS.

J'en ai l'ame ravie.

PASQUIN

C'a parlez franchement, auriez-vous quelque envie
De vous raccommoder? Je vous pardonne tout.

DAMIS.

Non tu me déplais trop.

PASQUIN

Vous me pouffez à bout,
J'ai bien peur à la fin de perdre patience.
Songez que je pourrois, si j'aimois la vengeance...

DAMIS.

Vous êtes un maraut, un faquin. Vous croyez
Que je vous crains beaucoup. Il faut que vous sachiez
Qu'un homme tel que vous ne sauroit jamais nuire,
Et qu'auprès de Geronte on ne peut me detruire.
Je l'ai si bien saisi qu'il ne peut m'echaper,
Et dans vos grands projets vous pourriez vous tromper.
Songez, loin d'exiger des excuses d'un maître,
A demander pardon; vous l'obtiendrez peut-être.

SCENE VIII.

PASQUIN *seul.*

ME voilà sur ma foi joliment ajusté,
Et paye comme il faut de ma sincerité.
Courage Dom Pasquin, signalez vôtre zéle
Pour un maître ... Non non, l'occasion est belle
Pour punir cet ingrat même dès aujourd'hui,
Et morbleu je vais être aussi fourbe que lui.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYSETTE *seule.*

OU trouverai je Ariste? Ah qu'il aura de joye
Du secours imprevû que le Ciel nous envoye!
Pasquin bien à propos s'est venu rendre à nous,
Et je vais à Damis porter de rudes coups.
Le traître! il est aimé d'une jeune personne,
Et par pure amitié Dorante la lui donne;
Enfin ce que pour lui Geronte fait ici;
Dorante en sa faveur l'a deja fait aussi.
On dresse le Contrat & la Nôce s'apprête,
Un malheureux procès vient troubler cette fête.
On le perd, & Damis à peine en est instruit,
Qu'il prend congé d'Orphise, ou plutôt qu'il s'enfuit.
Ce lâche déserteur qu'il faudra que j'assomme,
Se refugie ici, seduit nôtre bon homme,
Et veut être son gendre aujourd'hui? Non morbleu
Je l'empêcherai bien, & nous verrons beau jeu.
De cette histoire-ci je prétends faire usage,
Et nous en tirerons un fort grand avantage:
Mais ne nous pressons point; Avant que d'éclater
Il faut avec nôtre Oncle un peu me concerter.
Allons donc ... mais que veut cette noire femelle?
Je ne la connois point. Voyons,

SCENE II.

LYSETTE, NERINE.

NERINE.

Mademoiselle,
C'eſt ici la maiſon de Geronte?

LYSETTE.

Ouï vrayment.

NERINE.

Je ſuis vôtre ſervante.

LYSETTE.

Oh ça, ſans compliment,
Qu'eſt-ce que vous voulez?

NERINE.

Vous me paroiſſez vive.

LYSETTE.

Il eſt vrai je le ſuis, & même un peu naïve,
Et je vous avourai que vôtre abord ici
Me paroît ſurprenant.

NERINE.

Le vôtre l'eſt auſſi.
Quand même du logis vous ſeriez la maîtreſſe,
Vous pourriez me parler avec moins de rudeſſe,
Mais je crois, & ſoit dit ſans vous metre en courroux,
Que vous êtes ici ce que je ſuis chez nous.

LYSETTE.

C'eſt ſelon. Car enfin deux filles de nôtre âge,
Peuvent fort bien ſe metre à different uſage.
Mais briſons là-deſſus. Parlez, mon temps m'eſt cher,
Quel ſujet vous amene ici?

NERINE.

J'y viens chercher...

LYSETTE.

Geronte?

NERINE.

Non.

LYSETTE.

Son frere?

NERINE.

Encor moins.

LYSETTE.

Isabelle?

NERINE.

Point du tout.

LYSETTE.

Point du tout! Qui diantre cherche t-elle?
Demandez-vous Lysette? En ce cas, la voici.

NERINE.

Non.

LYSETTE.

Voilà tous les gens qui demeurent ici.

NERINE.

Excusez, je croyois y trouver un jeune homme..
On se sera mépris. *Elle veut s'en aller.*

LYSETTE.

Doucement. Il se nomme?

NERINE.

Damis.

LYSETTE.

Damis! Oh oh! Vous connoissez Damis?

NERINE.

Assez.

LYSETTE.

Il est ceans. Est-il de vos amis?

NERINE.

Peut-être. Mais de grace achevez de m'instruire,
Damis... *Elle soûpire.*

LYSETTE.

Vous soûpirez?

NERINE.

Il est vrai, je soûpire.
N'a-t'il pas un valet qui se nomme Pasquin?

LYSETTE.

Ouï.

NERINE.

Mon meſſage eſt fait. Adieu, juſqu'à demain.

LYSETTTE *la retenant.*

Souffrez à vôtre tour que je vous interroge.
Vous avez de l'eſprit.

NERINE.

Vrayment c'eſt un éloge
Que je n'attendois pas

LYSETTE.

Etes-vous de Paris?

NERINE.

Non, j'y ſuis depuis peu.

LYSETTE.

Quel eſt vôtre païs?
Je voudrois le ſavoir.

NERINE.

Helas que vous importe?

LYSETTE.

J'ai pour le demander une raiſon très-forte.

NERINE.

J'en ai peut être auſſi pour ne le dire point.

LYSETTE.

Non, croyez moi, ma chére, éclairciſſons ce point.
A quelque heureux ſuccès cela peut nous conduire;
Et...

NERINE.

Je ſuis de Nevers puiſqu'il vous faut le dire.

LYSETTE.

Vous êtes de Nevers? l'ai je bien entendu?

NERINE.

Fort bien. De point en point je vous ai répondu,
Souffrez....

LYSETTE.

Encor un mot. Connoiſſez-vous Orphiſe?

NERINE.

C'eſt ma maitreſſe.

LYSETTE.

Ah Ciel!

NERINE.

D'où vient cette ſurpriſe?

LY-

LYSETTE.

Vous êtes donc Nerine ?

NERINE.

Oui.

LYSETTE.

Quel ravissement ?
Embrassez-moi ma chére, & très etroitement.
Orphise est-elle ici ?

NERINE.

Sans doute, avec son pere.

LYSETTE.

Une seconde fois embrassez-moi, ma chére.
Soyez la bien venuë. O jour cent fois heureux !
Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

NERINE.

Cet accueil obligeant me rassûre & me charme,
Mais par quelle raison ?...

LYSETTE.

Nous sommes en allarme :
Le Patron de ceans veut donner pour Epoux
Damis à ma maitresse.

NERINE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

LYSETTE.

Or nous n'en voulons point. Nous en aimons un autre,
Et nous voulons l'avoir. Pour reclamer le vôtre,
Vous venez à propos. Reprenez vôtre bien,
Car très-assûrément nous n'y pretendons rien.

NERINE.

Et Damis consent-il à ce beau mariage ?

LYSETTE.

C'est ce qui nous desole.

NERINE.

Ah perfide ! ah volage !
Je ne m'étonne plus si depuis quatre mois
L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.
Je tremble, & je ne sai s'il faut que je hazarde,
A m'éclaircir aussi... Mais plus je vous regarde,
Plus je crains que Pasquin n'ait imité Damis.

Le malheureux ! après ce qu'il m'avoit promis !
Ma chére, dites-moi franchement s'il vous aime.

LYSETTE.

Voulez-vous le savoir au plutôt par lui-même?

NERINE.

Comment?

LYSETTE.

Dans un instant il viendra me chercher,
Et de ce cabinet où je vais vous cacher....
Mais il vient, entrez vîte, & soyez attentive.

SCENE III.

LYSETTE, PASQUIN.

LYSETTE.

Viens-tu de chez Cleon?

PASQUIN.

Oui, mon enfant, j'arrive.
Des beaux tours de mon maître il est instruit à fond.

LYSETTE.

Il t'en a sçu bon gré.

PASQUIN.

Vrayment je t'en répond.
Si tu savois combien il m'a fait de caresses....
Dis-moi, les grands Seigneurs tiennent-ils leurs promesses?

LYSETTE.

Quelquefois.

PASQUIN.

C'est-à-dire, à parler franchement,
Qu'ils promettent beaucoup, & tiennent rarement.

LYSETTE.

A te dire le vrai, c'est assez leur allure.

PASQUIN,

Tant pis.

LYSETTE.

Mais pour Cleon, oh sa parole est sûre.

PASQUIN.

Tant mieux. Car il prétend me faire tant de bien,
Que jamais, m'a-t-il dit, il ne me manque rien;
Enfin à mon merie il fait rendre justice,
Et je vais dans deux jours entrer à son service.

LYSETTE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Tout de bon. C'est un point arrêté,
Mais n'en dis mot, au moins, car tout seroit gâté.
Il s'âgit de fourber un ingrat très insigne,
Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe.
Une parole, un rien, tout le met en soupçon.
Je croi qu'il est sorcier.

LYSETTE.

Eh mon pauvre garçon,
Je sai fort bien me taire.

PASQUIN.

Oh tu n'es donc pas fille.

LYSETTE.

Je suis fille & me tais. C'est par-là que je brille.
Je faisois tout à l'heure une réflexion:
Quand Geronte est coëffé de quelque opinion,
Rien ne la peut détruire. Il entendra l'histoire
D'Orphise & de Damis sans en vouloir rien croire.

PASQUIN.

Il est vrai.

LYSETTE.

Pour sortir de cette affaire ci,
Nous aurions grand besoin qu'Orphise fût ici.

PASQUIN.

Plût à Dieu qu'elle y fût, aussi bien que Nerine!
Mais elles sont bien loin, c'est ce qui me chagrine.

LYSETTE.

Tu penses donc encor à Nerine?

PASQUIN.

Oui vrayment.

LY-

LYSETTE.

Et d'où peut provenir un pareil changement?
Tu m'aimois, disois-tu?

PASQUIN.

Je ne puis m'en deffendre.
Tes yeux vifs & fripons ont pensé me surprendre;
Mais enfin tes mépris, dont je te sai bon gré,
M'ont fait voir que leurs coups ne m'avoient qu'effleuré.
D'ailleurs crois tu qu'il soit une peine plus rude,
Que celle de se voir noirci d'ingratitude?
Non. Le cœur d'un ingrat est toûjours agité,
Et je croi qu'un damné n'est pas plus tourmenté.
On convient malgré soi que l'on n'est qu'un infâme,
Et toûjours la raison... qui régle une belle ame...
Car enfin vois-tu bien, quand on a de l'honneur...
On rougit aisément... & si-tôt que le cœur...
Pour ainsi dire... avec l'animal raisonnable...
Fi morbleu, les ingrats ne valent pas le diable.

LYSETTE.

J'admire la beauté de ton raisonnement.

PASQUIN.

Je me suis embroüillé.

LYSETTE.

C'est dommage vrayment.

PASQUIN.

La morale....

LYSETTE.

Oüi, Pasquin, ta morale est très-fine,
Mais tu la prêches mal. Revenons à Nerine.
Souhaites-tu bien fort de la voir?

PASQUIN.

Oüi ma foi.

LYSETTE.

Ecoute, sais tu bien qu'il ne tiendroit qu'à moi...
De te la faire voir?

PASQUIN.

Comment?

LYSETTE.

Je suis sorciére.

PASQUIN.

Quoi tu vas au sabat ?

LYSETTE.

Serois je la premiére ?
Si tu veux, à l'instant un spectre paroitra
Tout semblable à Nerine, & même parlera.

PASQUIN.

La pauvre fille en tient Ne dors-tu point Lysette ?

LYSETTE.

Non tu n'as qu'à parler, c'est une affaire faite.

PASQUIN.

Je te croyois plus sage.

LYSETTE.

Ah que de vains propos !
Dis, JE VEUX VOIR NERINE, & moi par quelques mots
Que je vais prononcer, je la ferai paroitre.

PASQUIN.

Parbleu, c'est être folle autant qu'on le peut être,
Mais je conseus à tout, pour me mocquer de toi.

LYSETTE.

Bon.

PASQUIN.

Je veux voir Nerine, allons montre la-moi.

LYSETTE.

Elle fait plusieurs gestes extravagans, & puis un cercle autour de Pasquin, & dit ensuite fort gravement...
Amo. Masculinus. Diabolus.

PASQUIN.

Comment diable !
Ce sont mots de grimoire.

LYSETTE.

A ma voix redoutable,
Obéissez Nerine, & paroissez ici.

SCENE

SCENE IV.

LYSETTE, NERINE, PASQUIN.

NERINE.

TEs charmes peuvent tout, j'accours, & me voici.

PASQUIN.

Ah que vois-je !

LYSETTE.

As-tu peur?

PASQUIN.

Non. Mais c'est que je tremble.

LYSETTE.

Je vais voir ma maitresse, & je vous laisse ensemble.

SCENE V.

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

LYsette, demeurez. Quelle malignité!
Me laisser là tout seul ! Lysette en verité...

NERINE *le retient.*

Approche.

PASQUIN.

Attendez donc.

Il fuit de l'autre côté du Theatre.

NERINE.

Suis-je si redoutable ?

PASQUIN.

Parlez-moi franchement, n'êtes-vous point un diable ?

NERINE.

Oui sans doute, je suis un diable feminin.

PAS-

PASQUIN.

Peste, vous êtes donc un diable bien malin.

NERINE.

Vien, je veux t'embrasser.

PASQUIN.

Pour m'étouffer peut-être.
Madame Lucifer, allez prendre mon maître.

NERINE.

Ah ah ah.

PASQUIN.

Vous riez? Cet esprit est bouffon.
Mais il faut que je sois un insigne poltron.
Approchez, s'il vous plaît, que je vous examine,
Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nerine.
Parlez.

NERINE.

Eh le poltron, deux filles te font peur!
Toi qui m'as si souvent parlé de ta valeur.

PASQUIN.

Oh c'est elle. Je sens revenir mon courage.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce lugubre équipage?

NERINE.

C'est que la Tante est morte, & nous portons le deüil.
Grande succession.

PASQUIN.

Bon. Au premier coup d'œil
Cet accoûtrement noir m'a frappé. La surprise
De te voir tout d'un coup .. Tu ris de ma sottise,
Mais bien d'autres que moi, peut-être y seroient pris.
Pourquoi donc, s'il vous plaît, êtes vous à Paris?

NERINE.

Pourquoi? pour ce Procès qu'avoit perdu Dorante.

PASQUIN.

Dieu merci me voilà hors de toute épouvante.
Vien, je veux t'embrasser du meilleur de mon cœur,

Il n'en faut point mentir, mais tu m'as fait grand peur.

NERINE.

C'est bien fait. Tu voulois prendre une autre maitresse.
Et t'en voilà puni.

PASQUIN.

Va croi moi, ma foiblesse
N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour,
Et ce n'est proprement, qu'une éclypse d'amour.

NERINE.

J'ai fort bien entendu ton discours à Lysette,
Et de ton repentir je suis très-satisfaite;
Mais plus d'éclypse au moins.

PASQUIN.

Non je te le promets.
Tu me vois étonné si je le fus jamais.
Quel hazard a voulu que tu te sois trouvée
Ici tout à propos....

NERINE.

Quand j'y suis arrivée
Je ne m'attendois pas à cet évenement.

PASQUIN.

Ma foi ni moi non plus.

NERINE.

Je voulois doucement
Et sans me découvrir, apprendre si ton maître
Comme on nous le dit hyer étoit ceans. Peut être
L'aurois-je pû savoir par des gens du quartier.
J'ai crû qu'il valoit mieux m'adresser au Portier.
Je ne l'ai point trouvé. Sa porte étoit ouverte:
J'ai traversé la cour. La cour etoit déserte,
Pas le moindre laquais. Moi sans me rebuter
J'ai monté jusqu'ici. C'etoit beaucoup tenter,
Mais l'amour me guidoit, j'étois bien soûtenuë.
Lysette s'est d'abord presentée à ma vûë.
J'ai demandé Damis. J'ai sçû ses trahisons,
Cela m'a fait sur toi naître quelques soupçons.
Je l'ai dit bonnement. Lysette m'a cachée,
Tu viens, je te fais peur, & n'en suis pas fâchée.

PAS-

PASQUIN.

Les friponnes! à moi, me faire de ces tours!
Je n'en ferai remis de plus de quinze jours.
Mais Nerine, apprends-moi des nouvelles d'Orphise,
Que dit elle de nous?

NERINE.

Ce qu'il faut qu'elle en dise.
Bien du mal.

PASQUIN.

Il est vrai qu'on n'en peut dire assez.
De mon maitre, s'entend. Pour moi comme tu sais..

NERINE.

Je sai que si Lysette eût eu plus de foiblesse,
J'en avois pour mon compte ainsi que ma maitresse.
Vas je ne suis pas duppe, & ...

PASQUIN.

Parlons du Procès.
Vôtre appel à Paris a-t-il quelque succès?

NERINE.

Le Procès est gagné, la Tante est dans la biére;
Orphise ma maitresse est sa seule héritiére.

PASQUIN.

La peste quelle aubeine!

NERINE.

Et tous ces bonheurs-là
Sont venus en huit jours; Que dis tu de cela?

PASQUIN.

Qu'il semble que le Ciel en tout vous favorise
Pour punir un ingrat, & pour venger Orphise,
Car je ne pense pas qu'apres ce qu'il a fait,
Le dessein qu'elle avoit puisse avoir son effet.

NERINE.

Si ma maitresse encor le retrouvoit fidèle,
Avec quelques soûpirs il obtiendroit tout d'elle.
Il possedoit son cœur; Mais dès qu'elle saura
Toute sa perfidie, elle se guérira.

PAS-

PASQUIN.

Si tu pouvois ceans amener ta maîtresse,
Rien ne la pourroit mieux guérir de sa foiblesse.

NERINE.

Cela m'est très-facile, elle est fort près d'ici,
Mais il faut qu'avec moi tu lui parles aussi.

PASQUIN.

Soit, mais séparons nous. Damis peut nous surprendre;
A vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre,
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

NERINE.

Et moi je sors.

SCENE VI.

ISABELLE, ARISTE, LYSETTE, PASQUIN.

LYSETTE *à Pasquin.*

QU'est devenu le spectre?

PASQUIN.

Il est déja dehors,
Madame la sorciere, & si ton art magique
M'a fait voir tout à coup cet esprit pacifique,
Moi j'en évoque un autre, & dans quelques momens
Vous verrez tout l'effet de mes enchantemens.

ISABELLE.

Que dis-tu?

PASQUIN.

Qu'à l'instant Orphise va paroître
Pour rompre les projets de mon indigne maître;
Nous avons entrepris de l'amener ici,
Et je veux que tantôt Dorante y vienne aussi.

ARISTE.

J'irai le chercher moi.

PASQUIN.

Tant mieux. Dans leur colére
Dieu ſait comme ils peindront Damis à vôtre pere.

ARISTE.

De l'humeur dont il eſt, quand il le connoîtra,
Loin d'en faire ſon gendre il le deteſtera;
Mais il faut que Cleon ſache nôtre entrepriſe,
Et que dans ſon caroſſe il aille prendre Orphiſe.
Va le trouver. Il eſt dans mon appartement.

ISABELLE.

Depêche-toi Paſquin.

PASQUIN.

J'y cours dans ce moment.

ARISTE.

Il nous faudroit du temps. Pour l'obtenir, ma niéce,
Suivez bien mes conſeils.

PASQUIN.

Quels ſont-ils?

LYSETTE.

Ma maitreſſe
Va feindre d'accepter ton maître pour époux,
Mais à condition....

PASQUIN.

Je comprends.

ARISTE.

Taiſez-vous.
Quelqu'un vient ce me ſemble.

PASQUIN.

Adieu je me retire.

ISABELLE.

Je crains...

LYSETTE.

Tout ira bien, j'oſe vous le prédire.
Oui, je veux mourir fille, & j'en enragerois,
Si Damis eſt jamais vôtre Epoux.

ISABELLE.

Tu pourrois...

SCENE

SCENE VII.

GERONTE, ARISTE, DAMIS, ISABELLE, LYSETTE.

GERONTE *à Ariste.*

AH vous voilà. Je viens de conclure une affaire
Qui n'aura pas, je croi, le bonheur de vous plaire,
Mais je vous avourai que mon ambition,
N'est pas celle d'avoir vôtre approbation.

ARISTE.

Je vous suis obligé.

GERONTE.

Pour vous ma chére fille
Qui voulez, quoi qu'il coûte, ennoblir ma famille,
Et qui vous entêtez d'un Seigneur indigent
Qui soupire pour vous, moins que pour mon argent.
De vos hauts sentimens, daignez un peu descendre,
Et recevez l'époux que j'ai choisi pour gendre.
Il n'est point relevé par des titres pompeux,
Mais il m'aime, il vous aime, & c'est ce que je veux,
Vous ne vous direz point ni Monsieur, ni Madame,
Il sera vôtre époux, & vous serez sa femme;
Ces beaux noms consacrez à la société,
Et bannis par l'orgueuil & l'infidelité,
Seront, conformément aux coûtumes antiques,
Vos titres les plus doux, & les plus magnifiques.

LYSETTE.

Ces mots ont en effet un agréable son!
Ma femme! mon époux! ouÿ vous avez raison.

GE-

GERONTE.

Tu veux railler je croi?

LYSETTE.

Moi? point du tout. J'admire.
Mon Epoux! Que ce mot est agréable à dire!

GERONTE.

Nôtre Contrat est fait & dressé comme il faut.

LYSETTE.

Le beau chef d'œuvre!

GERONTE.

Allons le signer au plutôt.
à Isabelle.
Comment vous hésitez?

ISABELLE.

Ah de grace mon pere!

GERONTE.

Quoi coquine?

ARISTE.

Calmez un peu vôtre colére,
Et daignez l'écouter pendant quelques momens.

GERONTE.

Et qu'ai-je affaire moi de ses raisonnemens?

ARISTE.

Mais enfin...

GERONTE.

Mais enfin la chose est résoluë,
Qu'on ne replique pas, ma bile est trop émûë.

ARISTE.

Quel risque courez-vous, à savoir ses raisons?

GERONTE.

De voir qu'elle ne suit que vos sottes leçons.

ARISTE.

Voilà de vos discours, mais je vous les pardonne,
Pourvû que vous voïez quels conseils je lui donne.

GERONTE *à sa fille.*

Eh bien vous dites donc!

ISABELLE.

Que je ne ferai plus
Contre vos volontez des efforts superflus;
Mais mon pere du moins, si ma plus forte envie

Eſt de vous immoler le bonheur de ma vie,
Ne me contraignez pas d'obeïr dès ce jour,
Et donnez-moi du temps pour combattre l'amour.
Ouï, pour premier effort de mon obeïſſance
Je m'en vais à Cleon ôter toute eſpérance,
Lui dire que Damis doit être mon époux,
Et que l'amour ſur moi, peut beaucoup moins que vous.
Après un tel effort le temps fera le reſte,
Il vient à bout de tout. Enfin je vous proteſte
Que ſi vous perſiſtez dans vôtre ſentiment,
Je vous obeïrai mon pere, aveuglément.

GERONTE.

Oh j'y perſiſterai j'oſe vous le promettre.
Mais à combien encor voulez vous nous remettre?

LYSETTE.

Cleon avoit ſon cœur, & l'avoit tout entier,
Il nous faut bien au moins ſix mois pour l'oublier.
Et pour aimer Monſieur qui n'eſt pas trop aimable,
Un délai de trois ans me paroît raiſonnable.

GERONTE.

Vous êtes une ſotte, on vous l'a dit cent fois,
Taiſez-vous.

DAMIS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vois,
Monſieur, que je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

LYSETTE.

Oh vrayment déſormais je ſerai moins ſincére,
Car je ne dirai plus que mille biens de vous.
De ma maitreſſe un jour vous deviendrez l'époux,
Je dois m'accoûtumer à vous flatter d'avance,
Et joindre mes reſpects à ſon obeïſſance.

ARISTE.

Mon frére, vous voyez le fruit de mes avis,
Eh bien a-t'on mal fait de les avoir ſuivis?

GERONTE.

Non, & j'avouë ici que ma ſurpriſe eſt grande.

ARISTE.

Ainſi donc Iſabelle obtiendra ſa demande?

GERONTE.

Soit. Nous differerons encore quelque temps,
Il faut la contenter ; mais aussi je prétends
Que Cleon dès ce jour apprenne d'Isabelle,
Combien mes volontez ont de pouvoir sur elle,
Qu'elle obtienne de lui de ne la voir jamais,
Et que Damis enfin soit aimé désormais.

ARISTE.

Je vais trouver Cleon, & moi-même l'instruire...

GERONTE.

Mais au moins dites-lui tout ce qu'il faut lui dire.

ARISTE.

Reposez-vous sur moi.

GERONTE.

Je sors pour un instant,
Ma fille, songez bien...

LYSETTE.

Eh vous serez content.

SCENE VIII.

ISABELLE, DAMIS, LYSETTE.

DAMIS.

J'Ai peine à croire encor ce que je viens d'entendre,
Madame, se peut-il que l'amour le plus tendre
Appuyé du devoir ait touché vôtre cœur,
Et consentez-vous bien à faire mon bonheur?

ISABELLE.

Aux loix de mon devoir vous me voyez soumise.

LYSETTE.

Ouï, mais à dire vrai c'est faire une sottise
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet :
Je pourrois sur cela me faire mieux comprendre,

Mais vous m'entendez bien, si vous voulez m'entendre.

D A M I S.

Si Madame consent que je sois son Epoux
Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

L Y S E T T E.

Ne vous y fiez pas.

D A M I S.

Je ne veux point encore
Vous presser de m'aimer quoique je vous adore.
Un autre a vôtre cœur, je ne puis l'ignorer,
Mais laissez-moi du moins la douceur d'espérer.
Daignez à mon amour accorder cette grace.
Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse ?

Il se jette à ses genoux.

Permettez qu'un amant respectueux, soumis...

SCENE IX.

ISABELLE, ORPHISE, CLEON, DAMIS, LYSETTE, NERINE.

C L E O N.

QUe vois-je ? c'est donc-là ce que tu m'as promis,
Perfide ?

O R P H I S E.

C'est ainsi que Damis m'est fidèle,
Et je trouve l'Ingrat aux genoux d'Isabelle ?

D A M I S *à part.*

Ciel ! qu'est-ce que je vois !

C L E O N.

Sont-ce là les effets
Qu'ont produit dans ton cœur mes soins & mes bienfaits ?

O R P H I S E.

Est ce donc là le prix que je devois attendre

D'une

D'une estime si pure, & d'un amour si tendre?

CLEON.

Fut-il jamais un cœur & plus double, & plus bas?

LYSETTE.

Bon. Poussez l'un & l'autre, & ne l'épargnez pas.

CLEON.

Rends graces au respect qui retient ma colére,
Et compte que sans lui, prompt à me satisfaire
Je saurois...

ORPHISE.

Non Monsieur, je le punirai mieux;
Et puisque mon amour m'a conduite en ces lieux,
Cet amour outragé doit me servir de guide,
Pour venger mon injure & confondre un perfide.
Mon pere ignore encor toutes tes trahisons,
Mais je vais au plutôt confirmer ses soupçons,
Il t'a comblé de biens, il m'aime, & ton offense
Lui fera comme à moi souhaiter la vengeance.

CLEON.

Ariste avec Pasquin l'est allé visiter
Pour l'informer de tout, & même l'inviter
A détromper Geronte & lui faire connoître
Ce qu'il doit esperer d'un Ingrat & d'un traître.

LYSETTE.

Oüi, oüi, nous parviendrons à le désabuser.
Chez Ariste avec nous, venez vous reposer.
Le bon homme est dehors. Jusqu'à ce qu'il revienne
Il faut sur tout ceci que l'on vous entretienne.

ORPHISE *a Cleon.*

Attendant le succès de nos communs efforts,
Perfide, je te laisse en proye à tes remords.

SCENE X.

DAMIS *seul.*

Quelle avanture ô Ciel! Comment? par quel miracle

Orphise est-elle ici pour me servir d'obstacle?
Son pere va venir, je les verrai tous deux...
Que la foudre à l'instant puisse tomber sur eux.
Allons, il faut tâcher de parer ma disgrace.
J'ai déja concerté ce qu'il faut que je fasse,
Et pendant leurs discours que je n'écoutois pas,
Je songeois aux moyens de sortir d'embarras.
Prevenons le bon homme, & sans perdre courage,
Mensonge, adresse, esprit, mettons tout en usage.
Il ne les connoît point, & sa crédulité,
Peut faire réüssir ce que j'ai projetté.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, DAMIS.

GERONTE.
ILs veulent me surprendre?
DAMIS.
Oüi la chose est certaine.
GERONTE.
Leurs efforts seront vains, ne soyez point en peine.
DAMIS.
J'ai balancé long-temps à vous le déclarer.
Mais comme on veut me perdre & me deshonorer,
J'ai resolu, Monsieur, de rompre le silence,
Vous pourriez vous laisser tromper à l'apparence;
Car enfin leur projet est si bien concerté,
Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,
S'il n'étoit prévenu sur cette fourberie.

GERONTE.

Mais par où savez-vous leur complot, je vous prie?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GERONTE.

Cela ne prouve rien.

DAMIS.

Voulez-vous m'écouter?

GERONTE.

Oui da je le veux bien.

DAMIS.

Cleon depuis long temps est aimé d'Isabelle
Qui ne ressent pour moi qu'une haine mortelle,
Ai je dit, cependant tout d'un coup je la voi
Prête à quiter Cleon pour me donner sa foi,
Mais à condition que l'Hymen se differe.
On veut gagner du temps, ceci cache un mystére,
Me suis-je dit encor.

GERONTE.

Je croi qu'il a raison.

DAMIS.

Vous sortez. Aussi tôt je vois entrer Cleon.
Isabelle lui dit, mais sans paroître emûë,
Qu'à m'épouser enfin elle s'est résolue.
Je croyois que Cleon enflammé de courroux,
S'alloit plaindre aigrement de moi, d'elle, de vous.
Je ne veux point, dit-il, me répandre en injures,
Damis, j'étoufferai jusqu'aux moindres murmures,
Isabelle vous donne, & sa main & son cœur,
J'y consens, soyez en tranquille possesseur.
D'un amant qu'on trahit est ce là le langage?

GERONTE.

Non non, ils m'ont trompé. Je le voi bien. J'enrage.

DAMIS.

Lorsque sur tout cela je fais réflexion...
Ecoutez-moi de grace avec attention.
Isabelle & Cleon en bonne intelligence

Vont dans l'appartement d'Ariste.

GERONTE.

Plus j'y pense,
Et plus je voi morbleu que je ne suis qu'un sot.

DAMIS.

Mais écoutez moi donc.

GERONTE.

Je ne dirai plus mot,
Achevez.

DAMIS.

Je les suis...

GERONTE.

Je vous ferai connoître...

DAMIS.

Mais je les suis de loin, ne voulant pas paroître.
Ils entrent...

GERONTE.

Ce qu'on gagne à se jouër à moi.

DAMIS.

Je me tiens à la porte. On parle. J'entends...

GERONTE.

Quoi?

DAMIS.

Qu'on demande à Pasquin....

GERONTE.

Vôtre valet?

DAMIS.

Sans doute,
Si les gens qu'il sait bien, sont arrivez. J'écoute
Pour savoir sa réponse, & j'entends ce maraut
Qui dit que ces gens-là vont venir au plutôt,
Qu'il les a tous instruits de la bonne maniére,
Et qu'enfin la suivante, & la fille & le pere
Savent si bien leur rôle & le joûront si bien,
Qu'à cette Comedie il ne manquera rien.

GERONTE.

Non, car j'en serai moi, je la rendrai plaisante.

DAMIS.

Un Vieillard doit venir sous le nom de Dorante,
Arrivé depuis peu de Nevers à Paris,

Car

Car de tous leurs discours c'est ce que j'ai compris.
Une fille suivra qui se disant Orphise,
Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promise.
Que je suis un ingrat qui lui manque de foi.
Et pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moi,
Une fausse suivante après cent impostures,
D'un air simple & naïf m'accablera d'injures.

GERONTE.

Allons, sortons. ...

DAMIS.

Il faut...

GERONTE.

Suivez moi.

DAMIS.

Mais enfin,
Il est bon de savoir quel est vôtre dessein.

GERONTE.

Mon dessein? c'est d'aller chanter poüille à mon frere.

DAMIS.

Si j'osois....

GERONTE.

Je n'ai point de plus pressante affaire.

DAMIS.

De grace moderez un tel emportement,
Il faut pour nous venger agir plus doucement.

GERONTE.

Pour qui me prenez vous? user de politique
Sachant qu'à me tromper tout le monde s'aplique?

DAMIS.

Oüi si vous m'en croyez.

GERONTE.

Je ne vous croirai point,
Et rien ne me sauroit convertir sur ce point.

DAMIS.

Voulez vous aujourd'hui desoler vôtre frére?

GERONTE.

Oüi.

DAMIS.

Feignez d'ignorer le nœud de cette affaire,
Mais lorsqu'il vous viendra proposer d'écoûter

Ceux que pour m'accuser il doit vous presenter,
En vous mocquant de lui, dittes d'un air tranquile,
Qu'il prend aussi bien qu'eux une peine inutile,
Que déja vous savez le fait dont il s'agit,
Qu'il peut les renvoyer, & vous tenez pour dit...

GERONTE.

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me surprendre ?

DAMIS.

Oüi. Mais pour les punir il faut sans plus attendre
Revoquer le délai que l'on vous a surpris,
Et terminer la chose aujourd'hui.

GERONTE.

J'y souscris.

DAMIS.

Ils verront bien par là que toute leur adresse.....

GERONTE.

Il est vrai. Vos discours sont si pleins de sagesse,
Que je me voudrois mal de n'y pas déferer.
Pour la premiére fois je vais me moderer.
Oh qu'il m'en coûtera ! Je sens que de ma vie,
Je n'eus de quereller une si forte envie.

DAMIS.

Mais, si vous aimez mieux éclater....

GERONTE.

Non Damis,
Me voilà résolu de suivre vôtre avis.

DAMIS.

Quelquefois il est bon de se mettre en colére.

GERONTE *en fureur.*

Ventrebleu je vous dis que je n'en veux rien faire.

DAMIS.

L'interêt que je prends...

GERONTE.

Tréve de compliment.

DAMIS.

Oüi je me sens pour vous un tel attachement,
Qu'il n'est rien...

GERONTE.

Vous plait-il de garder le silence ?

PAS-

PASQUIN *derriére le Theatre.*

Je vais le preparer donnez-vous patience.

GERONTE.

Qu'eſt ce que j'entends là?

DAMIS.

C'eſt la voix de Paſquin.

On a, pour commencer détaché ce Coquin.

GERONTE.

Eloignez-vous un peu, vous pourrez nous entendre,

Et quand il ſera temps, vous viendrez le ſurprendre.

DAMIS.

Il va vous en conter de toutes les façons.

GERONTE.

Eh vous verrez comment je reçoi les fripons.

SCENE II.

GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

LE voici juſtement. Allons, Paſquin, courage.

GERONTE *a part.*

Il cherche à m'aborder

PASQUIN *à part*

L'affaire où je m'engage

Pourroit bien m'attirer quelque mauvais regal.

Damis eſt un fripon. Geronte eſt un brutal.

Il me voit.

GERONTE.

Que veux-tu?

PASQUIN.

Mais .... je cherche mon maître,

Si j'oſois vous prier de me dire...

GERONTE *à part.*

Le traître

à Pasquin.

Va commencer son rôle. Eh bien tu veux savoir?...

PASQUIN.

Où peut être Damis. Il est de mon devoir
De ne lui pas laisser ignorer une chose...

GERONTE.

Quoi donc? qu'est-ce que c'est? Apprends le moi.

PASQUIN.

Je n'ose.

GERONTE.

Parle. Je te promets de ne me point fâcher.

PASQUIN.

Eh le moyen, Monsieur, de vous en empêcher?
Si vous saviez le fait, vous voudriez je gage,
D'Isabelle & de lui rompre le mariage.

GERONTE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Tout de bon. Rien n'est plus assûré,
Mais vous ne saurez rien, car je l'ai bien juré.

GERONTE.

Compte...

PASQUIN.

Un valet discret, & qui veut le paroître,
Ne doit point publier les defauts de son maître.

GERONTE.

C'est bien dit. Je te crois un honnête garçon,
Quoi que tu portes l'air d'un insigne fripon.

PASQUIN.

Ah mon air me fait tort, & plus on m'examine,
Plus on voit qu'il n'est rien si trompeur que la mine.

GERONTE *à part.*

La tienne scelerat ne trompe point du tout.

à Pasquin.

Ça dis-moi donc...

PASQUIN.

Jamais vous ne viendrez à bout
De tirer de ma bouche un aveu de la sorte.

GERONTE.

Eh fais moi ce plaisir.

PASQUIN.

Non le diable m'emporte.
Vous croyez que Damis est un homme d'honneur.
Est-ce à moi, s'il vous plait, à vous tirer d'erreur?
Non non, quoi qu'il ait fait, je ne veux rien vous dire,
Trop de gens par malheur sauront vous en instruire.

GRONTE.

Eh qui donc?

PASQUIN.

Ces gens-la demandent à vous voir,
Ils sont ici. Pour moi je ferai mon devoir,

Il pleure.

Et bien loin de parler contre mon pauvre maître...
Ne sauriez vous me dire en quels lieux il peut-être?
Vous allez nous chasser, Monsieur, je le prevoi.

GERONTE *a part.*

Le fat sur mon honneur croit se mocquer de moi.

PASQUIN.

Peste soit de Dorante, & peste soit d'Orphise.

GERONTE *a part.*

Le fripon!

PASQUIN.

Je sai bien que Damis les méprise
Quoi qu'ils eussent pour lui mille bontez tous deux,
Mais aime-t-on les gens qui cessent d'être heureux?
Orphise étoit fort riche. Il l'aimoit comme telle,
Un Proces la ruine, il fuit, trouve Isabelle
Seule & riche heritiére, & pour bien moins, je croi,
Que l'on peut-être ingrat & manquer à sa foi.

GERONTE *a part.*

L'y voilà.

PASQUIN *à part.*

Je le tiens. Vous êtes équitable.

De bonne foi leur plainte est-elle raisonnable ?
Là, je vous en fais juge, & j'attends...

GERONTE *à part.*

De quel art
Pour me surprendre mieux sait user ce pendart !

PASQUIN.

Vous ne répondez rien. Ah le maudit voyage !
Que diable allions-nous faire à Nevers.

GERONTE *à part.*

Oh j'enrage
De n'oser sur le champ assommer ce fripon.
Mais feignons. Ton discours m'allarme avec raison,
Je crains que cette Orphise...

PASQUIN.

Elle en mourra je pense.
Aussi Damis lui fait une mortelle offense,
Car enfin il avoit promis de l'épouser,
Mais comme je l'ai dit, on le peut excuser.

GERONTE.

Non Damis est un fourbe.

PASQUIN.

Eh mais, à ne rien feindre
Il est tel à peu près que je vais le dépeindre.
Il a beaucoup d'esprit, mais un esprit malin,
Adroit, insinuant, & même patelin.
On dit qu'en vers, en prose, il sait fort bien écrire,
Mais son plus grand talent est celui de médire.
Pour déchirer les gens il se croit tout permis,
Et s'attaque sur tout, à ses meilleurs amis.
Il est interessé plus qu'on ne le peut croire,
Il passe pour impie, & s'en fait une gloire.
Il cache sa naissance, & voudroit de bon cœur
Faire croire à chacun qu'il est né grand Seigneur.
Il ment à chaque instant. Mais pour l'ingratitude,
C'est à mon sentiment, son vice d'habitude.
Au reste passez-lui tous ces petits défauts,
C'est le meilleur garçon...

SCENE III.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE *à Damis.*

Vous venez à propos.
Pasquin me fait ici vôtre panegyrique.

DAMIS.

Je suis heureux d'avoir un si bon Domestique.

GERONTE.

C'est un peintre excellent.

PASQUIN *à part.*

Morbleu je suis perdu!

DAMIS.

Je reconnois son zele, & j'ai tout entendu.

GERONTE.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire?

DAMIS.

Oüi, l'en récompenser est ce que je désire.
On ne peut trop payer des services pareils.

GERONTE.

J'y veux contribuer au moins de mes conseils.

DAMIS.

Eh bien ordonnez donc ce qu'il faut que je fasse,
J'obeïrai.

PASQUIN.

Messieurs je vous demande en grace
D'en user sans façon. Je sers sans interêt,
Et vous baise les mains.

DAMIS.

Doucement s'il vous plaît,
Traître.

PASQUIN.

Je suis pressé, permettez que je sorte.

DAMIS.

Scelerat! vous osez déchirer de la sorte

Un

Un maître qui pour vous eût toûjours cent bontez,
Il faut que je me venge.

PASQUIN.

Eh de grace arrêtez,
Et de Monsieur au moins respectez la presence.
La bienséance veut. . .

GERONTE.

Va va, je l'en dispense.

PASQUIN.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme mort.

GERONTE.

Tu le meriterois.

PASQUIN.

Je sai bien que j'ai tort.
Mais là considerez que si je suis coupable
C'est pour avoir voulu vous servir.

GERONTE.

Miserable!
Est-ce donc me servir que vouloir m'abuser?

PASQUIN.

D'un semblable dessein pouvez-vous m'accuser?

DAMIS.

Quoi? n'as-tu pas pris soin de chercher & d'instruire
Les témoins supposez qu'on doit ici conduire?
Car enfin je sai tout, & j'ai bien écouté,
Ce qu'ensemble tantôt vous avez concerté.
Je sai qu'un faux Dorante & qu'une fausse Orphise
Doivent incessamment commencer l'entreprise,
Venir devant Monsieur me demander raison
De mon ingratitude & de ma trahison.
Lorsque pour l'abuser tout le monde se ligue,
N'es-tu pas, malheureux, entré dans cette intrigue,
Et l'argent de Cleon ne t'a-t'il pas porté
A me faire aujourd'hui cette infidelité?

PASQUIN *à part.*

Ah le fourbe maudit !

DAMIS.

Parle ſans plus attendre,

GERONTE.

Il faut avouër tout, ou je te ferai pendre.

PASQUIN.

Avouër!

DAMIS.

Ouï ſans doute, & ſur le champ.

PASQUIN.

Bourreau!

GERONTE.

Allons dépêche-toi.

PASQUIN *à part.*

Le cas eſt tout nouveau,

Pendu ſi je ne ments; diſant vrai, l'on m'aſſomme;

Qui pourroit s'en tirer ſeroit bien habile homme,

DAMIS.

Parle donc.

PASQUIN.

Demandez, & je vous répondrai.

DAMIS.

N'eſt il pas vrai maraut? . . .

PASQUIN.

Ouï, Monſieur il eſt vrai.

DAMIS.

Quoi?

PASQUIN.

Ce que vous voudrez.

DAMIS.

Pour de l'argent, infâme,

M'accuſer fauſſement? Quelle baſſeſſe d'ame?

PASQUIN.

Nous ſommes faits tous deux de diverſe façon.

Vous êtes honnête homme, & je ſuis un fripon.

DAMIS.

C'eſt bien récompenſer les bontez de Geronte,

Que vouloir l'abuſer ?

PASQUIN.

Monsieur, j'en meurs de honte.
Après ce qu'il a fait, quiconque de nous deux
Le trompe, est un ingrat, un fourbe, un malheureux,
Un monstre qui doit faire horreur à tout le monde,
Et qui merite bien que l'enfer le confonde.

DAMIS.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ai dit,
Vôtre frére & Cleon l'avoient fort bien instruit,
C'est à vous de punir . . .

GERONTE.

Non cela doit suffire,
Et puis qu'il se répent, il faut . . .

SCENE IV.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN, LYSETTE.

LYSETTE.

Je viens vous dire
Qu'un Monsieur de Nevers demande à vous parler.

GERONTE *a Damis.*

Comme ils s'entendent tous!

DAMIS.

Il faut dissimuler.

LYSETTE.

Vous ne répondez rien. Que voulez vous qu'on fasse?

GERONTE.

Approche. Oses tu bien me regarder en face?

LYSETTE.

Pourquoi non?

GERONTE.

Effrontée, ôte-toi de mes yeux.

LY-

LYSETTE.

Eh mon Dieu, qu'eſt-ce donc qui vous rend furieux?

GERONTE.

Vrayment vous faites bien ce que l'on vous ordonne.
Je ne ſai qui me tient que vingt ſoufflets, friponne...

LYSETTE.

Mais pourquoi vous fâcher? Dorante veut vous voir,
Sa fille eſt avec lui. Ne ſauroit-on ſavoir
S'ils peuvent vous parler?

GERONTE.

Non.

LYSETTE.

Non?

GERONTE.

Eh non te dis-je.

LYSETTE.

Mais c'eſt pour vôtre bien.

GERONTE.

Ah vraiment il m'oblige.

DAMIS.

Monſieur ſait déja tout, moi-même je l'ai dit.

LYSETTE.

Quoi vous ſavez qu'Orphiſe, ...

GERONTE.

Ouï, je ſuis bien inſtruit
De ce qu'elle me veut, &... ſors impertinete,
Va dire de ma part à ce Monſieur Dorante,
A cette Dame Orphiſe, à ſa ſuivante auſſi,
A tous les Nivernois, qu'ils decampent d'ici.

LYSETTE.

Mais y penſez vous bien?

GERONTE.

Ouï très-bien je t'aſſûre.

LYSETTE.

Faire à des gens d'honneur une pareille injure?

GERONTE.

Point de raisonnement. Je hais les gens d'honneur?
Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur.

PASQUIN.

Le pauvre homme ma foi dit plus vrai qu'il ne pense.

DAMIS.

Que dis-tu?

PASQUIN.

Rien Monsieur. Je garde le silence.

GERONTE.

Va t'en chercher ma fille & me l'amene ici.

LYSETTE.

Je n'irai pas bien loin je croi que la voici.

SCENE V.

GERONTE, DAMIS, ISABELLE, LYSETTE, PASQUIN.

ISABELLE.

Ne vous a-t-on pas dit qu'Orphise & que Dorante?...

GERONTE.

Ah vous vous en mêlez, Madame l'impudente!
De mes bontez pour vous voilà donc tout le fruit?

LYSETTE.

Mais qu'avons-nous donc fait, & pourquoi tant de bruit?
Je ne vous comprends point, & plus je m'examine...

GERONTE.

Tu raisonnes encor? Sortiras-tu coquine?
à Isabelle.
Approchez-vous. Allons, qu'on lui donne la main.

LYSETTE *en s'enfuyant.*

Je vous le défends.

GERONTE *la pourſuit.*

Chienne.

ISABELLE.

Au moins juſqu'à demain
Donnez-moi le loiſir. .

GERONTE.

Non non plus de remiſe.

ISABELLE.

Mais mon pere...

GERONTE.

Ah morbleu!

ISABELLE.

Souffrez que je vous diſe
Que vous m'avez preſcrit ou d'epouser Monſieur,
Ou d'aller au Convent.

GERONTE.

Ouï.

ISABELLE.

J'y vais de bon cœur.
Donnez-lui tout mon bien j'en ſuis très-ſatisfaite,
Et ne veux plus ſonger qu'à choiſir ma retraitte.

GERONTE.

Eh tout cela n'eſt rien, & j'ai vû bien ſouvent...
Où vas-tu donc encor?

Lyſette paſſe devant Geronte en lui faiſant la reverence.

LYSETTE.

Je m'en vais au Couvent.

SCENE VI.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE.

IL faut que je lui parle, & je puis bien d'avance
Vous répondre Damis, de ſon obeïſſance.

D A-

DAMIS.

Gardez-vous s'il vous plaît, de me commettre en rien.

GERONTE.

De vos derniers avis je me souviendrai bien.

Pasquin veut le suivre, & Damis le retient.

SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Un mot Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur.

DAMIS.

Vous savez peindre.

PASQUIN.

Vous croyez du Portrait avoir lieu de vous plaindre.
Mais si, quand je l'ai fait, je ne l'ai point flatté,
C'est par excès de zele & de fidelité.

DAMIS.

Toi fidèle, zelé?

PASQUIN.

Ouï moi zelé, fidèle,
Et des valets parfaits, le plus parfait modèle.

DAMIS.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux,
Et pour rompre un Hymen qui peut me rendre heureux?

PASQUIN.

Je l'ai fait tout exprès pour dégoûter Geronte.

DAMIS.

Et c'est donc-là, Bourreau, me servir à ton compte?

PASQUIN.

Oui, c'est-là vous servir & vous donner moyen,
Et d'épouser Orphise, & d'avoir un gros bien.

DAMIS.

Du bien avec Orphise?

PASQUIN.

Apprenez que sa tante
Est morte en lui laissant dix mille écus de rente.

DAMIS.

Quoi donc, sa tante est morte?

PASQUIN.

Et comme les bonheurs
Semblent être enchaînez ainsi que les malheurs,
Elle vient de gagner ce Procès d'importance,
Dont la perte vous fit partir en diligence.

DAMIS.

Pasquin, sa tante morte, & le Procès gagné?

PASQUIN.

Ouï Monsieur. Tout cela sembloit bien éloigné,
Rien n'est plus sûr. Orphise est-elle méprisable?

DAMIS.

Non, Orphise devient un objet adorable.

PASQUIN.

Eh bien si vous voulez vous serez son époux,
Son pere, elle & son bien tout s'offre encor à vous.

DAMIS.

Quoi Pasquin, penses-tu qu'Orphise m'aime encore?

PASQUIN.

Oh ouï Monsieur, Orphise est folle, & vous adore.

DAMIS.

Si la chose est bien vraye...

PASQUIN.

Ouï j'en suis caution.

DAMIS.

Cela merite bien quelque réfléxion.
Voyons-là.

PASQUIN.

C'est bien dit.

DAMIS.

Je ne puis quand j'y pense.
Lui marquer trop d'estime & de reconnoissance.

PASQUIN.

Vous me charmez, Monsieur; je l'ai toûjours bien dit,
Que vous aviez le cœur aussi bon que l'esprit.

DAMIS.

L'occasion me charme, & m'épargne la honte,
De devoir ma fortune à ce fou de Geronte.

PASQUIN.

Vous en êtes bien las, ne me déguisez rien.

DAMIS.

Son genie est en tout, trop different du mien.
Son trop de probité, sa candeur, sa droiture,
Tiennent incessamment mon ame à la torture;
Esclave des devoirs, fortement prévenu...
Le bon homme m'ennuye à force de vertu.

PASQUIN.

Ah que vous pensez juste!

DAMIS.

Allons trouver Orphise.

PASQUIN.

Je la croi chez Ariste. Elle sera surprise
D'un si prompt changement, & d'ailleurs vous avez
Des mesures à prendre.

DAMIS.

Et pourquoi?

PASQUIN.

Vous savez
Qu'Ariste n'est pas trop de vos amis.

DAMIS.

Qu'importe.
Le bonhomme Geronte est prévenu de sorte
Que pour tout ce qu'on peut lui dire contre moi,
Quand j'en conviendrois même, il n'auroit point de foi.

PASQUIN.

Ouï, vous avez raison. Et puisque pour Orphise
D'un amour renaissant vous avez l'ame éprise,

Il n'eſt plus queſtion d'aucun ménagement
Pour Geronte.

DAMIS.

Paſquin, allons tout doucement;
Je n'aime guére Orphiſe; encor moins Iſabelle;
Ma fortune m'occuppe, & j'épouſerai celle
Qui pourra m'aſſûrer le ſort le plus heureux.

PASQUIN.

Ne les voulez-vous point épouſer toutes deux?

DAMIS.

Je veux choiſir du moins.

PASQUIN.

Et par reconnoiſſance,
La plus riche des deux aura la préference.

DAMIS.

C'eſt ce qui doit régler un cœur ſans paſſion.

PASQUIN.

Si vous vouliez pourtant pour obliger Cleon...

DAMIS.

Obliger Cleon? moi? lui rendre un bon office?
Il me fait trop ſentir qu'il m'a rendu ſervice.
Il met à trop haut prix ſes bienfaits & ſes ſoins,
Et le prix qu'il y met, fait que je les ſens moins.

PASQUIN.

Ah que vous ſavez bien ce que les choſes valent!
Il n'eſt point là-deſſus de gens qui vous égalent.

DAMIS.

Paſquin, vivons pour nous. C'eſt la premiére loi,
Dans tout ce que je fais, je n'ai d'égard qu'à moi.
Je ſonge à m'avancer, je m'eſtime, je m'aime,
Et je n'ai point d'ami plus zélé que moi-même.
Vien, allons voir Orphiſe, & garde le ſecret.

PASQUIN.

L'effet vous prouvera combien je ſuis diſcret.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSETTE, PASQUIN.

LYSETTE.

Tout ce que tu me dis me paroît incroyable.

PASQUIN.

Cependant mon enfant rien n'eſt plus véritable.
La peur d'être battu m'a forcé de mentir,
J'ai dit qu'Orphiſe enfin ne pouvoit conſentir,
A s'éloigner de lui quoiqu'il fût infidèle,
Qu'elle lui pardonnoit s'il quitoit Iſabelle.
J'ai vanté pour avoir encor plus de ſuccès,
Et la ſucceſſion & le gain du Procès :
Sans me donner le temps de prévenir Orphiſe,
Il s'en va la trouver ; juge de ma ſurpriſe,
Auſſi-tôt qu'elle a vû Damis à ſes genoux,
Elle a jetté ſur lui les regards les plus doux.
Le depit a ceſſé. L'amour a pris ſa place,
Et l'ingrat en un mot vient de rentrer en grace.

LYSETTE.

Quoi ſi facilement ? ſi promtement ?

PASQUIN.

Dis-moi,
Quand on a le cœur pris, eſt-on maître de ſoi ?
Dans le premier depit, ce ſont plaintes, murmures,
On querelle, on menace, on en vient aux injures
On ſe bat quelquefois ; car l'amour irrité
Porte ceux qu'il poſſede à toute extremité.
Après ce grand fracas, un faux calme ſuccède,
On appelle pour lors la raiſon à ſon aide,
Elle veut nous guerir, l'amour vient, la pourſuit
Il rentre dans le cœur, & la raiſon s'enfuit.

LYSETTE.

Je conviens avec toi, que l'amour est bien traître
Quand on le croit éteint, il est prêt à renaître.

PASQUIN.

Sur tout quand on s'y prend de certaine façon.
Le traître de Damis a pris d'abord un ton
Respectueux, soumis. Il a versé des larmes,
De la Belle en pleurant exageré les charmes.
Il m'a fait pleurer moi.

LYSETTE.

Comment? si prévenu?...

PASQUIN.

Si le fond de son cœur m'eût été moins connu,
J'aurois encor été plus charmé de l'entendre.
On n'a jamais rien dit de si vif, de si tendre.
Mon adorable Orphise, à vos divins attraits,
Je veux uniquement sensible desormais,
Ne vivre que pour vous, detester Isabelle,
Regretter les instants que j'ai passez près d'elle.

LYSETTE.

Le Chien!

PASQUIN.

Mais dans le temps qu'en propos amoureux
Il exhaloit son cœur, un temoin dangereux
L'écoutoit à la porte.

LYSETTE.

Et qui?

PASQUIN.

C'etoit Geronte.

LYSETTE.

Geronte!

PASQUIN.

Ouï parbleu. Pour t'aller rendre compte
De ce qui se passoit, je laisse nos amants
Se confondre à l'envi dans de beaux sentimens.
J'ouvre la porte, & vois, non sans surprise extrème,
En ouvrant brusquement, le bonhomme lui-même,
Comme au mur attaché, stupefait, interdit,

Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit.

LYSETTE.

Qui l'avoit conduit là, que venoit-il y faire?

PASQUIN.

Il venoit à dessein de quereller son frere,
Tu sais qu'Orphise etoit dans son appartement.
Mon maître parloit haut. Geronte apparemment
A reconnu sa voix, & le Ciel a fait naître
Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

LYSETTE.

Fort bien, & que t'a dit Geronte?

PASQUIN.

Pas un mot.

De son côté chacun est demeuré bien sot.
En s'en allant pourtant je l'entends qui murmure,
Plus il double le pas, plus il s'échauffe. Il jure,
Il rencontre son frere au bas de l'escalier,
C'est-là que son dépit se fait voir tout entier.
Il parloit bas pourtant, je ne pouvois l'entendre,
Mais en les regardant ce que j'ay pû comprendre,
C'est que tous deux d'accord avec juste raison
Convenoient que Damis étoit un grand fripon.

LYSETTE.

C'est un fait sans dispute. Une telle avanture
Doit nous conduire à bien.

PASQUIN.

Je le croi.

LYSETTE.

J'en suis sûre.

SCENE II.

ISABELLE, PASQUIN, LYSETTE.

ISABELLE.

AH Lysette, sais-tu par quel succès heureux?..

LYSETTE.

C'est dequoi dans l'instant nous raisonnions tous
deux.

ISABELLE.

Mon oncle m'a tout dit, & maintenant j'espére,
Puisqu'il ne s'agit plus de détromper mon pere,
Qu'a l'Hymen de Damis bien loin de me forcer. ...

LYSETTE.

Il faudroit qu'il fût fou s'il osoit y penser.
Quant à l'éloignement qu'il nous a fait paroître
Pour Cleon, dans la peur de se choisir un maître,
Il en doit maintenant être moins occupé,
Connoissant que Damis en tout l'avoit trompé.
Ainsi donc, car enfin nous raisonnons en forme,
Sans que de son dessein vôtre pere m'informe,
Je soûtiens, je conclus que son intention
Sera qu'incessamment vous épousiez Cleon.

PASQUIN.

Tu conclus brusquement.

ISABELLE.

Nous nous flatons Lysette.

LYSETTE.

Nous ne nous flattons point, c'est une affaire faite.

ISABELLE.

J'épouserois Cleon!

LYSETTE.

Peut-être dès ce jour.
Adieu Paris, adieu, nous allons à la Cour.
Quel plaisir! nous n'allons plus voir que des Comtesses,
Des Comtes, des Marquis, des Ducs, & des Duchesses.
Les Princes nous viendront visiter quelquefois,
Nous ne frequenterons Bourgeoises ni Bourgeois;
Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage
Nous changerons d'habits, de mœurs & de langage.
Le bruit & le fracas seront nôtre élement,
Plus de soin, de ménage, & plus d'arrangement.
Deux pages, six laquais nous serviront d'escorte,

Vingt créanciers toûjours garderont nôtre porte,
Nous veillerons la nuit, nous dormirons le jour,
Adieu Paris, adieu, nous allons à la Cour.

PASQUIN.

Voilà tes adieux faits, il faut plier bagage,
Damis pourtant encor peut rompre le voyage.

LYSETTE.

Il ne soupçonne rien de ce qui s'est passé?

PASQUIN.

Non, à moins qu'il ne soit sorcier. Je l'ai laissé
Achevant de tromper la trop credule Orphise,
Et je suis accouru d'abord.

LYSETTE.

Quelle surprise
Pour ce maître fripon, quand Geronte en fureur
Lui dira qu'il connoît tout le fond de son cœur!
Pour joüir de son trouble il faut que je le voye.

PASQUIN.

Quel triomphe pour nous!

SCENE III.

ISABELLE, ORPHISE, LYSETTE.

ORPHISE.

Prenez part à ma joye
Madame, mon perfide est revenu vers moi,
Reconnoissant, fidèle, il m'a rendu sa foi,
Il ne me paroît plus indigne de la mienne.

ISABELLE.

Madame ce retour n'a rien qui me surprenne.
Avec tant de merite, avec tant de beauté,
Vous n'avez pas dû craindre une infidelité.
Un cœur a beau tenter de briser vôtre chaîne,
Dès que vous paroissez il y rentre sans peine.

ORPHISE.

Je ne mérite pas un compliment si doux,
Et j'en attendois un plus sincére de vous.

PASQUIN.

Ma foi sincére ou non, celui-ci l'est peut-être,
Soit dit sans vous fâcher plus que ceux de mon maître

ORPHISE.

Que dis-tu ?

PASQUIN.

Rien.

NERINE.

J'approuve assez son sentiment,
Et me défie un peu du raccommodement.

ORPHISE.

Nerine, taisez vous.

NERINE.

Je consens à me taire,
Mais pour cela Damis en est-il plus sincére ?

ORPHISE.

Il m'a toûjours aimée, & m'aimera toûjours.

NERINE.

Non Madame, son cœur dement tous ses discours.
Il est né traître, ingrat, scelerat infidèle,
Et c'est l'interêt seul qui vers vous le rappelle.
Sans le gain du Procès & la succession,
Point de retour pour vous, & point de passion.

PASQUIN.

Nerine le connoît.

LYSETTE *à Pasquin.*

Et tu dois le connoître.

NERINE.

Parle donc qu'en crois-tu ?

PASQUIN.

Mais je croi que mon maître...

ORPHISE.

Pasquin n'acheve pas.

ISABELLE.

Elle me fait pitié.

PASQUIN.

Il eſt...

ORPHISE.

Tais toi.

PASQUIN.

Pour vous je ſens trop d'amitié,
Ouï Madame, au moment qu'il dit qu'il vous adore,
Malgré tous ſes ſermens....

ORPHISE.

Helas!

PASQUIN.

Il ment encore.

ORPHISE.

Juſte Ciel!

PASQUIN.

Il attend pour ſe determiner
A laquelle des deux il devra ſe donner,
Que de vos biens au juſte il ſe ſoit fait inſtruire;
C'eſt par cet objet ſeul qu'il ſe laiſſe conduire,
Ainſi donc il prendra ſans en être amoureux,
Celle qui lui ſera le ſort le plus heureux,
Et vous comprenez bien par cette politique,
Que tout ceci n'eſt plus qu'un fait d'Arithmetique.

ISABELLE.

Cela peut être vrai.

PASQUIN.

Parbleu je ne ments point,
Et je puis vous convaincre aiſément ſur ce point.

ORPHISE.

Et malgré tout cela, pleine de confiance,
Je ſens qu'avec ſon cœur le mien d'intelligence
Se refuſe aux ſoupçons qu'on cherche à me donner,
Avec trop de plaiſir j'ai ſçû lui pardonner.
Avec trop de tranſport il jure qu'il m'adore,
Pour préſumer qu'il ſonge à me tromper encore.

ISABELLE.

Vous meritez du moins qu'il ne vous trompe pas.

ORPHISE.

A Monſieur vôtre pere il va tout de ce pas,

Et par lui-même enfin il veut qu'il puisse apprendre
L'engagement nouveau que nous venons de prendre.

PASQUIN.

Ah morbleu c'en est trop, je ne souffrirai point
Que de vôtre foiblesse il abuse à ce point.
Ici Geronte & lui se trouveront ensemble,
Cachez-vous un moment, vous l'entendrez...

ORPHISE.

Je tremble.

NERINE.

Pourquoi trembler? Il faut en avoir le cœur net.
Courage.

ORPHISE.

Où nous cacher?

LYSETTE.

Où? Dans ce cabinet.

PASQUIN.

Ouï, l'endroit est commode à pouvoir tout entendre,
C'est de là que ce spectre est venu me surprendre;
J'en ai pensé mourir de surprise & d'effroi,
Mais mon maître sera plus étonné que moi,
Nerine m'écoutoit, & ma trouvé sincére,
Vous allez en Damis trouver tout le contraire.

ORPHISE.

A de nouveaux chagrins pourquoi donc m'exposer?

NERINE.

Pour le connoître à fond & vous désabuser.

ORPHISE.

Me voilà résoluë, & s'il est aussi traître,
Aussi fourbe, qu'on veut me le faire connoître,
Je jure.

LYSETTE.

Eh fi, jurer. Sans serment, vous ferez
Quand vous aurez tout vû comme vous l'entendrez.

ORPHISE.

J'aimerois mieux mourir mille fois...

LYSETTE.

Quelqu'un monte,
Cachons-nous promptement, c'est Damis ou Geronte.

SCENE IV.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

NOn, c'est mon digne maître. Ah vous voilà Monsieur,
Eh bien en quel état sentez-vous vôtre cœur ?
Qui l'emporte à la fin d'Orphise ou d'Isabelle ?
Pour toutes deux toûjours également fidèle,
N'a-t'il point quelque peine à prendre son parti?

DAMIS.

Crois-tu donc que jamais il se soit dementi ?

PASQUIN.

Oh non, de changement je vous crois incapable!
Il faut vivre pour soi. La maxime admirable!
Qu'en la suivant Monsieur, vous reüssirez bien!

DAMIS.

Pour fixer la fortune est-il d'autre moyen ?

PASQUIN.

Orphise étoit tantôt bien fort persuadée
Que vous aviez pour elle une plus noble idée.

DAMIS.

Orphise a le cœur bon, Pasquin.

PASQUIN.

Assûrément.
Etes-vous convenus de vos faits ?

DAMIS.

Ouï vrayment.
Elle part, & Geronte & moi dans son absence
Nous pourrons....

PASQUIN.

Ah j'entends, rompre avec bienséance.

DAMIS.

Elle croit que je dois rompre dès aujourd'hui.

PASQUIN.

Ouï-dà. Vous l'avez vû?

DAMIS.

Cleon est avec lui.

PASQUIN.

Eh que diable y fait-il?

DAMIS.

L'importun.

PASQUIN.

Il me semble,
Mal à propos pour nous, qu'ils soient tous deux ensemble.

DAMIS.

Ah qu'ils y soient ou non, j'en ai peu d'embarras.
Cleon veut obtenir ce qu'il n'obtiendra pas.
J'attends ici qu'il sorte.

PASQUIN.

Il vous est d'importance
De savoir ce qu'il dit, ce que Geronte pense.

DAMIS.

Il dit du mal de moi, Geronte en pense bien.

PASQUIN.

De ses mauvais discours Geronte ne croit rien.

DAMIS.

Quand Cleon m'auroit vû lui-même aux pieds d'Orphise,
Quand il le soûtiendroit à Geronte...

PASQUIN.

Oh qu'il dise.
Dans sa bouche, le vrai semble une fausseté,
Dans la vôtre, le faux tient lieu de vérité.
Facile comme un autre à s'y laisser surprendre,
Orphise croit qu'en vous le retour le plus tendre...

DAMIS.

Je t'ai paru l'amant le plus passionné,
Qu'en dis-tu?

PASQUIN.

Moi, Monſieur? Vous m'avez étonné.
J'entends dire ſouvent que le ſiécle où nous ſommes
Pour toutes ſortes d'Arts a produit de grands hommes.
Mais quoi qu'il ſoit fertile en fourbes excellents,
Je doute qu'aucun d'eux ait atteint vos talents.
Vous pouvez vous flatter d'avoir part à la gloire
Que nôtre ſiécle un jour recevra dans l'hiſtoire.
Et vous aurez, Monſieur, la réputation
D'avoir porté vôtre Art à ſa perfection.

DAMIS.

Oh tréve s'il vous plaît, aux fades railleries.

PASQUIN.

Ne prenez point cela pour des plaiſanteries,
Monſieur, vous meritez ma foi d'être admiré,
Vous avez cent reſſorts qui vont à vôtre gré;
Vôtre cœur, vôtre eſprit, vos yeux, vôtre viſage,
Vôtre langue, chez vous tout fait ſon perſonnage.
Vous êtes un théâtre, & ſelon l'action
Vous changez à propos de décoration.

DAMIS.

C'eſt comme il faut agir dans le ſiécle où nous ſommes.
Il n'eſt rien ſi plaiſant que de tromper les hommes.

PASQUIN.

Et les femmes auſſi, Monſieur.

DAMIS.

Bien entendu.

PASQUIN.

Je deviendrai fripon, dûſſai-je être pendu.
Que l'exemple, Monſieur, eſt une belle choſe!

DAMIS.

Tu plaiſantes, Paſquin, mais qu'on blâme, qu'on gloſe,
Crois moi ſuis ce ſiſtême.

PASQUIN.

Oh oüi je comprends bien
Qu'avec

Qu'avec trop de vertu l'on ne gagne plus rien.

DAMIS.

Tais-toi, j'entends quelqu'un.

PASQUIN.

C'est Geronte lui-même.

SCENE V.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE.

JE ne puis revenir de ma surprise extrême.
Et tout ce que je vois, & tout ce que j'entends
Va desormais m'apprendre à me connoître en gens.
M'oser jouër ainsi d'une insigne maniére!

PASQUIN.

Que dit-il là?

DAMIS.

Je croi qu'il parle de son frere,
Et de Cleon. Tantôt je l'ai persuadé
Qu'ils vouloient le fourber.

GERONTE.

L'infâme procedé!

DAMIS.

C'est cela justement.

PASQUIN.

Allons, Monsieur, courage,
Il est fâché. Tâchez de l'aigrir davantage.

DAMIS.

Laisse faire.

GERONTE *à part.*

C'est lui. Feignons adroitement.
Voyons ce qu'il dira.

PASQUIN *à part.*

Le dangereux moment.

DAMIS.

J'allois vous voir, Monsieur, & mon impatience
Me force malgre moi de rompre le silence.
Quand j'adore Isabelle, & fais tout mon bonheur,
Pour mieux m'unir à vous, d'en être possesseur,
Je voi que mon amour n'attire que sa haine;
Tout l'aigrit contre moi, ma presence la gêne;
On cherche à me priver du fruit de vos bontez.

GERONTE.

On fait naître, il est vrai, bien des difficultez.
Ma fille à mes desirs paroît être soumise,
Mais on me vient toûjours parler de cette Orphise,
Je suis persecuté d'Ariste, de Cleon,
Et ne sai si je dois enfin les croire ou non.

DAMIS.

Se peut-il entre nous que vôtre esprit balance?
N'avez vous plus pour moi la même confiance?
Par où depuis tantôt aurois-je merité
Que vous pussiez douter de ma sincerité?
Pour moi point de bonheur hors de vôtre famille;
J'adore uniquement vôtre charmante fille,
Je me fais de lui plaire une suprême loi.
Elle seule a mon cœur, seule elle aura ma foi.
Oui, Monsieur, loin d'aimer, loin de connoître Orphise,
Quelque part qu'elle soit, je la hais, la méprise.

SCENE VI.

GERONTE, ORPHISE, DAMIS, NERINE.

ORPHISE.

Perfide, la voilà. Prête de se venger
D'un cœur assez ingrat pour oser l'outrager.

DA-

DAMIS.

Ciel!

GERONTE.

Qu'est ceci, Damis?

DAMIS.

Monsieur, je dois me taire,
C'est quelque tour nouveau que l'on cherche à me faire.

ORPHISE.

Que dis tu malheureux?

DAMIS.

Madame...

PASQUIN.

Il ne dit mot,
Et ma foi pour le coup il est pris comme un sot.

SCENE VII.

GERONTE, CLEON, DAMIS, ORPHISE, NERINE, PASQUIN.

CLEON.

Dans ce même moment, Monsieur, je viens d'apprendre
Qu'Orphise étoit chez vous, j'ai crû m'y devoir rendre.

ARISTE.

Moi mon frére, j'ai crû devoir venir aussi.

SCENE VIII. & derniére.

GERONTE, DAMIS, CLEON, ISABELLE, ORPHISE, ARISTE, LYSETTE, NERINE, PASQUIN.

LYSETTE *en sortant du cabinet avec Isabelle.*

QUe c'est un bon hazard qui nous rassemble ici!

DAMIS.

Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur.

GERONTE *à Damis.*

Damis, vôtre ame est interditte.

DAMIS *à Geronte.*

Je l'ai prévû, la piece est assez bien conduite
Mais, du Ciel à l'instant que je sois confondu....

GERONTE.

Arrête: Je sai tout, & j'ai tout entendu.

DAMIS.

Quoi?

GERONTE.

Tantôt lorsqu'aux pieds de cette même Orphise.
Tu jurois de l'aimer, j'écoutois.

DAMIS.

Ma surprise,
Monsieur...

PASQUIN.

Le fait est vrai. Je ne vous l'ai caché
Que parce que j'ai craint que vous fussiez fâché.

GERONTE.

Je vous ai trop long-temps, Cleon, fait injustice.

Qu'aux

Qu'aux yeux de cet ingrat vôtre Hymen s'accomplisse.

CLEON.

Vous me comblez, Monsieur, du bonheur le plus doux.

DAMIS.

Et moi de ce bonheur je ne suis point jaloux,
Cleon devient heureux, Madame, & je puis l'être
Si l'oubli généreux d'une offense...

ORPHISE.

Non traitre
Garde-toi pour jamais de paroître à mes yeux.

PASQUIN *a Damis.*

Allons, Monsieur, voyez qui vous prendrez des deux.
Choisissez.

DAMIS.

Insolent, je vous ferai connoître...

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît, voilà mon nouveau maître.

GERONTE.

Adieu Monsieur Damis.

ARISTE.

Serviteur.

DAMIS.

Quel revers!

NERINE.

Voudriez-vous mander quelque chose à Nevers?

CLEON *a Damis.*

Je ne vous dirai rien, & vôtre ingratitude
Reçoit dans ce moment un supplice assez rude.

PASQUIN.

Jusqu'au revoir, Monsieur, soyez heureux toûjours
Dans vos autres projets comme dans vos amours.

DAMIS.

Juste Ciel! où cacher ma honte & ma disgrace!

LYSETTE.

Dans ses pieges toûjours, un fourbe s'embarasse.

au Parterre.

Vous avez vû punir le plus grand des ingrats,
Profitez de l'exemple, & ne l'imitez pas.

Fin du cinquiéme Acte.

APROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *la Comedie de l'Ingrat*, & je crois que l'Impression soûtiendra l'estime que le Public en a conçuë aux representations. Fait à Paris ce 3. Fevrier 1712.

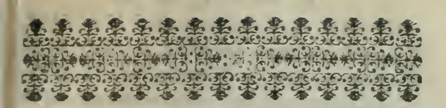
DANCHET.

L'IRRESOLU

COMEDIE.

Par Monsieur

NERICAULT DESTOUCHES.



A MONSIEUR MONSIEUR LE MARQUIS DE COURCILLON,

Gouverneur de la Province de Touraine.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que je reçois des marques de la protection dont vous m'honorez: Il y a long-temps aussi que je souhaite de vous en témoigner ma reconnoissance. Mais, MONSIEUR, *par quel moyen puis-je m'acquiter de ce devoir? sera-ce en vous dediant* l'Irrésolu? *il ne merite pas de vous être presenté. S'il partoit de la plume de ces grands Hommes, qui par des traits qu'on admirera toûjours, ont sçû se rendre les délices du Public, vous pourriez le recevoir comme un hommage qui seroit dû, à un esprit aussi éclairé, à un goût aussi délicat que le vôtre. L'Ou-*

vrage

[illegible] age seroit digne de vous, MONSIEUR, l'accueil que vous lui feriez seroit digne de l'Ouvrage. Mais la Comedie que je prends la liberté de vous dédier, ne peut me faire esperer un sort si glorieux. Cependant quelque imparfaite qu'elle me paroisse à moi-même, vous avez bien voulu permettre qu'elle vous fût presentée. Muni d'un secours aussi puissant, j'ose esperer quelque grace des Lecteurs, sur des défauts que j'aurois certainement évitez, si j'avois autant de lumiéres & d'experience, que j'ai de désir d'amuser le Public par des productions dignes de ses suffrages. Ce sera donc l'honneur de vôtre protection, MONSIEUR, qui fera seul le merite de cette Comedie. C'est une nouvelle grace que vous ajoûtez à toutes celles dont je vous suis redevable. Quelle générosité! Pour répondre en quelque sorte à tant d'obligations, je devrois presentement aux yeux du Public, vous donner toutes les loüanges que vous meritez: Quel éloge ne ferois je point de vous? Oüi de vous-même, MONSIEUR, quelque ennemi que vous soyez des louanges. Je parlerois des marques également tristes & glorieuses, que vous portez de vôtre valeur, Je dirois qu'après s'être signalée dans les occasions les plus perilleuses, elle a fait voir en vous une constance & une fermeté, à l'épreuve du plus terrible appareil, & des douleurs les plus insuportables. Mais je ne puis entreprendre de traiter ce sujet: mes

forces ne répondent point à mon zele : Je ne dois aspirer qu'à vous le faire connoître : Daignez en agréer les témoignages & souffrez, MONSIEUR, qu'avant que de finir, j'ose faire éclater ici ma joye, & celle de toute la Province où je suis né. Le Roi vient de vous donner le Gouvernement de la Touraine. Que nous partageons bien la recompense de vos services! Accoûtumée aux graces & aux bienfaits de Monsieur le Marquis de Dangeau vôtre Pere, la Touraine doit se flatter de recevoir de vous, des traitemens aussi doux & aussi favorables. Toutes vos belles qualités les luy promettent; aussi puis-je vous assurer que sa reconnoissance, & la haute idée qu'elle a conçuë de vous, MONSIEUR, l'engagent à faire incessamment des vœux au Ciel pour vôtre Personne, & pour toute vôtre illustre Maison. Je pourrois vous répondre de ses sentimens sur ce sujet, s'ils ne vous étoient pas aussi connus qu'à moi-même. Pour moi je prens la liberté de vous assurer, que je serai toute ma vie, avec beaucoup de respect & de dévouëment,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très obéïssant serviteur
NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

PYRANTE, Vieillard.

LYSIMON, ancien ami de Pyrante.

Me. ARGANTE, Veuve.

CELIMENE, } Filles de Me. Argante.
JULIE, }

DORANTE, Fils de Pyrante.

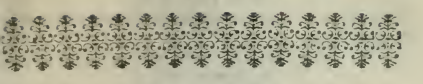
LE CHEVALIER, Fils de Lysimon.

NERINE, Femme de Chambre de Me. Argante.

FRONTIN, Valet de Chambre de Dorante.

La Scéne est à Paris dans un Hôtel garni.

L'IR-



L'IRRESOLU,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.

Oui cette Veuve eſt folle, & ſon extravagance
A ſouvent, j'en conviens, laſſé ma patience,
Mais depuis tout le tems que vous êtes ici,
Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre auſſi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois l'heure,
Où dans cette maiſon j'ai choiſi ma demeure.
Allons loger ailleurs.

PYRANTE.

Je n'y puis conſentir.

LYSIMON.

Vous aurez bien-tôt lieu de vous en repentir.

PYRANTE.

Enfin quoiqu'il en ſoit, une raiſon preſſante
M'oblige à demeurer avec Madame Argante.

LYSIMON.

Mais vous n'y revenicz que pour l'amour de moi,
Disiez-vous.

PYRANTE.

Je conviens...

LYSIMON.

Parlons de bonne foi,
Cette raison pressante est facile à connoître,
Et de vos volontez vôtre Fils est le maître,
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

PYRANTE.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

LYSIMON.

Voulez-vous que je parle avec franchise entiére?
Il est très-mauvais Fils, & vous très-mauvais Pere,
A ce Fils trop aimé vous ne refusez rien.

PYRANTE.

Non.

LYSIMON.

Il fait vôtre office & vous faites le sien.
O quel renversement! N'avez-vous point de honte?

PYRANTE.

Vous desaprouvez donc ma conduite à ce compte?

LYSIMON.

En doutez-vous morbleu? Qui voudroit l'approuver?

PYRANTE.

Tous ceux qui comme moi pourroient s'en bien trouver.
Imitez mon exemple, & dans huit jours je gage...

LYSIMON.

Autoriser mon Fils dans le libertinage?

PYRANTE.

Bien loin de l'y plonger vous l'en retirerez.

LYSIMON.

C'est en vain sur cela que vous me prêcherez,
Vous blâmez ma conduite, & je blâme la vôtre.

PYRANTE.

Oui, mais la plus heureuse est préferable à l'autre.

LY-

LYSIMON.

Et que fait donc ce Fils de beau, de merveilleux?

PYRANTE.

Apprenez-le en deux mots, il fait ce que je veux.

LYSIMON.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas grande,
Car vous voulez toûjours tout ce qu'il vous demande.

PYRANTE.

Moi? je cherche son goût, il se conforme au mien,
Mon Fils est mon ami, comme je suis le sien.

LYSIMON.

Ma foi vous radotez, je vous croyois plus sage.

PYRANTE.

Je ne me repens point de suivre cet usage.
Dès ses plus jeunes ans j'ai voulu le former.
Le succès de mes soins a droit de me charmer.
D'abord en lui parlant je pris un air sévére
Pour lui faire sentir l'autorité de Pere :
La crainte & le respect ayant saisi son cœur,
A la séverité je joignis la douceur.
Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre
Et je l'acoûtumois tous les jours à l'entendre.
Il connut ses devoirs, non par le châtiment,
Mais par l'obeïssance & le raisonnement.
S'il y manquoit par fois, la rougeur dès cet âge,
Quand je l'en reprenois lui montoit au visage,
Et je reconnoissois en sondant son esprit
Qu'il rougissoit de honte, & non pas de dépit.

LYSIMON.

Moi, je rougis pour vous de dépit & de honte,
De voir que vous pussiez me faire un pareil conte.

PYRANTE.

Ecoutez jusqu'au bout.

LYSIMON.

Je suis las d'écouter.

PYRANTE.

Ecoutez-moi, vous dis-je, afin d'en profiter.
Quand j'eus formé son cœur..

LYSIMON.

Son cœur! le beau langage

PYRANTE.

Eh bien il ne faut pas vous parler davantage.

LYSIMON.

Oh ça sans vous piquer de ma sincerité,
Dites moi si ce Fils si sage, si vanté
N'a point quelque défaut.

PYRANTE.

J'ai pris un soin extrême
De connoître mon Fils aussi bien que moi même.
Son cœur est excellent, il a beaucoup d'esprit,
Ce que je vous dis là, tout le monde le dit:
Mais pour avoir trop jeune acquis trop de lumiéres,
Il est irrésolu sur toutes les matiéres,
Chaque chose a pour lui mille difficultez,
Il l'examine à fond, la prend de tous côtez,
Et ses réfléxions font qu'en chaque rencontre,
Après avoir trouvé cent raisons pour & contre
Il demeure en suspens, ne se résout à rien,
Et voilà son défaut, car chacun a le sien.

LYSIMON.

Et vous voyez cela, sans vous mettre en colére?

PYRANTE.

Oui, mais je le plains fort. Je vis son caractére
Lorsqu'il fut question d'embrasser un état.

LYSIMON *à part.*

Bon, le Fils extravague, & le Pere est un fat.

PYRANTE.

Plaît-il?

LYSIMON.

Rien.

PYRANTE.

Sa raison fût long-tems occupée
A le déterminer pour la robe ou l'épée:
Enfin il souhaita d'avoir un Régiment.
J'y souscrivis d'abord, j'en obtins l'agrément.

LYSIMON.

Fort bien.

PY-

PYRANTE.

Deux jours après il crut tout au contraire,
Qu'une charge de Robe étoit mieux son affaire.

LYSIMON.

Et bien, que fites-vous?

PYRANTE.

Je me fis un plaisir
De pouvoir en cela contenter son desir.
J'avois mis cette affaire en train d'être concluë
Quand mon Fils tout à coup vint s'offrir à ma vûë,
Les yeux baignez de pleurs, embrassant mes genoux,
Avoüant qu'il avoit merité mon couroux,
Mais que si je voulois terminer ses allarmes,
Je le destinerois pour le métier des armes:
Il s'est dans ce métier distingué de façon,
Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison,
Et que j'ai résolu le reste de ma vie
De le laisser en tout contenter son envie.

LYSIMON.

C'est fort bien fait à vous: Pour moi j'ai résolu
Que mes enfans feront ce que j'aurai conclu,
Point de quartier morbleu. Mon fils aîne Clitandre
Vouloit être d'Epée, & loin d'y condescendre
J'ai voulu qu'il portât la Robe & le Rabat.

PYRANTE.

Et vous en avez fait un mauvais Magistrat.

LYSIMON.

Bon il n'est pas le seul, c'est ce qui me console.
Le second de mes Fils n'est qu'une franche idole,
Vous le savez.

PYRANTE.

Eh bien.

LYSIMON.

J'en ai fait un Abbé.
On m'a parlé pour lui, je n'ai point succombé.
Quand j'ai pris un parti, rien ne peut m'en distraire.
Lors qu'on est d'un avis j'en prens un tout contraire.

PYRANTE.

Et vôtre Chevalier?

LYSIMON.

Ce n'eſt qu'un étourdi.
J'en fais un Mouſquetaire. Il s'eſt long-temps roi-
di
Contre un pareil deſſein, mais il a du courage,
Il faut....

PYRANTE.

N'en dites pas s'il vous plaît d'avantage,
Un ſi dur procedé me fâche au dernier point,
Et je vous promets bien de ne l'imiter point.

SCENE II.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

FRONTIN *à Pyrante.*

JE vous cherche, Monſieur, avec impatience.

PYRANTE.

Eh bien, que fait mon Fils?

FRONTIN.

Il réfléchit, il penſe,
Il me chaſſe, il m'appelle, il eſt aſſis, debout,
Il court, puis il s'arrête, il balance, il réſout,
Il eſt joyeux, rêveur, plaiſant, mélancolique;
Il approuve, il condamne, il ſe taît, il s'expli-
que,
Il ſort de la maiſon, il y rentre auſſi-tôt,
Il veut, il ne veut plus, ne ſait ce qu'il lui faut,
Et voilà pour vous faire un récit bien ſincére,
De Monſieur vôtre Fils le manege ordinaire.

PYRANTE.

Il n'eſt pas queſtion de ce beau récit là,
Et depuis très-long-temps, je connois tout cela.
Tu ſais que me trouvant ſur le declin de l'âge,

Je

Je voudrois voir mon Fils songer au mariage.

FRONTIN.

De vos ordres secrets je me suis acquité
Avec beaucoup de zéle & de dexterité :
Hier au soir j'employai mes soins & mon adresse
Pour lui persuader de prendre une Maitresse
Qui portât ses desirs au lien conjugal,
Je le prêchai long-tems, & ne prêchai pas mal.
Je suois sang & eau.

PYRANTE.

Quelle fut sa réponse?

FRONTIN.

Ah belle tout-à fait & digne qu'on l'annonce!

PYRANTE.

Eh bien il répondit?

FRONTIN.

Il ne répondit rien,
Mais, Monsieur, mon discours l'endormit assez bien.

LYSIMON.

Il se moque de vous.

FRONTIN.

Non, je me donne au Diable.

PYRANTE.

Je crois que ce qu'il dit est assez véritable.
Ainsi donc tes discours ont ete sans effet?

FRONTIN.

Pardonnez-moi vraiment. J'en suis très-satisfait,
En voici les raisons en fort peu de paroles.
Ce matin...

LYSIMON.

Il vous va conter des fariboles.

FRONTIN.

Eh mais, si Monsieur veut contrarier toûjours,
Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

PYRANTE.

Eh laissez-le parler.

FRONTIN.

Ce matin donc mon Maitre,
Au moment que le jour commençoit à paroître,

S'eſt levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,
Tes diſcours ont long-temps occupé mon eſprit.
Tout bien conſideré je me trouve en un âge
Où je dois en effet ſonger au mariage.
Je ne balance plus, le deſſein en eſt pris.

PYRANTE.

Plus agréablement pouvois-je être ſurpris?
Tien; voilà deux louïs pour la bonne nouvelle.

FRONTIN.

Très-obligé. Je ſors. Mon Maître me rappelle,
Je l'habille, il ſe taît. Quand il eſt habillé,
Je rêvois, me dit-il, tantôt tout éveillé.
Qui moi me marier? Ah je n'ai point d'envie
D'aller riſquer ainſi le repos de ma vie.

LYSIMON.

Je vous l'avois bien dit, qu'il ſe moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons Coquin, rends moi mes deux louïs.

FRONTIN.

Tout doux.
Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon hiſtoire.
Il ſort: A ſon retour il paroît tout changé;
Il brûle de ſe voir par l'hymen engagé.
D'un ſemblable projet je ne faiſois que rire:
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire
Et de vous aſſûrer qu'il ne changera point,
Je crois qu'il ne peut plus reculer ſur ce point.

PYRANTE.

C'eſt bien dit: Il me craint, il m'aime, il me reſpecte.
Sa réſolution ne peut m'être ſuſpecte.
Mais dis-moi.

FRONTIN.

Quoi, Monſieur?

PYRANTE.

Je ſerois curieux
De ſavoir s'il n'a point encor jetté les yeux
Sur quelque objet...

FRON-

FRONTIN.

Eh ouï. C'eſt ce qui fait ſa peine.

PYRANTE.

Comment? A-t-on pour lui du mépris, de la haine?

FRONTIN.

Non ce n'eſt point cela. La peine où je le vois
C'eſt qu'il aime, Monſieur, deux Belles à la fois.
L'un de ces deux objets eſt une jeune Blonde
Qui paroît à ſes yeux la plus belle du monde;
Et l'autre eſt une Brune aux yeux vifs & perçans
Dont les charmes ſur lui ne ſont pas moins puiſſans.
Le ſérieux de l'une & ſa langueur touchante
Lui diſent qu'elle eſt tendre, & fidelle & conſtante,
Mais l'enjouëment de l'autre, & la vivacité
Ont un attrait piquant dont il eſt enchanté.
Enfin paſſant toûjours de la Blonde, à la Brune,
Il les veut toutes deux & n'en choiſit aucune,
Et quand à moi, je crois que pour le rendre heûreux,
Il les lui faudroit faire épouſer toutes deux.

PYRANTE.

Finis ce badinage, & tire moi de peine.
Qui ſont ces deux objets?

FRONTIN.

Julie & Celimene..

PYRANTE.

Je ne m'étonne plus s'il a tant ſouhaité
Que je logeaſſe ici.

FRONTIN.

Pour ſa commodité
Il a voulu loger avec Madame Argante,
Et la choſe en ſera beaucoup moins fatigante,
Car nous ferons l'amour ſans quiter la maiſon.

PYRANTE.

Je m'étois bien douté que c'étoit la raiſon....

LYSIMON.

Si vous vous en doutiez, c'eſt par là ce me ſemble,

Qu'il falloit eviter de loger tous ensemble.

PYRANTE.

Pourquoi?

LYSIMON.

Vous souffrirez sans en être honteux,
Qu'à vos yeux vôtre Fils fasse le langoureux:

PYRANTE.

Sans doute.

LYSIMON.

Vous pourrez avoir la patience
De l'entendre parler de flâme, de constance,
Et vous tiendrez enfin à tous ces sots discours
Que nos Amants transis rebattent tous les jours?

PYRANTE.

Oui: mon Fils est d'un âge à sentir dans son ame
Les tendres mouvemens d'une amoureuse flâme.

LYSIMON.

Les tendres mouvemens! Quels termes douce-
reux!
Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

PYRANTE.

Non mon tems est passé: Mais comme en ma jeu-
nesse
J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,
Je dois trouver fort bon que mon Fils à son tour
S'abandonne aux transports d'un legitime amour;
Je ne condamne point ce que j'ai fait moi-même.
J'aimois quand j'étois jeune, il faut que mon Fils
aime.

LYSIMON.

Mais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier
Avec Madame Argante? Elle est folle à lier.

PYRANTE.

Oui, mais ses Filles sont aussi sages que belles.

LYSIMON.

Elles ont peu de bien.

PYRANTE.

Mon Fils en a pour elles.

LYSIMON.

Je ne réplique rien tant je suis en couroux.

Mais

Mais je vous avertis que je romps avec vous :
Plus de commerce ensemble. Adieu, je me retire.

PYRANTE.

Adieu donc.

LYSIMON.

Serviteur.

SCENE III.

PYRANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

Il faut le laisser dire.
Que Dorante choisisse en toute liberté
J'y consens, mais voici ce que j'ai projetté.
Je vais tout au plutôt trouver Madame Argante
Pour tâcher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante
Julie ou Celimene, après qu'il m'aura dit
Celle qui lui convient.

FRONTIN.

Voilà sans contredit
Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.
Allez l'exécuter, & moi je vais attendre
Que Dorante...

PYRANTE.

Sur tout, parle lui sagement,
Et ne lui marque rien de mon empressement.

SCENE IV.

FRONTIN *seul*.

Jamais Pere fut-il ni meilleur, ni plus sage ?
Mais j'apperçoi mon Maître. On voit sur son visage,

L'irrésolution peinte avec tous ses traits.
Puisqu'il ne me voit pas, approchons de plus près.

SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.
AH! te voilà Frontin.
FRONTIN.
Oui, Monsieur, c'est moi même.
DORANTE *se promenant.*
Frontin.
FRONTIN.
Monsieur.
DORANTE.
Je suis dans une peine extrême...
Le Carosse est-il prêt?
FRONTIN.
Oui, depuis ce matin.
DORANTE.
Je m'en vais. Tu diras à mon Pere... Frontin
Tu ne lui diras rien.
FRONTIN.
Bon, la chose est facile.
DORANTE *s'en va puis il revient.*
Qu'on ne m'attende point. Je dois dîner en Ville.
FRONTIN.
Cela suffit.
DORANTE *se promenant toûjours.*
Je croi qu'il seroit à propos...
Frontin. Dis au Cocher qu'il ôte les Chevaux,
Je ne sortirai point.
FRONTIN.
Vous avez une affaire...
DORANTE.
Fais ce que l'on te dit,

FRON-

FRONTIN.

Soit, je m'en vais le faire.

SCENE VI.

DORANTE *seul.*

ENfin... J'aurois mieux fait cependant de sortir.
Eh ne te presse point de l'aller avertir.
Mais il ne m'entend plus. Restons. Le Mariage
Est un joug trop pesant, & plus je l'envisage...
Non, ne nous mettons point au rang de ces Maris
Dont le sort...

SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! Frontin, voilà mon parti pris.

FRONTIN.

Tout de bon?

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoi déja?

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis. Cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Quand vous voulez decider promptement,
Cela ne dure au plus que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non c'en eſt fait, te dis-je, & pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous ?

DORANTE.

Ouï.

FRONTIN.

J'en ai l'ame ravie.
Laquelle épouſez-vous ?

DORANTE.

Laquelle ?

FRONTIN.

Ouï dites-moi,
Eſt ce Julie à qui vous donnez vôtre foi ?
C'eſt elle aſſûrément. Je voi que je devine.
Mais vous tournez la tête, & vous faites la mine.
Prenez-vous Celimene ? hem ? vous ne dites mot.

DORANTE.

Ne ceſſeras tu point de parler comme un ſot ?

FRONTIN.

Comment ?

DORANTE.

J'épouſerois Julie ou Celimene ?

FRONTIN.

Ouï, vraiment, & je croi la choſe bien certaine.

DORANTE.

Et ſur quoi le crois-tu ?

FRONTIN.

Plaiſante queſtion !
N'en aviez vous pas pris la réſolution ?

DORANTE.

Ouï, tu dis vrai. Mais grace à mon heureuſe étoile,
Je ne ſuis plus aveugle, & j'ai briſé le voile
Qui cachoit à mes yeux les dangers & l'ennui
Que dans le Mariage on eſſuye aujourd'hui.
Ouï, tout ce que je voi m'attriſte ou m'épouvente.
Ma Femme ſera prude, ou bien ſera galante.
Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,
Et voudra gouverner avec autorité.

In-

Inquiette, jalouse, altiére, soupçonneuse,
Triste, vindicative, & sur tout, querelleuse.
Si ma Femme est galante, à quoi suis-je exposé?
Mari tres-incommode, ou tres apprivoisé,
Par trop de complaisance, ou par trop de scrupule
D'un ou d'autre côté, je deviens ridicule.
Si je me mets au rang des maris trop prudents
Tranquile aux yeux de tous, jurant entre mes dents
Je n'entretiendrai seul mon infidelle épouse,
Que pour donner carriére à ma fureur jalouse,
Et je ne réponds pas qu'enfin cette fureur...
Non, en fuyant l'hymen, j'évite mon malheur.

FRONTIN.

Tenez vos sentimens ne sont plus à la mode.
Et tout cela, Monsieur, sent l'ancienne methode.
Autrefois sur l'honneur on étoit delicat,
Un Mari qui s'en pique à present, est un fat.
Mais d'ailleurs ce qui peut calmer vôtre épouvente,
Toute femme après tout, n'est pas prude ou galante,
Il en est d'une espèce... ah! d'une espèce...

DORANTE.

Et bien?

FRONTIN.

Des femmes qui jamais ne chicannent sur rien,
Et de qui la douceur égalant la sagesse...
La difficulté gît à trouver cette espèce;
On dit quelle est fort rare, & je le dis aussi,
Mais je crois tout de bon qu'elle se trouve ici,
Celimene & Julie...

DORANTE.

Oui, l'une & l'autre est sage,
J'en augure fort bien, mais point de mariage.

FRONTIN.

Mais tout à l'heure encor, vous m'avez assûré...

DORANTE.

J'ai changé de pensee & je m'en sai bon gré.

FRON-

FRONTIN.

Monsieur, permettez moi de vous dire une chose.
Ne resolvez plus rien sans y mettre une clause.

DORANTE.

Une clause? & pourquoi?

FRONTIN.

C'est qu'en peu de moments
Vous avez quatre fois changé de sentimens.

DORANTE.

Quatre fois!

FRONTIN.

Tout autant.

DORANTE.

Je ne le saurois croire.

FRONTIN.

J'en vais faire le compte il est dans ma mémoire.
Item en s'éveillant mon Maître que voilà
Souhaitoit une femme.

DORANTE.

Ouï, je sai bien cela.

FRONTIN.

Plus, s'étant habillé, mon dit Maître trop sage
A blasphêmé vingt fois contre le mariage.
Item, il est sorti disant que son retour
Ne seroit au plutôt que vers la fin du jour,
Mais un quard d'heure après est rentré pour me dire
Qu'il s'alloit marier, ce qui m'a fait bien rire.
Item le susdit Maitre, en ce susdit moment
Dit au susdit Frontin, que craignant prudemment
Pour son front délicat quelque sensible outrage,
Ou d'une prude au moins l'humeur fiére & sauvage,
Il renonce à jamais au lien conjugal,
Le tout bien supputé se monte le Total
Qui ne me paroît pas rehausser vôtre gloire,
A quatre sentimens sauf erreur de mémoire.

DORANTE.

Quand il est question, Frontin, de s'engager
Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop songer,

FRON-

FRONTIN.

Mais sur tout autre fait, comme sur cette affaire
Vous ne savez jamais ce que vous voulez faire.
Vous rêvez?

DORANTE.

Après tout, de l'humeur dont je suis
Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis
Et tous les accidens dont l'hymen nous menace.
Ouï, je sai les moyens de parer ma disgrace,
De faire que pour moi l'hymen ait des douceurs;
Quand on fait un bon choix, c'est le lien des cœurs,
Un Mari complaisant, liberal, jeune & tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aisement prétendre,
Si lors qu'il se marie il possede le cœur
De celle, dont il veut faire tout son bonheur.
Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme.
Vertueux, il soutient la vertu dans son ame,
Rempli d'égards pour elle, il en est respecté,
Fidèle, il la maintient dans la fidelité.
Mille exemples enfin font aisément connoître
Que souvent les Maris sont ce qu'ils veulent être
Malgré les mœurs du tems, je veux me rendre heureux,
En bornant à ma femme & mes soins, & mes vœux,
Et plus amant qu'Epoux, toûjours la politesse
Suivra les doux transports de ma vive tendresse.
Voilà le vrai moyen d'être en repos, cheri,
Et de faire au galant preferer le mari.

FRONTIN.

La chose en ce tems-ci me paroît difficile.
Quiconque y réüssit peut passer pour habile,
Mais ce miracle-là vous étoit reservé.

DORANTE.

Ouï, je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles,
Vôtre cœur penche-t'il également pour elles?

DORANTE.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix est déja fait.

FRONTIN.

N'aimez vous point Julie?

DORANTE.

Oui, je l'aime en effet.
Son aimable enjouëment me ravit & m'enchante.
Quel brillant! Quel eclat!

FRONTIN.

Elle est vive & piquante.
Ses yeux quoique muets demandent clairement,
Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

DORANTE.

Je l'avouë entre nous, dès que je l'envisage,
Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

FRONTIN.

Je suis de même avis. Or donc sans biaiser,
Il faut nous dépêcher, Monsieur, de l'epouser.

DORANTE.

M'y voilà résolu... Mais pourtant quand j'y pense,
Sa Sœur est bien aimable.

FRONTIN.

Elle est d'une indolence...

DORANTE.

Tu nommes indolence, un gracieux maintien,
Une douce langueur, un modeste entretien,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut sans crime
Lui refuser au moins la plus parfaite estime.
Oui, quoi que malgré moi Julie ait tous mes vœux,
Je sens qu'avec sa Sœur, je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle ci. Bon, le voilà qui pense.
Vôtre choix est-il fait?

DORANTE.

Non, je suis en balance,
Je ne sai que resoudre, & d'une & d'autre part...

FRONTIN.

Ma foi m'en croirez-vous? choisissez au hazard.

DORANTE.

Non Frontin, mais je sais un moyen infaillible
Pour sortir d'embarras.

FRONTIN.

Seroit-il bien possible?

DORANTE.

Si l'une des deux Sœurs a du penchant pour moi,
Dès que je le saurai je lui donne ma foi.
Celle qui m'aimera sera la plus aimable.

FRONTIN.

Parbleu cette pensée est assez raisonnable.
Nerine peut savoir leurs secrets sentimens,
Elle m'aime, il est sûr que jamais deux Amants
N'ont de secrets entr'eux, outre que d'ordinaire,
Toute Fille suivante est peu propre à se taire.
Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

DORANTE.

J'attendrai ton retour pour me déterminer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERINE *seule.*

ALlez, Monsieur, Frontin, comptez sur mon adresse,
Je mourrai dans la peine, ou tiendrai ma promesse.
Je puis fort aisément sonder deux jeunes cœurs
Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs,
Et quand je n'aurois pas toute leur confiance,
Comme je l'eus toûjours dès leur plus tendre enfance,

Je

Je suis fine, & je sai du cœur le plus discret,
Arracher quand je veux, un amoureux secret.
Sur tout je voudrois voir Celimene amoureuse,
Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse,
Elle fait vanité de n'avoir nuls desirs,
Et dans l'indifference elle met ses plaisirs.
Triste état, à mon sens, que cette lethargie.
Mais pour moi sans l'amour j'estime peu la vie.
Finissons: & tandis que Madame est dehors,
En faveur de Dorante employons nos efforts.
Voici tout à propos, la prude Celimene.

SCENE II.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

Vous êtes bien rêveuse.

CELIMENE.

Oui, je suis fort en peine.

NERINE.

Et de quoi?

CELIMENE.

Je ne sai. Je venois te trouver...
Dis-moi, ne sais tu point ce qui me fait rêver?

NERINE.

Tout franc, la question me paroît fort plaisante?
Comment vous ignorez?

CELIMENE.

Je ne suis pas contente.
C'est tout ce que je sais.

NERINE.

Examinez-vous bien.

CELIMENE.

Je cherche, j'examine, & ne découvre rien.

NERINE.

Mauvais mal! depuis quand êtes-vous si rêveuse?

CELIMENE.

Depuis trois jours.

NERINE.

Oh, oh, l'affaire est sérieuse.
Depuis trois jours?

CELIMENE.

Tu sais que naturellement
Je me plais à rester dans mon appartement,
Que j'évite le monde, & que toûjours tranquille,
Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

NERINE.

Eh bien?

CELIMENE.

Depuis trois jours je ne me connois plus;
Pour me tranquiliser mes soins sont superflus.
Je vais, je viens, je suis inquiette, agitée.

NERINE.

Pauvre enfant! Je vous trouve aussi plus ajustée
Qu'à l'ordinaire.

CELIMENE.

Oui, mais je ne sai pourquoi.

NERINE.

Des mouches, des rubans. Ah qu'est-ce que je voi?
Vous avez mis du rouge!

CELIMENE.

Il faut suivre la mode.

NERINE.

Quoi, vous qui la trouviez ridicule, incommode?

CELIMENE.

Ah ma chére! Aide-moi de grace, à deviner
D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.

NERINE.

Ne le savez-vous pas?

CELIMENE.

Non, ma peine est extrême,
Je ne saurois encor me deviner moi même.

NERINE.

Je m'en vais vous aider. Là; regardez-moi bien.
Bon.

CELIMENE.

Parle franchement & ne me cache rien.

NERINE.

Non, non. Depuis un tems je me ſuis aperçûë,
Que nôtre Chevalier jette ſur vous la vûë,
Qu'il vous dit des douceurs... Je crois que m'y voilà.

CELIMENE.

Si tu ne ſais pas mieux deviner que cela,
Nous ne pourrons jamais ſavoir ce que je penſe.

NERINE.

Excuſez, s'il vous plaît, mon peu d'expérience
Je viens de m'eſſayer dans l'Art de deviner,
Et dans un coup d'eſſai l'on peut mal raiſonner.
Voyons ſi cette fois je ſerai plus habile.
C'a depuis quand Dorante eſt-il en cette Ville ?

CELIMENE.

Eh mais... depuis trois jours, juſtement.

NERINE.

Juſtement.
Vous avez remarqué la choſe, exactement.

CELIMENE.

Eh bien, Nerine.

NERINE.

Eh bien... Je n'ai plus rien à dire.

CELIMENE.

Cela ne ſuffit pas, acheve de m'inſtruire.

NERINE.

Ceci commence donc à vous intereſſer ?

CELIMENE.

Plus que le Chevalier.

NERINE.

Je le puis bien penſer.

CELIMENE.

Pourſui donc.

NERINE.

Vous étiez ſolitaire & tranquille,
Nouriſſant vôtre eſprit d'une lecture utille,
Maintenant tout cela ne vous divertit plus:
Pour vous tranquiliſer vos ſoins ſont ſuperflus,

Et

Et c'est depuis trois jours sans en savoir la cause.
Que vous sentez en vous cette metamorphose.

CELIMENE.

Il est vrai.

NERINE.

Confrontons bien curieusement
Le retour de Dorante, & vôtre changement,
Et si ces deux faits-là forment la même époque,
Nous connoîtrons bientôt le mal qui vous suffoque.
Depuis trois jours Dorante est de retour ici.
Vôtre humeur a changé depuis trois jours aussi,
Donc, ce que je conclus la belle serieuse,
C'est que depuis trois jours vous êtes amoureuse.

CELIMENE.

Crois-tu cela?

NERINE.

Sans doute, & dès hier je vis...

CELIMENE *en soûpirant.*

A te dire le vrai, je suis de ton avis.
Adieu. J'ai trop parlé... Mais dis-moi, pour m'instruire
N'aurois-tu point encor quelque chose à me dire;

NERINE.

Non.

CELIMENE.

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma Sœur?
Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon cœur
C'est curiosité plutôt que jalousie.
Curiosité pure.

NERINE.

Ouï. Pure hypocrisie.

CELIMENE.

Que dis-tu?

NERINE.

Que je vais travailler de mon mieux,
Afin de contenter vos desirs curieux.
Mais si vous m'en croyez, & si vous voulez plaire,
De toutes ces façons tâchez à vous défaire,

Et

Et pour vous dire net, ce qu'il faut sur ce point,
Vous faites l'innocente & vous ne l'êtes point.

SCENE III.

NERINE *seule.*

La solitaire en tient, & me voilà contente.
Nous pourrons à present déterminer Dorante.

SCENE IV.

JULIE, NERINE.

JULIE *entre en chantant & en dansant.*

Je ne sai pas pourquoi mille gens chaque jour
Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour.
Et comment on soutient qu'une vive tendresse
Fait soupirer, gemir, & languir de tristesse;
Pour moi Nerine, j'aime, & j'aime de bon cœur;
Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

NERINE.

Vous aimez? Cet aveu me paroît fort sincére.

JULIE

Oh! je ne suis pas Fille à t'en faire un mystére.

NERINE.

J'en sai qui ne sont pas aussi franches que vous.

JULIE.

Moi j'aime & je le dis, l'amour en est plus doux.
D'Amantes & d'Amans chaque Païs abonde;
Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le monde?

NERINE.

L'amour est en effet, un puissant Potentat,
Le guerrier petulent, le grave Magistrat,
Le doucereux Abbé, le Procureur avide,

L'Avo-

L'Avocat babillard & l'usurier perfide,
Le Vautour son Confrere & tous les animaux,
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre; dans les eaux
Tout est bon gré, malgré, soumis à son Empire,
Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

JULIE.

Les exemples du moins ne me manqueront pas.

NERINE.

Celui que vous aimez adore vos appas
Sans doute?

JULIE.

A dire vrai, je n'en sai rien encore.

NERINE.

Comment! vous l'ignorez?

JULIE *en sautant.*

Vraiment oüi je l'ignore.

NERINN.

Mais je ne voi pas là de quoi rire & sauter.

JULIE.

J'aime pour mon plaisir, & non pour m'attrister.

NERINE.

Vous m'avoüerez du moins que cette incertitude
Doit mettre en vôtre esprit un peu d'inquiétude.

JULIE.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moi,
Je veux pour l'en payer l'aimer de bonne foi.
S'il prétend m'honorer de son indifference,
Bien loin de me piquer d'une sotte constance,
Avant qu'il soit huit jours je m'en consolerai,
Et par quelque autre amour je me détacherai.
De l'humeur dont je suis vois tu, rien ne m'afflige.

NERINE.

J'aime assez cette humeur.

JULIE.

Point de chagrin te dis-je.
Il faut prendre l'amour comme un amusement.

NERINE.

Ne me direz vous point quel est l'heureux amant?...

JULIE.

C'eſt Dorante.

NERINE.

Dorante?

JULIE.

Oui, Dorante lui-même.
Ne te paroît-il pas meriter que je l'aime?

NERINE.

Je le trouve au contraire un Cavalier parfait,
Et j'approuve le choix que vôtre cœur a fait.

JULIE.

Ah! je voudrois qu'il ſût à quel point je l'eſtime.

NERINE.

Ne ſouhaitez vous rien de plus?

JULIE.

Seroit-ce un crime
De ſouhaiter auſſi qu'il m'aimât tendrement?

NERINE.

Non. Ne deſirez-vous que cela ſeulement?

JULIE.

Mais je voudrois auſſi pour me prouver ſa flâme,
Qu'il pût me demander & m'obtenir pour Femme.

NERINE.

Enſuite?

JULIE.

Enſuite, enſuite; Oh demeurons-en là
Mes vœux juſqu'à preſent ne paſſent point cela.

NERINE.

Dorante à ce qu'on dit, vous croit un peu volage;
Et craint vôtre inconſtance après le mariage.

JULIE.

Non. Duſſent me railler les Femmes d'aujour d'hui,
Tous mes vœux, tous mes ſoins ne ſeront que pour lui,
Mais à condition, pour prix de ma tendreſſe,
Que je lui tiendrai lieu de femme & de maîtreſſe.
S'il s'en tient à l'eſtime & porte ailleurs l'amour..

NERINE.

Vous n'êtes point ingrate, à beau jeu, beau retour.

JULIE.

Non, mais...

NERINE.

Si vous voulez ſuivre cette methode,
Je garantis bien-tôt le futur à la mode.
Car il eſt ſtatué par les loix d'aujourd'hui
Qu'un Mari du bel air n'aime jamais chez lui.

JULIE.

Ma Mere vient, adieu, garde toi de lui dire...

SCENE V.

Me. ARGANTE, JULIE, NERINE.

Me. ARGANTE *à Julie.*

QUe faites vous ici? Vite, qu'on ſe retire,
Et ſur tout, ayez ſoin de reſter là dedans.

NERINE.

Ouï.

JULIE *faiſant la reverence, & des mines à Nerine.*

Je m'en vais.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

QUelqu'un eſt-il venu ceans?

NERINE.

Oui, Madame, j'ai vû le bon homme Pyrante
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

Me. ARGANTE *vivement.*

Et dis-moi ma mignone, étoit-il avec lui?

NERINE.

Qui donc?

Me. ARGANTE.

Dorante.

NERINE.

Non.

Me. ARGANTE.

Se peut-il qu'aujourd'hui
Il ne soit pas venu pour me rendre visite?

NERINE.

Non, je ne l'ai point vû. Vous êtes interdite.

Me. ARGANTE.

Mais de sa part au moins, on est venu savoir
Comment je me portois, & s'il pouvoit me voir.

NERINE.

Encor moins.

Me. ARGANTE.

Comment donc?

NERINE.

Oui, j'en suis bien certaine

Me. ARGANTE.

Dis-moi, n'a-t'il point vû Julie ou Celimene?

NERINE.

Tout aussi peu.

Me. ARGANTE.

Tant mieux. Je respire.

NERINE.

Comment?

Me. ARGANTE.

Je ne me sens pas d'aise & de ravissement.

NERINE.

Et d'où vous vient, Madame, un tel excès de joye

Me. ARGANTE.

Tu le sauras, Dorante... Il faut que je le voye.

J'ache-

J'acheverai bien-tôt ce que j'ai commencé.

NERINE.

Quoi donc?

Me. ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,
J'ai vû qu'il me trouvoit encor assez aimable...

NERINE.

Fi donc, vous vous moquez.

Me. ARGANTE.

Rien n'est plus véritable.
J'ai de l'expérience.

NERINE.

Oh! je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et je ne prens jamais le change sur ce point;
Ça, Nerine, après tout, est-ce que je me flate?
N'ai-je pas des attraits?

NERINE.

Ils sont de vieille date.

Me. ARGANTE.

Nerine.

NERINE.

Quand à moi je ne sai point flâter
Et je ne suis point fille à vouloir vous gâter.
Chaque chose a son tems. Il faut vous mettre en
tête
Que jamais à vôtre âge on n'a fait de conquête;
Que cette gloire est duë à des charmes naissants,
Et non à des appas âgez de cinquante ans.
En vain vous disputez contre le Baptistaire
Par vos ajustemens, par le désir de plaire,
Par le mêlange adroit des plus vives couleurs,
Par un ris attrayant, par de tendres langueurs,
Et par tout ce qui peut avec le plus d'adresse,
Pour conserver les cœurs imiter la Jeunesse.
L'âge est un Ennemi qui nous trahit toûjours,
Jamais nous ne plaisons qu'au Printems de nos
jours,
C'est alors que sied l'Art de la Minauderie;
Sur l'arriére saison l'Art de la pruderie

Convient, & si le cœur se laisse encor blesser
On peut aimer sous cap, mail il faut financer.

Me. ARGANTE.

Moi financer, Nerine?

NERINE.

Ouï, la seule ressource
A vôtre âge, est d'avoir des appas dans sa bourse.

Me. ARGANTE.

Soit, je financerai, mais legitimement,
Je ne veux me lier que par le sacrement.

NERINE.

Avec Dorante?

Me. ARGANTE.

Ouï.

NERINE.

Mais vous seriez sa Mere.

Me. ARGANTE.

Vous êtes une sotte.

NERINE.

Et là, point de colére
On ne nous entend point.

Me. ARGANTE.

Nerine, je prétends
Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà je vous l'avoüe une belle vieillesse.

Me. ARGANTE.

Non, non, crois-moi, je suis encor dans ma jeunesse.

NERINE.

A vos discours, Madame, on le croira fort bien,
Mais à vôtre visage, hom, l'on n'en croira rien.
Et d'ailleurs vous avez deux Filles très nubiles.

Me. ARGANTE.

Ah! c'est mon desespoir &..

NERINE.

Plaintes inutiles.
Il faut les marier.

Me. ARGANTE.

Sans ces friponnes-là,

Je n'aurois pas trente ans.

NERINE.

Oüi, je croi bien cela.

Mais malheureusement on vous en croit cinquante.

Combien vous donnez-vous?

Me. ARGANTE.

Mais j'en ai bien quarante.

NERINE.

Quarante?

Me. ARGANTE.

Je te vais confier un secret;

Garde toi bien...

NERINE.

Je suis d'un naturel discret.

Me. ARGANTE.

Feu Monsieur mon Mari... Devant Dieu soit son ame,

Mais c'étoit un grand sot.

NERINE *faisant la révérence.*

Je le sai bien, Madame.

Me. ARGANTE.

Or donc, feu mon Mari voulut bien m'épouser
Pour ma seule beauté. Sans vouloir mepriser,
J'étois comme je suis, fraiche, vive, charmante.
Il avoit bien en fond trois mille ecus de rente.
Mais je connus depuis qu'il avoit de surplus
En Billets au porteur, plus de cent mille écus.
Cinq ans avant sa mort il m'en fit confidence,
Et je sçus me contraindre à tant de complaisance
Que le pauvre benêt crut que je l'aimois fort,
Et qu'il me confia les billets. Il est mort
Grace au Ciel, & je puis en fort belles espèces
Recompenser les feux...

NERINE.

Voilà de bonnes piéces.

Aux dépens du défunt vous avez des appas,
Qu'un jeune homme à coup sûr ne méprisera pas.

Me. ARGANTE.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.

NERINE.

A Dorante?

Me. ARGANTE.

Au plutôt.

NERINE.

Je commence à comprendre.

Me. ARGANTE.

Veux-tu lui parler?

NERINE.

Ouï.

Me. ARGANTE *l'embrassant.*

J'ai toûjours bien compté
Que tu m'aimois, Nerine, avec sincerité.
Fais donc agir pour moi tes soins & ton adresse;
Et dis lui que s'il veut répondre à ma tendresse
Mes billets sont à lui.

NERINE.

Fort bien: cela suffit.

Me. ARGANTE *en s'en allant.*

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

SCENE VII.

NERINE *seule.*

ME voilà grace au Ciel, l'unique confidente
De nos deux jeunes Sœurs & de Madame Argante.
Qu'un petit homme aimable est dangereux! Ma foi,
Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi moi,
Franchement si j'étois faite pour y prétendre...

A Dorante.

Vous venez à propos.

SCENE VIII.

DORANTE, NERINE, FRONTIN.

DORANTE.

Et-bien vas tu m'aprendre
Quelque chose qui puisse enfin fixer mes vœux?

NERINE.

Je ne sai, mais enfin, vous êtes trop heureux.
Oh ça, pour commencer, Celimene vous aime.

DORANTE.

Ne te trompes-tu point?

NERINE.

Je le sai d'elle même.
Avant vôtre départ je l'avois soupçonné.
Vôtre retour fait voir que j'ai bien deviné.

DORANTE.

Pour moi qui n'en jugeois que selon l'apparence,
J'avois presque compté sur son indifference.

NERINE.

Aussi, quand j'ai tâché d'éclaircir mes soupçons
Si vous saviez combien elle a fait de façons,
Elle vouloit parler. Une honte secrette
L'empêchoit tout à coup d'avouër sa défaite,
Elle s'efforçoit même, admirez sa pudeur,
Jusques à se cacher le trouble de son cœur;
Mais enfin son amour a trahi son adresse.
Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

DORANTE.

Ah! que cette pudeur releve ses appas!
Et que j'aime à la voir dans un tel embarras!
Qu'un Amant délicat, apprenant ses allarmes,
Ses troubles, ses combats, trouve en elle de charmes!
Quel trésor est un cœur qui n'a jamais aimé
Et qui n'ose avouër que l'amour l'a charmé;

Et qu'heureux eſt l'Amant à qui le ſort prepare
Les ſolides plaiſirs d'un triomphe ſi rare !
Conçois-tu bien, Frontin, juſqu'où va mon bonheur.

FRONTIN.

Oui, la pudeur, Monſieur, je ſuis pour la pudeur.

à Nerine.

As-tu de la pudeur toi ?

DORANTE.

Sage Celimene
D'un cœur irréſolu vous triomphez ſans peine ;
Oui, vous avez déja mon eſtime & mes vœux ;
Vous m'aimez, & c'eſt vous qui me rendrez heureux.

NERINE.

Ainſi vous renoncez deſormais à Julie ?

DORANTE.

Il le faut bien, Nerine. Eſt-il une folie
Plus grande, que d'aimer qui ne nous aime pas ?

NERINE.

Elle vous aime auſſi.

FRONTIN.

Bon, nouvel embarras.

DORANTE.

Je ſuis aimé dis-tu, de Julie ?

NERINE.

Oui, vrayment.
Elle en a fait l'aveu tout naturellement,
Même elle a ſouhaité que l'on pût vous l'apprendre,
Et voudroit bien ſavoir ce qu'elle en doit attendre.
Si vous voulez l'aimer, elle vous aimera,
Si vous la mépriſez, elle ſe guérira ;
Si vous êtes conſtant, elle ſera fidelle.
Et ſi vous ſouhaitez vous unir avec elle,
Par les nœuds de l'hymen, elle y borne ſes vœux,
Et ſera très heureuſe, en vous rendant heureux.

FRONTIN.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

D O-

DORANTE *après avoir rêvé.*

Ce qu'il faut que j'en dise?
On ne peut trop loüer une telle franchise,
Et dans ce libre aveu dont je suis enchanté,
J'admire les effets de la sincérite.
Je voulois être aimé d'une Fille sincére,
Je la trouve en Julie, elle a droit de me plaire;
Sans la sincérité qu'il faut toûjours chercher,
La plus rare beauté ne sauroit me toucher.
Une femme sincére est un tresor si rare,
Que dès qu'on la rencontre il faut qu'on s'en empare.
Et quel bonheur encor, quand l'esprit, la beauté,
Mille agrémens sont joints à la sincérité!
Tous ces charmes, Frontin, se trouvent dans Julie,
Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

FRONTIN.

Vous l'épouserez donc?

DORANTE.

Oui, je voi que nos cœurs
Sont...

FRONTIN.

J'entens, vous allez épouser les deux sœurs.

DORANTE.

Quel discours!

FRONTIN.

Par ma foi, c'est la suite du vôtre.

NERINE.

Les prendrez vous ensemble, ou bien l'une après l'autre?

DORANTE.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des deux.

NERINE.

Vous ne vous plaignez donc que d'être trop heureux?

DORANTE.

Le moyen de choisir?

NERINE.

Vôtre malheur est rare,

Et la plainte est nouvelle autant qu'elle est bizarre.
Mais vous avez le don de charmer tous les cœurs,
Et vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

DORANTE.

Comment donc?

NERINE.

Je connois une jeune pouponne
Qui voudroit vous pouvoir offrir une Couronne,
Et qui pour abreger les discours superflus,
Veut payer vôtre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus?

NERINE.

Comptans.

FRONTIN.

La peste quelle somme!
Vite, dis-nous comment cette Belle se nomme.
Cent mille écus, Monsieur, en argent bien compté.
Cela vaut la pudeur & la sincerité.

DORANTE.

Tu railles.

NERINE.

Non, l'amour, je croi, la rendra folle.
On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut elle épouser?

NERINE.

Oüi.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foi,
Mais il faut cent loüis de pot de vin pour moi.
Nerine, quelle est donc cette beauté charmante?

NERINE.

Devinez.

DORANTE.

Je ne puis.

NERINE.

Eh bien c'est...

DORANTE.

Qui?

NERINE.

Madame Argante,
Ce qu'elle ſent pour vous lui cauſe des tranſports...

DORANTE.

Madame Argante m'aime?

FRONTIN.

Elle a le Diable au corps.
C,a voyons qui des trois aura la marchandiſe.
D'un côté la pudeur, de l'autre la franchiſe,
D'autre part on nous vient offrir cent mille écus,
Ma foi prenons l'argent, & laiſſons les vertus.

NERINE.

Du ſiécle où nous vivons c'eſt aſſez-là l'uſage.

DORANTE.

Qui? moi? J'épouſerois une femme à ſon âge?

FRONTIN.

Fort bien.

NERINE.

Je vais les faire eſpérer toutes trois
Pour vous donner le tems de fixer vôtre choix.
Juſqu'au revoir, Frontin.

FRONTIN.

Adieu belle Poulette.

SCENE IX.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

COnçois-tu l'embarras où tout cela me jette?

FRONTIN.

Oüi, pour vous empêcher de determiner rien,
Toutes trois vous aimer! Fi, cela n'eſt pas bien.

DORANTE.

Oh pour leur Mere, non, mais ce qui fait ma peine,
C'eſt, qu'en lui demandant Julie ou Celimene...

SCENE X.

DORANTE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *du côté d'où il entre.*

CRiez, pestez, jurez autant qu'il vous plaira,
Je vous dis en un mot, que cela se fera.
Maugrebleu du vieux fou.

FRONTIN.

Vous êtes en colére,
A qui parliez-vous-là ?

LE CHEVALIER.

Je parlois à mon Pere.
Bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Je suis vôtre humble Serviteur.

LE CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

LE CHEVALIER.

Et qui n'y seroit pas? Mon Pere en est la cause;
Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle chose.
Un Pere qui veut mettre un fils à la raison,
Il a perdu l'esprit.

LE CHEVALIER.

Ai-je tort, dis moi?

FRONTIN.

Non.
On devoit autrefois du respect à son Pere;
Mais à present, Monsieur, oh! c'est une autre affaire.

LE CHEVALIER.

La vieillesse est toûjours sujette à radoter.
Cependant les vieillards veulent nous regenter.

Mais

Mais je soutiens morbleu que c'est à la jeunesse
De pretendre a bon droit gouverner la vieillesse.
L'esprit des jeunes gens est mâle & vigoureux,
Et celui des vieillards est foible & langoureux.
Mais je voi d'ou leur vient l'ennui qui nous tracasse,
Ils enragent morbleu de nous quitter la place,
Ah! Bon jour donc Dorante,

DORANTE *sortant de sa rêverie.*

Ah! Chevalier bon jour,

LE CHEVALIER.

Je pense qu'à la fin te voila de retour.
T'avois-je deja vû depuis ton arrivée?

DORANTE.

Non. Et l'occasion ne s'en est pas trouvée.

LE CHEVALIER.

Que je t'embrasse donc. Ma foi je t'aime bien,
Mon cher. Ton Pere est-il aussi fou que le mien?
Parle donc.

DORANTE.

Mon Pere est un vieillard vénérable,
Pour qui j'aurai toûjours un respect véritable.

LE CHEVALIER.

Et si tu parles-là comme nos vieux Gaulois.
Quitte ce sot langage, & parle moi François.

DORANTE.

Je dis vrai.

LE CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire?

DORANTE.

Ouï. Mais je fais aussi tout ce que veut mon Pere.

LE CHEVALIER.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir,
Et souvent par ses cris me met au desespoir.
A mes moindres desirs il cherche des obstacles.
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les spectacles,
Les spectacles s'entend, pour y faire du bruit.
J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,
A jurer, a medire, à ferrailler, à battre,
Mon Pere sur cela me fait le Diable à quatre,

Et

Et ne peut concevoir que c'est là mon emploi,
Et que nos jeunes gens sont tous faits comme moi.

FRONTIN.

Il a tort.

LE CHEVALIER.

Ai-je lieu de l'aimer, je te prie?
Il veut même empêcher que je ne me marie.

DORANTE.

A te dire le vrai, je croi qu'il a raison.
Pourquoi te marier? un Cadet de maison?

LE CHEVALIER.

Et palsanbleu, faut il qu'un Cadet se morfonde?
Et les aînez tout seuls peupleront-ils le monde?
Oh je veux peupler moi.

DORANTE.

Mais n'ayant pas de bien...

LE CHEVALIER.

Va, pour en acquerir je sais un bon moyen.
Nôtre vieille Maman, cette Madame Argante
A de l'argent, dit-on, & cet argent me tente.
Je prétens au plutôt épouser ses écus.

DORANTE.

Bon. Tu m'empêcheras d'essuyer un refus.

LE CHEVALIER.

Comment?

DORANTE.

Je me prepare à demander Julie,
Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

FRONTIN.

Julie emporte donc la Victoire?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Ma foi.
C'est bien fait.

DORANTE.

Mais sa Mere a des desseins sur moi,
Cela peut empêcher le bonheur où j'aspire.
Et comme un jeune Epoux est-ce qu'elle désire,
Dès que tu t'offriras...

LE

LE CHEVALIER.

Elle mourra d'amour,
Je la livre à mes piés avant la fin du jour.
Ma figure d'abord ſurprend, ſaiſit, enchante.

FRONTIN.

Et croyez-vous peupler avec Madame Argante ?

LE CHEVALIER.

Non, ſon argent eſt tout ce que j'en veux tirer.
Je ſuis jeune, elle eſt vieille, & j'ai lieu d'eſpé-
rer...

FRONTIN *à Dorante.*

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la Mere,
Monſieur le Chevalier ſera vôtre beau-pere.

DORANTE.

Ouï, vraiment.

LE CHEVALIER.

Palſangbleu, Cela ſera bouffon.
Tu me reſpecteras.

DORANTE.

Avec juſte raiſon.
Ne nous amuſons pas à railler davantage,
Va t'en la demander toi-même en mariage.
Ton compliment reçu j'irai la diſpoſer....

LE CHEVALIER.

Aſſûré du ſuccès, je vais me propoſer.
La vieille a le goût fin, & le cœur le plus tendre!...

DORANTE.

Beau-pere hâtons-nous.

Il veut paſſer devant, le Chevalier le retient & paſſe gravement devant lui.

LE CHEVALIER.

St. Après moi mon Gendre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PYRANTE, DORANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

JE vous l'ai déja dit, l'Irrésolution,
Mon Fils, est dangereuse en toute occasion.

DORANTE.

D'un homme irrésolu la noble inquiétude
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,
D'un raisonnement sain, & des réfléxions
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du sage,
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage,
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moi qui veux en tout agir avec prudence,
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence
Je cherche, j'examine, & pour ne faillir pas,
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

PYRANTE.

Il raisonne fort juste, & qui le veut entendre
Toûjours à son avis est forcé de se rendre.

FRONTIN.

Moi je ne me rends point à ces belles raisons,
Tout irrésolu vise aux petites Maisons.

DORANTE.

Maraut.

PYRANTE.

Tais-toi, Frontin. Vous ne devez pas craindre
Qu'à prendre aucun parti je veuille vous contraindre.
Je ne vous ai parlé que comme vôtre ami,

Et

Et je ne ferai point complaisant à demi.
Pesez, examinez, j'ai résolu d'attendre
Et j'approuverai tout. Mais il m'a fait entendre
Qu'au mariage enfin vous étiez resolu.
Y pensez vous toûjours ?

FRONTIN.

Oüi, nous avons conclu,
Et concluons encor, si cela peut vous plaire,
Qu'une femme nous est de tout point necessaire.

PYRANTE.

Vous choisissez Julie, à ce que l'on ma dit.
Quoi ?

DORANTE.

Tantôt ce dessein m'a passé par l'esprit;
Mais depuis un moment j'ai changé de pensée.

FRONTIN *apart.*

Encor ? oh ! par ma foi, sa tête est renversée.

PYRANTE.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur ?
Ou bien vous sentez vous du penchant pour sa sœur ?

DORANTE.

Point du tout.

PYRANTE.

Pourquoi donc, dites-le moi vous même,
N'épouser pas Julie ? hem ?

DORANTE.

Parce que je l'aime.

PYRANTE.

Parce que vous l'aimez, vous ne l'épousez pas ?
C'est par la qu'il faudroit...

DORANTE.

Non, elle a trop d'appas,
Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblesse,
Que de mes sentimens elle seroit maitresse.
D'abord j'avois pensé que pour se rendre heureux
Il falloit de sa femme être fort amoureux,
Mais j'étois dans l'erreur, & je tiens pour maxime,
Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime.

PY-

PYRANTE

Quel étrange systême !

DORANTE.

Il est bien raisonné.

FRONTIN.

Et moi je dis...

DORANTE.

Quoi ?

FRONTIN.

Rien. Je me tiens condamné.

PYRANTE.

Vous vous formez, mon fils, de bizarres scrupules,
Que l'on pourra traiter de craintes ridicules,
Et je crois...

DORANTE.

Permettez que suivant mon dessein
Je porte à Celimene & mes vœux & ma main.
Pour elle pénétre de la plus forte estime ..

PYRANTE.

C'est là vous entêter d'une fausse maxime,
Et si vous y pensiez pendant quelques momens...

DORANTE.

J'y pense, & la raison régle mes sentimens.

FRONTIN.

Morbleu vôtre raison raisonne en précieuse,
Et je croi franchement qu'elle est un peu quinteuse.
Tantôt elle dit blanc, tantôt elle dit noir ;
Elle blâme au matin ce qu'elle louë au soir,
Sans cesse elle epilogue & n'est jamais contente,
Et c'est un vrai lutin qui toûjours vous tourmente.

PYRANTE.

Tout franc pour un Valet c'est fort bien raisonner,
La raison ne sert point à vous déterminer.

DORANTE.

Mais mon dessein est pris.

PYRANTE.

Avant que de rien faire
Il faut examiner mûrement cette affaire.
Consultez-vous encor pour n'agir point en vain,

Et

Et si vous persistez dans le même dessein
Mon Fils, bien loin d'y faire aucune résistance
Je vous donne deja mon agrément d'avance.
Mais pour moi j'ai toûjours été d'opinion,
Qu'on doit se marier par inclination.

SCENE II.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.
IL parle sensément.
FRONTIN.
Oui, la chose est certaine.
DORANTE.
Crois-tu que je persiste à choisir Celimene?
FRONTIN.
La belle question que vous me faites-là!
Et qui peut mieux que vous répondre de cela?
DORANTE.
J'en répons. Mais enfin qu'en pense-tu?
FRONTIN.
Je pense
Que déja sur cela vous êtes en balance.
Qu'aprés avoir formé vingt projets tour à tour,
Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.
DORANTE.
Oh bien, détrompe-toi.
FRONTIN.
Je m'en ferois scrupule.
DORANTE.
De tous ces changemens je sens le ridicule.
J'ai choisi Celimene, & la réflexion
Ne détruira jamais ma résolution.
En vain à ce projet l'amour veut mettre obstacle.
FRONTIN.
Oh si vous persistez, je veux crier miracle,

DO-

DORANTE.

Tu seras bien surpris;

FRONTIN.

Oui, Monsieur, par ma foi.

DORANTE.

Tu le serois bien plus, Frontin, si comme moi
Tu pouvois pénetrer jusqu'au fond de mon ame.
Car j'adore Julie, & pour vaincre ma flâme
Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir;
Souvent de ma raison je combats le pouvoir.
Je voudrois quelquefois vaincre sa résistance,
Et quelquefois mon cœur fait pencher la balance...
Attends Frontin.

FRONTIN.

Quoi donc?

DORANTE.

Je croi qu'en ce moment.
L'amour sur la raison l'emporte hautement.
Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.
Qu'elle est belle, Frontin! Je suis dans des allarmes...
Non...

FRONTIN.

Ferme, resistez à la tentation.

DORANTE.

J'aurai peine à tenir ma résolution
Je le vois à present. Même pour Celimene,
Je sens naître en mon cœur des mouvemens de haine...

FRONTIN.

De haine, dites vous?

DORANTE.

Oui. C'est-elle en ce jour
Qui me force à quiter l'objet de mon amour.
Sans cette estime enfin qu'inspire son merite
Je me livrois d'abord à l'objet que j'évite.
Cette estime m'a fait entrevoir le danger
Où guidé par l'amour je m'allois engager:
La crainte du péril n'étonnoit point mon ame.

FRONTIN.

Et quel est ce péril?

DORANTE.

Celui d'aimer ma femme.
Il n'est point de malheur égal à celui-là,
Et j'ai mille raisons qui me prouvent cela.

FRONTIN.

Il faut donc pour sa femme avoir beaucoup de haine?

DORANTE.

Non pas.

FRONTIN.

Et pourquoi donc épouser Célimene?
Si vous la haïssez, devenu son Epoux
La haine ne fera que s'augmenter en vous.
Vous vous rappellerez les charmes de Julie,
Et cela vous fera faire quelque folie.

DORANTE.

Sais-tu que quelquefois tu raisonnes fort bien?

FRONTIN.

Oh, je n'en doute point, Monsieur. Le seul moiien.
Pour sortir d'embarras, est d'épouser la Belle
Qui sait vous inspirer une ardeur si fidelle;
Il faut de bonne grâce affronter le danger.

DORANTE.

Qui moi? que par l'amour je me laisse engager?
Non: D'ailleurs je me sens un fond de jalousie...

FRONTIN.

Quoi! vous seriez atteint de cette frenesie?

DORANTE.

Ouï, Frontin, je serois jaloux au dernier point.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monsieur, ne vous mariez point.
Plus on craint le malheur, plus le malheur est proche.
La femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de roche,
Si quelqu'un du dépit saisit l'occasion,
Ne sauroit résister à la tentation.

DORANTE.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.
Mais je ne pourrai point résister à l'atteinte
Que l'estime ou l'amour porteront à mon cœur
Tant que je serai libre, & pour fuir ce malheur
J'imagine un moyen...

FRONTIN.

Quel dessein est le vôtre ?

DORANTE.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une ou l'autre.

FRONTIN.

Quel est-il ce moyen, ne le saurai-je pas?

DORANTE.

Tu seras étonné lorsque tu l'apprendras.

FRONTIN.

Ma curiosité devient impatiente.

DORANTE.

Je m'en vais épouser...

FRONTIN.

Qui donc?

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Madame Argante ?

DORANTE.

Ouï.

FRONTIN.

Je conviens avec vous,
Que c'est le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela, tôt ou tard, je ferai la folie
D'épouser malgré moi Celimene ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs cent mille écus peuvent faire penser...

SCENE III.

Me. ARGANTE, DORANTE, NERINE, FRONTIN.

Me. ARGANTE.

OUï, je veux voir Dorante.

NERINE.

Et pourquoi vous presser?
Laissez le se résoudre.

Me. ARGANTE.

Oh je perd patience.
Comment, depuis une heure il resoud, il balance?
Riche comme je suis, aimable au dernier point...

FRONTIN.

La voici, parlez donc, & ne balancez point.

Me. ARGANTE.

Je l'apperçoi lui-même. Il me cherche, Nerine,
Il brûle de me voir.

NERINE.

Oh je me l'imagine.

FRONTIN *a Dorante.*

Comment, vous hésitez quand il faut déclarer?...

DORANTE.

Ah, Frontin, donne-moi le tems de respirer.

NERINE.

Je croi que vôtre aspect l'embarasse, Madame.

Me. ARGANTE.

Il m'aime, & n'oseroit me découvrir sa flâme.
En effet, mes appas ont jusques à ce jour
Inspiré du respect autant que de l'amour.
Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,
Et deux de mes regards le rendront moins timide.
Bon jour, mon cher Dorante.

DORANTE.

Ah, Madame... Bon jour.

FRONTIN.

Oüi. Bon jour. Beau debut pour lui parler d'a
mour.

Me. ARGANTE.

Je vous trouve à propos & j'en ſuis ſi ravie...
Avoüez franchement que vous avez envie
De m'ouvrir vôtre cœur. N'eſt-il pas vrai, mo
cher?

FRONTIN.

C'eſt pour ce ſujet là qu'il alloit vous chercher,
Madame, vos vertus, vôtre argent & vos cha
mes,
Font qu'il eſt obligé de vous rendre les armes,
Et que lorſqu'il vous voit il ſent des mouve
ments...
Allons, Monſieur, allons, dites vos ſentimen

Me. ARGANTE.

Quoi donc! en nous voyant nos bouches ſont mu
tes?
Voulez-vous que nos yeux ſoient nos ſeuls inte
prètes?
Sortons de l'embarras où nous jettent nos feux,
Pourquoi nous en tenir aux regards amoureux?

A Nerine.

Parlez, mon cher enfant. Vois-tu comme il ſc
pire?

DORANTE.

A Frontin.

Madame, vos bontez... Je ne ſai que lui dire.

FRONTIN.

Faites vous un effort au moins dans ce moment.

A Madame Argante.

Mon Maitre, à ce qu'il dit, vous aime éperd
ment.

Me. ARGANTE.

Eperdument, Nerine. Ah quel comble de gloir

NERINE.

Ma foi je n'en croi rien.

Me. ARGANTE.

Pourquoi ne le pas croir
Inſ

Insolente ?

FRONTIN.

Ouï, Madame est-elle hors d'état
De captiver le cœur d'un homme délicat ?
Apprenez que mon Maître est en fait de tendresse,
Plein de rafinement & de délicatesse,
Et trouve des appas quand il a bien rêvé,
Où les autres, morbleu, n'en ont jamais trouvé.

NERINE.

En ce cas je me rends & n'ai plus rien à dire;
Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.
Si Madame a pour vous de si charmants appas,
Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.
Madame se croit belle, elle se rend justice,
D'ailleurs on voit souvent des amours de caprice.

Me. ARGANTE.

Des amours de caprice ? est-ce que pour m'aimer
Il faut ?...

NERINE.

Non, je sai bien que vous savez charmer.

Me. ARGANTE.

Des amours de caprice ! Ecoutez impudente,
Si vous vous avisez... Oh ça, mon cher Dorante
Que dirons nous ?

DORANTE.

Et mais, ... tout ce qu'il vous plaira.

Me. ARGANTE.

Qu'il est tendre & galant ! Jamais on n'aimera
Comme nous nous aimons, n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame...

Me. ARGANTE.

J'aime son embarras, il exprime sa flâme
Mieux que tous les discours...

DORANTE.

Ouï, Madame, il suffit...

Me. ARGANTE.

Que sa réponse est pleine & d'amour & d'esprit !
Vous savez bien pour vous, tout ce que je veux faire ?

DORANTE.

Ah ! ce n'eſt point par là que je vous conſidére.

FRONTIN.

Non. Il admire en vous une mûre beauté,
Un charmant embonpoint rempli de majeſté.
Car il ne peut ſouffrir les tailles delicates.

Me. ARGANTE *a Frontin.*

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flâtes.
C'a faites moi l'aveu de tous vos ſentimens,
Secondez mes ſoupirs par des tranſports charmants;
Dites que ma beauté vous charme & vous enflamme,
Dites que mon portrait eſt gravé dans vôtre ame,
Et que ſi nôtre hymen ne ſe fait dans ce jour
Vous allez expirer de triſteſſe & d'amour.

DORANTE.

J'allois vous propoſer... Ah, Frontin, qu'elle eſt folle!

Me. ARGANTE.

Que dit-il?

FRONTIN.

Que l'amour lui coupe la parole.

Me. ARGANTE.

C'eſt l'ordinaire effet des grandes paſſions.
Mais vos tendres regards ont des expreſſions...
De grace finiſſez un ſi charmant langage,
Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage ?

DORANTE.

Eh mais.. quand vous voudrez, dès demain, que ſait-on ?

NERINE.

Quoi, Monſieur! vous voulez l'épouſer tout de bon.

FRONTIN.

C'eſt ſon deſſein, Nerine, & l'affaire eſt concluë.

NERINE.

Puiſque vôtre union eſt ſi bien réſoluë,
Souffrez que la premiére en ce même moment,

Je

Je vous fasse à tous deux mon humble compliment.

A Dorante.

On m'avoit déja dit, Monsieur, que la sagesse
Chez vous étoit égale à la delicatesse,
Déja plus d'une fois j'en avois vû l'effet ;
Mais ceci passe encor ce que vous avez fait,
Et preferer Madame à deux Filles fort belles,
C'est avoir sur le goût des maximes nouvelles,
C'est un trait singulier qui sera fort vanté,
Mais qui sera, je croi, rarement imité.

A Me. Argante.

Je m'en vais informer Celimene & Julie
Qu'à Monsieur, dès ce jour un doux hymen vous lie.
Puissiez-vous vivre ensemble aussi tranquilement
Qu'on le doit espérer d'un tel assortiment ;
Puissiez vous à Dorante inspirer la tendresse,
Puisse Dorante en vous trouver de la jeunesse,
Et pour rendre le trait encor plus singulier
Puissiez-vous à Monsieur donner un héritier.

Elle s'en va en riant.

FRONTIN.

La carogne !

SCENE IV.

Me. ARGANTE, DORANTE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Bon jour Maman trop adorable,
On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

Me. ARGANTE.

Pourquoi me cherchez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pour vous parler d'amour.
Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE *à Frontin.*

Qu'il arrive à propos !

LE CHEVALIER.

Ma flâme est violente,
Et je ne sai pourquoi je vous trouve charmante.
Je viens donc vous jurer que vous avez en moi
Un protestant tout prêt à vous donner la foi.

Me. ARGANTE.

Laissez-nous.

LE CHEVALIER.

Refuser un homme de ma sorte ?
Oh ! nous nous convenons, ou le diable m'emporte.

Me. ARGANTE.

Fi donc, petit badin, vous vous passionnez.

LE CHEVALIER.

Et peut-on retenir l'amour que vous donnez ?
Pour vous voir un moment j'ai couru comme un lièvre.
Vous m'avez mis en feu. N'aurois-je point la fiévre ?
Tâtez...

Me. ARGANTE.

Oh je vous croi, car j'ai sçû de tout tems
Inspirer des transports si promts, si violents...

LE CHEVALIER *se jettant à ses genoux.*

Que je meure à vos pieds si je ne vous adore.
Vous êtes ma Beauté, mon Soleil, mon Aurore.
Ma grand Maman, daignez m'honorer d'un regard.

Me. ARGANTE.

Mon pauvre Chevalier, vous vous offrez trop tard.

LE CHEVALIER.

Est-il quelque Rival dont la flâme insolente ?...

Me. ARGANTE.

Oui ; vous en avez un, le voilà. C'est Dorante.

D O-

DORANTE *au Chevalier, bas.*
N'en croi rien, Chevalier.
Me. ARGANTE.
Pour couronner nos feux.
Les doux nœuds de l'hymen vont nous unir tous deux.
LE CHEVALIER.
Bon, vous rêvez cela.
Me. ARGANTE.
Non je vous disqu'il m'aime.
Si vous ne m'en croyez, demandez-le à lui-même.
Il vient de m'assûrer qu'il seroit mon Epoux.
LE CHEVALIER.
Dieu me damne, ma mere, il se moqne de vous.
Me. ARGANTE.
Allons, avoüez donc ce que Monsieur ignore.
DORANTE.
Que faut-il avoüer?
Me. ARGANTE.
Que vôtre cœur m'adore,
Et que vous me trouvez de si charmans appas,
Que Venus près de moi ne vous toucheroit pas.
Au Chevalier.
Vous allez voir, Monsieur.
DORANTE.
Madame, en conscience!
Rien n'est moins véritable.
FRONTIN *à part.*
Oh quelle impertinence!
Me. ARGANTE.
Quoi?
DORANTE.
Mon respect pour vous ne peut être égalé,
Mais pour vous aimer non, qu'il n'en soit point parlé.
Me. ARGANTE.
Vous en avez menti, car je sai le contraire.
LE CHEVALIER.
Je vous avois bien dit que vous rêviez, ma mere.

FRONTIN *à Dorante.*

Il falloit feindre.

DORANTE.

Non, je ne puis.

LE CHEVALIER.

Sur ma foi,
Ne vous attendez point à d'autre Epoux que moi.
Il refuse la main qui par vous est offerte ;
Mais qui peut mieux que moi réparer cette perte ?
Ça, je compte déja nôtre hymen arrêté,
Ainsi je vais user de mon autorité.
J'entends, je veux, j'ordonne en pere de famille,
Que Dorante au plutôt épouse nôtre Fille.

Me. ARGANTE.

Ma Fille ?

LE CHEVALIER.

Oui, Julie. Il l'aime à la fureur,
La friponne pour lui ressent la même ardeur.

Me. ARGANTE.

Vous ne répondez rien. Me dit-il vrai, Dorante ?

FRONTIN.

Quelque chose approchant.

DORANTE.

Tout franc, Madame Argante,
Monsieur le Chevalier vous convient mieux que moi,
Vous êtes nés tous deux l'un pour l'autre.

LE CHEVALIER.

Oui, ma foi.

Me. ARGANTE.

Quoi ! par un feint amour vous m'auriez donc leurrée ?

FRONTIN.

C'est qu'il s'étoit mépris. La chose est réparée.

Me. ARGANTE.

Répondez, répondez ; comment justifier ? ...

DORANTE.

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

Me. ARGANTE.

Traître.

LE CHEVALIER.

Belle Maman, souffrez que je vous prie,
Si c'est peu d'ordonner, qu'il épouse Julie.

Me. ARGANTE.

Vous aimez la friponne?

DORANTE.

Ouï, Madame, il est vrai.

Me. ARGANTE.

Pourquoi donc m'abuser? ...

FRONTIN.

C'étoit un coup d'essai.

Me. ARGANTE.

Un coup d'essai?

FRONTIN.

Sans doute, il adoroit Julie,
Mais par bonnes raisons il a conçû l'envie
De quiter cet objet qui savoit l'embraser,
Afin de vous servir & de vous épouser:
Mais pour vôtre malheur, ainsi que pour le nôtre,
Il n'a pû reüssir ni dans l'un ni dans l'autre.

DORANTE.

Ouî, j'ai fait mille efforts pour me donner à vous:
Je mettois mon bonheur à me voir vôtre Epoux;
Tous ces efforts sont vains. Consentez-donc, Madame,
Qu'un prompt hymen m'unisse à l'objet de ma flâme,
Et recompensez-moi d'avoir tout employé
Pour...

Me. ARGANTE.

Vous êtes un sot.

FRONTIN.

Vous voilà bien payé.

DORANTE.

Madame, en vérité...

Me. ARGANTE.

Pour vôtre recompense,
N'attendez de ma part que haine & que vengeance,
Adieu. Vous, suivez-moi, Monsieur le Chevalier.

SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tout franc, cet adieu-là me paroît singulier.
Mais vous meritez fort une telle avanie,
Et vôtre incertitude est assez bien punie.

DORANTE.

J'avois mille raisons...

FRONTIN.

Oui, maintenant je voi
Que vous entrouveriez pour m'épouser, je croi.
Mais enfin ces raisons que vous croyez si belles,
Cedent dans le moment à des raisons nouvelles,
Vous preferiez la mere à l'une & l'autre sœur,
Et dès qu'elle paroît son aspect vous fait peur.
Ecouter vôtre amour, c'étoit une folie,
Et l'entretien finit en demandant Julie.

DORANTE.

Sa mere m'a paru si folle en ce moment,
Qu'elle m'a fait d'abord changer de sentiment,
Et Julie avec elle à l'instant comparée
M'a paru de tout point digne d'être adorée.
Oui: je lui vais offrir, & mon cœur, & ma main,
Et rien ne sauroit plus m'arracher ce dessein.

FRONTIN.

Sa mere voudra-t-elle?...

DORANTE.

On saura la réduire.

FRONTIN.

Chut. Voici les deux sœurs. Que vont elles vous dire?

SCENE VI.

CELIMENE, JULIE, DORANTE, FRONTIN.

JULIE.

AVec empressement nous accourons vers vous;
Ma mere va bien-tôt vous avoir pour Epoux,
Et nous venons, Monsieur, par un respect sincére,
Saluer reconnoître en vous nôtre Beau-pere.

Elles lui font toutes deux la révérence.

FRONTIN.

Ah! le trait est malin.

DORANTE.

Si j'ai pû concevoir...

CELIMENE.

Loin de nous écarter des régles du devoir,
Nous vous respecterons en Pere de famille,
Et chacune de nous se dira vôtre Fille.

Celimene fait la révérence.

DORANTE.

J'avouë ingenuëment que...

JULIE.

Pour moi dès ce jour
Je vais mettre mes soins à vous faire ma Cour.
De vos bontez, Monsieur, j'espére être appuyée.
Et que de vôtre main je serai mariée.

Elle fait la révérence.

FRONTIN.

Je parlerai pour vous, je suis son favori;
Allez, je vous promets à chacune un mari.

DORANTE.

Te tairas-tu maraut? Si vous vouliez m'entendre...

JULIE.

Non, vraiment, c'est un soin que je ne veux point prendre.
Je croyois que pour vous mon cœur eût du penchant;

Mais, Monsieur, sans me faire un effort violent
Je puis le reserver aisément pour un autre,
Et mon indifference est égale à la vôtre.
Je vais trouver ma mere afin de la presser
De celebrer la nôce où je veux bien danser.

Elle s'en va en dansant & en chantant après avoir fait plusieurs révérences.

FRONTIN *à Celimene.*

Danserez-vous aussi ? Mais vous pleurez je pense,
Hom, celle-ci n'a pas tant de goût pour la danse.

CELIMENE.

Ah Dorante, Dorante, où me réduisez-vous ?
J'attendois de vous seul mon bonheur le plus doux,
Je ne l'espére plus, & ma douleur extrême...
Adieu, vous voyez trop à quel point je vous aime.

DORANTE.

Madame... Elle me fuit.

SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vous en dit le cœur ?

DORANTE.

Ah ! je suis pénétré de joye & de douleur.
Je suis desesperé des mépris de Julie.
Par les pleurs de sa Sœur, mon ame est attendrie.
Je retombe par là dans ma perplexité,
Et mon trouble est plus grand qu'il n'a jamais été.
Mais le dépit enfin me domine, & je jure....
Je n'oserois, Frontin, je crains d'être parjure.
Si l'une par ses pleurs a sçû gagner mon cœur,
L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.
Allons trouver Julie, ah je veux qu'elle apprenne...

FRON-

FRONTIN.

Allons.

DORANTE

Non, il vaut mieux parler à Celimene,

FRONTIN.

Et que lui direz-vous ?

DORANTE.

Je ne sai, mais enfin. . .
Vien, sui-moi, je pourrai me résoudre en chemin.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ENfin donc, Celimene emporte la balance ?

DORANTE.

Je me livre au plaisir d'une juste vengeance.
Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conscience, là,
Combien de tems encor voudrez-vous bien cela ?

DORANTE.

Combien je le voudrai ?

FRONTIN.

Si pendant un quart d'heure
Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup où je meure.

DORANTE.

Moi, je pourrois changer après tous les mépris ?. . .
Ah ! ne m'en parle point, le dessein en est pris.

FRONTIN,

Mais, Monsieur...

DORANTE.

Mais, Frontin, la chose est résoluë,
Je sui de ma raison la puissance absoluë,
Car enfin ne croi pas qu'un dépit amoureux
Me fasse renoncer à l'objet de mes vœux.
C'est la réfléxion. Jamais un homme sage
Ne consulte son cœur touchant le mariage ;
Il ne veut point aimer celle qu'il se choisit,
Il s'en tient à l'estime, & cela lui suffit ;
Je te l'ai dit vingt fois, je te le dis encore:
Mais il doit souhaiter que sa femme l'adore ;
Etre aimé sans aimer, c'est le sort le plus doux
Dont se puisse jamais assûrer un Epoux,
S'il sait par une feinte adroite & legitime,
Marquer beancoup d'amour, n'ayant que de l'estime.
La raison me contraint à prendre ce parti.

FRONTIN.

L'amour lui pourra bien donner un démenti.

DORANTE.

Non, je ne le crain point. Je n'aime plus Julie.

FRONTIN.

Mais cependant, Monsieur, vous la trouviez jolie.

DORANTE.

Jolie! Ah, dis plutôt que c'est une beauté,
Qu'on ne sauroit la voir sans en être enchanté;
Qu'elle a l'esprit charmant, qu'elle a la voix divine.
Que. . .

FRONTIN.

Vous ne l'aimez plus?

DORANTE.

Mais je me l'imagine;

FRONTIN.

Je m'imagine moi que vous en êtes fou.

DORANTE.

Oh! je te prouverai le contraire.

FRONTIN.

Et par où?

DORANTE.

Par mes empressemens auprès de Celimene.
Mon interêt le veut, & j'y souscris sans peine,
Elle m'aime? je vais lui jurer mille fois
Que ses divins appas m'ont rangé sous ses loix.
Moins je verrai mon cœur avoüer ce langage,
Moins je redouterai les nœuds du mariage,
Plus il voudra parler en faveur de mes feux,
Et plus contre son gré je serrerai ces nœuds.
Enfin tu connoîtras bien-tôt que mon sistême,
Est qu'on n'épouse point les personnes qu'on aime.

FRONTIN.

Allons donc, tout coup vaille, épousons sans
amour..
Mais...

DORANTE.

Tu raisonnerois jusqu'à la fin du jour.
As-tu vû Nerine?

FRONTIN.

Oui je l'ai desabusée.
La chose à dire vrai n'étoit pas malaisée?
Elle ne doutoit point que bien-tôt la maman
Ne vous dégoûtât d'elle, & pour moi vôtre plan
M'a paru...

DORANTE.

Laissons là ta pensée & la sienne,
A-t-elle sçu calmer Julie & Celimene?
Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus?...

FRONTIN.

Elles sont toutes deux instruites là-dessus.

DORANTE.

Allons donc au plutôt...

FRONTIN.

Celimene s'avance.

DORANTE.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.

SCENE II.

CELIMENE, DORANTE, FRONTIN.

CELIMENE *entre en rêvant & sans les voir.*

IL a beaucoup d'esprit & beaucoup de raison.
Avoit-il pû former un pareil projet? Non.
Mais sachant que ma Mere est facile & crédule,
Il la vouloit, je croi tourner en ridicule.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle donne un bon tour à vôtre beau projet.
Laissons-là dans l'erreur.

DORANTE.

C'est bien dit.

CELIMENE.

En effet
Croiroit-on? ... Le voici. Tâchons avec adresse
De savoir quel est donc l'objet de sa tendresse.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle approche.

DORANTE.

Ah! Frontin.

FRONTIN.

Quoi! qu'avez-vous, Monsieur.

DORANTE *à Frontin.*

Qu'elle est belle!

FRONTIN.

Charmante.

DORANTE.

Elle efface sa sœur.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne m'enflâme.

FRONTIN.

Diable, gardez-vous en. Ce sera vôtre femme.

DO-

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous presente à mes yeux?
Mais helas! que je crains de vous être odieux!

CELIMENE.

Non. Il me sieroit mal d'affecter de la haine,
Et vous connoissez trop le cœur de Celimene.
Mes sentimens tantôt ont paru malgré moi.

FRONTIN *à Dorante bas.*

Son cœur est bien malade.

DORANTE.

Oüi, Frontin, je le voy,

CELIMENE.

Mais n'allez pas penser qu'écoutant ma foiblesse,
Je cherche en vôtre cœur une égale tendresse,
Quoique vôtre conquête eût dequoi me charmer,
Je vous ai toûjours cru peu capable d'aimer;
Ainsi je veux me vaincre, & le soin de ma gloire...

DORANTE.

Peu capable d'aimer! Avez-vous pû le croire?
Quoi donc! peut on vous voir & ne vous aimer pas?
Vous présumez trop peu de vos divins appas,
Rien ne peut resister à leur éclat suprême:
Ils sauroient attendrir l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifference même! Ah morbleu, le beau mot!
Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais toy; sot.

CELIMENE.

En vain vous me flatez d'un pareil avantage,
Ce n'est point vôtre cœur qui me tient ce langage.

DORANTE.

Vous me faites injure & me connoissez peu.

FRONTIN.

Dès que vous paroissez, mon Maître est tout en feu.
C'est ce qu'il me disoit tout à l'heure.

DORANTE.

Moi feindre!
A cet indigne effort qui pourroit me contraindre?

D'ail-

D'ailleurs quand je voudrois feindre de vous aimer,
Mon cœur à vôtre aſpect ſe laiſſeroit charmer,
Et l'éclat de vos yeux que perſonne ne brave,
D'un Amant ſuppoſé ſauroit faire un Eſclave.

FRONTIN.

On ne badine point avec vôtre Beauté.
La peſte, il y fait chaud.

CELIMENE.

Dites la verité.
Pourquoi donc oſiez-vous propoſer à ma mere
De l'épouſer?

DORANTE.

De grace oublions cette affaire,
J'avois quelques raiſons pour en uſer ainſi,
Mais...

FRONTIN.

Traitons le ſujet qui nous aſſemble ici.

DORANTE.

Oui, Madame, ſongez que ma plus forte envie
Eſt de m'unir à vous le reſte de ma vie.
Trop heureux, ſi daignant approuver mon deſſein,
Vous conſentez, Madame, à me donner la main.
Vous ne répondez rien! Ah! rompez ce ſilence,
Et permettez du moins qu'une douce eſpérance...

CELIMENE.

Une Mere a ſur nous un pouvoir abſolu,
Obtenez ſon aveu, nôtre hymen eſt conclu.
Mais je crains que ma ſœur...

DORANTE.

Julie paroît & écoute ſans être vûë.

Non, belle Celimene,
Je veux, juſqu'au trépas, vivre dans vôtre chaîne:
Ce n'eſt que vôtre hymen qui peut combler mes vœux?
Et de tous les mortels je ſuis le plus heureux.
Que je vous trouve en tout, préferable à Julie!
Madame, c'en eſt fait, pour jamais je l'oublie.
Puiſque vous acceptez & ma main & mon cœur,
Je jure à vos genoux, que jamais vôtre ſœur....

Il apperçoit Julie.

Juſte

Juste Ciel!

CELIMENE.

Qu'avez vous?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

Je jure... *Il se leve.*
Je ne puis.

FRONTIN.

D'où vous vient?.. Ah! voici l'enclouure.

SCENE III.

JULIE, CELIMENE, DORANTE, FRONTIN.

JULIE *à Celimene.*

Vous lui faites jurer de ne m'aimer jamais.
Ma sœur; craignez-vous tant l'effet de mes attraits?
Monsieur à vos genoux vous livre la victoire,
S'il ne fait des sermens, vous n'osez pas le croire.
Ah! vous ne rendez point justice à vos appas.
Qu'est-ce donc? Vous voilà tous deux dans l'embarras!
Vous ne répondez rien! Craignez-vous ma presence?
Du moins honorez-moi de vôtre confidence.
Quoi! pas un mot? Frontin. Ils se taisent tous trois.

FRONTIN.

Les transports de l'amour nous étouffent la voix.

Julie se met à rire.

CELIMENE *à Julie.*

Ce que vous avez vû vous en doit assez dire,
Pour n'avoir pas besoin de vous en faire instruire:

Mais

Mais par vôtre discours je connois aisément
Que l'aveu qu'on m'a fait vous blesse vivement.
Et par son embarras je remarque de même
Que vôtre aspect le jette en un desordre extrême.
Je n'examine point d'où cela peut venir,
Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.
Elle sort.

SCENE IV.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE *à Dorante.*

Ce que je viens de voir a lieu de me surprendre;
Et dans vos procédez, j'ai peine à vous comdre.
Ma mere, ce matin, a reçu vôtre foi:
Tout prêt à l'épouser, vous la quittez pour moi:
Quand j'y pense le moins, j'apprends cette nouvelle;
Je vous dirai bien plus, car je suis naturelle;
J'esperois que bien-tôt je la saurois par vous,
Et dans le même instant, je vous trouve aux genoux
De ma sœur, lui jurant. . . .

DORANTE.

Oüi, je suis trop sincére,
Madame, pour vouloir vous en faire un mystére.
J'estime vôtre sœur, je l'épouse demain,
Si vôtre mere veut approuver ce dessein.

JULIE.

Ma mere? Vous venez de lui faire une offense
Qui merite plutôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir son courroux.

JULIE.

Je vous promets aussi de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, Madame?

JULIE.

Moi-même.

D'où vous vient donc, Monsieur, cette surprise extrême?

DORANTE.

Je m'attends bien plutôt à vous voir tout tenter
Pour rompre mon dessein.

JULIE.

Vous voulez vous flater
Que je ne saurois voir qu'avec beaucoup de peine,
Que vous veüilliez, Monsieur, épouser Celimene,
Mais désabusez vous; Loin de troubler vos feux,
Je m'en vais travailler à vous unir tous deux.

DORANTE.

Quoi! sérieusement?

JULIE.

Oui, la chose est constante.

FRONTIN *à Dorante.*

Voilà ce qui s'appelle une fille obligeante.

JULIE.

Dois-je pas à ma sœur ces marques d'amitié?

DORANTE *à Frontin.*

Peut-on plus durement se voir humilié!
Ah, cruelle!

JULIE.

Comment?

DORANTE.

Vous me charmez, Madame,
Je sens pour Celimene une si vive flâme,
Que si je ne l'obtiens, je mourrai de douleur.

JULIE.

Cette mort vous feroit à tous deux grand honneur.
Ah! que ne puis-je voir une fois en ma vie,
Quelqu'un mourir d'amour; c'est toute mon envie.
Si vous aimez autant que vous me l'avez dit,

J'au-

J'aurai ce plaisir-là, car je connois l'esprit
De ma Mere, & malgré les soins que je vais prendre
Je doute qu'à vos vœux elle puisse se rendre :
Je jurerois que non : Ainsi dès ce moment,
Vous n'avez qu'à songer à vôtre testament.

FRONTIN *à part.*

Je ne vis de mes jours plus maligne femelle.

SCENE V.

DORANTE, JULIE, NERINE, FRONTIN.

NERINE.

QU'on m'écoute : J'apporte une grande nouvelle,
Depuis une heure entiére, en son particulier
Madame tient conseil avec le Chevalier.
Voici le résultat de leur haute folie.
Pour vous punir, Monsieur, d'avoir aimé Julie ;
Et d'avoir témoigné la vouloir épouser,
On a pris le parti de vous la refuser.

JULIE.

On a bien fait.

NERINE.

Comment ?

JULIE.

Ouï, j'en suis très-contente.

NERINE.

Vous m'étonnez. De plus, comme on sait que Dorante
N'aime point Climene, on consent de bon cœur
Qu'il l'épouse au plutôt.

JULIE *à Dorante.*

Allez trouver ma sœur
Qu'elle apprenne par vous ces heureuses nouvelles

D O-

DORANTE.

J'y cours.

FRONTIN.

Allons. L'amour nous prêtera ses aîles.

DORANTE.

Adieu, Madame.

JULIE.

Adieu.

FRONTIN *à part.*

Je crains quelque retour.

DORANTE.

Vous souhaitiez de voir quelqu'un mourir d'amour,
Et tous vos vœux étoient que ce fût moi, Madame.
Un refus, en effet, alloit me percer l'ame.
Sans vôtre aimable Sœur le jour m'est odieux.
Nôtre hymen va bien tôt se conclurre à vos yeux,
Qu'un autre par sa mort contente vôtre envie,
Puisque je suis heureux je dois cherir la vie.

NERINE.

Qu'est-ce donc que ceci? Depuis quelques momens
Il s'est fait entre vous d'étranges changemens?

FRONTIN.

Ouï, mon cœur, nous allons épouser Celimene,
Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

DORANTE.

Ouï, Nerine, le Ciel exauce tous mes vœux,
Je vais trouver l'objet qui doit me rendre heureux.
A Frontin.
Elle rêve, Frontin.

FRONTIN.

Ouï, je croi qu'elle enrage.

DORANTE.

Voi comme le dépit paroit sur son visage.
Je suis charmé.

FRONTIN

Morbleu ne songez qu'à sa sœur.

DORANTE.

Ouï, sortons.

N E R I N E *à Julie.*

Qu'est ce donc ? vous changez de couleur !
Allez, consolez-vous, vous serez mariée.

J U L I E.

Comment ?

N E R I N E.

Au Chevalier vous êtes destinée.

Dorante revient & écoute.

J U L I E,

Juste Ciel !

D O R A N T E.

Ah, Frontin !

N E R I N E *à Julie.*

Montrez presentement
Que l'amour n'est pour vous qu'un simple amusement.
C'est ainsi que tantôt vous traitiez cette affaire.
Quoi ! voulez-vous sortir de vôtre caractére ?

J U L I E *d'un ton qui marque son dépit.*

Non, je crains ce reproche, & j'ai pour l'éviter.
L'exemple de Monsieur, dont je veux profiter.
Epousez donc ma Sœur, & moi sans plus attendre,
Je vais trouver l'Epoux qu'on m'ordonne de prendre. *A Nerine.*
Me reconnois-tu là ?

N E R I N E.

Vous voilà trait pour trait.

D O R A N T E *la retenant.*

Madame, demeurez.

J U L I E.

Non, Monsieur, c'en est fait.

D O R A N T E.

Pouvez-vous consentir que l'hymen vous unisse.
Avec le Chevalier ?

J U L I E.

Il faut que j'obéïsse.

D O R A N T E.

Si vous obéïssez, ordonnez donc ma mort.
Vous seule vous pouvez me faire un heureux sort.

J U-

JULIE.

Vous juriez à ma sœur...

DORANTE.

Croyez-vous que je l'aime?
Je la trompois, Madame, & me trompois moi-même.

NERINE *à Dorante.*

Je m'en vais l'informer de vôtre changement.

JULIE *voulant iretenr Nerine.*

Nerine.

NERINE.

Ne songez qu'au racommodement.
Le dessein qu'il a pris d'épouser Celimene,
Ne peut s'exécuter, & j'en suis bien certaine.

à Julie.

L'Hymen du Chevalier vous plairoit encor moins;
A vous cacher vos feux vous mettez tous vos soins.
Mais vos yeux, vos discours, tout parle de tendresse:
Ce sont-là les retours de l'humaine foiblesse.
Allons, tenez-vous en à vôtre premier choix;
L'Amour veut que l'hymen vous range sous ses loix.

JULIE.

Qui pourra me répondre...

DORANTE.

Ah! divine Julie,
Je veux vous adorer le reste de ma vie.

Nerine sort.

SCENE VI.

DORANTE, JULIE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *à Dorante.*

Je te cherchois.

DORANTE.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Pour te voir enrager.
Le parti qu'on à pris doit beaucoup t'affliger,
Tu filois le parfait avec cette charmante.
On te donne sa sœur, la chose est assommante.
D'autant plus que ce soir j'épouse cet enfant.

FRONTIN

Monsieur le Chevalier à l'air bien triomphant.

LE CHEVALIER.

L'amoureuse Maman est fort vindicative,
Et plus elle t'aimoit, plus sa colére est vive.

JULIE.

Elle peut se venger par un autre moyen ;
Mais moi, vous épouser ? Ah je n'en ferai rien.

LE CHEVALIER.

Vous n'en ferez rién ? Vous ? Oh plasembleu, Madame,
Je vous garantis, moi, que vous serez ma femme :
Malgré vous, malgré lui vous obeïrez,
Et je réponds de plus, que vous m'adorerez.

DORANTE.

Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quoi ?

DORANTE.

Sais-tu que la plaisanterie
Convient ici fort mal ? Tréve de raillerie.

JULIE.

Croyez-moi, Chevalier, vous vous flâtez en vain
De posseder bien tôt & mon cœur & ma main.
Je ne vous aime point, & contre vôtre attente
Je vais me déclarer en faveur de Dorante.

LE CHEVALIER.

Ceci merite bien quelque réflexion :
En conscience, la, parlez vous tout de bon ?

JULIE.

Ouï, vraiment.

Si

LE CHEVALIER.

Je me pique aussi d'être sincére
i vous ne m'aimez point je ne vous aime guére;
)orante est mon ami, vous vous charmez tous deux,
'aurois tort sans amour d'aller troubler vos feux,
it d'ailleur vôtre Sœur, vous, ou la bonne femme,
'out m'est bon.

SCENE VII.

Mad. ARGANTE, DORANTE, JULIE, LE CHEVALIER, NERINE, FRONTIN.

Me. ARGANTE *dit du côté d'où elle entre.*

OUï, Dorante est pour vous.

NERINE.

Mais, Madame. . . .

Me. ARGANTE.

Non, non, ma volonté doit lui servir de loi.
'ourquoi le refuser, je le prendrois bien moi.
Mais tien, je l'apperçois, que je le trouve aimable!

DORANTE *à Me. Argante.*

Madame, vous voyez la douleur qui m'accable.
Ne pourrai-je fléchir vôtre injuste courroux?
Et voulez vous me voir mourir à vos genoux?

Me. ARGANTE.

Ah petit scelerat!

DORANTE.

Si l'on commet un crime.
Lorsque l'on n'a pour vous qu'une parfaite estime,
J'avouë en rougissant, que je suis criminel.

NERINE.

L'aveu n'est pas touchant, mais il est naturel.

Me. ARGANTE.

Tenez? quoiqu'il m'ait dit une sottise en face,

Il met dans ses discours tant de feu, tant de grace,
Que le dépit ne peut contre lui m'animer.
Helas, mon cher enfant, si tu pouvois m'aimer!
Là, consulte-toi bien.

DORANTE.

Cela n'est pas possible,
Madame, si par choix on devenoit sensible
J'ose vous protester que vous auriez mon cœur:
Mais je sens pour Julie une si vive ardeur. . .

Me. ARGANTE *a Julie.*

Coquine.

DORANTE.

Accordez moi l'adorable Julie,
Ou bien-tôt vos refus vont terminer ma vie:
Car enfin je ne puis. . . .

Me. ARGANTE.

Petit tigre, pourquoi
Tout ce que tu dis-là, n'est-il pas dit pour moi?

JULIE.

Madame, permettez...

Me. ARGANTE.

Taisez vous, impudente.
Attendez-vous vrayment qu'on vous donne à Dorante?

NERINE.

Oui, c'est pour vôtre nes.

Me. ARGANTE.

Songez au Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tout beau, je n'en veux plus.

Me. ARGANTE.

Que vous êtes grossier!
Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous plu[s]
d'elle?

LE CHEVALIER.

C'est que j'en veux à vous, je vous trouve plus belle

Me. ARGANTE.

Monsieur le Chevalier dans sa vivacité
A quelquefois des traits dont on est enchanté.

LE CHEVALIER.

On me l'a toûjours dit.

Me. ARGANTE.

Mais montrez vous plus sage ;
Je pretens vous donner Julie en mariage,
La noce se fera même dès aujourd'hui,
Et vous me vengerez de ma fille & de lui.

JULIE.

J'aimerois mieux mourir...

Me. ARGANTE.

Vous avez l'insolence...

DORANTE.

Eh bien, Madame, il faut hâter vôtre vengeance,
Je renonce à Julie, aussi bien qu'à sa Sœur,
Et vais en d'autres lieux emporter ma douleur.

LE CHEVALIER *vient le retenir.*

Dorante.

DORANTE.

Laisse-moi : la fureur me transporte.

LE CHEVALIER.

Morbleu tu reviendras, ou le diable m'emporte.

DORANTE *à Me. Argante.*

Adieu, Madame, adieu, vous ne me verrez plus.

LE CHEVALIER.

Je ne te quitte point.

DORANTE.

Tes soins sont superflus.

SCENE VIII.

Me. ARGANTE, JULIE, NERINE.

Me. ARGANTE *à Julie.*

C'Est vous qui me causez un affront si sensible,
Otez-vous de mes yeux.

Julie sort.

SCENE IX.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

Est-il donc bien possible
Que je ne verrai plus Dorante ?

NERINE.

En doutez-vous ?
Il s'en va transporté d'un violent couroux.
Mais, Madame, après tout, pouvez-vous bien prétendre
Qu'il puisse avoir pour vous un cœur facile & tendre ?
Là, rendez-vous justice, avez-vous dû penser
Qu'entre Julie & vous il pourroit balancer ?
Ou s'il a balancé, vous flâtiez-vous, Madame,
Qu'il voulût en effet vous choisir pou sa femme ?

Me. ARGANTE *a Frontin.*

C'est donc pour me joüer & me desespérer
Que d'un pareil projet il venoit me leurrer ?

NERINE.

Non, c'est de bonne foi qu'il vous a dit la chose.
Mais execute-t-il tout ce qu'il se propose ?
Par exemple, il est sûr, & je le sai par lui,
Qu'il vouloit épouser Celimene aujourd'hui.

Me. ARGANTE.

Celimene ?

NERINE.

Oui vrayment.

Me. ARGANTE.

Par quelle fantaisie
Veut-il donc la quitter pour épouser Julie ?

NERINE.

Par la même raison qui fait qu'en un moment
Il a sur vôtre hymen changé de sentiment.
Il adore Julie, & fait tout son possible

Pour

Pour braver les appas qui le rendent sensible.
Il veut rompre ses fers, il promene son cœur,
Il s'engage, il promet, mais un charme vainqueur
Fait qu'au moment qu'il croit triompher de lui-même,
Il sent que Julie est l'unique objet qu'il aime.

Me. ARGANTE.

La friponne! elle eût dû suivant mon sentiment,
Se tenir renfermée en son appartement,
Y lire, y travailler, non se montrer sans cesse
Pour venir m'effacer par son air de jeunesse.

NERINE.

Ouï, cet air est à craindre.

Me. ARGANTE.

Oh sans cela, je croi
Qu'elle ne seroit pas plus piquante que moi.

NERINE.

Mais voulez-vous manquer un fort bon Mariage,
Par un entêtement ridicule à vôtre âge?

Me. ARGANTE.

Je ne puis digerer l'affront qu'elle me fait.

NERINE.

Vôtre ressentiment peut être satisfait.

Me. ARGANTE.

Comment?

NERINE.

En permettant qu'elle épouse Dorante.
C'est un homme quinteux, dont l'humeur inconstante,
Incommode, bizarre, aura dans peu de jours
Détruit leur union par de fâcheux retours.
D'ailleurs il est sujet à trop de jalousie,
Pour vivre bien long-temps tranquille avec Julie.
Enfin, si vous voulez avoir un jeune Epoux,
Le Chevalier, Madame, est plus propre pour vous:
Son humeur me paroît très-conforme à la vôtre;
Et vous devez, ma foi, le preferer à l'autre:
A l'âge près, pourtant, qui ne me paroît pas....

Me. ARGANTE.

Va, Nerine, croi moi, quand on a mes appas,

On peut bien à tout âge épouser un jeune homme.
NERINE.
Et d'ailleurs par l'appât d'une assez grosse somme,
Vous pouvez l'obliger à des ménagemens.....
Me. ARGANTE.
Je commence à goûter un peu tes sentimens.
Va-t-en trouver Dorante, & dis lui qu'il espére?
Moi, je vais cependant rêver à cette affaire,
Et voir si je pourrai me resoudre à la fin.....
Nerine sort.

SCENE X.

Me. ARGANTE, PYRANTE.

PYRANTE.
JE viens de voir mon fils dans un mortel chagrin.
Voulez-vous empêcher un hymen si sortable,
Et ne prendrez vous point un parti raisonnable?
Son humeur & la vôtre ont si peu de raport,
Que si vous l'épousiez, je plaindrois vôtre sort.
Songez y bien, Madame, & souffrez qu'on vous dise....
Me. ARGANTE.
Doucement. Vous m'allez lâcher quelque sottise.
Car je vous voi venir, mais tous ces discours là
Ne me conviennent plus.
PYRANTE.
Pour finir tout cela
Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,
Et songez qu'à vôtre âge...
Me. ARGANTE.
A vôtre âge vous même.
Ne le voilà t-t'il pas sur mon âge aussi tôt?
Je fais ce que je veux, je sai ce qu'il me faut:
J'ai fait reflexion sur ce que je dois faire,
Et j'ai plus de raison que vous, ni vôtre pere,
Ni que tous vos ayeux.
PY-

PYRANTE.

Oh, je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et vous faites fort bien.

PYRANTE.

Mais revenons au point
Qui m'amene vers vous.

Me. ARGANTE.

Donnez-vous patience;
L'affaire, ce me ſemble, eſt aſſez d'importance,
Pour meriter, Monſieur que j'y penſe deux fois,
Et l'on attendra bien ma réponſe, je crois.

SCENE XI.

Me. ARGANTE, PYRANTE, LYSIMON.

LYSIMON.

AH! vous voilà, Monſieur. Bonjour, Madame Argante.
Vraiment je viens d'apprendre une choſe plaiſante.
Vous mariez mon fils ſans que j'en ſache rien.
Je viens vous dire moi, qu'il a trop peu de bien
Pour qu'il puiſſe épouſer Julie ou Celimene,
Et que....

Me. ARGANTE.

Sur ce ſujet ne ſoyez point en peine
Si mes filles n'ont pas aſſez de bien pour lui
Peut-être pourra-t-on ſe reſoudre aujourd'hui,
A faire en ſa faveur un ſi bon mariage,
Que vous le trouverez fort à ſon avantage.

LYSIMON.

Et qu'elle eſt la perſonne à qui vous pretendez?...

Me ARGANTE.

Faut-il vous le dire?

LYSIMON.

Oui.

Me. ARGANTE.

Mon Dieu, vous m'entendez.

LYSIMON.

Point.

Me. ARGANTE.

S'il n'epouse pas Celimene ou Julie,
Vous ne devinez pas à qui je le marie?

LYSIMON.

En aucune façon.

Me. ARGANTE.

Mais regardez-moi bien.

LYSIMON.

Eh bien, je vous regarde & ne devine rien.
Je suis las à la fin de tout ce badinage,
Et si...

Me. ARGANTE.

Vous n'en saurez pourtant pas davantage,
Et lorsque j'aurai pris mes résolutions,
Je vous informerai de mes intentions.
Adieu, Messieurs, Adieu, je suis vôtre servante.

SCENE XII.

PYRANTE, LYSIMON.

LYSIMON.

JE ne comprens plus rien à cette extravagante.

PYRANTE.

Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de savoir
Quels sont donc ses desseins. Je croi les entrevoir.
Mais si vous voulez croire un homme qui vous aime,
Tâchez en tout ceci de prendre sur vous-même,
Et suivez...

LYSIMON.

Oh Monsieur, gouvernez vôtre fils;
Je sai que vous aimez à donner des avis;

Et moi, comme il me plaît, je prétens me conduire.
C'est-là ma folie.

PYRANTE.

Ouï ! Je n'ai rien à vous dire ;
Bien-tôt par les effets nous pourrons voir, je croi,
Qui se gouverne mieux, ou de vous, ou de moi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

OUï, j'ai si bien parlé qu'enfin Madame Argante
A quité le dessein de s'unir à Dorante,
Et par un effort triste & pour elle & pour vous,
Consent que de Julie il devienne l'Epoux.
Le bon homme Pyrante est instruit de l'affaire,
La chose est résoluë, & j'ai vû le Notaire.

CELIMENE.

Il épouse ma sœur ! Eh qui l'eût cru, dis-moi,
Après qu'il m'a donné sa parole & sa foi ?

NERINE.

L'avanture est cruelle, & franchement j'admire...

CELIMENE.

Plus cruelle cent fois, que je ne le puis dire.
Car enfin (Je te parle à présent sans detour)
L'amour propre est blessé tout autant que l'amour.
Dorante m'etoit cher, sa perte m'est sensible ;
Mais de m'en consoler il me seroit possible,
S'il ne me falloit point pour surcroît de malheur

De mes foibles attraits voir triompher ma sœur,
C'est-là ce qui me tuë.

NERINE.

Ah bon, je suis ravie
Que vous soyez sensible une fois en la vie.

CELIMENE.

Je créve de dépit.

NERINE.

Et vous n'avez pas tort.
Jurez deux ou trois fois, cela soulage fort,
Dit-on.

CELIMENE.

Pour un moment fais tréve au badinage.
Dis-moi par où ma sœur emporte l'avantage?
Quoi donc! pour m'effacer a-t'elle tant d'appas?

NERINE.

Non. Elle a l'air coquet & vous ne l'avez pas.
La beauté bien souvent plaît moins que les maniéres.
Les Belle autrefois étoient prudes & fiéres,
Et ne pouvoient charmer nos sévéres ayeux,
Qu'en affectant un air modeste & vertueux.
Mais dans ce siécle ci, c'est une autre methode,
Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.
Une Belle à present par des regards flateurs,
Tendres, insinuans, va relancer les cœurs,
Et moins elle paroit digne d'être estimée,
Et plus elle joüit du plaisir d'être aimée.
On veut se voir heureux dès qu'on est engagé,
Et l'on traite à present l'amour en abregé,
Si bien qu'une beauté qui fuit cette methode,
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

CELIMENE.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.
Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur.
Et j'ai même voulu paroître indifferente,
Jusques-à refuser de m'unir à Dorante.
Cela ne suffit pas pour me venger de lui,
Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

NE-

NERINE.

Comment?

CELIMENE.

Pour lui marquer que mon cœur le méprise,
Je viens de projetter une grande entreprise.

NERINE.

C'est...

CELIMENE.

De me marier au plutôt.

NERINE.

Tout de bon?

CELIMENE.

Dès ce soir s'il se peut. J'ai plus d'une raison...

NERINE.

Vous marier si tôt? C'est le dépit peut être..

CELIMENE.

Non, non; c'est le moyen de lui faire connoitre...

NERINE.

La vengeance est complette, & ce noble dépit
Vous donne une maniére, un certain tour d'esprit
Qui vous sied mieux vingt fois que l'air de pruderie
La peste que l'amour vous à bien dégourdie!
Et quel est, s'il vous plaît, le mortel fortuné
Que pour ce prompt hymen vous avez destiné?

CELIMENE.

Le Chevalier.

NERINE.

Il doit épouser vôtre mere.

CELIMENE.

J'empêcherai par là qu'il ne soit mon beau pere.

NERINE.

Et vous vous résoudrez d'en faire vôtre Epoux.
Pauvre petit mouton! j'y pensois comme vous.

CELIMENE.

D'une telle union je voi la consequence.
Vôtre mere en effet plaindroit peu la dépense.
Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,
N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comptans.

Avide des plaisirs que le fripon ménage,
Pour lui plaire elle met tout son bien au pillage,
Le drôle fait sa bourse, & vend cher ses faveurs,
Tant qu'il ait ruiné la vieille & les mineurs.

CELIMENE.

Prévenons ce malheur.

NERINE.

C'est ce que je veux faire.
Je m'en vais travailler à rompre cette affaire.

CELIMENE.

Tant mieux. Mais en ceci tout ce qui me fait peur,
C'est que le Chevalier n'a point touché mon cœur.

NERINE.

Quoi! vous avez encore la sottise à vôtre âge,
De croire que l'amour doit faire un mariage?
A quoi sert cette ardeur? Après quelques beaux jours,
Le mariage éteint les plus vives amours;
Ouï, l'on a le chagrin de sentir d'heure en heure
Que le feu diminuë, & que l'ennui demeure.
Un hymen par raison doit toûjours se former,
Et quand on est ensemble, on travaille à s'aimer.

CELIMENE.

Tu dis vrai. Par l'amour je suis si maltraitée,
Que de ses faux plaisirs me voilà rebutée.

NERINE.

Chut. Vôtre Mere vient. Sortez.

SCENE II.

Me. ARGANTE, LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

Oh ça, Maman,
Je ne vous parle point en Heros de roman.

Je vais droit au solide, & c'est-là ma folie :
Avant que d'en venir à la cérémonie
Il faut me bien traiter dans les conditions.

Me. ARGANTE.

Mon Dieu, defaites vous de vos expressions.
Ce terme de Maman ne peut jamais me plaire.

LE CHEVALIER.

Il vaut donc mieux tout franc vous appeller ma mere.

Me. ARGANTE.

Ah! je ne suis point d'âge à souffrir ces noms là.

NERINE.

On vous croiroit son Fils.

Me. ARGANTE.

Non, ce n'est point cela.
Mais enfin je suis jeune & l'injustice est grande ...

LE CHEVALIER *a part.*

Oh si j'en croyois rien je veux bien qu'on me pende.

NERINE *à Me. Argante, bas.*

En vain vous vous piquez de jeunesse & d'appas,
Je vous avois bien dit qu'on ne vous croiroit pas.

Me. ARGANTE.

Laissons mon âge à part. Vous êtes galant homme.
Parlons net, m'aimez vous?

NERINE *à part.*

Oh, ouï, selon la somme.

Me. ARGANTE.

Comment?

LE CHEVALIER.

Assûrez moi de fort beaux revenus,
Vous serez à mes yeux plus belle que Venus.

Me. ARGANTE.

Il n'est pas tems encor de traiter cette affaire.

LE CHEVALIER.

Le bon homme Pyrante est avec le Notaire,
Et le Contrat dressé nous pourrons bien, je croi,
En dresser un de même & pour vous & pour moi.

Me. AR-

Me. ARGANTE.

Il eſt vrai, mais je veux.

LE CHEVALIER.

Voyez-vous cette mine,
Cette bouche, ces yeux, cette taille ſi fine,
Là, parlez franchement, que vous en dit le cœur?
Cela ne vaut-il pas vos billets au porteur?
Je vous aime deja, mais muni de ce gage,
Je vous en aimerai mille fois davantage.

NERINE.

Sur cet article là vous êtes trop preſſant.

Me. ARGANTE.

Je ne veux pas ainſi vous donner mon argent.

NERINE.

Et vous faites fort bien.

LE CHEVALIER.

Que me voulez vous dire?

NERINE.

Vous ne l'entendez pas?

LE CHEVALIER.

Non.

NERINE.

Je vais vous inſtruire.
Madame eſt très modeſte & convient entre nous
Qu'elle a, ſi vous voulez, quelques ans plus que vous.
Elle remarque encor, non ſans beaucoup d'allarmes,
Que ſa mûre beauté céde à de jeunes charmes.

Me. ARGANTE.

Je ne dis pas cela.

NERINE.

Ne nous aveuglons point.
Mais Madame ſe ſent encor jeune en ce point
Qu'il lui faut un mari qui pour elle s'empreſſe
Comme s'il l'épouſoit dans ſa tendre jeuneſſe.
Vous m'entendez?

LE CHEVALIER.

Fort bien.

NERINE.

Or on voit très-souvent
Qu'une veuve qui prend une tête à l'évent,
Un jeune écervelé... comme vous par exemple,
Et qui lui fait le don d'une somme fort ample,
Ne se reservant rien qui puisse l'amorcer,
N'en a que des froideurs pour la recompenser.
Bien tôt elle le voit fier, brutal & volage,
Joindre à ce traitement le mepris & l'outrage,
Des deniers de la Dame acheter des faveurs,
Et ce qu'il doit chez lui, le prodiguer ailleurs.
C'est ce que nous craignons. Pour la paix du ménage,
Nous voulons de nos biens faire un prudent usage,
Or rien n'est plus prudent que de les reserver,
Pour vous en faire part, ou bien vous en priver;
Et pour vos interêts ainsi que pour les nôtres
Nous prétendons régler nos bienfaits, sur les vôtres.

LE CHEVALIER.

Oui. C'est donc là l'extrait de vos intentions?
On pretend me réduire à des conditions?
Je pourrois, si bien fait, à la fleur de mon âge,
But à but avec vous conclure un mariage?
En vain donc la nature eût soin de me former,
Pour charmer tous les cœurs plutôt que pour aimer,
De tous ces rares dons suis-je dépositaire
Pour ne les employer qu'à tâcher de vous plaire?

Me. ARGANTE.

Il faut sans contester aprouver mes desseins.

LE CHEVALIER *lui faisant la révérence.*

Ménagere Maman, je vous baise les mains.

SCENE

SCENE III.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

EH bien, Nerine, eh bien, tu vois comme on me traite.

NERINE.

Je le vois, & de plus, j'en suis très satisfaite.
Oui, si j'atteins jamais l'âge de cinquante ans,
Et qu'on me voye encor chercher des soupirans,
Et si de la raison je perds assez l'usage
Pour vouloir acheter & prendre en mariage
Quelque godelureau faisant le beau garçon?
Qu'on me traite de folle & de vieille guenon,
Puisse alors quelque infâme & malin Vau-de ville,
Faire chanter mon nom aux badauts de la Ville:
Pour me recompenser, puisse mon jeune Epoux
Dissiper tout mon bien & m'assommer de coups;
Et si ce n'est assez de ce rude supplice
Dont je serai punie avec trop de justice,
Puisse t-il pour combler toutes ses cruautez,
Me sevrer des plaisirs que j'avois achetez.

Me. ARGANTE.

Oui d'un jeune mari me voilà rebutée;
Je vois à quel excès j'en serois maltraitée.
Pour agir à present selon mes interêts,
Je vais en choisir un de mon âge, à peu près.

NERINE.

Bon, c'est vouloir encor faire une autre sottise.
Un mari de vôtre âge est pietre marchandise.
Qu'attendez-vous de lui? des contes du vieux tems?
Ma foi m'en croirez-vous? mariez vos enfans;
C'est-là le plus beau soin qui convienne à vôtre âge:
Ensuite joüissez des douceurs du veuvage.
Helas! combien je vois de Femmes & d'Epoux

Qui voudroient bien troquer leur état avec vous.

Me ARGANTE.

Tu dis vrai: J'allois faire une insigne folie.
Eh bien marions donc Celimene & Julie.
Mais, tien, je me connois, j'aurai le cœur meurtri,
De les voir toutes deux dans les bras d'un mari
Tandis qu'il me faudra quoique tendre & sensible,
Supporter les ennuis d'un veuvage penible.

NERINE.

Eh bien, si le veuvage est un tourment pour vous,
Vous pouvez à loisir vous donner un Epoux.
Point de jeunes Blondins, ils sont toûjours volages,
Il vous faut un mari qui soit entre deux âges,
Et qui se soit defait, plus mûri par le temps,
De la présomption qu'on voit aux jeunes gens.

Me. ARGANTE.

Entre deux âges, ouï, c'est bien là mon affaire.
Et quel âge est-ce-là: dis-moi?

NERINE.

Mais ce sont d'ordinaire....

Me. ARGANTE.

Des hommes de trente ans?

NERINE.

Vous êtes en défaut.
Les hommes ne sont pas raisonnables si tôt.
Il faut que le futur en ait au moins quarante.
Encor c'est bien risquer.

Me. ARGANTE.

Mais...

NERINE.

J'en serois contente
Moi qui parle; en un mot je crois que mes avis...

Me. ARGANTE.

Ils seront, je t'assûre, exactement suivis.

NERINE.

Mais il faut marier Julie & Celimene;
Sans cela, croyez-moi, vôtre espérance est vaine,
Vos charmes sont ternis par leurs jeunes attraits,

Ils portent malgré vous d'inévitables traits,
Et tous vos prétendens agacez par ces Belles,
Vous abandonneront pour courir après elles;
Mais dès que du logis vous les éloignerez,
Dame c'est pour le coup que vous triompherez.

Me. ARGANTE.

Tu dis vrai, me voilà défaite de Julie,
Ou du moins peu s'en faut. Mais à qui, je te prie,
Donnerons-nous sa Sœur?

NERINE.

A vôtre Chevalier.
Son Frére est languissant; s'il devient héritier,
Et qu'il se trouve un jour le chef de sa famille
Vous aurez richement marié vôtre Fille.

Me. ARGANTE.

Ce cas peut arriver, mais qu'il arrive ou non,
Il nous faut profiter de cette occasion;
De mes Filles enfin je pretens me défaire,
Et je vais de ce pas rejoindre mon Notaire,
Je veux sur ce sujet un peu le consulter.

SCENE IV.

NERINE *seule.*

LE Notaire est gagné. Tout va s'exécuter
Sur le plan que j'ai fait, & malgré les obstacles....

SCENE V.
NERINE, FRONTIN.

NERINE.

TE voilà?

FRONTIN.

J'écoutois.

NERINE.

Ouï.

FRONTIN.

Tu fais des miracles.

NERINE.

Et Dorante?

FRONTIN.

Pour lui je crois qu'il ne fait rien,
Il s'ocupe à rêver tout au plus.

NERINE.

Ah! fort bien.
Et ne devroit-il pas?...,

FRONTIN.

Il revient de la Ville.

NERINE.

Depuis qu'on est d'accord il paroit bien tranquille.

FRONTIN.

Oh, très-fort. Il m'a dit quatre mots seulement,
Puis il s'est renfermé dans son appartement.

NERINE.

Quoi! ne devroit-il pas, aux pieds de sa Maîtresse,
Par des transports de joye exprimant sa tendresse,
Marquer que leur hymen dont il fait son bonheur,
Va fixer pour jamais son esprit & son cœur?

FRONTIN.

Oh! les choses vrayment ont bien changé de face
Le feu qui le brûloit n'est à present que glace,
Il craint le mariage & n'en veut plus tâter.

NERINE.

Ah! que m'apprens tu là? qui peut l'en dégoûter?

FRONTIN.

Julie.

NERINE.

Et de quel crime est-elle donc coupable?

FRONTIN.

Elle a tort.

NERINE.

Elle a tort?

FRONTIN.

Ouï. D'être trop aimable.

Son

Son eſprit, ſon humeur égalent ſes appas,
Elle enchante, & tout franc, cela ne ſe fait pas.

NERINE.

Bon, bon.

FRONTIN.

Ce que je dis paroît peu vrai-ſemblable,
Cependant, mon enfant, rien n'eſt plus véritable.
Les charmes de Julie ont enflâmé nos cœurs,
Les charmes de Julie éteignent nos ardeurs:
Nous penſons à preſent qu'une Epouſe ſi belle
Eſt fort imperieuſe? & rarement fidelle.
Et comme ſur l'honneur nous ne badinons point,
Nous craignons de nous voir quelque jour, un Ajoint.

NERINE.

Un Ajoint? qu'eſt cela?

FRONTIN.

Ce mot n'eſt pas moderne,
Un Ajoint c'eſt, ma chére, un mari ſubalterne,
C'eſt un Vice-gerent, un Blondin favori,
Qui prend en tapinois la place du Mari.

NERINE.

Et ſi, craint-on cela, quand on aime une Fille?

FRONTIN.

Peſte! Il dit que chez lui c'eſt un mal de Famille.

NERINE.

Le bon homme Pyrante eſt donc bien affligé?

FRONTIN.

Il ne ſait point encor que ſon Fils a changé:
Plein de joye il travaille avec vôtre Notaire,
Quand ſon Fils ſe prépare à rompre cette affaire;
Mais puiſqu'il ſe dédit c'eſt à lui de parler;
S'il broüille la fuſée, il peut la démêler.

NERINE.

A ton exemple auſſi je m'en vais ſans rien dire,
Attendre le ſuccès que ceci peut produire.

SCE-

SCENE VI.

FRONTIN *seul.*

DOrante me surprend, car ordinairement
Ses resolutions ne durent qu'un moment,
Mais depuis plus d'une heure il tient avec courage
La résolution de fuïr le mariage.

SCENE VII.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

PYRANTE.

MAis écoutez moi donc.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain.

PYRANTE.

Croyez-moi.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon dessein,
Toûjours desobéïr! toûjours me contredire!
L'impudent! il osoit sans même m'en instruire,
Epouser une folle à cinquante ans passez!

PYRANTE.

Mais il n'y pense plus, & . . .

LYSIMON.

Ce n'est pas assez.
Je prétends le punir d'une telle insolence,
Et le faire enfermer.

PYRANTE.

Bon, bon, quelle apparence
Qu'après. . .

LYSIMON.

J'ai sur cela voulu le quereller;
Savez vous de quel ton il vient de me parler?

PYRANTE.

Son peu d'égard pour vous avec raiſon vous bleſſe,
Mais qui produit cela? c'eſt le peu de tendreſſe
Que vous lui temoignez en chaque occaſion.
Vous ne lui faites voir que de la paſſion,
A vos corrections l'emportement préſide,
Et vous ne montrez point que la raiſon vous guide,
Or c'eſt la raiſon ſeule & non l'emportement
Qui tire les enfans de leur égarement.

LYSIMON.

Pour le ſpéculatifs ce diſcours fait merveilles,
Il enchante d'abord l'eſprit & les oreilles,
Veut-on le pratiquer? on voit incontinent
Que ce diſcours ſi ſage eſt fort impertinent.

PYRANTE.

Point du tout, & mon fils me prouve le contraire.

LYSIMON.

Eh morbleu, vous cherchez en tout à lui complaire?
Mais s'il aimoit Julie à preſent malgré vous;
Que voulant l'épouſer il vous mît en courroux,
Pourriez vous vous flâter, pere prudent & ſage,
De le forcer à rompre un pareil mariage?

PYRANTE.

Je n'ai qu'à dire un mot, il y renoncera.

LYSIMON.

Vous vous moquez de moi.

PYRANTE.

Non? quand il vous plaira
Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce
A l'hymen de Julie.

LYSIMON.

Eh bien, ſi ſa réponſe
Eſt qu'il obéïra, j'oſe vous proteſter
Que je veux déſormais en tout vous imiter.
Aux déſirs de mon Fils je ſouſcrirai ſans peine.

PYRANTE.

Il faudra donc lui faire épouſer Celimene;
Clitandre vôtre aîné n'a point encor d'enfans,

Il eſt toûjours malade. . . .

LYSIMON.

Il n'eſt pas encor tems . . .

PYRANTE.

Pour remettre un ami dans la meilleure voye,
Je veux bien de mon Fils ſuſpendre un peu la joye,
Il vient, toi ne dis mot.

FRONTIN *à part.*

Plaiſant évenement!
Son Fils n'obéïra que trop facilement.

SCENE VIII.

PYRANTE, LYSIMON, DORANTE, FRONTIN.

DORANTE *à ſon pere.*

JE vous cherchois, Monſieur, pour vous prier d'entendre. . .

PYRANTE.

Ecoutez moi plutôt, je m'en vais vous ſurprendre.
Vous m'avez vû, mon Fils, juſquès à ce moment
Donner à vos déſirs un plein conſentement;
Pourrez-vous me marquer vôtre reconnoiſſance
De toutes mes bontés, & de ma complaiſance?
Le prix que j'en demande, eſt que ſans balancer,
A l'hymen projetté vous veüilliez renoncer.
J'ai mes raiſons pour rompre avec Madame Argante.
Ainſi preparez vous à remplir mon attente.

LYSIMON *à Pyrante.*

Bon, il n'en fera rien.

PYRANTE.

Patience, attendez.

DORANTE.

Je dois exécuter ce que vous commandez,
Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,
Pouvant ſur ce ſujet vous obéir ſans peine.

PYRANTE.

Mais il faut dès ce jour quitter cette Maison.

DORANTE.

Dès ce jour?

PYRANTE.

Ouï vrayment, & pour bonne raiſon.

DORANTE.

Vous pourriez differer... mais enfin il n'importe.
Vous avez vos raiſons pour preſſer de la ſorte,
Et ce qui vous convient eſt ma ſuprême loi.

PYRANTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

LYSIMON.

Je ſuis tout hors de moi?
Vôtre ſyſtème eſt bon, j'en voi tout le merite,
Et je veux deſormais réformer ma conduite;
Je vais trouver mon fils, mais daignez un moment
M'aider de vos conſeils dans ce commencement.
Venez.

PYRANTE *à Dorante.*

Très-volontiers. Je reviens tout à l'heure.

LYSIMON.

Ne perdons point de temps.

PYRANTE.

Je vous ſui.

A Frontin.

Toi demeure
Pour le deſabuſer ſur l'ordre...

FRONTIN.

Ouï, Monſieur.

à part.

Je veux quelques inſtans le laiſſer dans l'erreur.

SCENE IX.
DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ENfin, vous voilà libre, & ſelon vôtre envie
Vôtre pere conſent que vous quittiez Julie.

Vous

Vous allez vous en voir éloigné pour jamais.
Voyez quelle bonté ! prevenir vos souhaits !

DORANTE *se promenant à grands pas.*

Tais toi. Dès ce jour même il veut qu'on se separe !
Cet empressement-là me semble assez bizarre.
Il m'a parlé d'ailleurs avec une hauteur. . . .
Quoi ! si de cet himen je faisois mon bonheur,
Il exigeroit donc un entier sacrifice
Des plus tendres désirs. . ? Ah ! c'est une injustice.
N'est il pas vrai, Frontin, & j'attendois de lui. . .
A-t'il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui ?
Réponds.

FRONTIN.

Vous m'avez dit de garder le silence ;
Je suis dans le respect & dans l'obeïssance.

DORANTE.

Sais-tu que je suis las de tes mauvais discours ?

Il s'arréte tout court.

Ne pouvoit-il pas bien attendre quelques jours ?
Parle donc ? . . . Non tais toi.

Il se jette dans un fauteüil.

Rappellons nos idées
Cet ordre dans le fond s'accorde à mes pensées ;
Je crains le mariage, & mon pere a raison. . . .

En se levant brusquement.

Mais quoi ! dès aujourd'hui quitter cette Maison ?
Frontin.

FRONTIN.

Deliberez s'il faut que je réponde,
Car je suis discret, moi.

DORANTE.

Que le Ciel te confonde.

Il rêve.

Va t'en trouver Julie.

FRONTIN.

Oüi.

DORANTE.

Non, demeure en ce lieu.

FRONTIN.

DORANTE.

Je m'en vais lui dire un éternel adieu. . .
Ah ! jamais ma douleur ne pourra le permettre. . .
Approche cette table. Il faut par une lettre,
L'informer que mon pere est cruel jusqu'au point
D'exiger . . .

FRONTIN.

Pour le coup je ne men tairai point.
Car ne vouliez vous pas rompre ce mariage ?

DORANTE.

Il est vrai, mais enfin je pouvois. . .
Il écrit.

FRONTIN *à part.*

Il enrage.
Ah! que vois-je, Monsieur? vous vous attendrissez.
Ce papier est trempé des pleurs que vous versez!

DORANTE *après avoir écrit.*

Porte lui ce billet, & fais lui bien entendre
Que mon Pere. . . . Attens donc. Avant que de le rendre
Tu diras. . .

Il reprend le billet ; après l'avoir lû, il le déchire.

FRONTIN.

Bon, voilà le billet déchiré.

DORANTE *avec transport.*

Non, je ne puis souffrir d'en être séparé.
Eloignez vous de moi trop importuns scrupules,
Fades raisonnemens & craintes ridicules.
Mon esprit suit mon cœur, l'amour est ma raison.
Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir poison.

FRONTIN.

Ouï, ouï, défaites vous de cette tracassiére.

DORANTE

Je m'en vais me jetter aux genoux de mon pere
Et de Madame Argante, & si je n'obtiens rien,
Pour faire mon bonheur, il est un sûr moyen.

FRONTIN.

Quel est il, s'il vous plait ?

DORANTE.

J'enleverai Julie.

FRON-

FRONTIN.

Fort bien. J'ai souhaité, Monsieur, toute ma vie
D'assister une fois à quelque enlevement,
Et je m'en vais avoir ce divertissement.

SCENE X.

DORANTE, JULIE, CELIMENE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

DORANTE *court au devant de Julie & se jette à ses genoux.*

AH! prenez part, Madame, à l'excès de ma peine.
Si vous m'abandonnez, ma disgrace est certaine?
Si vous m'aimez toûjours, quoiqu'il puisse arriver..

JULIE.

Que faites vous?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever?

FRONTIN.

Ouï sans doute, & dès ce moment même.

JULIE.

Vôtre discours me cause une surprise extrême;
Tout conspire, Dorante, à contenter nos vœux,
Et l'hymen dès ce jour va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour?

JULIE.

Ouï sans doute, & j'ai vû vôtre pere
Signer nôtre contrat aussi-bien que ma mere.

DORANTE.

Ah Ciel! Il m'avoit dit...

FRONTIN.

C'étoit pour faire voir
Combien sur vôtre esprit il avoit de pouvoir,
Afin que Lysimon reconnût dans la suite
Qu'il doit de vôtre pere imiter la conduite.

LE CHEVALIER.

Je sens de cet exemple un effet assez doux,
Mon pere me marie en même tems que vous,
Au lieu de la Maman, on me donne Madame,
Et l'on traite la chose avec la bonne femme.

DORANTE *à Celimene.*

Vous l'épouserez donc?

CELIMENE.

Je fais tout mon bonheur
De lui donner bien tôt & ma main & mon cœur.

SCENE DERNIERE.

PYRANTE, JULIE, CELIMENE, DORANTE, LE CHEVALIER, NERINE, FRONTIN.

NERINE.

ENfin, graces au Ciel, j'ai fini mon ouvrage,
Venez tous célébrer un double mariage.

PYRANTE.

J'ai pendant quelque tems troublé vôtre bonheur,
Mais vous allez sortir heureusement d'erreur;
Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma vie,
Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.
J'ai signé: tout est prêt. Suivez-moi promptement
Et mêlez vôtre joye à mon ravissement.

Ils sortent tous, hors Dorante & Frontin.

FRONTIN *à Dorante.*

Julie est tout à vous; nous voilà hors de peine.

DORANTE *après avoir révé.*

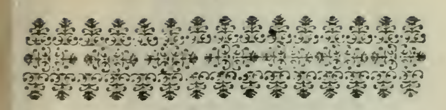
J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Celimene.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE
MEDISANT,
COMEDIE.

Par Monsieur

NERICAULT DESTOUCHES.



A SON
ALTESSE SERENISSIME
MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE.

DIGNE sang des plus grands Monarques,
Vous en qui la faveur des Cieux
Fait admirer mille Dons précieux ;
Vous que doit épargner la cruauté des Parques,
Si nos vœux peuvent être exaucez par les Dieux,
Princesse, descendez de vôtre rang suprême
Pour écouter un jeune nouriçon
Des neuf Muses & d'Apollon,
Et daignez l'enhardir vous-même
A vous offrir un foible Don.
Vous ne sçavez que trop qu'il n'est plus de Corneilles,
Que Racine est dans le tombeau,
Que Moliere en mourant a brisé son pinceau ;
Et si ce tribut de mes veilles
N'est pas un chef d'œuvre nouveau,
Songez que la nature avare de merveilles
Ne produit pas à tous momens
Ces sublimes esprits dont les rares ouvrages
De l'immortalité sont d'infaillibles gages :
Il faut s'accommoder au temps.
Pour moi qui marche sur leurs traces,
Mais qui les suis de loin, & toûjours chancelant,
Je crains à chaque pas de fatales disgraces,

Je vois le précipice, & le vois en tremblant.
Je pourrois cependant d'une course rapide
Affronter la tempête, & craindre moins l'écueil;
Déja plus d'une fois, à ma Muse timide
Vous avez fait un doux accueil;
Vos éloges ont dû l'enfler d'un juste orgueil:
Elle n'ignore pas que le Dieu du Permesse,
Les neuf Sœurs, & Minerve ont uni leurs efforts
Pour remplir vôtre esprit de leurs rares Trésors,
Et que vous possedez cette immense richesse.
Qu'outre mille Vertus que vôtre auguste rang
Fait éclater du Couchant à l'Aurore,
Vous faites admirer encore
Une sincérité digne de vôtre sang.
Qu'ainsi par une Loi qu'en tous lieux on observe
Vos Jugemens sont toûjours confirmez,
Et que tout mortel sans reserve,
Doit estimer ce que vous estimez.
Oui, de si justes droits animent mon courage.
Que pourront en effet m'objecter mes Censeurs?
Vous m'avez accordé vôtre auguste suffrage,
Et pour m'en faire mieux ressentir les douceurs,
Apres avoir applaudi mon Ouvrage,
Vous permettez qu'aux yeux de l'Univers
Je vous en fasse un humble hommage;
C'est immortaliser, & mon nom, & mes vers.
D'ailleurs, oserai je le dire?
Je fais la guerre aux défauts des humains,
Et les portraits qui partent de mes mains
Ont pour objet celui de les instruire
Par les traits égayez d'une vive satire.
Je tâche à pénétrer les replis de leurs cœurs,
J'attaque ouvertement les modes & les mœurs.
C'est cet objet plaisant, autant qu'il est utile,
Qui vous fait approuver mes pénibles travaux;
Exempte de tous les defauts,
Vous voulez que l'homme indocile
Soit corrigé des siens, sans faste & sans aigreur;
Qu'il goûte en s'instruisant une douceur extrême,
Et treuve dans le plaisir même

Ce

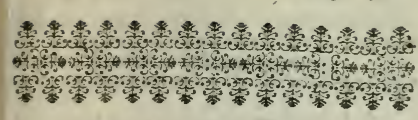
Ce qui peut redreſſer ſon eſprit & ſon cœur.
Tels ſont aujourd'hui les miracles
Que font chez nous nos innocens ſpectacles.
D'un CURIEUX IMPERTINENT.
Que tout allarme, à qui tout fait ombrage,
J'ai tracé la naïve & ridicule image;
J'ai tâché, même en badinant,
A faire d'un INGRAT *la peinture odieuſe,*
Et d'une main laborieuſe
J'ai raſſemblé les traits d'un eſprit chancelant,
D'un homme Irréſolu *qui toûjours delibére,*
Et qui s'aveugle en tout à force de lumiére.
J'attaque ainſi le cœur & l'eſprit tour à tour,
Par le nouveau portrait que je vais mettre au jour
Aux MEDISANS *je déclare la guerre,*
Peſte maudite, & fleaux de la terre,
Eſprits pernicieux dont le malin effort
Voulant faire haïr tous les objets qu'on aime,
Détruit le plus parfait accord,
Et noircit l'innocence même.
Pour arracher des Cœurs ce penchant odieux,
J'ai ranimé l'effort de ma Muſe endormie;
Procurez à ſes ſoins un deſtin glorieux,
Vous de la Médiſance implacable ennemie;
Vous qui par vôtre exemple, ainſi que par vos loix
L'avez de vôtre Cour à jamais exilée;
Et puiſſe mon ouvrage être d'un ſi grand poids,
Qu'en tous lieux deſormais honteuſe & deſolée,
Ainſi qu'auprès de vous, elle perde la voix.

NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

LE BARON.
LA BARONNE.
MARIANNE, Fille du Baron.
VALERE, Frere de Marianne.
DAMON, Amant de Marianne.
LEANDRE, Amant de Marianne.
LE MARQUIS de Richesource, autre Amant de Marianne.
ISABELLE, Sœur de Richesource.
LYSETTE, Suivante de Marianne.
JAVOTTE, Suivante d'Isabelle.
LE MARQUIS, Pere de Leandre.
FRONTIN, Valet de Leandre.
UN ESCUYER.
SIX LAQUAIS.

La Scéne est à Paris dans la Maison du Baron.



LE MEDISANT, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON.

EH bien, sur ce sujet n'ayons point de querelle,
Oüi ma femme, autrefois vous futes jeune & belle,
Et grace à vos vertus, le lardon scandaleux
Ne m'a point mis au rang des époux malheureux,
Ou si mon front par vous a reçu du dommage,
Je l'ignore, & pour moi c'est un grand avantage.

LA BARONNE.

Comment donc, vous doutez? ...

LE BARON.

Ah point d'emportement,
Je m'en vais vous parler plus positivement,
Et je protesterai, s'il le faut, pour vous plaire,
Que je suis seul exempt du malheur ordinaire;

Mais par vous cet honneur est mis à trop haut prix,
Et je suis moins heureux que les autres Maris.

LA BARONNE.

Quoi le plaisir d'avoir la femme la plus sage. . . .

LE BARON.

Il n'est plus question de sagesse à vôtre âge ; l
Ou celle dont il faut vous piquer à present,
C'est d'avoir un esprit facile & complaisant,
Et d'adoucir par là le poids de ma vieillesse,
Mais vous contrariez & querellez sans cesse,
Jamais sur aucun fait, nous ne sommes d'accord.

LA BARONNE.

Non, j'ai toûjours raison ; vous avez toûjours tort.
Devant tout l'Univers je le ferai connoître.

LE BARON.

En un mot comme en cent, je veux être le maître.

LA BARONNE.

Et moi je veux qu'ici tout se fasse à mon gré.

LE BARON.

Le pouvoir d'un Mari doit être révéré.

LA BARONNE.

Le pouvoir d'une femme est plus considérable,
Lorsque la femme en tout est la plus raisonnable.

LE BARON.

Et le pouvez-vous bien en voulant que Damon
Epouse Marianne ? Il seroit. . .

LA BARONNE.

Pourquoi non ?

LE BARON.

Outre qu'il a besoin d'une riche alliance,
Le croyez vous au fond digne de sa naissance ?
Jamais homme ne fut plus dangereux que lui,
Il donne un mauvais tour aux actions d'autrui,
Tout le monde est en butte à ses traits satyriques,
Et l'on craint en tous lieux ses malignes critiques.
Ses amis, s'il en a, n'en peuvent être exemps,
D'autant plus dangereux dans ses traits médisans,
Qu'il cache son poison & sa langue traitresse
Sous les dehors trompeurs d'une humble politesse.
Fi, vouloir que ma Fille accepte un tel époux,
C'est

C'eſt prétendre introduire une peſte chez nous.

LA BARONNE.

Eh vous le haïſſez faute de le connoître ;
Mais pour moi qui ſais mieux tout ce qu'il en peut être,
Je ſoutiens...

LE BARON.

Ah morbleu je le connois trop bien ;
Depuis qu'il eſt chez nous, je n'y connois plus rien,
Contre moi, ſes diſcours vous aigriſſent ſans ceſſe,
Nos enfans n'ont pour nous ni reſpect, ni tendreſſe,
Moi-même, il me prévient ſi ſouvent contre vous,
Que je ne puis vous voir ſans me mettre en couroux,
Et qu'à tous les inſtans nous nous broüillons enſemble :
Des traits auſſi marquez auroient dû ce me ſemble,
Vous le faire haïr autant que je le haïs,
Et remettre entre nous l'union & la paix ;
Mais de vôtre amitié c'eſt en vain qu'il abuſe,
Il a toûjours raiſon, & c'eſt moi qu'on accuſe.

LA BARRONNE.

Donnez à mes deſſeins un plein conſentement,
Et vous verrez bien-tôt qu'il n'eſt point...

LE BARON.

Non vraiment,
Je ne le donnerai ſur aucun Mariage,
Que lorſque de ma fille il aura le ſuffrage,
Il faut la conſulter.

LA BARONNE.

La conſulter? Pourquoi,
Monſieur? Prit-on le ſoin de me conſulter moi
Lorſqu'il fut queſtion de nous unir enſemble ?
Je veux que ſur cela ma Fille me reſſemble ;
Je ne vous aimois point ; cependant j'obeïs.
Et ma Fille prendra celui que je choiſis.

LE BARON.

Oüi puiſque vous parlez avec cette inſolence,

Je

Je vais avec rigueur user de ma puissance,
Et pour en revenir à mon premier dessein,
Marianne au Convent entrera dès demain.

LA BARONNE.

Au Convent? Nous verrons.

LE BARON.

Taisez vous.

LA BARONNE.

Moi me taire?
J'aimerois mieux mourir.

LE BARON.

Vous ne pourriez mieux faire.

LA BARONNE.

Quoi vous avez le front de me traiter ainsi?

LE BARON.

Par la mort....

SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, LYSETTE.

LYSETTE.

EH bon Dieu, quel desordre est-ceci?
On vous entend crier du milieu de la ruë,
Pour mettre le hola je suis vîte accouruë;
Ne finirez-vous point?

LE BARON.

Je changerai de ton,
Si tôt que j'aurois mis ma femme à la raison.

LYSETTE.

Bon! c'est lui déclarer une guerre éternelle?

LA BARONNE.

Je n'en démordrai point.

LE BARON.

La maudite femelle!

LA BARONNE.

Le vieux fou!

LE BARON.

C'est ainsi que je suis respecté?

LA BARONNE.

Je ne reconnois point ici d'autorité.

LE BARON.

Que maudit soit celui qui fit nôtre assemblage.

LYSETTE.

Admirables effets des nœuds du Mariage!
Quelle docilité! quel doux rapport d'humeurs!
Allons, dites vous donc encor quelques douceurs.

LE BARON.

Ah tréve, s'il vous plaît, à la plaisanterie?
Je ne suis point d'humeur d'entendre raillerie.

LA BARONNE.

Ni moi: de tout ceci je veux avoir raison,
Ou je vais sur le champ deserter la Maison.

LYSETTE.

Ç,a dequoi s'agit-il? D'où vient vôtre querelle?
N'est-ce pas au sujet de Marianne?

LE BARON.

Oui, d'elle.

LYSETTE.

Eh bien?

LE BARON.

Nous avons mis en question d'abord
S'il faloit l'envoyer au Convent.

LYSETTE.

C'est à tort
Que vous délibérez sur un sujet semblable.

LE BARON.

Et pourquoi, s'il vous plaît, je vous trouve admirable.

LYSETTE.

Pour vingt raisons au moins.

LE BARON.

Vingt raisons?

LYSETTE.

Tout autant.

LE BARON.

Sachons donc...

LYSETTE.

Je m'en vais vous le dire à l'instant
La premiere est, Monsieur, qu'elle n'en veut rien faire.

LE BARON.

Ma Fille n'iroit pas au Convent pour me plaire ?

LYSETTE.

Oh, pour celui-là non. Sur tout autre sujet
Vos ordres, j'en suis sûre, auront un plein effet,
Elle agira toûjours en Fille obéïssante,
A l'égard du Couvent, elle est vôtre servante.

LE BARON.

Et quoi, si j'en ai pris la résolution?...

LYSETTE.

Il ne lui manquera que la vocation
Et que la volonté; sans cela je vous jure
Que la chose seroit fort aisée à conclure.

LE BARON.

Mais l'a-t-elle dit:

LYSETTE.

Non; j'en juge par ses yeux.

LE BARON.

Par ses yeux?

LYSETTE.

Ouï, vraiment. Dame ils parlent des mieux
Et vous ont dit cent fois...

LE BARON.

Quoi?

LYSETTE.

Qu'elle n'est point faite
Pour l'éternel ennui d'une austére retraite,
Et qu'elle incline fort à la société.

LA BARONNE.

Je le crois; & de plus, c'est là ma volonté.

LYSETTE *à la Baronne.*

Quoi, c'est vous qui voulez qu'elle soit mariée?

LA BARONNE.

Ouï, moi.

LYSETTE.

Sur ce pied-là, l'affaire est décidée.

LE BARON.

Comment donc, décidée?

LYSETTE.

Ouï, cela passera.

Un Mari contredire une femme?

LE BARON.

On verra. . .

LYSETTE.

Cela crioit vengeance; Allons. Monsieur, courage,

Il faut que nous tâtions un peu du Mariage.

LE BARON.

Eh bien soit, sur ce point je veux bien vous céder.

LYSETTE.

Ah voila le moyen de vous racommoder.

LA BARONNE.

Point du tout.

LYSETTE.

Point du tout?

LE BARON.

Non, car cela fait naître

Un autre différend.

LYSETTE.

Dites-le moi, peut-être

Pourrai-je. . .

LA BARONNE.

Deux partis s'offrent tout à la fois.

LE BARON.

Est-ce nous qui devons de l'un d'eux faire choix,

Ou faut-il qu'en ceci Marianne choisisse?

LYSETTE.

Ceci merite bien que l'on y réfléchisse.

Vous pensez sur cela tous deux différemment?

LE BARON.

Ouï.

LYSETTE.

Je le crois.

LA BARONNE.

Cela se peut-il autrement.

L Y-

LYSETTE.

Entre gens mariez, ce feroit confcience.

LE BARON.

Ç,a, nous avons en toi beaucoup de confiance.
Juge nous fi tu peux, *à la Baronne:* N'y confentez-
vous pas?

LA BARONNE.

Volontiers. Mais prends garde à ce que tu diras.

LYSETTE *au Baron.*

Vôtre avis?

LE BARON

Que le choix dépend de Marianne.

LYSETTE *a la Baronne.*

Et le vôtre!

LA BARONNE.

Pour moi, c'eft ce que je condamne.

LE BARON.

Quoiqu'il en foit, morbleu je fuis ferme en ce point

LYSETTE.

Doucemenr, s'il vous plaît, ne nous emportons
point.
Qui font les deux Amants?

LA BARONNE.

Damon & Richefource.

LE BARON.

L'un brille par fon rang, & l'autre par fa bourfe.

LYSETTE.

Ah! j'entends bien: Madame eft pour le Financier.

LA BARONNE.

Au contraire vraiment, je fuis pour le premier.

LYSETTE.

Bon. Prenons ce fauteüil.

LE BARON.

Pourquoi?

LYSETTE *s'affeyant.*

Ne vous déplaife,
Il faut pour bien juger que l'on foit à fon aife.
Elle touffe, crache, & puis prononce gravement.
Tout bien confidéré; Monfieur pour cette fois,
Faifant céder Madame, ufera de fes droits,

Et

Et Marianne ainsi doit avoir la licence
De choisir ou le bien, ou la haute naissance:
Mais pour dédommager Madame avec honneur
Du chagrin d'obéïr une fois à Monsieur,
Déclarons que Madame en toute autre matiére
Pourra le contredire, & lui rompre en visiére
Pour maintenir les droits des femmes de ce tems,
Le cas ainsi jugé, hors de Cour sans dépens.

LA BARONNE.

Quoi! vous avez le front Madame l'Insolente?...

LYSETTE.

Respect à la Justice.

LA BARONNE.

Allons, impertinente,
Sortez.

LE BARON *ôtant son chapeau.*

Non, s'il vous plaît, elle demeurera.

LA BARONNE *faisant la révérence.*

Excusez-moi, mon fils, elle décampera.

LE BARON.

Je prétends qu'elle reste.

LA BARONNE.

Et je veux qu'elle sorte.

LE BARON.

Demeure ici: te dis-je?

LA BARONNE.

Allons, passe la porte.

LYSETTE.

Je voudrois de bon cœur tous deux vous contenter,
Et pouvoir tout ensemble & sortir & rester;
Mais il faut que je suive ou son ordre, ou le vôtre:
Voyez qui de vous deux l'emportera sur l'autre:
Armez vous, combattez tous deux en gens de cœur.
Et le combat fini j'obéïs au Vainqueur.

LA BARONNE.

Elle se rit de nous.

LE BARON.

Elle a raison, ma femme.

LYSETTE.

Il eſt vrai : Mais de grace, écoutez-moi, Madame.
Peut-être Marianne aime-t-elle Damon,
En ce cas il n'eſt plus de conteſtation :
Laiſſez-moi lui parler, je vous ferai connoître
Dans un petit moment tout ce qu'il en peut être :
Cependant faites Trève, & qu'il ſoit arrêté
Qu'on ne commettra plus d'Acte d'hoſtilité :
Donnez-vous les doux noms de mon cœur, de ma
mie,
Et laiſſez pour un temps vôtre haine endormie,
Sauf à la reveiller tantôt ſur nouveaux frais,
Si l'on ne convient pas d'une ſolide Paix.

LA BARONNE.

C'eſt bien dit: Apprends donc le ſecret de ſon ame.
Allons, mon cher époux.

LE BARON.

Venez, ma chere femme.
Ils s'embraſſent.

SCENE III.

LYSETTE *ſeule.*

Eci finira mal, & je crains tout de bon
Que l'on ne nous oblige à l'hymen de Damon;
Mais il m'a ſi bien fait ſentir ſa médiſance,
Qu'en traverſant ſes vœux j'en dois tirer vengean-
ce;
Et c'eſt à quoi mes ſoins vont tous être employez.

SCENE IV.

MARIANNE, LYSETTE.

MARIANNE.

Je te cherchois, Lyſette.

LYSETTE,

Eh bien vous me voyez,
Que voulez-vous?

MARIANNE.

Je viens par ordre de mon Pere,
Qui veut que je te parle au sujet d'une affaire!
Sur laquelle, dit-il, tu dois me consulter.
De quoi s'agit-il donc?

LYSETTE.

C'est qu'on vient d'agiter
Lequel des deux partis vous convient davantage,
Ou d'aller au Convent, ou d'entrer en ménage.

MARIANNE.

Comment donc? on a mis la chose en question!

LYSETTE.

Oui vraiment. Qu'avez vous?

MARIANNE.

Beaucoup d'émotion;
Je tremble. Quel parti prétend-on que je prenne?

LYSETTE.

La chose a demeuré fort long temps incertaine;
Chacun sur ce sujet pensoit differemment,
Et tous deux disputoient avec emportement.

MARIANNE.

Juste Ciel! Et dis-moi, n'étoit-ce point ma Mere
Qui parle du Convent?

LYSETTE.

Non, c'étoit vôtre Pere.

MARIANNE.

Je respire.

LISETTE.

J'ignore à le voir si mutin,
Sur quelle herbe Monsieur a marché ce matin:
Mais il n'a point encor montré tant de courage:
Quand je suis arrivée il avoit l'avantage,
Et ce qu'on n'a jamais remarqué qu'aujourd'hui,
Je l'ai vû sur le point.... d'être maître chez lui.
Doit-on jurer de rien, après cette avanture?

MARIANNE.

Non.

LYSETTE.

Comme ils souhaitoient cependant de conclure,
On m'a prise pour Juge, & moi j'ai prononcé,

MARIANNE.

Qu'as-tu dit?

LYSETTE.

Que Monsieur avoit fort bien pensé,
Que le seul nom d'Epoux vous causoit mille allarmes,
Et qu'un Convent pour vous auroit bien plus de charmes.

MARIANNE.

Ah Ciel! tu m'as perduë.

LYSETTE.

Eh quoi! que dites-vous?
Seriez vous disposée à souffrir un époux?
La physionomie, est ma foi bien trompeuse;
J'ai cru que vous vouliez être Religieuse;
J'en aurois juré même, &...

MARIANNE.

Que tu juges mal!

LYSETTE.

Tout de bon!

MARIANNE.

Ton arrêt va m'être bien fatal.

LYSETTE.

Qu'est devenu le temps où la seule retraite
Pouvoit, medisiez-vous, vous rendre satisfaite?

MARIANNE.

Ah! par le dépit seul ce dessein fut dicté.

LYSETTE.

On vous avoit donc fait quelque infidélité.

MARIANNE.

Tu te souviens du temps où je fus en Bretagne,
Lorsque j'y demeurai six mois à la campagne;
Il venoit chez ma Tante un jeune homme bienfait,
Riche, noble.

LYSETTE.

Il vous plut?

MA

MARIANNE.

Il me plât en effet,
Et bien-tôt il connut ma passion naissante.
Comme il m'aima de même, il le dit à ma Tante,
Et la pressa si fort de nous unir tous deux,
Qu'elle fut disposée à seconder nos vœux.
Elle en parla d'abord au pere de Leandre,
C'est le nom du jeune homme; & bien loin de se rendre,
Ayant d'autres desseins, il emmena son fils.

LYSETTE.

Le brutal!

MARIANNE.

Et jamais je ne l'ai vû depuis.

LYSETTE.

Vous vouliez au Convent pleurer cette disgrace:
Mais comme avec le temps vôtre douleur se passe,
Pour mieux vous dégager d'un Amant si cheri,
Vous croyez qu'il vous faut le secours d'un Mary.
N'est ce pas?

MARIANNE.

Je conviens de tout ce que tu penses.

LYSETTE.

Oh! j'ai sur tout cela de grandes connoissances.

MARIANNE.

Et tu veux qu'un Convent? ....

LYSETTE.

Pour sonder vôtre cœur
J'ai voulu tout du long vous en faire la peur:
Mais j'ai très bien jugé dès vôtre plus jeune âge,
Que vous aviez les yeux tournez au mariage;
Et je l'ai si bien dit, que par cette raison,
On pense à vous donner Richesource ou Damon.

MARIANNE.

Ma Mere est pour Damon, je n'en fais aucun doute.

LYSETTE.

Il est vrai; mais, Madame, écoutez-moi.

MARIANNE.

J'écoute.

LYSETTE.

Je pense que Damon....

MARIANNE.

Tu penses sagement ;
Lui seul peut réparer la perte d'un Amant ;
Il a beaucoup d'esprit & beaucoup de merite.

LYSETTE.

Mais ce n'est point pour lui que je vous solicite ;
Richesource vaut mieux, il faut d'oresnavant....

MARIANNE.

Ah ! ne m'en parle point.

LYSETTE.

Vous irez au Convent.

MARIANNE.

Mais. ...

LYSETTE.

Pour vous y forcer j'ai plus d'une ressource.

MARIANNE.

Comment, j'épouserois Monsieur de Richesource?

LYSETTE.

Pourquoi non, s'il vous plaît ?

MARIANNE.

Tu me conseilles mal.

LYSETTE.

Je conviens qu'il n'est point d'homme plus animal.
Il a l'esprit borné, mais il est franc, sincére,
Bon ami, généreux, fait à ne point déplaire :
Il est puissamment riche, & s'est mis dans l'esprit,
Que pour égaler tout ce mérite suffit :
Vingt flâteurs affamez qu'il nourrit, qu'il habille,
Lui font croire qu'il sort d'une illustre famille :
Mais au fond ce défaut n'est point essentiel,
Il est noble en idée, & son bien est réel.

MARIANN.

Moi femme d'un Bourgeois ! la chose est odieuse.

LYSETTE.

Ce Bourgeois ennobli vous rendra trop heureuse.
Les titres de Damon vous feroient plus d'honneur,
Mais j'aime mieux l'argent du moderne Seigneur.

Chez

Chez l'un on ſera fier d'une illuſtre naiſſance,
Chez l'autre on brillera par la magnificence;
Grand train, riche équipage, habits toûjours nouveaux,
Belles maiſons, gros jeu, bonne chére, cadeaux;
Et vous éprouverez dans le ſiécle où nous ſommes,
Que les riches Bourgeois ſont les bons Gentilshommes.

MARIANNE.

Non, je n'aurai jamais de ſentimens ſi bas;
D'un Seigneur indigent je fais bien plus de cas,
Que d'un Gueux enrichi des miſéres publiques.

LYSETTE.

Vous donnez donc auſſi dans les traits ſatyriques?
Je ne m'étonne pas ſi Damon vous plaît tant;
Car jamais on n'a vû d'homme ſi médiſant.
Tout le monde le fuit, le craint, & le deteſte,
Et ſon humeur pourra lui devenir funeſte.
Avoir un tel mari c'eſt un ſort bien fatal.

MARIANNE.

Je vous défends tout net de m'en dire du mal,
Je l'eſtime: d'ailleurs il convient à ma Mere,
Et cela lui ſuffit pour ne vous craindre guere.
Adieu.

SCENE V.

LYSETTE *ſeule.*

Quelle arrogance! Ah! c'eſt trop m'inſulter,
Pour rompre leur projet je m'en vais tout tenter,
Et joignant mes efforts aux ordres de ſon Pere,
Peut être qu'à la fin....

SCENE VI.

LEANDRE *sous le nom de la* FONTAINE, LYSETTE.

LEANDRE.

PEut on ſans vous déplaire
Vous prier de vouloir m'introduire ceans?

LYSETTE.

Eh qu'y demandez vous ?

LEANDRE.

J'ai des ordres preſſans
D'y chercher au plutôt une perſonne aimable,
Vive, pleine d'eſprit, d'une humeur agréable,
Adroite s'il en fut ; & ſans vous offenſer,
Je croi que c'eſt à vous que je dois m'adreſſer.

LYSETTE.

Vous me connoiſſez mal, je m'appelle Lyſette,
Et ne ſuis point du tout cette perſonne adroite
Dont on vous a vanté l'eſprit & les appas ;
Mais pour la bonne humeur je ne m'en défends pas.

LEANDRE.

Dans cette modeſtie & rare & ſurprenante,
Je pourrois méconnoître une Fille Suivante,
Si dans le même inſtant vôtre air & vôtre eſprit
Ne me confirmoient pas tout ce que l'on m'a dit.

LYSETTE.

Vous aimez à railler.

LEANDRE.

Si vous voulez, ma chére,
Deux baiſers prouveront que je ſuis fort ſincére.

LYSETTE.

J'aime mieux endurer vôtre élogè flateur.
Mais dequoi s'agit-il?

LEANDRE.

Je ſuis Ambaſſadeur ;

Et

Et de plus, confident d'un jeune Gentilhomme,
Qui voudroit être bien avec vous.

LYSETTE.

Il se nomme?

LEANDRE.

Monsieur de Richesource; un Marquis nouveau né,
De vôtre Marianne Amant passionné.

LYSETTE.

Soyez le bien venu.

LEANDRE.

Pour abréger l'affaire,
Il croit vôtre secours tout à fait nécessaire:
Je viens ici chargé de ses instructions,
Avec un plein pouvoir sur les conditions;
Et comme il est plus riche en effet qu'en paroles,
Commençons le Traité par ces trente pistoles;
C'est le préliminaire.

LYSETTE.

Il me gagne le cœur.
Je ne puis refuser Monsieur l'Ambassadeur,
Et nous aurons bien tôt conclu nôtre alliance,
S'il persiste à parler avec cette éloquence.

LEANDRE.

J'entends, & parlerai toûjours de mieux en mieux,
Mais revenons au fait.

LYSETTE.

Le cas est sérieux.
Pour tracer en deux mots le plan de cette affaire,
Marianne dépend d'un Pere & d'une Mere.
Le Baron nôtre Maître est plein d'humanité,
Mais Madame a ceans toute l'autorité;
Elle est femme, & de là vous pouvez bien conclure,
Que tout se fait ceans sans raison ni mesure.

LEANDRE.

Ainsi nôtre demande a réüssi fort mal?

LYSETTE.

Sans doute, & l'on appuye un dangereux Rival.

LEANDRE.

Quel eſt-il?

LYSETTE.

C'eſt Damon, vous devez le connoître.

LEANDRE.

Par tout avec fureur il déchire mon Maître:
Mais il faut l'en punir; & c'eſt bien commencer
Si dans cette recherche on peut le traverſer.
Marianne avec nous ſera d'intelligence,
Je n'en ſaurois douter.

LYSETTE.

Perdez cette eſpérance,
Car Damon a trouvé le chemin de ſon cœur.

LEANDRE.

Juſte Ciel!

LYSETTE.

Qu'avez-vous? vous changez de couleur.

LEANDRE

J'apprends avec chagrin cette triſte nouvelle.

LYSETTE.

Monſieur l'Ambaſſadeur, moderez vôtre zéle;
Nous ne devons encor deſeſpérer de rien,
Et pour tout rajuſter je ſais un bon moyen.

LEANDRE *l'embraſſant.*

Vous me rendez la vie; achevez de m'inſtruire...

LYSETTE.

Un zéle ſi preſſant mérite qu'on l'admire;
Vôtre Maître, ma foi, ſait bien choiſir ſes gens:
Et l'on rencontre peu de ſemblables Agens.

LEANDRE.

Vous ne croiriez jamais combien je m'intereſſe....
Mais puiſque la Baronne eſt ici la Maitreſſe,
Il faudroit la gagner.

LYSETTE.

C'eſt mon intention:
Comme elle aime Valere à l'adoration,
C'eſt ce fils pour qui ſeul on la voit complaiſante,
Qu'il faut intereſſer dans l'affaire preſente.

LEANDRE.

Non, non, avec Damon Valere eſt trop lié...

LYSETTE.

L'amour fait déranger la plus forte amitié;
Pour en venir à bout employons Isabelle.

LEANDRE.

Qui? la sœur de mon Maître?

LYSETTE.

Oui, l'on dit qu'elle est belle,
Bien faite, jeune, riche; A de si doux appas,
Valere assûrément ne résistera pas.
Qu'elle vienne chez nous pour rendre une visite
A Marianne, & moi je saurai faire ensuite....

LEANDRE.

Je crains....

LYSETTE.

Dans un projet plein de difficultez,
Quand les plus sûrs moyens sont vainement tentez,
Faites intervenir une femme jolie,
Et voilà sur le champ vôtre affaire accomplie.

LEANDRE *appercevant Frontin.*

Que veut cet homme-ci? Le connoissez-vous?

LYSETTE.

Non;
C'est l'Ami du Valet de Monsieur le Baron.
Il rode ici souvent. Il faut que je vous quitte;
Jusqu'au revoir; sur tout songez à la visite.

LEANDRE.

C'est ce que je m'en vais presser avec ardeur.
Bonjour la Belle.

LYSETTE.

Adieu Monsieur l'Ambassadeur

SCENE VII.

LEANDRE, FRONTIN.

LEANDRE.

Je ne me trompe point, c'est Frontin, c'est lui-même;

Comment eſt-il ici? ma ſurpriſe eſt extrême!

FRONTIN.

Parbleu plus je le vois, & plus je ſuis frappé.
Eſt-ce lui? Non. Si fait. Oh je me ſuis trompé!
C'eſt pourtant là ſon air, ſa taille, ſon viſage.
Mais où diable a-t-il pris ce groteſque équipage?

LEANDRE.

Que cherches-tu ceans?

FRONTIN.

Ah ventrebleu c'eſt lui!
J'ai bien peur que mon dos ne pâtiſſe aujourd'hui.

LEANDRE.

Que cherches-tu? réponds.

FRONTIN.

Moi? je cherche la porte.

LEANDRE.

Demeure. Ah c'eſt donc toi!

FRONTIN.

Non le Diable m'emporte.

LEANDRE.

Allons, ſortons d'ici? je prétens m'éclaircir....

FRONTIN.

A d'autres.

LEANDRE.

Marche donc.

FRONTIN.

Je ne veux pas ſortir.

LEANDRE.

Tu ne veux pas?

FRONTIN.

Dehors je crains la baſtonnade.
Ici vous n'oſeriez me faire d'incartade,
Ou je m'en vais crier comme un Diable. On viendra,
Et pour Leandre enfin on vous reconnoîtra;
C'eſt ce que vous craignez, je le voi bien.

LEANDRE.

J'enrage.

FRONTIN.

Moi je ſuis dans mon Fort, & veux en homme ſage
Ca-

Capituler ici. Jurez-moi vôtre foi
Que bâton, pieds ni mains n'agiront point sur
moi.

LEANDRE.

Oui je te le promets.

FRONTIN.

Moi je serai sincére.

LEANDRE.

N'es-tu pas en ces lieux envoyé par mon Pere?

FRONTIN.

Depuis que vous avez déserté la maison,
J'ai pour vous retrouver, la charge d'espion.

LEANDRE.

Fort bien.

FRONTIN.

Ayant jugé que vous fuyez Lucrece,
Pour venir à Paris chercher vôtre Maitresse,
Vôtre Pere m'envoye aussi tôt sur vos pas.
J'arrive, je vous cherche, & ne vous trouve pas.
De Marianne enfin découvrant la demeure,
J'ai cru que je devois y roder à toute heure;
Et pour m'y procurer un plus facile accès,
Je me suis avisé de loger tout auprès.
Je m'informe sous main si l'on connoît Leandre,
S'il vient ici souvent; je n'en puis rien apprendre,
Je ne savois que faire ayant perdu mes soins,
Et je vous trouve enfin quand j'y pensois le moins.

LEANDRE.

Tout ce que tu me dis me paroît si sincére...

FRONTIN.

Je veux vous en convaincre en trompant vôtre Pere,
Et je vous donne avis pour prouver mon discours,
Qu'il doit être à Paris au plus tard dans deux jours.

LEANDRE.

Je l'ai prévû; voilà pourquoi je me déguise.

FRONTIN.

Ne craignez de ma part trahison ni surprise.

LEANDRE.

J'ai tout lieu de le croire après de tels avis.

Jugeant bien qu'on viendroit me chercher à Paris,
J'allai trouver Cleon mon Ami dès l'enfance.
Comme avec Richesource il a quelque alliance,
Et qu'il le voit souvent, nous convinmes d'abord
Qu'il m'offriroit à lui pour Valet. Je plûs fort
A ce nouveau Seigneur, qui bien tôt me confie
Un fait que j'avois sçu, c'est qu'il avoit envie
D'épouser Marianne, & qu'il cherchoit aussi
Quelque Agent fort adroit pour l'introduire ici.

FRONTIN.

Fort bien : vous refusez une charge pareille.

LEANDRE.

Moi? point. Mais avant tout, Frontin, je lui conseille
De savoir si la Belle a le cœur prévenu;
Et pour entrer ceans sans être reconnu,
Je me charge du soin d'éclaircir le mystére.

FRONTIN.

Gagner la Confidente est ce qu'il falloit faire.

LEANDRE.

C'est à quoi j'ai pensé, me faisant un plaisir
De m'éclaircir moi-même, & de me découvrir
Si je trouvois encor Marianne fidelle,
Pour chercher les moyens de m'unir avec elle.

FRONTIN.

Avez-vous réüssi?

LEANDRE.

Trop bien pour mon malheur;
Et j'apprends qu'un Rival m'a dérobé son cœur.

FRONTIN.

Que faire donc?

LEANDRE.

Je crains que l'on ne nous entende:
Sortons; mais prens ceci.

Il lui donne sa bourse.

FRONTIN.

Que l'Amour vous le rende.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LYSETTE *seule.*

Nous aurons de la peine à parer ce dessein,
Si Valere au plutôt ne nous prête la main.
Ah, le voici. Monsieur...

SCENE II.

VALERE, LYSETTE.

VALERE.

Je vais chez la Comtesse.
Qui veut m'entretenir d'une affaire qui presse.

LYSETTE.

Cette Tante, Monsieur, vous aime tendrement.

VALERE.

Je n'en saurois douter. J'ai vû son Testament
Qui me fait Légataire.

LYSETTE.

Avec cet héritage
Vous pourrez contracter un riche Mariage,
Et je sais un parti qui vous conviendroit fort.

VALERE.

Ce n'est pas l'intérêt qui réglera mon sort.
Je tiens qu'il faut aimer celle à qui l'on se donne.

LYSETTE.

Connoissez-vous, Monsieur, une jeune personne
Que l'on nomme Isabelle?

VALERE.

En aucune façon.

LYSETTE.

La Sœur de Richesource, &...

VALERE.

Je connois ce nom.
Il n'est point dans Paris de plus riche famille,
Gens d'honneur.

LYSETTE.

N'avez-vous jamais vû cette Fille?

VALERE.

Non, elle est au Convent: Mais bien des gens m'ont dit
Qu'elle avoit mille appas, & même de l'esprit.

LYSETTE.

Depuis un mois elle est dans le monde, & je pense
Qu'il ne tiendra qu'à vous qu'une double alliance..

VALERE.

Non, l'Amour a déja disposé de mon cœur,
Et tu sais que Damon doit épouser ma sœur.

LYSETTE.

Ma foi, m'en croirez-vous?

VALERE.

C'est une chose faite;
S'il vient, tu lui diras qu'il m'attende Lysette,
Que j'ai parlé pour lui, que ma Mere consent...

LYSETTE.

Mais songez-vous?...

VALERE.

Adieu la Comtesse m'attend;
Et de plus, je lui veux conter une avanture
Que j'eus hier au Bal.

LYSETTE.

Monsieur je vous conjure
De vouloir me donner audiance au retour.

VALERE.

Oui, je te le promets.

SCENE

SCENE III.

LYSETTE *seule.*

JE voi fort peu de jour
Au dessein que j'ai pris ; mais par mes soins, peut-être ...
Si nôtre Ambassadeur au moins vouloit paroître,
Je pourrois avec lui dans un autre entretien...
Oüi ! nôtre Ambassadeur ! Ah, je vous entends bien,
Il est jeune, bien fait, rempli de politesse,
Il ne ressemble point à ceux de son espèce,
Vous avez le goût fin ; Lysette, avoüez-moi
Que ce jeune garçon vous plait fort : Oui, ma foi,
Je l'aime tout de bon. La réponse est naïve,
Mais la raison voudroit... Oh pour moi je suis vive,
Dès que mon cœur dit oui, ma raison le veut fort,
Et je n'ai point de peine à les mettre d'accord.
Voici quelque fâcheuse, il faut faire retraite.

SCENE IV.

LYSETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

BOn jour la belle enfant, n'étes vous pas Lysette ?

LYSETTE.

Pourquoi ?

JAVOTTE.

Je vous cherchois.

LYSETTE.

C'est moi-même, en effet.

JAVOTTE.

Et moi je ſuis Javotte.

LYSETTE.

Ah vraiment c'eſt bien fait!
Que me demandez-vous?

JAVOTTE.

J'avois impatience
De vous voir, & de faire avec vous connoiſſance.

LYSETTE.

Et bien vous m'avez vû ë, & vous me connoiſſez,
Bonjour, bon ſoir, Adieu.

JAVOTTE.

Comment, vous me laiſſez?

LYSETTE.

Ouï je cherche quelqu'un, & ſuis impatiente...

JAVOTTE.

Iſabelle eſt ceans, je ſuis ſa Confidente;
Je ſai pour quel ſujet vous l'attirez ici,
Et ſans moi ce deſſein n'auroit pas rëüſſi.
Elle avoit pour cela beaucoup de répugnance;
La Fontaine employoit toute ſon éloquence
Pour la perſuader, & preſſoit vainement.
Et ſi ce garçon là perſuade aiſément.

LYSETTE.

Quel eſt ce la Fontaine?

JAVOTTE.

Eh mais, c'eſt ce jeune homme
Dont vous avez tantôt reçû certaine ſomme....

LYSETTE.

La Eontaine eſt ſon nom?

JAVOTTE.

Ne vous l'a-t'il pas dit?

LYSETTE.

Non vraiment.

JAVOTTE.

Avoüez qu'il eſt garçon d'eſprit.

LYSETTE.

Il n'a point d'un Valet l'air groſſier & ruſtique.

JA-

JAVOTTE.

Trouvez-vous pas en lui je ne ſai quoi qui pique ?

LYSETTE.

Ouï, j'ai trouvé cela tout auſſibien que vous.

JAVOTTE.

Ah ſi vous le voyiez auſſi ſouvent que nous,
Vous ſentiriez bien mieux juſqu'où va ſon mérite.

LYSETTE.

A ce que je puis voir vous en êtes inſtruite,
Et par l'air empreſſe dont vous me le vantez,
Vous connoiſſez à fond ſes bonnes qualitez.
Et depuis quand eſt il au frére d'Iſabelle ?

JAVOTTE.

Depuis près de huit jours. Il marque tant de zele
Pour Monſieur le Marquis, & le flatte ſi bien :
Que ſans le conſulter il n'execute rien.

LYSETTE.

Et vous avez déja tous deux fait connoiſſance ?

JAVOTTE.

Je pourrai quelque jour vous faire confidence...

LYSETTE.

Croyez-moi, vous pouvez me parler librement,
Déja vos interêts me touchent vivement.

JAVOTTE.

Tout de bon ?

LYSETTE.

Ouï ma foi.

JAVOTTE.

Mais je ſerois honteuſe .....

LYSETTE.

Et ſi donc. Ce n'eſt pas que je ſois curieuſe.

JAVOTTE.

Je vous croi.

LYSETTE.

Mais je vois tout ce qui s'eſt paſſé.
Vous l'aimez.

JAVOTTE.

Il eſt vrai.

LYSETTE.

Bon, c'eſt bien commencé.
Achevez.

JAVOTTE.

Volontiers ; car je ſuis fort ſincére.

LYSETTE.

Ah je m'en apperçois. Vous avez ſçû lui plaire ?

JAVOTTE.

Tantôt nous étions ſeuls ; j'ai voulu m'aviſer...

LYSETTE.

De quoi donc ?

JAVOTTE.

De ſavoir s'il voudroit m'épouſer.

LYSETTE.

Vous êtes vive, eh bien ?

JAVOTTE.

Eh bien, ſans me rien dire,
Il ne m'a répondu qu'en s'etouffant de rire.
Pour moi je n'en ſaurois deviner la raiſon,
Car je ne riois point, & parlois tout de bon.

LYSETTE.

C'eſt qu'il en aime une autre.

JAVOTTE.

Eh vraiment je m'aviſe...
N'eſt ce point vous qu'il aime, & ma ſotte franchiſe ?...

LYSETTE.

Moi ?

JAVOTTE.

Vous même. Depuis qu'il eſt venu ceans
Il ne fait que parler de vous à tous momens.

LYSETTE.

C'eſt pour ſe divertir.

JAVOTTE.

Vous voilà mon Amie,
Ne me l'enlevez pas au moins, je vous en prie.

LYSETTE.

Allez, vos intêrets ſont en fort bonnes mains,
Songez à ſeconder ſeulement nos deſſeins,
Et tâchez qu'Iſabelle, en faveur de ſon frére,
Faſſe tous ſes ſes efforts pour engager Valere.

JAVOTTE.

Je m'en vais la rejoindre, & parlerai des mieux,
Pour que leur entrevûe ait un ſuccès heureux.

SCE-

SCENE V.

LISETTE *seule.*

JE n'ai vû de mes jours une Fille si sotte,
Et la Fontaine au fond, est trop bon pour Javotte;
Il m'aime assûrément. Elle aura beau crier,
Il me plait, j'ai dessein de me l'approprier,
Et plutôt que plûtard; Mais le voici lui-même;
Parlons. Le cœur me bat. Qu'on est sot quand on aime!

SCENE VI.

LEANDRE, LYSETTE.

LEANDRE *sans voir Lysette.*

JE viens de la revoir sans en être apperçu.
Qu'elle est belle!

LYSETTE.

On lui plaît. Mais dès qu'il a paru
Je m'en suis apperçuë, & je ne puis comprendre...

LEANDRE *sans la voir.*

Mon cœur, de tant d'appas ne sauroit se défendre,
Mais pour me taire encor j'ai de fortes raisons.

LYSETTE *à part.*

Entre gens comme nous, faut-il tant de façon?
Je ne dois pas pourtant m'expliquer la premiére,
Et pour l'honneur du sexe, il faut faire la fiére.

LEANDRE *sans la voir.*

Parlerai-je à Lysette?

LYSETTE.

Oh pour le coup, je voi
Que le pauvre garçon est amoureux de moi.

LEANDRE.

Avant que lui parler, il faut la mieux connoître;
Je ne veux rien risquer.

LY-

LYSETTE *se presentant à lui.*

Je risquerois peut-être
Autant que vous.

LEANDRE.

Que vois-je? On m'écoutoit.

LISETTE.

Fort bien.
Rassûrez vous, mon cher, & ne me cachez rien;
Vous avez un secret à me dire.

LEANDRE.

Et comment
Savez-vous?...

LYSTTE.

Vous parliez assez distinctement.

LEANDRE.

Je me serai trahi. Quelle est mon imprudence!
Il faut vous prévenir sur mon extravagance;
Je rêve quelquefois en veillant.

LYSETTE.

Croyez moi
J'entends à demi mot.

LEANDRE.

Non c'est de bonne foi
Que je vous fais ici l'aveu de ma foiblesse.

LYSETTE.

Vous avez dans le cœur un grand fond de tendresse.

LEANDRE.

Il est vrai. Bien souvent, admirez mon erreur,
Je me croi tout d'un coup le Fils d'un Grand Seigneur.
Et me mets dans l'esprit que pour voir ce que j'aime
Il faut que je me cache avec un soin extrême,
Je me plains, je m'agite, & qui m'écouteroit,
Pour ce que je crois être à la fin me prendroit:
Si quelqu'un m'interrompt, je me connois sur l'heure,
Le grand Seigneur s'éclipse, & le Valet demeure.

LYSETTE.

Vous me dépaïsez avec beaucoup d'esprit,

Vous

Vous y tâchez au moins, mais ce que l'on ma dit,
Ce que j'ai sçû par vous me fait croire sans peine...
Allons expliquons-nous Monsieur de la Fontaine.

LEANDRE *à part.*

Frontin m'aura trahi.

LYSETTE.

Pourquoi dissimuler?
Dans ces occasions il n'est que de parler;
Et d'ailleurs c'est en vain qu'avec moi l'on se cache,
Vous ne me direz rien déja que je ne sache.

LEANDRE.

Comment donc? Vous savez?...

LYSETTE.

Faut-il s'alarmer tant?
Vous avez la pudeur d'un jeune adolescent.

LEANDRE.

Vous m'embarrassez fort, il faut que je le dise.

LYSETTE.

Moi, de vôtre embarras je suis aussi surprise.

LEANDRE.

A moins qu'on n'ait parlé, je ne voi pas pourquoi
Vous pouvez démêler mon secret malgré moi.

LYSETTE *tendrement.*

C'est que nous devinons ce qui nous interesse.

LEANDRE.

Vous m'obligez beaucoup. Vôtre belle Maitresse
En est donc informée?

LYSETTE.

Il n'est pas encor temps,
Convenons de nos faits, & puis...

LEANDRE.

Je vous entends,
Qu'exigez-vous de moi?

LYSETTE.

Que vous parliez sans feinte.

LEANDRE.

Je voi bien qu'il le faut.

LYSETTE.

Pour moi qui suis atteinte
Du

Du même mal que vous, je balancerai peu
A vous en faire aussi le plus sincere aveu.

LEANDRE.

Vous aimez donc Lysette ?

LYSETTE.

Autant qu'il est possible.

LEANDRE

Et puisque vous avez le cœur tendre & sensible,
Vous saurez compatir à mon sort rigoureux.

LYSETTE.

De quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes trop heureux.

LEANDRE.

Trop heureux !

LYSETTE.

Ouï vraiment : Si l'amour vous transporte
L'ardeur qu'on sent pour vous est du moins aussi forte :
Car pour moi, sans façon je dis mes sentimens,
Et par de vains discours je ne perds point le temps.

LEANDRE.

Mais Damon est aimé.

LYSETTE.

Ah quelle extravagance !
Moi, j'aimerois Damon ?

LEANDRE.

Qui vous dit que je pense
Que vous l'aimiez ?

LYSETTE.

C'est vous.

LEANDRE.

En aucune façon
Je dis que Marianne a du goût pour Damon,
Et c'est ce que tantôt vous m'assûriez vous-même.

LYSETTE.

Devez-vous vous fâcher que Marianne l'aime ?

LEANDRE.

Juste Ciel, vous pouvez m'outrager à ce point !
J'adore Marianne, & ne souffrirois point
De voir que dans son cœur un autre ait pris ma place ?

LY

LYSETTE.

Pour le coup vous rêvez. Eh dites-moi de grace,
Ces égaremens là vous prennent-ils souvent ?

LEANDRE.

Vous m'offensez au moins. Songez dorénavant,
Puisque vous avez sçu malgré moi me connoître,
Que je puis quelque jour devenir vôtre Maître.

LYSETTE.

Mon Maître ?

LEAEDRE.

Marianne à ma fidélité
Rendra peut-être un cœur que j'ai bien merité.

LYSETTE.

Vous fûtes autrefois aimé de ma Maitresse ?

LEANDRE.

Sans doute, & l'infidelle a trahi sa promesse ;
Mais non. Mon Pere seul m'a rendu malheureux,
Et son cruel pouvoir nous separa tous deux.

LYSETTE *à part.*

De quel étonnement me trouvai-je frapée !
C'est l'Amant de Bretagne, ou je suis fort trompée,
Eclaircissons le fait puisque j'ai commencé.
Ce garçon là peut-être a le cerveau blessé.

LEANDRE.

Vous vous taisez.

LYSETTE.

Tout franc j'ai peine à vous entendre,
Ou vous extravaguez, ou vous êtes Leandre.

LEANDRE.

Sans doute je le suis, & vous le saviez bien.

LYSETTE.

Je vous jure ma foi, que je n'en savois rien.

LEANDRE.

Vous aviez dîsiez vous découvert le mystére,
Et j'ai crû que Frontin n'auroit pû vous le taire.

LYSETTE.

C'est un mal entendu. Je vous croyois Valet,
J'enrage maintenant d'être si bien au fait,
Je voi que desormais il faut changer de nôtte,

Et je suis attrapée aussi bien que Javotte.

LEANDRE.

Je ne le suis pas moins comme vous le voyez,
Le hazard a voulu que vous me connussiez ;
Mais cachez mon secret, à Marianne même.

LYSETTE.

Oui je veux vous servir avec un zele extrême,
Et du moins.... Damon vient, il est si médisant
Que s'il nous voit ensemble, il va dans le moment
Dire par tout... Sortez.

LEANDRE.

Il m'a vû, comment faire?
D'ailleurs je veux connoitre à fond son caractére.

SCENE VII.

DAMON, LEANDRE, LYSETTE.

DAMON.

Je viens mal à propos.

LYSETTE.

Pourquoi Monsieur?

DAMON.

Pourquoi?
Ma foi ma chére enfant, tu le sais mieux que moi.
Il te parloit de près. Je vois à vôtre mine
Que vous êtiez d'accord. Là, n'en fais point la fine.
Voilà certainement un garçon bien tourné.
Est-ce depuis long-temps que tu te l'es donné?

LYSETTE.

Monsieur, ne poussons pas plus loin la raillerie.

DAMON.

Tu dois l'entendre un peu sur la galanterie ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton goût
Et cet air de pudeur ne te sied point du tout.

LYSETTE.

Il vous sied bien plus mal. . .

DAMON.

N'as tu point vû Valere?
Je pense qu'il devient aussi sot que son pere.

LYSETTE.

Quoi Valere, Monsieur, vous l'ajustez aussi?

VALERE.

Oh c'est par amitié que je le traite ainsi.
Depuis qu'il me néglige, & que l'on s'en empare,
Il se rend d'une humeur difficile & bizare,
Il veut être habile homme, il decide, il écrit,
Et devient ridicule avec beaucoup d'esprit.
Je suis sûr que déja tu l'as senti toi même?
J'en suis au desespoir, car tu sais que je l'aime,
Et le plus grand chagrin qu'il puisse me donner,
C'est qu'il prenne un travers à se faire berner.

LYSETTE.

Il ne merite pas cet excès de tendresse.

DAMON.

Je vais gager qu'il est chez la vieille Comtesse.
Leur commerce entre nous fait beaucoup de fracas,

LYSETTE.

C'est sa Tante, pourquoi ne la verroit-il pas;
Il en doit receüillir un fort gros héritage.

DAMON.

C'est elle qui le rend d'une humeur si sauvage.
Le public en medit, & se trompe fort peu.

LYSETTE.

Une Tante, je crois, peut aimer son Neveu.

DAMON.

Je n'en disconviens pas; mais on dit que Valere
A des conditions sera son Légataire,
Et que la vieille prude âpre à ses interêts,
A mis dans le Traité des Articles secrets.

LYSETTE.

A tourner tout en mal vôtre esprit se fatigue.

DAMON.

Point; on dit que c'est toi qui conduis cette intrigue.

Valere

Valere m'en a fait mystére jusqu'ici,
Mais par toi, mon enfant, j'en veux être éclairci.

LYSETTE.

Pour qui me prenez-vous?

DAMON.

Pour une fille adroite
A mener prudemment une affaire secrette.

LYSETTE.

Et que n'ajoûtez vous pour orner ce discours,
Que Marianne en moi trouve de bons secours?
Qui médit d'un ami, peut dauber sa Maitresse.

DAMON.

Non, je me sens pour elle une vive tendresse,
Et si-tôt qu'une belle est l'objet de nos vœux,
Tous les défauts qu'elle a ne blessent point nos yeux.
On les excuse au moins; mais Lysette, à vrai dire
Si je puis l'épouser comme je le desire,
Vous vous separerez. Tu me rendrois jaloux.

LYSETTE.

Vous qni me ménacez, prenez bien garde à vous.

DAMON.

Ah je ne te crains plus.

LYSETTE.

Mon Dieu; laissez-moi faire.

DAMON.

Va, j'ai dans mon parti Marianne & sa Mere,
Valere me seconde, ainsi je ne crains point
Que tu puisses jamais me nuire sur ce point.

LYSETTE *regardant Leandre.*

Hom! je vois pour vos vœux un dangereux obstacle,
On peut vous supplanter sans faire un grand miracle.

LEANDRE.

Marianne il est vrai vous à donné son cœur;
Mais un autre prétend à ce même bonheur.
Et quoiqu'il voye ici que le vôtre s'apprête,
Il vous dispu tera cette aimable conquête.

DAMON.

Comment, le beau garçon, vous m'en voulez aussi?
Est ce pour un Rival que vous êtes ici ?

LEANDRE

Oui c'est pour un Rival, mais un Rival à craindre.

LYSETTE.

C'est de quoi nous parlions, puisqu'il ne faut plus feindre,
Nous allons contre vous faire un commun effort,
Et c'est sur ce sujet que nous sommes d'accord.
A rompre vos projets me voila préparée,
Point de quartier morbleu, la guerre est déclarée.

DAMON.

Que Lysette me plaît dans sa vivacité !
Ce petit air mutin augmente ta beauté,
Il donne un agrément aux discours que tu lâches,
Et tu n'as de l'esprit que lors que tu te fâches.
Tu peux donc t'échaper autant que tu voudras,
Bien loin de m'offenser tu me divertiras.

LEANDRE.

Vous la poussez trop loin, & cette repartie
N'est pas....

DAMON.

Ah tu te mets aussi de la partie!
Mais je veux faire grace a ton zele indiscret;
Ça parlons de ton Maître & de vôtre projet;
Je me fais, je t'assûre, un plaisir très-sensible,
De parler tête à tête à ce Rival terrible.

LEANDRE.

Vous êtes Gentilhomme, il l'est.

DAMON.

Cela suffit.

Est-il riche ?

LEANDRE.

Oui.

DAMON.

Bien fait ?

LEANDRE.

Vous verrez.

DAMON.

De l'esprit?

LEANDRE.

Il est homme d'honneur, il a de la naissance,
Voila surquoi je puis le vanter par avance,
Peut être son esprit y répond dignement,
Mais je dois sur cela parler modestement.

DAMON.

Ah! tu me mets au fait. C'est Damis, Dieu me damne.
Il fait le doucereux auprès de Marianne.
Voila donc, mon enfant, ce dangereux Rival.
Il est de mes parens, je n'en dis point de mal;
Mais au fond c'est un fou que tout le monde évite.
Un nom fort respectable est son plus grand merite
Insolent, indiscret, débauché, grand hableur,
Plus poltron qu'une femme, & toûjours querelleur.

LYSETTE.

Pour prendre un tel époux Marianne est trop sage,
Et j'empêcherois bien un pareil Mariage.

LEANDRE.

Damis n'est point celui dont il s'agit ici.
Mais ce mystére encor ne peut être éclairci.
Bientôt vôtre Rival en ces lieux doit paroître:
Il se fait estimer lorsqu'il se fait connoître:
Il n'est point insolent, indiscret, querelleur,
Et de toutes façons fait disputer un cœur.

SCENE VIII.

DAMON, LYSETTE.

DAMON.

CE Valet me surprend, il faut que je l'avouë,

LYSETTE.

Souvent on connoît peu ceux à qui l'on se jouë.

D A-

DAMON.

Que je ſache du moins le nom de mon Rival,
Je ſuis impatient....

LYSETTE.

D'en dire bien du mal.
Mais ce Valet m'attend, adieu je me retire,
Car nous avons encor quelque choſe à nous dire.

SCENE IX.

DAMON, MARIANNE.

DAMON.

ENfin je dois ceſſer de vous offrir mes vœux;
On me menace ici d'un Rival dangereux.

MARIANNE.

Sa Sœur qui me paroît avoir bien du merite
Eſt ceans, & m'a fait une longue viſite,
M'a parlé de ſon frére & dit de bonne foi
Qu'il feroit ſon bonheur de s'unir avec moi:
Mon pere eſt ſurvenu, tous deux traittent l'affaire,
Et cherchent les moyens d'y diſpoſer ma Mere.

DAMON.

Mais ſon nom s'il vous plaît?

MARIANNE.

Richeſource.

DAMON.

Comment?
Parlez vous tout de bon?

MARIANNE.

Oui ſérieuſement.

DAMON.

Quoi c'eſt là ce Rival duquel on me menace,
Et qui doit m'obliger à lui céder la place?

MARIANNE.

Oui, le voici lui-même.

DAMON.

O le plaiſant Rival!
Je vous déferai moi de cet Original,

SCENE X.

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

MAdame... Me voici.

MARIANNE.

Vous ne pouviez mieux dire.

RICHESOURCE.

Ma Sœur vous a parlé, cela doit vous suffire,
Et moi j'ai dit deux mots à Monsieur le Baron,
Qui veut que de mon cœur vous acceptiez le don
Pardevant son Notaire, &... par ainsi... Madame...
Vous voyez que dans peu... vous deviendrez ma femme.

DAMON.

Ce debut est galant, il enchante, il ravit.

RICHESOURCE.

Oh je sai bien mon monde.

DAMON.

Ouï, c'est ce qu'on m'a dit.

RICHESOURCE.

Aussi j'ai tous les jours dix Auteurs à ma table.
Ils disent tous que j'ai de l'esprit comme un Diable.

DAMON.

Ah vous pouvez compter sur leur sincérité.

MARIANNE.

Ces Messieurs les Auteurs ne vous ont point flatté.

RICHESOURCE.

Ils me trouvent sur tout, certain air de noblesse
Qui frape, qui saisit.

DAMON.

Ouï vôtre politesse,
Vôtre abord, vos discours, un esprit vif, orné,
Tout fait voir à l'instant ce que vous êtes né.

RICHESOURCE.

Vous ne vous trompez pas, je suis d'une naissance..
Mon Ecuyer.

L'ECUYER.

Monsieur.

RICHESOURCE.

Que tout mon train s'avance.

L'ECUYER.

Entrez.

RICHESOURCE.

N'ai-je pas là six coquins bien bâtis?
Franchement à ce train l'on connoît un Marquis.
Cuisinier, Intendant, Sommelier, Secretaire,
Enfin tous mes Valets sont de figure à plaire,
Je les choisis toûjours à cinq pieds de hauteur:
Et mes Chevaux aussi sont d'énorme grandeur.
A propos de Valets, Avez-vous vû mon Suisse?
Quelle moustache! Mais j'ai pris à mon service
Certain Valet de chambre, adroit, sage, prudent,
Beau, bien fait, plein d'esprit; J'en fais mon confident,
Il doit avoir parlé de ma part à Lysette;
De mon amour pour vous il sera l'interprette,
Car moi, je ne sai point parler sur ce ton là.
Le connoissez-vous?

MARIANNE.

Non.

RICHESOURCE.

Je croi qu'il vous plaira.

DAMON.

Par un Ambassadeur expliquer sa tendresse,
C'est s'introduire en Prince auprès d'une Maitresse.
Monsieur de Richesource, il le faut avouër,
A de ces procédez qu'on ne peut trop louër;
Voila sur ma parole un noble Gentilhomme.

RICHESOURCE.

Marquis as tu besoin de quelque grosse somme?

DAMON.

Très-obligé, Marquis.

RICHESOURCE.

Les gens de Qualité
Sont souvent sans espèce, & moi sans vanité
J'en ai toûjours beaucoup, & j'en puis faire preuve.

DAMON.

C'est que vôtre noblesse est encor toute neuve.

RICHESOURCE.

Elle est de bon alloi.

DAMON.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Combien, quand vous prêtez, prenez-vous d'interêt?

RICHESOURCE.

Le plaisir d'obliger fait tous mes avantages.

DAMON.

Vôtre pere autrefois à bien prêté sur gages,
Et je sai que du temps qu'il étoit soû-Fermier
Il passoit dans Paris pour un grand Usurier.

MARIANNE.

Le pere d'un Marquis soû-Fermier!

RICHESOURCE.

Médisance.
Regardez, ai-je l'air d'un produit de Finance?

DAMON.

Il est vrai que son Pere étoit hors du commun.
Quand il vint à Paris, un petit habit brun,
Deux écus dans sa poche, un grand fond d'industrie,
Un esprit âpre au gain, beaucoup d'effronterie
Etoient son appannage, & sans nul protecteur,
En six ans il devint haut & puissant Seigneur,
Et par un coup de Maître il fit un Mariage
Qui le mît pour toûjours à l'abri de l'orage.
Pour moi je suis charmé de ces sortes de gens,
Et j'estime bien plus & l'art & les talens
Qui font de ces Messieurs des gens considérables,
Que le faste des Grands qui les rend misérables

RICHESOURCE.

Mon pere, je le sais, ne pouvoit pas citer
Un grand nombre d'Ayeux dont il pût se vanter,

Mais il m'a toûjours dit qu'il étoit Gentilhomme.

DAMON.

Il paya sa noblesse une assez bonne somme,
Pour dire que le titre en étoit bien acquis.

RICHESOURCE.

Enfin, quoiqu'il en soit, me voila bien Marquis
Et j'en sai plus de vingt qui font figure en France,
Qui doivent comme moi ce titre à la Finance.
D'ailleurs ma mere étoit de si bonne Maison...

DAMON.

Pour cet Article là vous avez bien raison!
Oubliez vôtre Pere, & vous renommez d'elle.

RICHESOURCE.

Soit; mon Marquisat est un Marquisat femelle;
La Defunte m'a fait pour soûtenir son rang.

DAMON.

Vous pouvez être au fond d'un très-illustre Sang.
Beaucoup de grands Seigeneurs en entrant dans le Mone
Trouvoient de la Maman la ressource féconde:
Elle etoit liberale, & si belle d'ailleurs....

RICHESOURCE.

Oh parbleu je suis fils d'un de ces grands Seigneurs
Mais laissons ce discours aussi-bien il m'ennuye.
Je suis noble de reste en depit de l'envie,
Pour pouvoir aspirer à me voir vôtre époux.
On va vous apporter étoffes & bijoux,
Et deux mille louïs offerts dans cette bourse,
Vous diront que je sors d'une assez bonne source.

MARIANNE.

Ah Ciel! que m'offrez-vous?

RICHESOURCE.

Et pourquoi donc ce cri.

DAMON.

Vous serez trop heureuse avec un tel Mari.
Par les meubles, le train, les habits, les livrées,
Vous obscurcirez tout, jusqu'aux Femmes titrées.
On les verra de vous médire chaque jour,
Et pourtant s'empresser à vous faire la Cour.
Vous tiendrez Table ouverte, & sa délicatesse

Attirera chez vous le Marquis, la Duchesse,
Le Duc, le Prince même, en un mot tous les
Grands
Des Festins délicats Convives très-friands.
Qu'un pied-plat aujourd'hui fasse de la depense,
On oublie à l'instant son obscure naissance.

RICHESOURCE.

Morbleu je puis lui faire un sort plus gracieux,
Qu'un Mari qui ne peut compter que ses Ayeux.

MARIANNE.

Cet état avec vous ne peut me satisfaire.

RICHESOURCE.

J'avois compté pourtant sur l'honneur de vous
plaire;
J'y compte même encor; & voilà mon Portrait
Dont vous serez charmée; il me rend trait pour
trait.

DAMON.

Prenez; les Diamants qui parent la peinture
Doivent faire du moins agréer la figure.

MARIANNE.

Pour la faire briller il s'adresse fort mal;
Je ne veux du Portrait, ni de l'Original.

RICHESOURCE.

Vôtre Pere pourtant m'a donné sa parole.

MARIANNE.

Je ne vous aime point.

RICHESOURCE.

Mais vous êtes donc fole?

DAMON.

Remportez vos Bijoux, mon cher Marquis.

RICHESOURCE.

Pourquoi?

DAMON.

Madame est résoluë à me donner sa foi;
Moi je fais mon bonheur de m'unir avec elle:
Voilà tout le mystére.

RICHESOURCE.

Ah, ah, Mademoiselle,
Vous avez le cœur pris? N'importe, malgré vous ...

DAMON.

Ceſſez vôtre pourſuite, ou craignez mon couroux.

RICHESOURCE.

Moi?

DAMON.

Vous.

RICHESOURCE. *Il met la main ſur la garde de ſon épée; & voyant que Damon va faire de même, il dit...*

Hola, mes gens.

MARIANNE *voyant que Damon va pour attaquer Richeſource.*

Damon, qu'allez-vous faire?

RICHESOURCE.

Par la morbleu je vais.... m'en plaindre à vôtre Pere.

SCENE XI.

MARIANNE, DAMON.

DAMON.

S'Il n'a que ce ſecours le danger n'eſt pas grand.

MARIANNE.

On me l'avoit bien dit vous êtes Médiſant,
Et vous l'avez pouſſé d'une étrange maniére.

DAMON.

Le dépit m'a contraint à lui rompre en viſiére;
Je ne ſaurois ſouffrir qu'on traverſe mes vœux;
Et je craindrois bien moins ſi j'étois plus heureux,
Vous ne répondez point à l'ardeur qui m'anime.

MARIANNE.

Je vous l'ai déja dit, vous avez mon eſtime;
Soyez en ſatisfait.

DANON.

Je me flate qu'un jour
Je pourrai mériter & l'eſtime & l'amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LYSETTE.

LE BARON.

OUï contre nos projets ma femme se souleve.
Elle veut disputer sans relâche ni tréve ;
Chaque instant en fournit un sujet tout nouveau.
Qu'une méchante femme est un pesant fardeau.

LYSETTE.

En verité, Monsieur, c'est vôtre pure faute :
Vous deviez lui tenir la bride un peu plus haute,
Et ne permettre pas que bravant un époux,
Elle osât usurper un plein pouvoir sur vous.
Allons, Monsieur, il faut vaincre vôtre foiblesse,
Madame a trop long-temps été vôtre maitresse :
Soyez homme une fois ; & pour vous seconder,
Quand je devrois sortir, je vais tout hazarder.

LE BARON.

J'ai commencé tantôt au sujet de ma Fille.

LYSETTE.

Oui, vous aviez tout l'air d'un Pere de Famille.
Que cela vous sied bien ! vous marquiez dans vos yeux
Je ne sai quoi de mâle, un air imperieux...
A vous voir on eût dit que vous étiez le maitre.

LE BARON.

Oh parbleu desormais j'ai résolu de l'être.
Ma foi Monsieur Damon vous sortirez d'ici,
Et vous Monsieur mon Fils vous sortirez aussi,
Ou vous épouserez la sœur de Richesource.
Pour vous ma chére Fille. ...

LYSETTE.

Arrêtez vôtre course,

Vous

Vous vous échauffez trop pour la premiére fois.

LE BARON.

Non, Lysette, j'étois un sot en bon François.

LYSETTE.

Vous vous reconnoissez, j'en tire un bon augure.

LE BARON.

Ton projet est fort bon, & je prétens conclure.

LYSETTE.

Fort bien.

LE BARON.

Malgré ma femme.

LYSETTE.

Oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Ce double Mariage enrichit ma Maison.
Si mes Enfans y font la moindre résistance,
Ils verront ce que c'est qu'un Pere qu'on offense.

LYSETTE.

Bon, tant mieux.

LE BARON.

C'est à moi de commander ceans.

LYSETTE.

D'accord.

LE BARON *avec emportement.*

Et la raison, c'est que je le prétens.
En riant : Hem! n'est ce pas parler comme il faut
à ma femme?

LYSETTE.

Oui, mais je suis Lysette, & ne suis pas Madame.

LE BARON.

Je lui dirai bien pis.

LYSETTE.

Vous? vous n'en ferez rien.

LE BARON.

Taisez-vous, insolente?

LYSETTE.

Ah! voilà qui va bien.
Quand on soûtient ses droits, vous voyez comme
on brûle.

LE BARON.

Mais Lysette, après tout, donnerai-je ma Fille
A ce nouveau Marquis? C'est un sot franchement.

LYSETTE.

Et qu'importe? Un Mari doit l'être absolument.
Mais marions toûjours Isabelle à Valere :
Ensuite... Le voici, parlez-lui bien en Pere.

SCENE II.

LE BARON, VALERE, LYSETTE.

LE BARON *gravement.*

AProchez vous, mon Fils.

LYSETTE.

Bon, c'est bien débuter.

LE BARON.

Voyons si vous aurez le front de résister
Au dessein que j'ai pris touchant vôtre personne.

VALERE.

Je ne sai qu'obéïr à ce qu'un Pere ordonne.

LYSETTE *bas au Baron.*

Allons ferme, Monsieur, poussez-le comme il faut.

LE BARON *à Lysette.*

Ai je bien pris mon ton?

LYSETTE.

Encor un peu plus haut.

LE BARON *encor plus gravement.*

Pour vôtre sœur & vous j'ai des desseins en tête,
Il faut qu'à m'obéïr l'un & l'autre s'apprête.
Je m'en vais m'expliquer. Sur tout plus de Damon,
Ou bien préparez vous à quitter la maison.

VALERE.

Mais contre mon ami, quel sujet vous irrite?

LE BARON.

Son caractére,

VALERE.

Au reste, il a tant de merite...

LE BARON.

Médisant comme il est, pour trencher en deux mots.
Fût-il parfait d'ailleurs, il a mille défauts.

VALERE.

Ce penchant n'est, Monsieur, qu'un défaut de jeunesse.
Comme il m'écoute assez, je l'en reprens sans cesse,
Et j'espere...

LE BARON.

Esperez autant qu'il vous plaira,
Pour ma Fille; jamais il ne l'épousera.

LYSETTE *gravement.*

Monsieur de Richesource est destiné pour elle,
Et nous vous marions à sa sœur Isabelle.

VALERE.

A sa Sœur? Ah, Monsieur, ne me l'ordonnez pas!

LE BARON.

Comment donc? Elle est riche, elle a beaucoup d'appas.

VALERE.

Je le crois; mais enfin un obstacle invincible.
Rend pour moi desormais cette affaire impossible.

LE BARON.

Impossible?

VALERE.

Sans doute.

LE BARON.

Et pourquoi?

VALERE.

J'aime ailleurs.

LYSETTE.

Ah! si vous n'avez pas de prétextes meilleurs,
Vous prendrez à coup sûr, la femme qu'on vous donne.

VALERE.

Non; je mourrai plutôt.

LE BARON.

Et quelle est la personne
Qui vous plaît ?

VALERE.

Je ne sai.

LE BARON.

Vous vous moquez de moi.

VALERE.

Non mon Pere, je parle ici de bonne foi ;
Celle qui m'a charmé m'est encor inconnuë.

LYSETTE.

Bon, bon, il extravague.

LE BARON.

Où l'avez-vous donc vuë?

VALERE.

Je la vis hier au Bal, où son déguisement
Me cacha quelque temps un objet si charmant ?
Mais sa danse, son air, & sa taille parfaite,
Porterent à mon cœur une atteinte secrette.
Je voulus lui parler pour voir si son esprit
Répondoit dignement à tout ce que j'ai dit ;
Sa conversation me toucha davantage,
Et je brûlois de voir les traits de son visage ;
Lorsqu'un homme inconnu tout rempli de fureur,
Par un trait singulier me causa ce bonheur.

LE BARON.

Vous nous contez, mon Fils, de rares avantures.

VALERE.

Il s'emporte contre elle aux plus basses injures.
Que ne lui dit-il point ? J'arrête ce brutal,
Et nôtre different alloit troubler le Bal.
L'Inconnuë aussi-tôt, pour finir la querelle
Se démasque : A mes yeux elle paroît si belle,
Que ses charmans attraits s'emparent de mon cœur,
Et contre l'insolent redoublent ma fureur :
Mais si-tôt qu'il la voit, excusez-moi, Madame,
Lui dît-il, je croyois que vous fussiez ma femme ;
Je sai qu'elle est ici pour certain rendez-vous.
Et sans rien ajoûter, il s'éloigne de nous.

LYSETTE.

Un Mari pour si peu faire un vacarme horrible!

VALERE.

A mon empressement la Belle fut sensible;
Mais craignant quelque éclat elle sortit d'abord
Et pour la retrouver je fis un vain effort.
Cependant sa beauté presente à ma pensée,
Par aucun autre objet n'en peut-être effacée.

LE BARON.

Tout ceci n'est, mon Fils, qu'un galimathias,
Chimére de jeune homme, & je n'en fais nul cas.
Il n'y paroitra plus dans deux jours, & ce terme...

VALERE.

Souffrez qu'à vos genoux...

LE BARON.

Lysette...

LYSETTE.

Tenez ferme.

VALERE *lui baisant les mains.*

Mon pere, revoquez une si dure Loi.

LE BARON.

Levez-vous? *A Lysette:* Le fripon m'attendrit malgré moi.

LYSETTE.

Laissez-moi lui parler à l'écart.

LE BARON.

Soit. Valere
Ecoutez ses avis, vous ne sauriez mieux faire.

Valere & Lysette vont au fond du Théatre; Valere tourné du côté de Lysette qui lui parle d'Action.

SCENE III.

ISABELLE, LE BARON, VALERE, LYSETTE, JAVOTTE.

ISABELLE *à Javotte.*

Pour me persuader tes soins sont superflus.

JAVOTTE.

Demeurons un moment.

ISABELLE.

Tu ne me retiens plus.

LE BARON *sans les voir.*

S'entêter de la sorte!

JAVOTTE.

Ecoutez donc, Madame.

ISABELLE.

Tout se résout ceans par l'ordre d'une Femme,
Et son peu de raison me fait voir aisément
Que mon Frere s'attache ici très-vainement.
Au Baron: Vous me voyez, Monsieur, tout-à-fait rébutée;
Ma proposition vient d'être rejettée;
Madame la Baronne à vôtre volonté
Oppose un autre hymen par elle projetté;
Mon frére lui déplaît, il seroit inutile....

LE BARON.

Non, jamais on n'a vû Femme plus indocile;
Mais c'est de mes bontez trop long-temps abuser;
Je connois mon pouvoir, & je veux en user.
Monsieur de Richesource épousera ma Fille.
De plus, si vous voulez entrer dans ma famille,
Je vous offre mon Fils qui sera trop heureux...

ISABELLE.

Tant de bontez, Monsieur, nous honorent tous deux;
Daignez les conserver en faveur de mon Frere.

Mais

Mais pour moi, je n'ai point de réponse à vous faire,

Si ce n'est que mon cœur libre jusqu'à présent,
Ne se sent pour l'hymen encor aucun penchant.

LYSETTE *à Valere.*

C'est elle, approchons-nous.

VALERE.

La chose est superfluë.

LE BARON *à Isabelle.*

Peut être que mon Fils...

ISABELLE.

Non, je suis résoluë
A ne point m'engager sans inclination.

LYSETTE *à Valere.*

Mais voyez-la du moins. Quelle obstination!

LE BARON.

Valere, ici.

ISABELLE *apercevant Valere.*

Javotte!

JAVOTTE.

Eh bien?

ISABELLE.

Quelle avanture!

VALERE *reconnoissant Isabelle.*

Que vois-je!

LYSETTE.

Ils font tous deux une étrange figure!
Comment se regarder sans se dire un seul mot.
à Valere. Saluez donc Madame?

LE BARON.

Ah! mon Fils n'est qu'un sot.

ISABELLE *au Baron.*

Monsieur est vôtre Fils?

VALERE *à Lysette.*

Madame est Isabelle?

LE BARON *à Isabelle.*

Vraiment oui, c'est lui-même.

LYSETTE *à Valere.*

Eh oui Monsieur, c'est elle.

ISABELLE *à Javotte.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.

VALERE.

Je ne sai où j'en suis.

LYSETTE.

Oh ça, sans compliment,
L'extase où je vous voi, qu'est-ce qu'il signifie?
Est-ce inclination, ou bien antipathie?

VALERE.

Jamais rien de si beau ne s'offrit à mes yeux,
Et je serois, Madame, au comble de mes vœux,
Si l'hymen...

LYSETTE.

Alte-là? vôtre réponse est claire.
Allons, Madame, à vous.

ISABELLE.

Je dépends de mon frére,
C'est à lui, non à moi, d'ordonner de mon sort.

LYSETTE.

Ah voila qui va bien. *au Baron.* Il faut faire un effort;
C'est à vous maintenant à vous rendre le Maître.
Ces deux personnes-ci vous font assez connoître
Qu'elles ont dans le cœur des dispositions
A se rendre bientôt à vos intentions;
De vôtre fermeté dépend toute l'affaire.
Faites valoir les droits, & d'Epoux, & de Pere,
Pour les unir tous deux par un charmant lien.
Le reste les regarde, ils s'en tireront bien.

LE BARON *à Isabelle.*

M'y voila résolu si vous voulez souscrire...

ISABELLE.

Je vous ai dit, Monsieur, ce que je pouvois dire.
Je n'ai plus que mon frére, il dispose de moi.

LYSETTE *à Valere.*

L'affaire est faite, allons, donnez lui vôtre foi.

ISABELLE.

Remettons ce discours, je suis trop interdite.
Adieu.

JAVOTTE *à Lysette.*
Jusqu'au revoir.
LYSETTE.
Comme elle prend la fuite.
VALERE.
Je vous suivrai du moins.
ISABELLE,
Non je vous le defends,
Et je veux être à moi pendant quelques moments.
Elle sort.

SCENE IV.

LE BARON, VALERE, LYSETTE.

LE BARON.
CE changement m'étonne & vôtre complaisance....
LYSETTE.
Ceci n'est point l'effet de son obéissance.
LE BARON.
Comment?
LYSETTE.
Je m'y connois, ils s'en vouloient d'ailleurs.
L'amour avoit pris soin de préparer leurs cœurs.
Monsieur tout interdit, la Belle aussi frapée...
C'est la Dame du Bal, ou je suis fort trompée.
VALERE.
Elle-même, & voila ce qui fait que tous deux...
LE BARON.
L'avanture me charme & tient du merveilleux. *La Baronne entre & écoute.*
Ainsi vous n'aurez plus de peine à me complaire
Et c'est vous qui devez disposer vôtre Mere
A ne s'opposer point...

VALERE.

Je ferai mon devoir,
Et mon penchant s'accorde avec vôtre pouvoir.

SCENE V.

LE BARON, LA BARONNE, VALERE, LYSETTE.

LA BARONNE.

Son pouvoir? Qu'est-ce donc que tout ceci veut dire?
Est-ce que contre moi tout le monde conspire?
Avez-vous si bien fait Monsieur mon cher Epoux,
Que vous ayez ligué vôtre Fils avec vous?

LYSETTE *au Baron.*

Courage, l'ennemi vient vous livrer bataille.
Defendez-vous. Frapez & d'estoc & de taille.

LE BARON *à Lysette.*

Ne me quitte pas.

LYSETTE.

Non.

LA BARONNE.

Je voi d'où vient cela.
Vous consultez en tout cette coquine-là.
C'est elle qui vous gâte.

LYSETTE *d'un air simple.*

Ah, Madame, au contraire,
Monsieur vouloit sans vous terminer une affaire,
Et moi je lui disois, qu'avant de la finir.
Il faloit vous forcer au moins d'y consentir.

LA BARONNE.

Me forcer? Moi?

LYSETTE.

De plus, Monsieur m'a fait entendre
Qu'ayant cedé ses droits il alloit les reprendre;
Que honteux qu'une femme eût tout pouvoir cean

Il vouloit à ſon gré marier ſes enfans,
Qu'il donnoit Richeſource à ſa fille, & Valere
A ſa ſœur Iſabelle, & moi toute en colére
J'ai dit... que ces Projets étoient pleins de raiſon;
Mais que pour Gendre vous, vous choiſiſſiez Damon;
Qu'en cela, comme en tout, vous ſeriez la Maitreſſe.

LA BARONNE.

Ah, je vous en réponds.

LYSETTE.

Quoi j'aurois la foibleſſe,
Quand il faut établir & ma Fille & mon Fils,
De ſuivre ſon caprice, & non pas mon avis,
M'a repliqué Monſieur. J'y donnerai bon ordre,
Et je reglerai tout ſans qu'elle y puiſſe mordre,
Ou ſi ſon arrogance oſe me traverſer,
Je ſai par quels moyens il faut la rabaiſſer.
elle regarde le Baron. Ça voyons donc comment vous ſoutiendrez la choſe,
Ay-je dit, mais toûjours défendant vôtre cauſe,
Monſieur a perſiſté. Voila le reſultat,
Vous êtes en preſence, entre vous le débat.

LA BARONNE.

Vraiment je viens d'entendre un recit admirable;
au Baron. Quoi, tout ce qu'elle a dit ſeroit-il veritable?

LE BARON *embarraſſé.*

A peu près?

LYSETTE *vivement.*

A peu près. Je ne ments pas d'un mot;
au Baron, Allons donc.

LE BARON.

Eh bien ouï, j'ai long-temps fait le ſot,
Mais je ne ſerai plus l'eſclave de ma femme,
Songez à m'obeïr.

LYSETTE.

Vous l'entendez Madame.

LA BARONNE.

Ouï je l'entends fort bien. Je ſai depuis long-temps,
Que

Que le Ciel m'a ſoumiſe à vos commandemens,
Et contre mon avis, en pere de famille
Vous pouvez marier Valere & vôtre Fille,
Je ſaurai reſpecter les décrets d'un Epoux.

LE BARON.

Voilà du fruit nouveau.

LYSETTE.

La griffe eſt-là deſſous.

LA BARONNE.

Mais vous trouverez bon qu'en vous laiſſant le Maître,
A vos yeux deſormais je ceſſe de paroître,
Et qu'avant d'accomplir la ſéparation,
Je donne à mes enfans ma malediction.

LE BARON.

Oh j'empêcherai bien...

LA BARONNE.

avec emportement. La choſe eſt réſolue.
Il faut qu'on nous ſepare, ou bien que l'on me tuë.
Ouï merci de ma vie, ou l'on m'aſſommera,
Ou jamais un Mari ne me commandera.

LE BARON.

J'aime mieux mon repos que mon Fils ni ma Fille
Et vous laiſſe le ſoin de régler ma famille; *Il ſort.*

LA BARONNE *à Valere.*

Mon Fils, gardez-vous bien d'un hymen odieux,
Ou ne vous preſentez jamais devant mes yeux.
Elle ſort.

SCENE VI.

VALERE, LYSETTE.

LYSETTE.

Voila, je vous l'avouë, une maitreſſe femme.

VALERE.

Je crains peu ſon couroux. Dans le fond de ſon ame
Elle

Elle eſt au deſeſpoir d'empêcher mon projet,
Et tout mon embarras vient d'un autre ſujet.

LYSETTE.

Damon vient.

VALERE.

Laiſſe-nous.

SCENE VII.

DAMON, VALERE.

DAMON.

PAr quelle humeur bizarre
Depuis un temps, Ami, nous deviens-tu ſi rare?
On a beau te chercher, on ne te trouve pas.
Quoi la vieille Comteſſe a-t-elle tant d'appas
Qu'il faille à tes Amis te dérober pour elle?
Parbleu j'irai tantôt lui faire une querelle.
Qu'elle permette au moins que nous t'ayons le jour.

VALERE.

Tu veux abſolument donner un mauvais tour
Aux aſſiduitez que j'ai pour la Comteſſe.
Tu ſais que ſes bienfaits meritent ma tendreſſe.

DAMON.

Mais du moins inſtruis-moi de vos conventions.

VALERE.

Il n'eſt rien de plus pur que ſes intentions.
Elle veut que je puiſſe avec magnificence
Par le bien que j'aurai ſoutenir ma naiſſance,
Et croit que me laiſſer à moi ſeul tout le ſien;
C'en ſera le plus noble & le plus ſûr moyen.
Moi pour la confirmer dans une telle idée,
Et bannir des parens dont elle eſt obſedée,
Je lui rends chaque jour mille ſoins aſſidus.

DAMON.

Et ne lui rends tu point quelque choſe de plus?

VALERE.

Tu crois?...

DAMON.

Nous sommes seuls, il faut ne me rien taire;
Parle.

VALERE.

Sur mon honneur, voila tout le mystére,
Après un tel serment, tu me connois trop bien,
Pour croire qu'en ceci je te déguise rien.

DAMON.

Je me suis donc trompé d'une maniére étrange!
Et...

VALERE.

Les mauvais esprits prennent toûjours le change.

DAMON.

Oui, ta Mere en ceci le prenoit comme moi.

VALERE.

Elle a pû soupçonner la Comtesse?

DAMON.

Oui ma foi.
Nous en avons raillé plus de vingt fois ensemble.
La Baronne, entre nous, n'est pas ce qu'il te semble.
Son maintien reservé n'est qu'affectation,
Et malgré tout l'éclat de sa dévotion
Je n'ai jamais connu femme plus médisante,
Epoux, Enfans, Amis, Parents, sur tout la Tante,
Rien ne peut échaper à ses traits mordicans.
Quoique son bien aimé, souvent à ses dépens
Elle se divertit, & se donne carriére.

VALERE.

Que dit-elle de moi.

DAMON.

Que tu tiens de ton pere.
Elle est au desespoir, & se veut bien du mal
De t'avoir copié sur cet Original.

VALERE.

Oh laissons ce sujet, & parlons d'autre affaire,
Sur l'hymen de ma Sœur j'ai pressenti ma mere,
Elle est très favorable à nôtre intention,

Et

Et voit avec plaisir ton inclination.

DAMON.

Point. Lors que je lui dis du bien de Marianne,
Elle applaudit tout haut, mais son cœur me condamne;
Ses discours, ses regards, tout marque son dépit,
Et je ne puis jamais appaiser son esprit
Qu'en avoûant qu'elle a des restes de jeunesse,
Qu'elle mérite encor que pour elle on s'empresse;
Elle ajoûte à cela que le Baron est vieux,
Qu'elle sait un parti qui me conviendroit mieux
Que ta sœur; en un mot, elle me fait entendre
Qu'elle m'aimeroit mieux pour Amant que pour Gendre.

VALERE.

Mais quand d'autres que toi font demander ma Sœur,
Elle refuse tout, & même avec aigreur.

DAMON.

C'est pour dépaïser...

VALERE.

N'en dis pas davantage;
Je ne puis plus souffrir un discours qui l'outrage,
Et tout autre que toi dans ce même moment
Verroit à quel excès va mon ressentiment.

DAMON.

Tu prends le sérieux?

VALERE.

Ai je tort? Considére
Ce qu'un pareil discours dès l'instant même opere.
J'ai crû jusqu'à present que ma Mere m'aimoit,
Je croyois encor plus, c'est qu'elle m'estimoit,
Et tu me fais penser, juge de ma surprise.
Qu'elle ne m'aime point, & qu'elle me méprise.

DAMON.

Oüi; Mais par son portrait que je te fais ici,
En revanche tu peux la mépriser aussi.

VALERE.

La consolation est grande, je l'avouë,
C'est un trait merveilleux, & digne qu'on le louë.

Voi jusques à quel point t'aveugle ton penchant,
Et rougis avec moi d'un trait aussi méchant.
Nul ne peut t'effacer par le talent de plaire,
Mais tu fais éclater un mauvais caractére;
Je ne m'étonne plus qu'on s'empresse à te fuir,
Ton mérite ne sert qu'à te faire haïr,
Et de tous tes Amis, par un sort trop funeste,
Je suis presque le seul à present qui te reste.

DAMON.

Parbleu tu le prends là sur un fort joli ton.
Qu'à ton âge il sied mal de faire le Caton!
C'est ce que je disois ce matin à Julie.
Valere a de l'esprit, mais son esprit ennuye.

VALERE.

Je te suis obligé de ta sincérité.

DAMON.

Tu devrois dès long-temps en avoir profité.
C'est pourtant ce qu'on ose appeller médisance.
Dire sur un chacun librement ce qu'on pense;
Chercher le ridicule, & lire au fond des cœurs;
Peindre ce qu'on y voit, des plus vives couleurs;
Discerner les motifs & peser le mérite;
Faire la guerre aux sots, demasquer l'hypocrite;
Voilà ce que je fais, je ne m'en défends point.
Plût au Ciel que chacun m'imitât sur ce point.
Oui, cette liberté, cette exacte Justice
Corrigeroit les sots, & détruiroit le vice.

VALERE.

Il est beau de vouloir corriger son prochain;
Mais pour y réüssir user d'un tour malin,
Joindre le Ridicule à la vive critique,
Et répandre sur tout un venin satyrique;
C'est moins envers les gens user de charité,
Que donner libre essort à ta malignité.

DAMON.

C'est par là qu'on corrige, autrement on ennuie.
Tel rit quand on le prêche, & craint la raillerie;
Sans moi ce vieux Abbé parent de Lysidor
Sous ses faux cheveux blonds se farderoit encor.
Ce petit Magistrat qui toûjours pindarise,

Se croiroit adoré de la vieille Belise,
Si je ne l'eusse pas averti plaisamment
Qu'elle avoit de Damis payé le Regiment.
Un couplet de Chanson que j'ai dit dans le monde
A fait voir de Licas la malice profonde,
Et que depuis qu'il doit sa fortune à Cliton,
Il le fait à la Cour passer pour un fripon.
J'ai mis ce plat Auteur qui louë à toute outrance
Au point de n'imposer qu'aux benêts qu'il encense;
N'est ce pas par mes traits que nos petits Marquis
N'osent plus au Theatre étaler leurs habits?
Nôtre jeune Licandre avec sa face éthique,
Vouloit passer par tout pour habile critique;
Il ne parloit jamais que d'Actrices, d'Acteurs,
Et d'un ton décisif il frondoit les Auteurs;
Par caprice il blâmoit, ou bien crioit miracle.
Et ridiculement se donnoit en spectacle;
Je l'ai si bien berné, plaisanté là dessus,
Qu'il s'enyvre à present & ne décide plus.
La prude Celimene en public vertueuse.
Avec son Intendant est très-peu scrupuleuse.
Le monde à qui la Dame avoit trop imposé
Par les soins que j'ai pris en est desabusé;
C'est-là rendre au public un utile service.

VALERE.

Non, dis plutôt que c'est lui prouver ta malice;
Je te le dis ici pour la derniére fois,
Toi-même tu te nuis bien plus que tu ne crois.

SCENE VIII.

MARIANNE, DAMON, VALERE.

MARIANNE.

QU'avez vous fait, Damon, quelle est vôtre imprudence,

On se plaint en tous lieux de vôtre médisance;
Tous nos meilleurs Amis, & les vôtres aussi
Déchainez contre vous viennent en foule ici,
Et font tous leurs efforts pour vous en faire exclure,
Croyant que nôtre hymen est prêt à se conclure.
Richesource offense des discours d'aujourd'hui
Fait agir ses parents offensez comme lui.
Ils sont puissans; ma Mere en est intimidée,
Et pourroit à la fin être persuadée.
Mon pere qui tantôt n'osoit lui résister,
Pretend de son dessein la faire desister,
Et si vous nobtenez au-plutôt son suffrage,
Il pourra mettre obstacle à nôtre Mariage.

VALERE.

Voila ce qu'ont produit tes bons mots & tes traits.

DAMON *après avoir révé.*

Je veux être écrasé si je médis jamais.

VALERE.

Ne fais point de serments, l'effort est trop pénible.
Promets nous seulement d'y faire ton possible.

DAMON.

Mon possible? Oh parbleu je vous réponds de moi.
Je ferois encor plus pour vous donner ma foi.
Et d'ailleurs je connois par mon expérience
Quels inconveniens produit la médisance.
Tout ce que tu m'as dit n'est que trop confirmé,
Je suis las d'être craint, & je veux être aimé.

VALERE.

Il ne tiendra qu'à toi si tu tiens ta promesse.

MARIANNE.

C'est le plus sûr moyen de gagner ma tendresse.

DAMON.

Et je pourrois encor médire après cela!
Que le Ciel...

VALERE.

Doucement.

DAMON.

Mais...

VALERE.

Demeurons en là.

Je crains...

DAMON.

De mes sermens Valere se défie?

VALERE.

Oui.

DAMON.

Si j'y manque, Ami, que je perde la vie.
Oui, je vais travailler à reparer le mal
Que j'ai fait, en suivant un penchant trop fatal.

MARIANNE.

Allez donc voir mon pere, & lui faites connoître
Que de vous-même enfin vous vous rendez le Maître.
A gagner son estime employez vos efforts.
Dites-lui le projet qu'en ce moment...

DAMON.

Je sors
Pour le chercher. Ami, si tes soins me secondent,
Doutes-tu qu'à mes vœux les effets ne répondent?
Tu connois bien ton Pere, & sa facilité
Pourroit même passer pour imbecilité.
Oui. Par son peu d'esprit & sa foiblesse extrême;
Il ne sait jamais prendre un parti de lui-même;
Il veut être mené. Pour en venir à bout,
Nous prendrons le parti de le flater sur tout.
La loüange est un mets qui le flate & l'enchante,
Pour lui la plus grossiére est la plus excellente.
D'ailleurs il hait ta Mere; en dire un peu de mal,
C'est lui faire à coup sûr un plaisir sans égal.

VALERE.

Comment j'irai pour toi médire de ma Mere?

DAMON.

Non je prendrai ce soin.

VALERE.

L'aimable caractére!
Puisque pour ton bonheur nos soins sont superflus,
Fais ce que tu voudras, je ne m'en mêle plus.

DAMON.

J'ai tort; mais prescris-moi ce qu'il faut que je fasse.

Il fuit sans m'écouter. Ah permettez de grace,
Que je suive ses pas, pour calmer son courroux.

SCENE IX.

MARIANNE *seule.*

QUel Ami, juste Ciel! quel Amant! Quel Epoux!
Je n'avois pû l'aimer; mais je croyois sans crime
Lui pouvoir accorder la plus parfaite estime.
Et je m'étois flatée au moins en l'épousant
De conserver mon rang, & de fuir le Convent,
Mais je ne voi que trop....

SCENE X.

MARIANNE, LYSETTE.

LYSETTE.

MAdame vous demande.

MARIANNE.

Quoi?

LYSETTE.

Je parle assez haut, je croi, pour qu'on m'entende.
Je vous dis...Vous rêvez?

MARIANNE.

Ah, j'en ai bien sujet!

LYSETTE.

Vos vœux vont cependant avoir un plein effet?
Si vous avez Damon, n'êtes-vous pas contente?

MARIANNE.

Helas!

LYSETTE.

Vous soupirez? Je suis intelligente.
Ce soupir signifie un tendre souvenir.

MARIANNE.

Lysette, je voudrois un peu t'entretenir.

LYSETTE.

Je le souhaite aussi, courez chez vôtre Mere:
Quand vous aurez fini nous parlerons d'affaire.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

OUY, Monsieur, je l'ai vû tout comme je vous voi.

LEANDRE.

Mon pere?

FRONTIN.

Ouï.

LEANDRE.

Tu l'as vû?

FRONTIN.

Vous moquez-vous de moi
De me faire vingt fois dire la même chose?

LEANDRE.

Mon pere est arrivé?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si je l'ose
Je vous dirai tout franc que vous extravaguez.
Pourquoi m'interroger sur ce que vous savez?

LEANDRE.

Je ſuis au deſeſpoir.

FRONTIN.

Je n'y ſaurois que faire ;
Le fait eſt vrai pourtant.

LEANDRE.

Que t'a-t-il dit, mon Pere ?

FRONTIN.

Bien des choſes ; d'abord il a voulu ſavoir,
Comme vous jugez bien, ſi j'avois pû vous voir ;
J'ai dit que j'avois pris une peine inutile,
Et qu'on ne vous pouvoit trouver en cette ville.

LEANDRE.

Qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien. Il s'eſt mis à pleurer.

LEANDRE.

A pleurer ?

FRONTIN.

Des deux yeux ; je puis vous aſſûrer
Qu'il ſe repent bien fort de la dure contrainte...

LEANDRE.

Que dit il de Lucrece ?

FRONTIN.

A vous parler ſans feinte
Je doute qu'il vous preſſe encor ſur ſon ſujet.

LEANDRE.

Comment, tu crois cela ?

FRONTIN.

Je le crois, en effet.

LEANDRE.

En ſais tu la raiſon ?

FRONTIN.

Il vient de me la dire.
Il vous ſouvient du jour qu'il voulut vous preſcrire
Pour ſigner le Contrat.

LEANDRE.

Je dois m'en ſouvenir.

FRONTIN.

Vous lui promîtes tout, pour ne lui rien tenir ;

Ce

Ce jour étant venu vous fîtes le malade,
On le crut, mais le soir on sçut vôtre escapade.

LEANDRE.

Qu'est-il besoin. .

FRONTIN.

Jugez de nôtre étonnement;
On vous attend un jour, deux jours, mais vainement.

LEANDRE.

Eh bourreau, viens au fait.

FRONTIN.

Donnez-vous patience.
Enfin quand du retour on n'a plus d'espérance,
Lucrece au desespoir verse un torrent de pleurs.

LEANDRE.

Que m'importe?

FRONTIN.

On s'efforce à calmer ses douleurs;
La gloire l'aiguillonne, elle se tranquilise;
Puis, chante, danse, rit, à la fin vous méprise.

LEANDRE.

Ah tant mieux.

FRONTIN.

Mais l'amour rappelle son dépit
Qui jusques à tel point la presse, la saisit,
Que par le prompt effet de sa noire furie...

LEANDRE.

Comment donc, elle meurt?

FRONTIN.

Non, elle se marie.
Quel courage, Monsieur!

LEANDRE.

Peste soit du Faquin.
J'ai craint que ce recit n'eût une triste fin.

FRONTIN.

Vous perdre, & pour époux prendre un vieux asthmatique,
N'est-ce pas là pour elle une fin bien tragique?

LEANDRE.

Mon Pere n'a plus lieu de traverser mes vœux.

FRONTIN.

Non, mais tout eſt ceans fort contraire à vos feux;
Damon & la Baronne ont fait le diable à quatre
Et le Mari, dit-on, n'oſe plus les combattre.

LEANDRE.

Je le croi; mais j'eſpére au pouvoir de l'Amour,
Et Lyſette me flatte encor d'un doux retour.

FRONTIN.

Montrez-vous.

LEANDRE.

Attendons.

FRONTIN.

C'eſt un point néceſſaire;
Car enfin, que ſait-on? ſi Monſieur vôtre pere
Voyant qu'il n'a de vous aucun avis par moi
Alloit venir ici?

LEANDRE.

Le crois-tu?

FRONTIN.

Je le croi.
Voulez-vous qu'il vous trouve en ce bel équipage?

LEANDRE.

Je ſaurois l'éviter, & je ſerois peu ſage
Si je deſabuſois Richeſource d'abord;
Sa pourſuite ceans m'eſt néceſſaire encor.
Aux yeux de Marianne il faut enfin paroître,
Mais ſans me découvrir à mon prétendu Maître.
Il vient; as-tu porté chez toi tous mes habits?
Je te l'avois dit.

FRONTIN.

Oui.

LEANDRE.

Vas y donc, je te ſuis.

SCENE II.

LEANDRE, RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

Braver à tous momens un homme de ma trempe!
Quoi morbleu, devant lui prétend-il que je rampe,
Et se croit-il en droit de me traitter en fat,
Et de m'exclure ainsi pour un vieux Marquisat?

LEANDRE.

Vous parlez de Damon?

RICHESOURCE.

Ah, c'est toi la Fontaine!
Oüi, je veux m'en venger, ou mourir à la peine.
Nous nous mesurerons. Il va voir aujourd'hui
Que je suis par le cœur aussi noble que lui.

LEANDRE.

Quel est vôtre dessein?

RICHESOURCE.

Mon dessein: De me battre
Un contre un, deux à deux, ou quatre contre quatre,
Comme il voudra: je dois reparer mon honneur,
Et rabaisser l'orgueil de ce petit Seigneur.
Vois tu bien cette épée?

LEANDRE.

Ah quelle énorme brette!

RICHESOURCE.

Je l'atteindrai de loin ce mignon de toilette;
Dès qu'il verra cet arme il parlera plus bas,
Je t'en réponds.

LEANDRE.

Ma foi, ne vous y fiez pas.
Damon a du courage, & la plus longue épée
N'est rien, si par le cœur elle n'est secondée.

RICHESOURCE.

Du cœur! En manque-t-on lorsque l'on est Marquis?

LEANDRE.

Quelquefois.

RICHESOURCE.

Je suis donc un lâche à ton avis;

LEANDRE.

Non. Mais il faut un peu vous consulter vous-même.

RICHESOURCE.

Sur quoi?

LEANDRE.

Vous sentez-vous une valeur extrême?
L'avez-vous éprouvée en quelque occasion?

RICHESOURCE.

Bon, je me suis battu vingt fois comme un Lion.

LEANDRE.

L'épée à la main?

RICHESOURCE.

Non; mais je te proteste...

LEANDRE.

Ah, c'est au pistolet.

RICHESOURCE.

Au pistolet? La peste,
Je crains trop l'arme à feu. J'ai fait vingt fois assaut
Contre mon Maître d'Arme & contre son Prevôt:
Je sai pousser de Tierce, & de Quarte, & de Quinte.

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Oui; mais cet objet ci donne bien plus de crainte,
Quand Damon en fureur s'avancera sur vous.

Il lui allonge une Botte, & Richesource fuit:

Ah! ah!

RICHESOURCE.

Oh j'ai déja perdu tout mon couroux.
A te dire le vrai cette pointe me choque,
Et je crois entre nous ma valeur équivoque.
Qui voudra se signale en ces nobles combats;
Mais quand la pointe en est, je ne m'y frotte pas.

LEANDRE.

N'allez donc point vous battre.

RI-

RICHESOURCE.

Ah morbleu, c'est dommage!
Car un fleuret en main, je me sens du courage.
Mais toi tu me parois un fort brave garçon :
Tu pourrois me venger.

LEANDRE.

Et de quelle façon,
Monsieur?

RICHESOURCE.

J'ai mon Cousin le Comte de Bienville,
Qui dans peu de Province arrive en cette Ville;
Sa personne à coup sûr n'est point connuë ici.
T'y connoit on?

LEANDRE.

Moi? point. Quel sujet?...

RICHESOURCE.

Le voici.
Si tu veux du Cousin faire le personnage,
Et t'offrir sous son nom dans un riche équipage,
Tu pourras à coup sûr m'être d'un grand secours:
J'irai dire au Baron que depuis quelques jours
Ce Cousin est chez-nous: & qu'ayant vû sa Fille,
Il brule autant que moi d'entrer dans sa famille:
Que ma seule poursuite arrétoit son dessein.
Mais que comme je vois que je m'empresse en vain;
Que pour moi Marianne a de la répugnance;
Que d'ailleurs mon Cousin est de haute naissance,
Riche, bienfait, j'ai pris la résolution
De lui céder ma place & ma pretention.

LEANDRE.

Qu'en résultera t-il?

RICHESOURCE.

Le Baron est facile;
Il appuira d'abord le Comte de Bienville.
Tu paroîtras. Damon enragé contre toi
Prétendra te traiter comme il m'a traité moi:
C'est alors qu'il faudra signaler ta vaillance,
Le rosser comme un Diable, & hâter ma vengeance.

LEANDRE.

Ce projet me paroît assez bien inventé.

RICHESOURCE.

Il ne tiendra qu'à toi qu'il soit executé.

LEANDRE.

J'y consens volontiers.

RICHESOURCE.

Que ma joye est extrême !

LEANDRE.

Vous servir en ceci, c'est me servir moi-même.

RICHESOURCE.

Pourquoi ?

LEANDRE.

Vous en saurez quelque jour la raison.
Je vais me préparer. Allez voir le Baron ?
Il faut tout au plutôt entamer cette affaire.
Vantez bien le Cousin.

RICHESOURCE.

C'est ce que je vais faire.

SCENE III.

LEANDRE, VALERE.

VALERE *entre en rêvant.*

J'Ai pû lui pardonner! Ah! je dois en rougir.

LEANDRE *sans le voir.*

A Marianne enfin je puis me découvrir
Sans que l'on me connoisse, & toute ma ressource....

VALERE *apperçoit Leandre.*

Que cherchez-vous ici ?

LEANDRE.

Monsieur de Richesource
Mon Maître.

VALERE.

Comment donc, vous êtes son Valet ?

LEANDRE.

Oüi, Monſieur.

VALERE.

Je vous plains.

LEANDRE.

C'eſt ſans aucun ſujet.

Quoique la ſervitude ait de deſagréable,
Elle n'a rien chez-lui qui ne ſoit ſupportable.

VALERE.

Rarement de ſon Maître un Valet perle ainſi;
Vôtre réponſe veut que je m'explique ici.
Je ne vous ai pas plaint de ſervir un tel Maître,
Mais je plains vôtre état; & ſans trop vous connoître,
Par vôtre air, vos diſcours, je juge tout d'abord
Que vous meriteriez, ſans doute, un meilleur ſort.

LEANDRE.

Vous m'honorez beaucoup En effet, je puis dire
Que je n'étois pas né pour ſervir; j'en ſoûpire:
Mais peut-être qu'un jour je ſerai plus heureux,
Et que l'amour auſſi comblera tous vos vœux;
Vous aimez Iſabelle, Iſabelle vous aime.

VALERE.

Comment le ſavez-vous?

LEANDRE.

Je le ſai d'elle-même,
Ou du moin de ſon Frere; & cette aimable Sœur
Vient de lui confier le ſecret de ſon cœur.
Je vous dirai bien plus.

VALERE.

Quoi donc?

LEANDRE.

C'eſt qu'Iſabelle
Avoit crû qu'aujonrd'hui vous viendriez chez elle.

VALERE.

Ah! faut-il qu'un Ami?...

LEANDRE.

Je voi vôtre embaras:
Vous ménagez Damon; il ne merite pas
Que pour lui vous fuyïez une aimable Maitreſſe,

Digne

Digne objet de vos soins & de vôtre tendresse.

VALERE.

Je vais lui protester....

LEANDRE.

Differez un moment.

VALERE.

Pourquoi?

LEANDRE.

C'est que Clitandre est chez elle à present.

VALERE.

Clitandre?

LEANDRE.

Il est ami de Damon, je m'étonne...

VALERE.

Je connois fort son nom, mais non pas sa personne.

LEANDRE.

C'est ce Mari jaloux qui hier au soir au Bal
Crut qu'elle étoit sa femme, & la traita si mal.

VALERE.

Ah! qu'entens-je?

LEANDRE.

Il a sçu que c'étoit Isabelle,
Et s'est venu d'abord excuser auprès d'elle.
Du fracas qu'il a fait il accuse Damon.
Dont les discours malins l'avoient mis en soupçon:
Il dit que c'est à tort qu'on accusoit sa femme.
Qui s'est justifiée; & cette jeune Dame
Sachant que c'est Damon qui vouloit l'outrager,
Veut le perdre ceans, afin de se venger.

VALERE.

Quelque indigne qu'il soit de l'appui de ma Mere,
Je m'en vais la presser d'appaiser cette affaire.
Adieu, faites qu'ici je puisse vous revoir.

LEANDRE.

Je ressens vos bontez, & je sai mon devoir.

SCE-

SCENE IV.

LEANDRE, LYSETTE.

LYSETTE.

AH vraiment voici bien une autre Comédie,
Il nous vient un Mari de Basse Normandie.
Qui diable est ce Cousin, qu'on va nous presenter ;
Ce Comte de Bienville est propre à tout gâter.
Le Baron qui connoît son bien & sa naissance,
Vient de faire serment d'user de sa puissance
Pour conclure avec lui, s'il le veut dès ce jour ;
Et ceci pourroit bien vous perdre sans retour.
Vous deviez l'empêcher.

LEANDRE.

L'empêcher ? Au contraire
Je serai le Cousin.

LYSETTE.

Vous ?

LEANDRE.

Moi.

LYSETTE.

J'entends l'affaire.

LEANDRE.

Je reviens à l'instant, gardez bien le secret,
Et sur tout préparez le succès du projet :
Vous saurez les raisons...

LYSETTE.

Je comprends vôtre adresse :
Allez je vais sonder le cœur de ma Maitresse.

SCENE V.

LYSETTE *seule*.

ON ne peut rien de mieux, & nous pourrons savoir...

SCE-

SCENE VI.

MARIANNE, LYSETTE.

MARIANNE.

AH, Lysette!

LYSETTE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Je suis au desespoir;
Tu sais qu'on me propose un nouveau Mariage.

LYSETTE.

Vraiment, j'y vois pour vous un fort gros avantage.

MARIANNE.

Du jour au lendemain je me livrerai moi,
Sans connoître celui qui recevra ma foi?

LYSETTE.

Ne vous allarmez point, je vous réponds d'avance,
Que vous aurez tous deux bien-tôt fait connoissance.

MARIANNE.

D'un grand nom, d'un grand bien je fais fort peu de cas,
Si le cœur & l'esprit ne les relevent pas.

LYSETTE.

Trouvez-vous en Damon dequoi vous satisfaire?

MARIANNE.

Lysette, avec douleur j'y vois tout le contraire.
J'avois crû tout au moins le pouvoir estimer,
Ayant perdu celui qui m'avoit sçu charmer;
Mais je l'ai mal connu. Plus nôtre hymen s'aprête,
Et moins je m'applaudis d'une telle conquête.
Faut-il t'avoüer tout? je sens incessamment
Mon cœur s'interesser pour mon premier Amant.
Je voulois par l'oubli punir le sien. Lysette;
Mais plus il me néglige, & plus je le regrette.

LYSETTE.

Ma foi vous me charmez quand vous parlez ainsi,
Peut être vôtre Amant n'est-il pas loin d'ici;
J'ai des pressentimens dont je veux vous instruire,
Et j'avois negligé tantôt de vous les dire.

MARIANNE.

Non, j'ai lieu de penser que Leandre me fuit;
Lysette.

LYSETTE.

Cependant je l'ai vû cette nuit.

MARIANNE.

Cette nuit?

LYSETTE.

En dormant. Je fais de jolis songes
Quelquefois, & souvent ce ne sont point mensonges.
Je gage qu'à l'instant je vous fais son portrait.

MARIANNE.

Voyons?

LYSETTE.

Il m'a paru fort grand & fort bien fait.

MARIANNE.

Bon, ensuite?

LYSETTE.

Il avoit une perruque blonde,
De grands yeux, & les dents les plus belles du monde;
Une bouche vermeille, un teint vif & charmant,
Les traits fort réguliers, un air tendre & touchant,
Un fort beau son de voix, une jambe très fine,
Un air aisé, mais noble.

MARIANNE.

Ah Ciel! je m'imagine
Que je le vois encor; le voilà tel qu'il est.
Te parloit-il de moi?

LYSETTE.

Croyez-vous, s'il vous plaît,
Qu'il me fût apparu s'il n'eût eu rien à dire?
Il faut voir de quel air il contoit son martyre.

MARIANNE.

Pour qui?

LYSETTE.

Pour vous, Madame.

MARIANNE.

Ah, douce illusion!

Mais Lucrece?

LYSETTE.

Est l'objet de son aversion.

MARIANNE.

Il l'a donc épousée?

LYSETTE.

Il est vrai par l'usage
Que rarement l'Amour survit au mariage:
Mais ce n'est point cela qui vous rend vôtre Amant,
On l'a sur ce sujet pressé très-vainement;
La veille de la nôce il s'est mis en campagne,
Pour voler à Paris du fond de la Bretagne.
J'ai rêvé tout cela.

MARIANNE.

Que n'en vois-je l'effet?

LYSETTE

Bon, j'ai songé de plus qu'il s'étoit mis Valet
Pour dépaïser ceux qui le cherchent peut-être,
Et pour venir ceans sans se faire connoitre.

MARIANNE.

Quelle fidelité! Mais pourquoi me flater?
Tout ceci n'est qu'un songe.

LYSETTE.

Il peut s'executer.

MARIANNE.

Et ce Cousin, Lysette?

LYSETTE.

Il faut nous en défaire,
A moins que par hazard il n'ait dequoi vous plaire

MARIANNE.

Tu peux compter d'avance....

LYSETTE.

Eh ne jurons de rien.

MARIANNE.

Pourquoi ?

LYSETTE.

J'ai vû quelqu'un qui m'en a dit du bien.

MARIANNE.

Il n'importe.

LYSETTE.

Et selon ce que j'en viens d'apprendre
Il peut fort bien tenir la place de Leandre.

MARIANNE.

Après ce que tu sais, c'est vouloir m'outrager
Que de croire qu'un autre....

LYSETTE.

Et moi je vais gager
Que vous applaudissant de vous en voir aimée,
Si-tôt qu'il paroîtra vous en serez charmée.

MARIANNE.

Ah finissons de grace un semblable discours!
J'attendois de ta part un utile secours :
Mais puisqu'à mon amour tu te montres contraire ;
J'ai honte de l'aveu que je viens de te faire.
Pourquoi de mon Amant viens-tu m'entretenir,
Si pour d'autres que lui tu veux me prévenir ?

LYSETTE.

C'est que ce Cousin-là merite bien qu'on l'aime.

MARIANNE.

Non, Lysette, fût-il plus beau que l'Amour même,
Plus charmant que Leandre, & c'est dire encor plus,
Ses soins pour l'effacer seroient tous superflus.

LYSETTE.

Ah vraiment s'il savoit ce que je viens d'entendre,
Il auroit bien-tôt pris le parti qu'il doit prendre !

MARIANNE.

Empêche, si tu peux, qu'il ne vienne me voir.

LYSETTE.

Je n'en ai le dessein, ni même le pouvoir;
Mais je vous promets bien que je m'en vais l'instruire
De tout ce qu'à l'instant vous venez de me dire.

SCENE VII.

MARIANNE *seule.*

C'Est beaucoup d'avoir pû la porter à ce point,
Et s'il est galant homme il n'insistera point.

SCENE VIII.

LE BARON, MARIANNE.

LE BARON.

MA Fille, vous savez quel époux je vous donne,
On en dit mille biens ; mais il doit en personne
Venir ici tantôt, à ce que l'on m'a dit :
Voyez s'il vous convient ; vous avez de l'esprit,
Et vous en jugerez beaucoup mieux que tout autre ;
Ma résolution suivra de près la vôtre :
Vous ne serez contrainte en rien sur son sujet ;
Mais si vous le goûtez, je suivrai mon projet,
Hors Damon que j'exclus & que je dois exclure,
Sans avoir vôtre aveu je ne veux rien conclure.

MARIANNE.

Et moi, loin d'abuser de toutes vos bontez,
Je ne me réglerai que sur vos volontez.

LE BARON.

C'est bien répondre : Adieu, je sors pour une affaire,
Où Lysimon m'écrit que je suis nécessaire.
Un de ses bons Amis est arrivé chez lui,
Et souhaiteroit fort me parler aujourd'hui.
Je vais voir ce que c'est, & reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

MARIANNE, LYSETTE.

LYSETTE.
Place, place au Cousin.
MARIANNE.
Il vient donc?
LYSETTE.
Oui. Je meure'
Si j'ai jamais rien vû de si charmant. Ma foi
Si vons n'en voulez-point; je le prendrai bien moi.

SCENE X.

MARIANNE, LEANDRE, LYSETTE.

LEANDRE.
Dois-je chercher, Madame, ou fuir vôtre presence?
Puis-je me presenter après six mois d'absence?
M'avez-vous oublié? Me reconnnoissez-vous?
M'est-il permis encor d'embrasser vos genoux?
MARIANNE.
Dans quel étonnement cet incident me plonge!
Je doute si je veille.
LYSETTE.
Ai je fait un bon songe
MARIANNE.
Lysette, soûtiens-moi.
LYSETTE.
D'où vient cette vapeur?
Est-ce que le Cousin vous a fait si grand peur?
LEANDRE.
Ouvrez les yeux, Madame, ou vôtre Amant expire.

MA-

MARIANNE.

Ah, Leandre! est-ce vous?

LEANDRE.

Je n'ose vons le dire.

MARIANNE.

C'est Leandre: Mes yeux se retrouvent en vous,
Et mon cœur me le dit par des transpors si doux....

LEANDRE.

O Ciel! en ma faveur vous parle-t-il encore?

MARIANNE.

Je vous aime toûjours.

LEANDRE.

Et moi je vous adore.
Mais puis-je me flater d'être cher à vos yeux,
Lors que vous écoutez un Rival odieux?

MARIANNE.

Mais vous qu'un Pere avoit destiné pour une autre,
En doutant de mon cœur, me gardez-vous le vôtre?
Etes-vous libre encor?

LEANDRE.

J'aurois péri cent fois
Plutôt que d'obéïr à de si dures Loix:
Ouï je suis tout à vous.

MARIANNE.

Et moi je vous déclare
Que je mourrai cent fois plutôt qu'on nous sépare:
Je vous vois, vous m'aimez, je vous donne ma foi
Que nul autre que vous ne m'obtiendra de moi.

LEANDRE.

Des maux que j'ai soufferts trop douce récompense!
Vous me rendez le jour, me rendant l'espérance.

LYSETTE.

Comment donc ce Cousin est Leandre en effet?

MARIANNE.

Tu le savois, Lysette.

LYSETTE.

Ouï, vous êtes au fait.
Mon songe que tantôt vous aviez peine à croire.

Est

Eſt une verité, voilà toute l'hiſtoire.
Par ce détour adroit j'ai trouvé le moyen
De ſonder vôtre cœur en vous ouvrant le ſien.
Vous vous aimez toûjours, la choſe eſt très certaine;
Songeons à vous unir par une étroite chaîne.
Mais pour venir à bout d'un ſi juſte deſſein,
Le mal eſt qu'il faut faire encor bien du chemin.

SCENE XI.

MARIANNE, LEANDRE, RICHESOURCE, LYSETTE.

RICHESOURCE *à Marianne.*

Puiſque je n'ai pas pû vous donner dans la vûë,
Vous allez de ma main du moins être pourvûë;
Mon Couſin... Le voici! Peſte qu'il eſt paré!
Comment le trouvez-vous?

MARIANNE.

Il eſt fort à mon gré.

RICHESOURCE.

Quoi, ſérieuſement?

LYSETTE.

Oh la choſe eſt très-ſûre,
Dès qu'on ſera d'accord, ils ſont prêts à conclure.

RICHESOURCE *à Marianne.*

Tout de bon?

MARIANNE.

Ouï, Monſieur.

RICHESOURCE.

Vertubleu, le Couſin
En peu de temps, me ſemble, a bien fait du chemin.

MARIANNE.

Vous avez des parens d'un mérite ſuprême;

A peine les voit-on, qu'auſſi-tôt on les aime.

LYSETTE.

Oh, pour cela, Monſieur eſt bien apparenté.
Mais n'admirez-vous pas la generoſite ?
Il vous offre ſa main, ce don vous importune ;
Il veut bon gré, malgré, faire vôtre fortune.
Que fait-il ? il vous donne un Couſin, un Epoux,
Que l'Amour tout exprès avoit formé pour vous.
En vérité, Monſieur, ce procédé m'enchante.

MARIANNE.

Vous verrez à quel point j'en ſuis reconnoiſſante,
Et combien vos preſens me ſont chers.

RICHESOURCE.

Cet aveu...

LYSETTE.

N'auriez-vous point pour moi quelque arriére-neveu?
J'aime bien vos parens.

RICHESOURCE.

L'eau te vient à la bouche.
A Marianne: Enfin pour ce garçon vous n'êtes point farouche

MARIANNE.

Si je l'ai pour époux, vous comblerez mes vœux.

LEANDRE *lui baiſant la main.*

Vous me charmez, Madame, & je ſuis trop heureux....

RICHESOURCE *le tirant.*

Monſieur mon cher Couſin, vous allez un peu vîte ;
Bride en main, s'il vous plaît, ou retournez au gîte.

LEANDRE.

De quoi vous plaignez-vous, vous l'avez ſouhaité?

RICHESOURCE.

Ouï, mais je vois ici certaine privauté
Dans un premier abord, que j'ai peine à comprendre ;
Et....

LY-

LYSETTE.

C'est la sympathie, on ne peut s'en défendre.
Il est des nœuds secrets, il est....

RICHESOURCE.

J'ai le chagrin
De voir que de plein-saut on se livre au Cousin;
Et moi tout franc je jouë un fort sot personnage.

LEANDRE *tirant Richesource a l'écart.*

Je fais bannir Damon, que faut-il davantage?
Si vous parlez encor, adieu nôtre projet.

RICHESOURCE.

Mais puis-je lui laisser épouser mon Valet?
Car au train qu'elle prend, elle est Fille à le faire.

LEANDRE.

Ne vous allarmez pas, je conduirai l'affaire
A son point, & bien-tôt....

SCENE XII.

MARIANNE, DAMON, LEANDRE, RICHESOURCE, LYSETTE.

DAMON *à Marianne.*

MEs soins ont réüssi,
Valere en ma faveur s'est enfin radouci,
Et j'ai si bien promis de ne jamais médire,
Qu'il n'empêchera point le bonheur où j'aspire.
Que vois-je? Richesource est encor en ces lieux?

RICHESOURCE.

Oh je ne suis pas prêt à faire mes adieux,
Et voilà mon Cousin qui charmé de Madame
Vient aussi de lui faire un aveu de sa flâme.
Nous allons l'épouser, l'un ou l'autre s'entend;
Car tous deux à la fois ce seroit trop.

DAMON.

Comment,
C'eſt-là vôtre Couſin ?

RICHESOURCE.

Ouï, mon Couſin lui-même,
Beau, jeune, bien tourné, d'une valeur extrême;
Il vous en convaincra bien-tôt par les effets.

DAMON.

Ah! ah! de vos parens vous faites vos Valets ?
Mais je ſuis maintenant au fait de cette affaire,
Monſieur étoit Neveu de défunt vôtre Pere;
Et par cette raiſon je ne m'étonne pas
Si vous l'avez tiré d'un étage ſi bas.
Heureuſement pour vous il eſt d'une figure
A cacher aiſément une naiſſance obſcure.
Des Financiers Marquis j'admire le bonheur,
Ils ont mille parens qui leur font peu d'honneur;
Mais pour les déguiſer leur méthode eſt ſi fine,
Qu'ou ignore bien-tôt d'où vient leur origine.
Cependant je ſuis las de pareils concurrens;
Renvoyez ce Marquis & ſes nobles parens:
Ou ſi vous refuſez de punir leur audace,
Je ſaurai les contraindre à me laiſſer la place.

LEANDRE *fièrement*.

Doucement, s'il vous plaît, vous me connoiſſez mal,
Je vous ai ce matin menacé d'un Rival:
Vous le voyez en moi, prêt à vous ſatisfaire....

RICHESOURCE.

Sachez qu'il eſt Neveu de Madame ma Mere,
Noble par conſequent tout auſſi bien que vous.

LEANDRE.

Je me ferai bien-tôt connoître aux yeux de tous,
Et mon nom....

RICHESOURCE.

Pour trancher un diſcours inutile,
C'eſt Monſieur mon Couſin le Comte de Bienville.

DAMON.

Lui? Comment, vous oſez vous donner un tel nom?

Vous

Vous voulez impoſer à Monſieur le Baron ?
Certes, je ſuis ſurpris d'une telle impudence;
Le Comte de Bienville eſt de ma connoiſſance,
Et nous avons ſervi tous deux en même temps....

RICHESOURCE.

Ce Diable d'homme-là connoît tous mes parens.

DAMON.

Le Comte de Bienville eſt un baſſet fort mince,
Qui ſent de deux cent pas le Noble de Province,
Homme de peu d'eſprit, aſſez plein de valeur,
Fort grand fripon au jeu, du reſte homme d'honneur.
Le voilà tel qu'il eſt, puiſqu'il faut vous inſtruire...

MARIANNE.

Vous aviez tant promis de ne jamais médire.
Adieu, je ne puis plus vous voir à tous momens
Déchirer tout le monde, & fauſſer vos ſermens.

DAMON.

Madame, permettez que je me juſtifie.

MARIANNE.

Vous me parlez en vain.

DAMON.

Il y va de ma vie;
Je ne vous quitte point. *A Leandre:* Nous nous verrons tantôt,
Et je ſaurai vous faire expliquer comme il faut.

LEANDRE.

Loin de vous éviter, je m'en vais vous attendre.

SCENE XIII.

LEANDRE, RICHESOURCE.

LEANDRE.

VOus voyez que Damon n'a plus rien à prétendre ;
Mais je crains la Baronne, & pour parer ſes coups
Il faut gagner Valere, & qu'il parle pour nous.

RICHESOURCE.

Comment faire?

LEANDRE.

Allons voir un moment Iſabelle,
Et tâchons de le faire expliquer avec elle.

RICHESOURCE.

C'eſt bien dit, juſqu'au bout je ſuivrai mon projet,
Et je ſuis trop heureux d'avoir un tel Valet.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

QUoique nous ne puissions encor bien nous connoître,
Et que nôtre amitié ne fasse que de naître,
Je vous dirai pourtant qu'en cette occasion
Vous marquez trop de crainte, & trop d'affliction.

LE MARQUIS.

Puis-je trop m'affliger lorsque je considére
Que ma dureté seule a causé ma misere,
Et le malheur d'un Fils qui meritoit d'avoir
Un Pere, qui sçût mieux user de son pouvoir?
Ah! j'ai trop merité la douleur qui m'accable,
Il aimoit vôtre Fille autant qu'elle est aimable;
Pour vaincre, pour forcer son inclination,
J'ai tout fait, tout tenté: Vaine précaution!
Il m'a trompé; mais loin de blâmer sa conduite,
Je conviens qu'il me rend les maux que je mérite.

LE BARON

J'espére que bien-tôt vous en verrez la fin.

LE MARQUIS.

Puisqu'il n'est point ceans, vous l'espérez en vain;
A d'éternels regrets sa fuite me condamne.

LE BARON.

Je vais sur ce sujet parler à Marianne?
Elle sait que ma Femme a fait choix de Damon,
Et veut le soûtenir contre droit & raison:
Ce motif a pû seul l'engager au silence;
Et Leandre d'ailleurs craignant vôtre vengeance,
A pû venir ceans, & se cacher si bien,
Qu'ils se soient vûs tous deux sans qu'on en ait sçû rien.

LE MARQUIS.

Plût au Ciel!

LE BARON.

Je m'en vais éclaircir ce mystére,
Pout en venir à bout je sai ce qu'il faut faiie.

LE MARQUIS.

Moi, je vais un moment rejoindre Lysimon,
Nous reviendrons ensemble.

LE BARON.

Allez.

SCENE II.

LE BARON, DAMON.

DAMON.

C'Est le Baron.
Je veux adroitement gagner sa confiance.
Puis-je vous demander un moment d'audiance
Monsieur?

LE BARON *à part.*

Très-volontiers. J'entrevoi son dessein.
Il veut me regaler aux dépens du prochain.

DAMON.

J'ai toûjours eu pour vous un dévoûment sincére,
Et vous respecte encor, comme mon propre Pere.

LE BARON.

Très obligé, Monsieur.

DAMON.

Vous le meritez bien.

LE BARON *a part.*

Il a beau me flater, il n'avancera rien.

DAMON.

En effet, qui pourroit n'en user pas de même?
On voit briller en vous un mérite suprême.
Tout ce que vos Ayeux ont eu séparement,

L'hon-

L'honneur, la probité, l'esprit, l'entendement,
La droiture de cœur, la vertu, le courage;
Tout cela forme en vous un parfait assemblage
Qui vous fait en tous lieux à tel point admirer
Qu'un flateur sur cela ne peut exagerer.

LE BARON *a part.*

Ce discours jusqu'ici ne peut blesser personne.

DAMON.

Quoique vous rejettiez tout l'encens qu'on vous donne,
Que vôtre modestie une fois seulement,
De ce que vous valez, couvienne franchement.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sai qu'on l'irrite,
Dès qu'on veut devant vous louër vôtre mérite,
Mais il faut, dût sur moi tomber vôtre courroux,
Dire ici comme ailleurs ce que j'admire en vous.

LE BARON *à part.*

Ce garçon là vraiment a de la politesse.
Finissez vôtre éloge.

DAMON.

Oh je ne puis sans cesse
Me priver du plaisir d'encenser vos vertus.

LE BARON.

Vous vous êtes bien tard avisé là dessus.

DAMON.

C'est que...

LE BARON.

Je sai fort bien que vous aimez ma Fille,
Vous avez jusqu'ici menagé ma Famille,
A ma Femme sur tout vous faites vôtre Cour;
Vous ne m'avez pas dit un mot jusqu'à ce jour.

DAMON.

Je craignois d'offenser Madame la Baronne.

LE BARON.

Il est sincére au moins.

DAMON.

O l'étrange personne!
Veut-on marquer pour vous quelque ménagement,
C'est vouloir encourir tout son ressentiment;

Vous lui laissez ici l'autorité suprême,
On cherche son appui, blâmez-vous en vous même.

LE BARON.

Il a parbleu raison. Je suis un pauvre esprit.

DAMON.

C'est ce qu'à tout moment la Baronne me dit.

LE BARON.

L'insolente!

DAMON.

Après tout. Est-il rien plus infame
Que d'être absolument gouverné par sa femme?
C'est l'unique défaut que je voyois en vous.
J'en ai gemi cent fois. Il me sera plus doux
De tenir mon bonheur d'un homme respectable
Monsieur, que d'une femme aussi déraisonnable.

LE BARON.

Vous la connoissez bien!

DAMON.

Si je la connois, moi?
Voulez vous que je parle ici de bonne foi?

LE BARON.

Vous me ferez plaisir.

DAMON.

J'entrevois avec peine
Jusques où va pour vous son mépris & sa haine.
A toute heure du jour elle médit de vous,
Cela me met souvent dans un si grand courroux....

LE BARON.

C'est un Diable.

DAMON.

Il est vrai. Je lui faisois entendre
Qu'il faloit vôtre aveu pour être vôtre Gendre.
Son orgueil fut si bien piqué de ce discours.
Que nous fûmes broüillez pendant deux ou trois jours,
Et je ne pûs jamais finir nôtre querelle
Qu'en avoüant tout net que vous dependiez d'elle,
Bien résolu pourtant de ne conclure point,

Si je n'obtenois pas vôtre aveu ſur ce point.

LE BARON.

C'eſt que vous ſentez bien qu'au fond je ſuis le Maître.

DAMON.

Non vous ne l'êtes pas, mais vous devriez l'être.

LE BARON.

Me diriez-vous cela devant ma femme.

DAMON.

Bon!

Je ſerois dès l'inſtant exclus de la Maiſon.
Sur ſes droits prétendus vous ſavez qu'elle eſt vive;
Et par droits de Devotte elle eſt vindicative.
Quelle devotion qui ne peut corriger
La colére, l'orgueil, l'ardeur de ſe venger!
Qui ne met dans l'eſprit, égards, ni bienſéance,
Foule aux pieds les devoirs, uſurpe la puiſſance,
Et qui n'a d'autre effet qu'un grave exterieur,
Laiſſant les paſſions les maitreſſes du cœur.

LE BARON.

La voila trait pour trait.

DAMON.

Si cela vous irrite...

LE BARON.

Oh point; vous la loüez comme elle le merite,
Si je puis une fois faire un effort ſur moi,
Je la rangerai bien.

DAMON.

Vous m'excuſez je croi
De ce que je me prête à ſon humeur bizarre,
Puiſque mes ſentimens qu'ici je vous déclare
Sont tels que vous devez en être ſatisfait.

LE BARON.

Ouï, Monſieur, j'en ſerois fort content en effet;
Et je ſens que bientôt vous m'auriez gagné l'ame,
Si vous ne médiſiez jamais que de ma femme.

DAMON.

Oh je ne médis plus, j'ai pris cela ſur moi.

LE BARON.

Et que faites vous donc? parlons de bonne foi.

 Jamais

Jamais où vous serez on ne vivra tranquille ;
Ma femme ne veut point du Comte de Bienville,
Elle vient même encor de me jurer tout net
Qu'elle ne démordroit jamais de son projet ;
Pour ne point m'emporter j'ai garde le silence ,
Mais à la fin paibleu je perdrai patience.
Pour ne nous point forcer à quelque éclat fâcheux
Daignez porter ailleurs & vos soins & vos vœux ;
C'est moi qui vous en prie & qui vous fais excuse,
Si....

DAMON.

Mais puis-je soffrir qu'un fripon vous abuse ?

LE BARON.

Comment donc, on m'abuse ?

DAMON.

Oui je puis le prouver,
Et je le prouverai quoiqu'il puisse arriver.
Ce Cousin prétendu qu'on vous offre pour Gendre ;
Sous un nom supposé cherchoit à vous surprendre.
Moi qui connois le Comte, & qui l'ai vû cent fois,
J'ai confondu tantôt l'Imposteur, & je vois...

LE BARON.

Oh oh! quel homme donc est-ce que ce peut être ?

DAMON.

Je ne sai, mais dans peu je prétends le connoître,
Cependant, ce qui doit vous surprendre aujourd'hui
Marianne paroît avoir du goût pour lui ;
L'intrigue à débrouïller est assez difficile ;
Mais enfin ce n'est point le Comte de Bienville.

LE BARON.

Certes, vous me donnez un avis important,
Adieu, Monsieur, j'en vais profiter à l'instant.
à part. C'est nôtre jeune Amant, je n'en fais aucun doute. *Il sort.*

SCENE III.

DAMON *seul.*

J'Ai le plaisir au moins de les mettre en déroute.
Le bon homme a saisi l'avis avec ardeur.

SCENE IV.

LA BARONNE, DAMON.

DAMON.

MAdame, vous saurez...

LA BARONNE.

Je suis toute en fureur.
Ma fille... Je n'ai pas la force de le dire..
Assoyons nous de grace, il faut que je respire.

Ils s'assoyent.

DAMON.

Qu'a donc fait Marianne?

LA BARONNE.

Ah j'en mourrai je croi,

DAMON.

Vous m'effrayez beaucoup.

LA BARONNE.

Croiriez vous Monsieur?...

DAMON.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'elle vient de me dire à moi qui suis sa Mere...
Oh je l'assommerois tant je suis en colére.

DAMON.

Qu'a-t'elle dit enfin, ne puis-je le savoir?

LA BARONNE.

Que son pere ceans avoit un plein pouvoir.

DAMON.

Son Pere? Quel blaſphême!

LA BARONNE.

Et qu'en Fille bien ſage
Elle avoit réſolu touchant ſon Mariage
De ſuivre ſes avis & ſon intention.
Eſt-ce donc là le fruit de l'éducation.
Que j'ai toûjours pris ſoin de lui donner moi-même?

SCENE V.

VALERE, LA BARONNE, DAMON.

VALERE.

Le voici juſtement, & ma joïe eſt extrême
De les trouver enſemble. Il faut les écouter.

DAMON.

Plus que jamais, Madame, il faut leur réſiſter.

LA BARONNE.

De mon autorité je me verrois déchûë!
Un Mari m'ôteroit la puiſſance abſoluë!

DAMON.

Gardez-vous de ſouffrir un affront ſi ſanglant.
Le Baron entre nous eſt un homme indolent.

LA BARONNE.

Que trop.

DAMON.

Depuis dix ans il radotte, & ſurpaſſe
Tous ceux...

LA BARONNE.

Depuis dix ans? Ah vous lui faites grace
Il radotte, Monſieur, du moment qu'il eſt né.

DAMON.

Juſques à ce moment vous l'avez gouverné,
Ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'il veut faire le Maître,

Quoi-

Quoiqu'il s'y prenne mal, en effet, il croit l'être.

LA BARONNE.

Il croit l'être ?

DAMON.

Il affecte un air de gravité,
Et vient de me parler d'un ton d'autorité...

LA BARONNE.

D'autorité ?

DAMON.

Comment ! il faut l'entendre dire.

LA BARONNE.

Que dit il ce vieux fou ?

DAMON.

Bon, il n'en faut que rire.

LA BARONNE.

Mais enfin.

DAMON.

Qu'il prétend vous matter à tel point,
Que même devant lui vous ne parlerez point.

LA BARONNE.

Je ne parlerai point ? ô le plaisant visage.

DAMON.

Prétendre faire taire une femme si sage !

LA BARONNE *se levant avec fureur.*

Allons Monsieur, allons.

DAMON.

Où voulez-vous aller ?

LA BARONNE.

Où ? chercher mon Epoux & ne point déparler.
elle retombe dans le fauteuil. Je voi trop d'où lui vient
une telle insolence.
Mes Enfans l'ont gâté par leur obéïssance;
C'est d'eux que vient l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

DAMON.

Allez, je sai qu'ils n'ont aucun respect pour lui,
Et cette obéïssance est une hypocrisie
Pour mener leurs desseins selon leur fantaisie.
Valere vous méprise, & vous l'avez gâté.
Pour moi d'un tel Ami je suis fort dégoûté,

Il adore Isabelle.

LA BARONNE.

Ah l'indigne!

DAMON.

Et je gage
Qu'il prétend malgré vous faire ce Mariage.
Il me l'a dit.

LA BARONNE.

Aimer une fille sans nom!

DAMON.

Cette fille de plus est fort sotte, dit-on;
Mais sotte glorieuse, & qui sous un air prude,
Cache une humeur fort libre, un esprit aigre & rude,
Qui vous contredira du matin jusqu'au soir,
Et qui par ses grands biens prétendra vous valoir.

LA BARONNE.

Ah que l'humeur Bourgeoise est ici bien dépeinte!

DAMON.

Pour Marianne, il faut que j'en porte ma plainte,
Je l'aime, & ses défauts n'ont point trompé mes yeux,
C'est un esprit changeant, leger, capricieux,
Elle a fait voir tantôt son ame toute nuë,
Un Valet déguisé lui donne dans la vûë;
S'il etoit un Amant d'un etage plus bas,
Je pense que pour elle il auroit plus d'appas.

LA BARONNE.

Mais n'est-ce point plutôt un Gendre qu'on suppose
Pour nous dépaïser? Examinons la chose.
Je soupçonne en ceci quelque dessein secret,
Lysette aura sans doute inventé ce projet,
Et mon Mari n'osant aller à force ouverte,
Ils sont tous de concert...

DAMON.

L'intrigue est découverte;
C'est cela justement.

LA BARONNE.

Je vous rejoins dans peu,
Je vais pourvoir à tout, & nous verrons beau jeu.

SCE-

SCENE IV.

DAMON, VALERE.

DAMON.

TE voilà! d'où viens-tu?

VALERE.

J'écoutois.

DAMON *à part.*

Ah, qu'entens-je!

VALERE.

Vous nous avez à tous départi la loüange.
Le portrait d'Isabelle est d'un beau coloris,
Et celui de ma sœur m'a frapé, m'a surpris.
Tous vos coups de pinceau sont autant de miracles.

DAMON.

Comme de toutes parts on me fait mille obstacles...

VALERE.

De vos nouveaux serments voila donc tout l'effet?
Pour le coup nous romprons.

DAMON.

Comment donc?

VALERE.

C'en est fait,
Je vais offrir ma main à l'aimable Isabelle.

DAMON.

Tu cherchois un prétexte à me faire querelle.
Le voila, je t'ai mis au comble de tes vœux.

VALERE.

C'est moi qu'il faut blâmer.

DAMON.

Le fait n'est point douteux,
Ton cœur me sacrifie à ce qu'il trouve aimable,
Et s'il n'aimoit pas tant je serois moins coupable.

VALERE.

Quoi vous osez encor?...

DAMON.

Finiſſons, auſſi-bien
J'apprehende l'effet d'un pareil entretien.
Contre moi vous formez une ſecrette ligue,
Mais nous aurons bientôt démêlé cette intrigue,
Malgré tous vos efforts, en dépit de ta ſœur,
J'eſpére que bien tôt j'en ſerai poſſeſſeur,
Puiſque tout me trahit, mon Ami, ma Maitreſſe,
Plus de ménagement, plus de délicateſſe.
Adieu Vale.e.

VALERE.

Adieu.

SCENE VII.

VALERE *ſeul.*

NOn, non plus de retour,
Une telle amitié doit céder à l'amour.

SCENE VIII.

VALERE, LYSETTE.

LYSETTE.

DAmon ſort d'avec vous, il ſe plaint, il murmure;
Qu'eſt-ce qu'il s'eſt paſſé?

VALERE.

Lyſette, je te jure
Que de lui pour jamais me voila dégagé.

LYSETTE.

J'entends: ce galand homme a reçu ſon congé.

VALERE.

Tu l'as dit. J'abandonne un ami de la ſorte.

LYSETTE.

Il n'a donc qu'à chercher le chemin de la porte.
Tantôt en bonne forme, & très distinctement.
Nous l'avons régalé du même compliment.
Si Madame pouvoit...

VALERE.

J'ai du crédit sur elle,
Je la détromperai. Je cours chez Isabelle.
Et veux...

LYSETTE.

Pour la trouver vous n'irez pas bien loin,
Elle est chez vôtre Sœur. Nous avons pris le soin
De lui rendre visite, & l'avons amenée
Pour venir avec nous passer l'après-dinée.

VALERE.

Je voi bien que le Ciel la destine pour moi,
Et je lui vais offrir, & mon cœur, & ma foi.

SCENE IX.

LYSETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

ENfin me voila seule avec vous, je respire.

LYSETTE.

Comment donc. Avez-vous quelque chose à me dire?

JAVOTTE.

Oüi je veux vous parler sur l'état où je suis.
L'amour me cause bien du trouble & des ennuis.

LYSETTE.

Diantre!

JAVOTTE.

Vous me voyez dans une peine extrême.
Je suis jalouse.

LYSETTE.

Oh oh! de qui donc?

JAVOTTE.

De vous-même.

Tantôt en me parlant vous m'avez plû d'abord,
Mais je ſuis ſur le point de vous haïr bien fort.

LYSETTE.

L'aveu n'eſt point fardé. D'où viendroit cette haine ?

JAVOTTE.

Perfide ! vous m'avez enlevé la Fontaine :
Je le cherche par tout, mais en vain, & je voi...

LYSETTE.

Quoi donc ? Suis-je obligée à vous le trouver moi?

JAVOTTE.

Sans doute, & vous ſavez ſelon toute apparence...

LYSETTE.

Il eſt vrai que tantôt il m'a fait confidence...

JAVOTTE.

Le fripon ! Il vous aime. Ah je l'ai bien prédit !
Ecoutez, je ſuis bonne, & j'ai fort peu d'eſprit ;
Mais quand on veut m'ôter quelqu'un qui ma ſçu plaire,
Pour ſoûtenir mes droits je ſuis fille à tout faire.
Allons expliquons-nous. Vous aime-t-il ou non ?

LYSETTE.

Vous le ſautez tantôt.

JAVOTTE.

Oh parlons tour de bon.

LYSETTE.

Je croi qu'elle s'échauffe.

JAVOTTE.

Oui merci de ma vie,
Il ne ſera pas dit...

LYSETTE.

Ecoutez donc ma mie
Je me fâche à la fin.

JAVOTTE.

Oh tant qu'il vous plaira.
Nous aimons la Fontaine, il faut voir qui l'aura.
Commençons s'il vous plait par fermer cette porte.

LY-

LYSETTE.

Elle a perdu l'esprit.

JAVOTTE.

Oui l'amour me transporte.
Ce garçon là m'a plû, je l'aurai mort ou vif.

LYSETTE.

Puisque vous le prenez d'un ton si décisif,
Et que sans vous combatre on n'y sçauroit prétendre,
Où vous le trouverez vous pouvez le reprendre,
Je n'y prétends plus rien.

JAVOTTE.

Ne me trompez-vous pas?

LYSETTE.

Non ma foi.

JAVOTTE.

Sur ce pied je mets les armes bas.
Touchez là, je vous jure une amitié sincére.

SCENE X.

MARIANNE, ISABELLE, VALERE, LYSETTE, JAVOTTE.

VALERE.

De quoi s'agit-il donc?

LYSETTE.

D'une importante affaire,
Javotte vient ici de me faire un appel,
Il n'a tenu qu'à moi de me battre en duel.

VALERE.

Tu railles.

LYSETTE.

Point, La chose étoit fort sérieuse,
D'un jeune adolescent Javotte est amoureuse.
Elle a cru qu'il m'aimoit, & poussé sa valeur
Jusques à me forcer à lui ceder son cœur,

ISABELLE.

Quel eſt donc cet Amant?

LYSETTE.

Monſieur de la Fontaine.

ISABELLE.

Le Valet de mon frere?

VALERE.

Il en vaut bien la peine,
C'eſt un joli garçon, ma Sœur, l'avez-vous vû?

MARIANNE.

Oui mon frere.

VALERE.

Son air, ſes maniéres m'ont plû.

MARIANNE.

Il me plaît fort auſſi.

LYSETTE.

Voyez la ſympathie.
Et moi qui parle moi, je l'aime à la folie.

ISABELLE.

Il merite en effet...

LYSETTE.

Diſons cela tout bas,
Javotte eſt en fureur, & feroit du fracas.

VALERE.

Laiſſons ce badinage, & parlons d'autre choſe,
Madame accepte enfin l'hymen qu'on lui propoſe,
Je touche au doux inſtant qui doit combler mes vœux,
Lyſette, ſi ma Sœur veut bien me rendre heureux,

LYSETTE.

Il s'agit d'épouſer le frere de Madame?

VALERE.

C'eſt le prix qu'elle met au bonheur de ma flâme;
Mais ma Sœur ſe refuſe à nos communs ſouhaits.

LYSETTE.

Dame écoutez, chacun ſonge à ſes interêts,
Vous avez vos raiſons, & nous avons les nôtres.
Mais il faut accorder les unes & les autres.
Et voici vôtre Pere avec qui nous verrons
De quel bruit en ceci nous nous ajuſterons.

SCE-

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALERE, LYSETTE, JAVOTTE.

LE BARON *au Marquis.*

OUï tout ce qu'il m'a dit a beaucoup d'apparence,
Et l'on peut. . ,.

LE MARQUIS.

J'en conçois quelque foible espérance,
Mais ne nous flattons point, & tâchons de savoir...

MARIANNE *apercevant le Marquis.*

Ah Lysette!

LYSETTE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Je suis au desespoir,
Tout est perdu. Je voi le pere de Leandre.

VALERE *à Lysette.*

Que craignez-vous ma Sœur?

LYSETTE.

Ah vous allez l'apprendre.

LE BARON *au Marquis.*

Voici ma fille.

LYSETTE *à Marianne.*

Il faut user d'adresse ici,
Laissez-moi, s'il vous plait, menager tout ceci.

LE MARQUIS *au Baron.*

Je n'ose l'aborder.

MARIANNE.

Que je crains sa presence!

ISABELLE *à Javotte.*

Du trouble où je les vois que faut-il que je pense?

LE BARON.

Approchons.

LE MARQUIS *à Marianne.*

Vous voyez un Pere malheureux
Dont l'injuste caprice a traversé vos vœux;
Mais si le repentir peut adoucir la haine,
Vous devez m'excuser & terminer ma peine.
Contre moi vos appas ont revolté mon fils,
Il me craint, il me fuit: Je n'en suis point surpris.
Qui vous aime une fois doit vous aimer sans cesse.
J'approuve que mon Fils vous marque sa tendresse,
Qu'il abandonne tout pour vous chercher ici;
Mais de son sort au moins que je sois éclairci;
C'est de vous seulement que je pourrai l'apprendre.

LE BARON.

C,a ma Fille, parlez, avez vous vû Leandre?

MARIANNE.

Je pourrois...

LYSETTE,

Doucement. Qu'avez-vous résolu?
Nous avons vû Leandre, & ne l'avons pas vû.

LE BARON.

Que veut dire cela?

LYSETTE.

La chose est toute claire
Si Monsieur avec nous veut entrer en affaire,
Nous avons vû Leandre, & nous le ferons voir,
Mais s'il veut contre nous user de son pouvoir,
Nous ne l'avons pas vû, n'est-il pas vrai Madame?

LE MARQUIS.

Vous me voyez tout prêt à couronner sa flâme,
Et je serai, Madame, au comble de mes vœux,
Si l'on veut consentir à vous unir tous deux.

LYSETTE.

Point de surprise au moins.

LE MARQUIS.

Vous verrez par l'issuë...

LYSETTE.
Il viendra donc bientôt s'offrir à vôtre vûë,
Et dès qu'il apprendra ce doux consentement,
Vos yeux seront temoins de son ravissement.

LE MARQUIS.
Qu'on le cherche, de grace.

LYSETTE.
Il n'est pas loin. Peut-être
Viendra-t-il de lui même. Il est avec son Maître.

LE MARQUIS.
Son Maître?

LYSETTE.
Ouï vraiment, c'est un fort bon Valet,
Monsieur de Richesource en est très-satisfait.

ISABELLE.
Que dit-elle?

LYSETTE *à Isabelle.*
Sachez pour vous tirer de peine
Que le Fils de Monsieur est vôtre la Fontaine.

ISABELLE.
Quoi, se faire Valet?...

LYSETTE.
Ouï Valet pour l'amour;
Allez vous l'allez voir plus beau que le beau jour.

JAVOTTE.
Vraiment me voila bien.

LYSETTE *au Marquis.*
Tenez voici Javotte,
Qui prétend l'épouser.

JAVOTTE.
Je ne suis pas trop sotte.

SCENE XII.

Les Acteurs ci-dessus,

RICHESOURCE, LEANDRE.

RICHESOURCE *au Baron.*

SErviteur. Le Cousin vient paroître à vos yeux,
Et si vous l'honorez d'un accueil gracieux,
Nous chasserons Damon, ou je me donne au diable.

LEANDRE *au Baron.*

Mon Cousin ma flatté d'un accueil favorable,
Et je viens vous marquer... Ah Ciel.

LE MARQUIS.

Me fuyez-vous?
Leandre, mon cher Fils.

LEANDRE.

Puisque d'un nom si doux
Vous m'honorez encor, il m'est permis, mon Pere,
D'espérer de fléchir enfin vôtre colére;

il se jette a ses genoux.

En faveur de l'amour j'implore vos bontez,
Sans lui j'aurois toûjours suivi vos volontez;
Mais s'il a fait le crime, il vous demande grace.

LE MARQUIS.

Le crime est pardonné, vôtre respect l'efface,
Embrassez-moi mon Fils.

RICHESOURCE.

Que veut dire ceci?

LE BARON.

On va vous expliquer tout ce mystére ci.
Mais, Monsieur le Marquis, puisque sans repugnance
Vous voulez avec nous conclure une alliance...

RICHESOURCE.

Son Pere est un Marquis, je n'y comprends plus rien.

LYSETTE.

Jusques à ce moment, l'affaire tourne bien.

LEANDRE *a Richesource*

J'adorois Marianne, & j'avois sçu lui plaire,
Au bonheur de mes feux mon Pere etoit contraire,
Pour rompre un autre hymen qu'il m'avoit proposé
Sous l'habit de Valet je me suis déguisé,
Pardonnez-moi, Monsieur, cette feinte innocente,
Et daignez...

RICHESOURCE.

Par ma foi la chose est trop plaisante,
Et me réjouït trop pour en être offensé.
D'ailleurs je suis content si Damon est chassé.

LE BARON.

C'est ce que je voudrois du meilleur de mon ame;
Mais pour y réussir il faut gagner ma femme ;
J'espére avec le temps que nous serons d'accord,
Du moins j'y veux tâcher par un nouvel effort;
Mais si j'y réussis, Valere aime Isabelle,
Voudrez-vous consentir qu'il s'unisse avec ellle?

RICHESOURCE.

C'est trop d'honneur pour nous, j'approuve ce dessein,
Si la Baronne y taupe, on conclura demain.

SCENE XIII.

Les Acteurs de la Scéne précédente.

LA BARONNE.

JE me réjouïs fort de vous voir tous ensemble,
Et je vois à peu près quel sujet vous assemble.

LE BARON.

Vous verrai-je toûjours traverser mes desseins?

LA BARONNE.

Au contraire, je viens pour y donner les mains,
Et pourvû que Damon ne soit point nôtre Gendre?
J'approuve tout le reste.

LE BARON.

Oh oh! Peut-on apprendre
Quel motif cause en vous un si prompt changement?

LA BARONNE.

Cette Lettre en fait voir le premier fondement,
Elle va vous causer une juste tristesse,
Lisez mon Fils, elle est de ma Sœur la Comtesse.

VALERE *lit.*

Plusieurs personnes de mes Amies viennent de m'avertir, ma Sœur, des bruits affreux que Damon a répandus dans le monde, tant par ses discours, que par des Vers qui me deshonorent, & que je vous envoye, sur l'amitié que j'ai toûjours eue pour Valere mon Neveu, & sur les dispositions que j'ai faites en sa faveur. J'en suis tellement saisie, que je n'ai pas la force d'aller chez vous; mais je vous avertis d'avance, que s'il épouse ma Niéce, & que si Valere ne rompt pas avec lui pour toûjours, j'ai résolu de le priver de ma succession.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout encor, il m'attaque aussi moi,
Et je ne puis cacher l'avis que j'en reçoi.
Je viens de voir ici la femme de Clitandre,
Qui par divers écrits qu'elle vient de me rendre,
Et par divers témoins m'a prouvé clairement
Que Damon de nous tous médit également.
au Baron. Il publie à la Cour aussi bien qu'à la Ville
Que vous n'êtes qu'un sot & qu'un vieux imbecile;
S'il n'eût fait que cela, le mal seroit petit;
Mais, dire que je suis un dangereux esprit,
Que je l'aime; & qu'afin qu'il soit dans ma Famille,

Et pour cacher mon jeu je lui donne ma Fille.
Ah! c'est un trait si noir, qu'il n'est point de danger
Où je ne m'exposasse afin de m'en venger.

LE BARON.

Vous voyez à present qu'une mauvaise langue...

LA BARONNE.

Vous allez commencer quelque sotte harangue.

SCENE DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Scéne précédente.

DAMON.

LA BARONNE *à Damon.*

AH vous voila Monsieur.

LE MARQUIS *la retenant.*

Madame, croyez-moi,
Il sera trop puni de tout ce que je voi.
Et pour vôtre vengeance il suffit qu'il apprenne
Qu'il perd vôtre amitié, que vous fuyez la sienne,
Que Leandre mon fils qui paroît devant lui
A sçu plaire à Madame, & l'épouse aujourd'hui.

LE BARON.

Point d'explication. Pour terminer l'affaire
Suivez moi, je vais faire avertir mon Notaire,
Et par un double hymen que nous approuvons tous
Nous comblerons les vœux de ces jeunes époux.

Il sort avec le Marquis, Leandre & Marianne.

DAMON *à la Baronne.*

Quel est donc ce discours, & que veut-on m'apprendre?

LA BARONNE.

Allez le demander à votre Ami Clitandre,
A sa femme, à mon Frere, enfin à tout Paris;
Et de ce changement vous serez peu surpris.

DAMON.

Je vous l'ai déja dit, chacun ici conspire
Pour vous tromper, Madame, afin de me détruire.
Jamais....

LA BARONNE.

Il n'est plus temps de tenir ce discours,
Et je vous dis adieu, s'il vous plaît, pour toûjours.
Elle sort.

RICHESOURCE.

Adieu, noble Marquis. *il s'enfuit.*

VALERE *emmenant Isabelle.*

Je plains vôtre disgrace;
Mais, accusez-vous seul de tout ce qui se passe.
Heureux si ce revers qui doit vous affliger,
D'un penchant odieux pouvoit vous corriger.

JAVOTTE.

Bonjour, Monsieur Damon.

LYSETTE *lui faisant une profonde révérence.*

Je suis vôtre Servante.

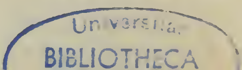
DAMON *la retenant.*

Tu me crois affligé; mais contre ton attente
Apprends que tout ceci ne me fait nul dépit.
Valere n'est qu'un fat, je l'ai toûjours bien dit.
Son Pere est moins que rien. Pour Madame sa Mere,
Je ne suis point surpris de la voir en colére;
Car je n'en ai rien dit qui ne soit très-constant.
Marianne a besoin d'un Mari complaisant.
Je n'étois pas son homme: ainsi loin qu'on m'outrage,
Mon front quand je la perds se sauve du naufrage.

LYSETTE.

Si vous êtes content, nous le sommes donc tous;
Mais faites-nous l'honneur de n'entrer plus chez nous.

Fin du cinquiéme Acte.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier ; la Comedie *du Médiſant*, dont j'ai trouvé le caractére très-bien ſoûtenu ; & je crois que l'Impreſſion de cet Ouvrage ne ſera pas moins utile, qu'agreable au Public. Fait à Paris, ce vingt deuxiéme Février 1715.

DANCHET.

